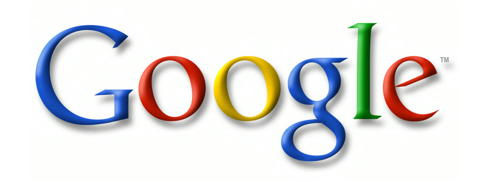
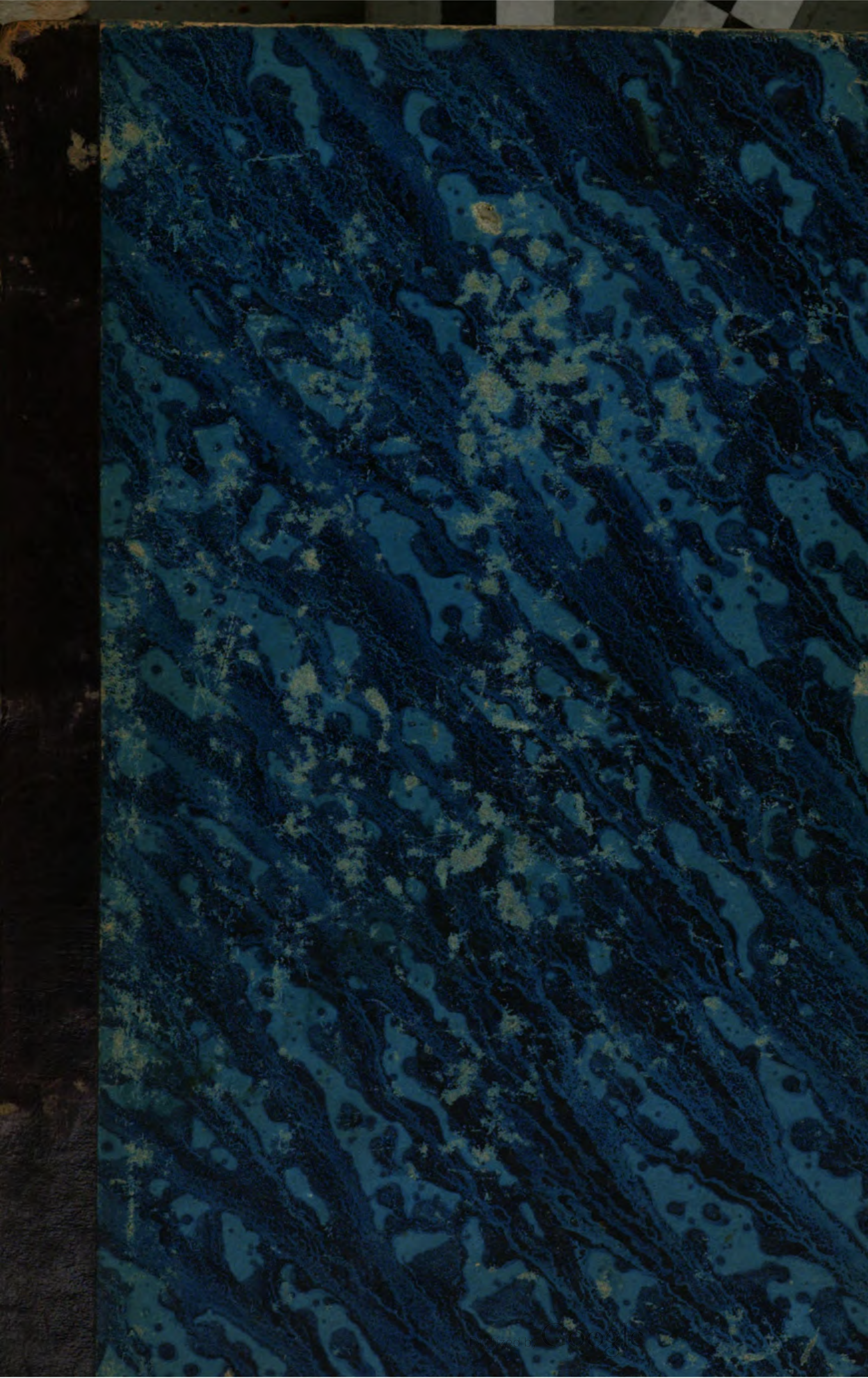
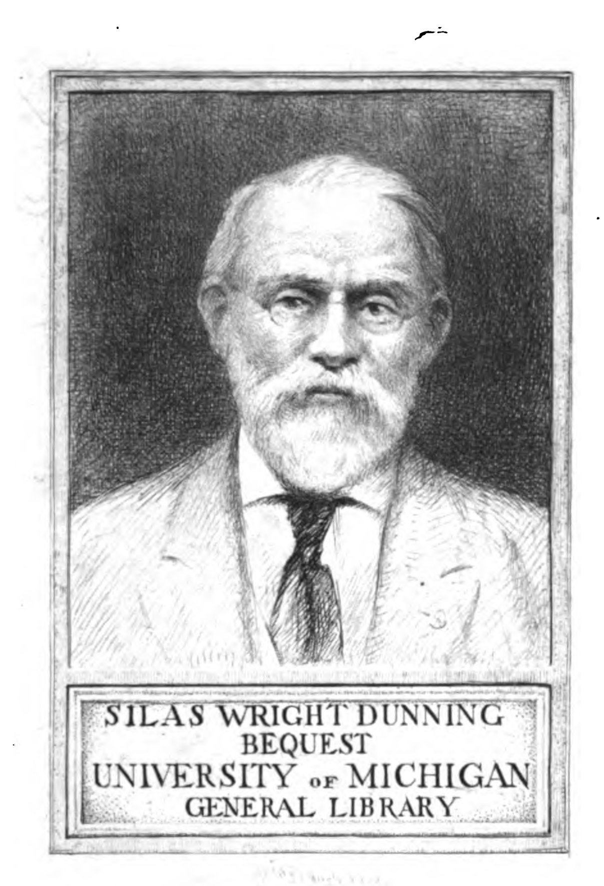
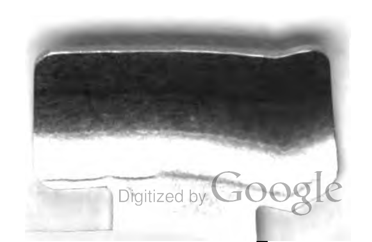





SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



# L'Austrasie,

## REVUE

DU

## NORD-EST DE LA FRANCE.

# L'Austrasie,

## REVUE

DU

## NORD-EST DE LA FRANCE.

TROISIÈME VOLUME.



METZ,

AU BUREAU DE LA REVUE,

CHEZ VERRONNAIS, IMPRIMEUR-LIBRAIRE ET LITHOGRAPHE,

RUE DES JARDINS, N.° 14.

1838.

LE MARÉCHAL

# DE BASSOMPIERRE.

( 3.e ARTICLE. )

L'année 1625 finissait, Richelieu régnait sous le nom de Louis XIII, et Bassompierre était envoyé ambassadeur extraordinaire en Suisse. Il s'agissait de maintenir dans les intérêts de la France cette république, dont l'alliance nous était indispensable en raison de nos affaires d'Italie. On ne peut nier que le négociateur ne fut bien choisi : habile, adroit même, insinuant, en relations habituelles avec les notabilités helvétiques par sa charge de colonel-général, il avait à la fois ces qualités qui alors surtout fesaient fortune en Suisse; s'entendant admirablement à donner des *festins*, comme il les appelle, et payant largement de sa

personne, là comme sur un champ de bataille, le verre comme l'épée à la main. Ses mémoires nous donnent le récit jour par jour de toutes les circonstances de sa mission, soit qu'il harangue les députations, qu'il déploie le faste et la dignité du représentant de la France, soit enfin qu'il figure à table avec cette franche convivialité qui enlevait les suffrages de la diète entière. Il paraît du reste que Richelieu fut content de son ambassadeur, car nous voyons que, quatre ans plus tard, en 1630, il le renvoya au même poste; et cette fois notre maréchal excita tellement l'enthousiasme des Suisses, qu'un monument populaire en a consacré le souvenir : c'est l'enseigne d'un bottier que l'on voit encore aujourd'hui à Berne, portant une immense botte avec cette inscription : *à la botte de Bassompierre*. On raconte en effet que les *magnifiques seigneurs* des treize cantons ayant porté tour à tour la santé de Bassompierre, celui-ci, pour leur faire raison, défit une de ses bottes et la remplit de treize mesures de vin. L'histoire ne dit pas s'il vida cette étrange coupe, ou s'il s'en tint à la démonstration.

Nous ne devons pas dès lors nous allarmer si Bassompierre se plaint de quelques altérations survenues à une santé qu'il ménage si peu. « Je me trouvai un peu mal, dit-il, des débauches que j'avais faites dans la diète, et me fis saigner. » Précaution, du reste, qu'il renouvelle souvent, et dont il fait maintes fois mention dans ses mémoires, soit que ce remède lui fût réellement nécessaire, soit qu'alors la médecine en eût continué la vogue; car nous ferons remarquer à cette occasion que la saignée était regardée chez nos pères comme une sorte de spécifique pour tous les maux. Lors des premiers temps de la monarchie, la *minution del' sanc* était tellement en faveur dans les couvents, que les conciles furent obligés de limiter à quatre ou cinq le nombre

de saignées qu'un moine pouvait subir chaque année. Les laïcs suivaient l'exemple des religieux, et souvent même pour ce moment ils allaient se retirer dans quelque monastère (1).

En revanche, si Bassompierre s'occupe plus de sa santé, il nous parle beaucoup moins de ses *belles maîtresses,* et ne manque pas de nous rappeler à chaque bonne fête de l'année, — et alors ces fêtes étaient fort nombreuses, — qu'il fait exactement ses *dévotions*. Superstitieuses pratiques, diront nos esprits forts, amalgame bizarre des idées religieuses et des mœurs les plus dissolues; mais certes notre maréchal n'était ni stupide, ni pusillanime, ni hypocrite, et dans sa vie aventureuse, déréglée, il fut heureux de conserver cette foi vive, cette croyance à laquelle il dut sans doute plus tard, lors de sa longue infortune, des consolations qu'il n'eut pas trouvées dans le froid scepticisme philosophique.

Et puis, il faut le dire, Bassompierre a quarante-sept ans, et il vit dans une étroite intimité avec une grande dame, Louise de Lorraine, la fille du grand Guise, la veuve du prince de Conti, — bonne, aimable, spirituelle, — qui fut l'auteur d'un roman, *les Aventures de la cour de Perse,* dans lequel elle peint, sous des noms pseudonymes, les aventures de son temps, et d'un ouvrage plus connu, *les Amours du grand Alcandre*, où elle raconte la vie intime de Henri IV. — Nous verrons bientôt cette princesse donner à son amant la plus grande preuve d'affection. Du reste, rendons justice à Bassompierre : lui, d'ordinaire si causeur, si communicatif, ne parle jamais d'elle que dans les termes les plus respectueux; mais les

(1) Poésies de Marie de France.

mémoires contemporains sont moins discrets, et affirment même qu'ils ont été mariés secrètement. — Il naquit un enfant de cette union clandestine, un beau et brave jeune homme, connu dans le monde sous le nom de La Tour, et qui mourut de bonne heure. Bassompierre le désigne dans ses mémoires comme « le fils d'une princesse et d'un homme illustre. »

Ce fut à propos de la princesse de Conti que « M. de Vendôme disait à Bassompierre en je ne sais quelle rencontre : « Vous serez sans doute du parti de M. de Guise, car vous aimez sa sœur ? — Cela n'y fait rien, répondit-il ; j'ai aimé toutes vos tantes, et je ne vous aime pas plus pour cela (1). »

A peine de retour de son ambassade en Suisse, Bassompierre est envoyé à Londres pour y remplir les mêmes fonctions. On ne s'attend pas sans doute à la singulière difficulté qu'on lui suscita dans cette capitale, et dont il rend compte en ces termes : « Le vendredi, neuvième, un matin me vint trouver le sieur Louis Lucnar, de la part du roi (d'Angleterre), pour me faire commandement de renvoyer en France le père Sancy de l'Oratoire, que j'avais emmené avec moi. J'en fis un absolu refus, disant qu'il était mon confesseur, et que le roi n'avait que voir en mon train ; que s'il ne m'avait pour agréable, je sortirais de son royaume et retournerais trouver mon maître. » Et grâce à sa persistance, Bassompierre garde son confesseur, dont les relations suspectées de *papisme* donnaient quelque inquiétude au ministère anglais.

Bassompierre revient en France à la fin de l'année 1626, et c'est avec son insouciance ordinaire pour toutes les pertes d'argent, qu'il nous raconte comment il fut assailli d'une

(1) Historiettes de Tallemant des Réaux.

si violente tempête dans la traversée de Douvres à Calais, qu'on fut obligé de jeter à la mer ses deux carrosses, avec vingt-neuf chevaux et des objets de prix qui lui appartenaient.

Il faut bien, malgré notre répugnance à faire de l'histoire, que nous disions quelques mots du temps où vivait notre héros, puisqu'il n'y a guère d'événements importants auxquels il ne se trouve mêlé. Le pouvoir de Richelieu semblait dès lors (1627) arrivé à son apogée, et cependant ce pouvoir ne fit que s'accroître jusqu'à la mort du cardinal. Plusieurs conspirations avaient déjà menacé son existence, mais l'échafaud avait fait prompte justice des plus redoutables de ses adversaires, et l'exil, la proscription l'avaient débarrassé des autres. Le comte de Chalais, de la maison de Périgord, ouvre la marche de ce cortège sanglant d'illustres victimes, que Richelieu fait défiler pendant seize ans sous la hache du bourreau, et dont les fantômes vinrent fréquemment, dit-on, troubler le repos des nuits de Louis XIII. « Le beau jeune homme, la tête toute frisée, reçut vingt-deux coups de hache de la main tremblante et mal assurée d'un cordonnier improvisé bourreau. » Dès lors Richelieu marche hardiment, et sans la moindre déviation, à l'accomplissement de son système, dont nous aurons à suivre le développement. Abattre tous les partis, démolir pièce à pièce la puissance féodale, constituer une forte monarchie sur les bases du despotisme, étendre sur l'Europe une redoutable influence, tel fut le plan conçu par un des plus grands génies qu'ait produits l'ère moderne et dont l'exécution se réalisa dans un court délai, mais comme se font les transformations subites, à la manière de Pierre-le-Grand civilisant les Russes, c'est-à-dire avec des flots de sang. Toutefois, dans ses préoccupations du moment, « s'il comprimait l'esprit aventureux de la gentilhommerie,

il n'apercevait pas devant lui une grande puissance qui s'élevait, celle de l'intelligence philosophique, dominant les masses avec une énergie bien autrement dangereuse...... Avec l'influence des gentilshommes, il y avait des révoltes sans révolutions; avec l'esprit populaire et philosophique, les révolutions durent être des bouleversements dans un avenir plus ou moins lointain (1). »

Cette année 1627 amena un grand événement, non seulement comme fait historique, mais encore à ne le considérer que sous les rapports militaires: ce fut le siège de La Rochelle, boulevard des protestants, qui, fesant un parti à part dans l'état, se trouvaient en opposition trop manifeste avec le principe de l'unité royale, la pensée fixe de Richelieu, pour qu'on les laissât en repos. Le siège dura plus d'un an; la courageuse persistance de l'attaque finit par triompher de l'opiniâtreté de la défense. Bassompierre qui n'a pas quitté l'armée un seul jour, emploie plus de cent pages de ses mémoires à nous donner le journal du siège. Le roi se bat comme un soldat; il place les batteries et pointe les coulevrines comme un artilleur; mais là encore Richelieu se pose sur le premier plan, son génie a deviné l'art de la guerre. Aussi faisant allusion au surcroît de gloire et de puissance qu'il allait acquérir, Bassompierre ne peut s'empêcher de s'écrier: « Vous verrez que nous serons assez fous pour prendre La Rochelle. »

Le cardinal ne perd pas de temps; il sait qu'il lui faut marcher vite pour accomplir ses grands desseins: il veut ravir à l'Espagne la domination de l'Italie. L'armée française est réunie à Grenoble, le roi la commande en personne, Bassompierre est son lieutenant-général; mais celui-ci nous

(1) Richelieu, Mazarin, etc.

avoue ingénuement qu'en entrant en campagne, « il n'était pas fort en argent. » Heureusement que le roi fit demander à notre maréchal du cidre que celui-ci recevait de Normandie, attendu qu'il l'aimait beaucoup : « Je lui en envoyai douze bouteilles, et le soir, comme je pris le mot de lui, il me dit : Betstein ( c'était le nom allemand de Bassompierre), vous m'avez donné douze bouteilles de cidre, et moi je vous donne douze mille écus. — Je lui dis : sire, j'ai la pièce entière au logis, que, s'il vous plaît, je vous la donnerai à ce prix ; — mais il se contenta de douze bouteilles, et moi de sa libéralité. »

L'armée arrive au pied des Alpes, en face du pas de Suze, étroit défilé qui, occupé par un corps d'armée piémontais, semblait inexpugnable. Un parlementaire français va demander le passage : « Si les Français veulent le passage, qu'ils viennent le prendre, » fut la réponse. Bassompierre court prendre les ordres du roi. « Sire, dit le maréchal, avec un entraînement tout à fait chevaleresque, l'assemblée est prête, les violons sont entrés, et les masques sont à la porte ; quand il plaira à votre majesté, nous donnerons le ballet. — Il s'approcha de moi, continue le narrateur, et me dit en colère : — Savez-vous bien que nous n'avons que cinq cents livres de plomb dans le parc de l'artillerie ? — Je lui dis : il est bien temps maintenant de penser à cela ; faut-il que pour un des masques qui n'est pas prêt, le ballet ne se danse pas ? Laissez-nous faire, sire, et tout ira bien. — M'en répondez-vous, me dit-il ? — Ce serait témérairement fait à moi, lui répondis-je, de cautionner une chose si douteuse : bien vous réponds-je que nous en viendrons à bout à notre honneur, ou j'y serai mort ou pris. » Cet avis étant appuyé par le cardinal de Richelieu, Louis XIII n'hésite plus, le signal est donné. « Le roi, tout plein de courage, grimpe sur les rochers avec les enfants perdus de

l'armée. Fous de gloire et de bravades qu'ils sont, ces enfants perdus tournent la position, et paraissent comme des chèvres et daims sur des rochers plus hauts que les barricades » (1). Le résultat de ce brillant coup de main fut la prise de Suze, et peu de jours après, un traité d'alliance imposé au duc de Savoie.

Et qu'à cette occasion, on nous pardonne un mouvement d'orgueil mêlé aux plus amers regrets. Quoi! depuis près de six siècles, depuis l'expédition de Charles d'Anjou jusqu'aux merveilleuses campagnes de Napoléon, nous aurons si souvent et si glorieusement franchi ces Alpes, boulevards impuissants contre la *furia francese;* nous aurons jalonné le sol italien de nos trophées et des ossements de nos compatriotes, et tout cela en vain! la possession de cette belle région est restée à une nation rivale, toujours vaincue et antipathique aux habitants. O fatalité!

Richelieu avait raison de se hâter : une nouvelle guerre surgissait, funeste quel qu'en fût le résultat, car c'était une guerre civile. Les protestants du Languedoc, guidés par le duc de Rohan qui a si vaillamment défendu La Rochelle, et forts d'une alliance récente avec l'Espagne, avaient repris les armes ; mais cinquante mille hommes, immense armée à cette époque, étant brusquement tombés sur eux, ils ne tardèrent pas à succomber. La ville de Privas seule fit une vigoureuse résistance, et il ne suffit pas aux vainqueurs de la prendre et de la brûler : par un de ces châtiments dignes des temps les plus barbares, il fut défendu d'habiter sur ses ruines. Nous sommes affligés d'entendre Bassompierre, qui a concouru à ces tristes succès, nous dire froidement : « On en pendit quelque cinquante de ceux qui furent pris, et deux cents furent envoyés aux galères. » Naguère de telles

(1) Richelieu, Mazarin, etc.

exécutions eussent exaspéré les masses et doublé les forces de la faction; mais le fanatisme religieux était éteint, et un édit de pacification fut reçu presque comme un bienfait par les habitants de ce malheureux pays.

Richelieu veut se mettre à l'abri d'une récidive, et dans ses rigoureuses prévisions, il fait raser toutes les places fortifiées du parti huguenot. Mais ce que les archéologues, ceux qui aiment à étudier l'histoire dans les monuments, les hommes d'art ou de science ne lui pardonneront jamais, c'est d'avoir étendu cette proscription aux tours antiques, aux beffrois, aux hôtels-de-ville, à tout ce qui fait la gloire et l'ornement des cités, sans épargner davantage ni ces donjons séculaires qui couronnaient si pittoresquement les sommités des Cévennes, ni aucune de ces constructions féodales dont quelques-unes, rappelant leur origine, remontaient aux temps des invasions des Sarrasins. Mais c'est que dans la pensée de Richelieu, niveler une muraille qui le gênait, lui semblait tout aussi logique que de niveler une tête.

Cependant l'expédition de Languedoc ayant fait diversion à nos succès en Italie, les ennemis avaient repris l'offensive. Richelieu rentre en Savoie, à la tête d'une forte armée; cette fois, c'est lui qui la commande en chef : il n'a pas osé couvrir la soutane rouge de la lourde cuirasse de connétable; sous le titre de généralissime, il donne ses ordres aux maréchaux de France, et dans cette position, si bizarre pour un homme d'église, il maintient une sévère discipline dans son armée, et ne tarde pas, par son habileté stratégique, à dicter aux Espagnols un traité de paix avantageux à la France. Mais pendant qu'il obtenait ces avantages, la brigue la mieux ourdie, dirigée par les deux reines et Gaston d'Orléans, frère du roi, tendait à lui ravir le pouvoir. Récemment brouillée avec le cardinal, naguère

son ami et sa créature, profitant de la circonstance d'une maladie grave qui avait retenu le roi à Lyon, Marie de Médicis a arraché à la faiblesse de son fils la promesse de sacrifier l'homme d'état au ressentiment de la famille royale. La cour revient à Paris, la disgrâce de Richelieu paraît certaine, et cet homme si altier, si fécond en ressources, cherche, en s'humiliant devant la reine-mère, à regagner ses bonnes grâces; mais elle, n'écoutant que sa colère, animée de l'esprit de vengeance qui trahit son origine, le congédie honteusement, lui jetant pour adieu ces paroles: *Miserabile, teme mia vendetta!* Richelieu annonce son départ et fait charger ses voitures, presque tous les courtisans l'abandonnent, et courent en foule se grouper autour de la reine-mère, car c'est là que demain sera la puissance. Marie reçoit leurs félicitations et s'applaudit de sa victoire. Placée dans la même position qu'Agrippine, et sous le prestige des mêmes illusions, elle a pu dire comme la mère de Néron :

Déjà de ma faveur on adore le bruit.

Mais, ô bonheur inespéré de Richelieu! ô désappointement cruel de ses adversaires! Louis XIII change subitement de résolution : loin de congédier le ministre, il accroît tellement sa puissance, *qu'il ne se réserve guère que la faculté de toucher et de guérir les écrouelles*. Cette journée, le 11 novembre 1630, fut nommée *la journée des dupes*. On attribue ce mot à Bassompierre, et personne mieux que lui ne pouvait en apprécier la justesse; car, quoi qu'il dise dans ses mémoires pour se justifier, notre maréchal fut une de ces dupes : « Bassompierre, si souple, si habilement inspiré pour saluer tous les pouvoirs, s'y laissa prendre : il resta plus de cinq jours sans visiter le cardinal, lui qui le visitait

à chaque minute, lui serrait les mains comme un ami intime : Richelieu n'oublia point cette circonstance dans sa vie.... La journée de novembre fut une épreuve qui porta ses fruits (1). » Richelieu a connu ses ennemis, et il n'est pas homme à les ménager : la plus haute position ne peut mettre à l'abri de ses coups. La reine-mère, exilée à Compiègne, est forcée de s'enfuir à Bruxelles, et ne reverra plus la France ; la jeune reine, la gracieuse Anne d'Autriche, reléguée et gardée à vue à Saint-Germain, sera privée pour long-temps des visites de son auguste époux ; le frère du roi va chercher un asile en Lorraine ; il rachetera plus tard, par la plus honteuse soumission et par le lâche abandon de ses amis, sa réintégration à la cour ; le duc de Guise, menacé dans son gouvernement de Provence, est heureux de trouver un refuge à Florence ; nombre de grands personnages vont expier dans les prisons ou dans l'exil le crime d'avoir fait ombrage au terrible cardinal. Le conseil du roi est recomposé. Si le parlement montre quelque velléité de résistance, on lui ôte le droit de juger les accusés en matière politique. La cour des comptes refuse-t-elle l'enregistrement d'un édit, elle est cassée. Ce n'était pas assez, il fallait du sang pour assouvir les passions haineuses du cardinal : le maréchal de Marillac, dont le seul tort avait été de quitter le parti du ministre pour s'attacher au parti de la reine, jugé et condamné sous de vains prétextes par un de ces tribunaux extraordinaires, qui sont toujours la ressource extrà-légale, l'*ultima ratio* de l'arbitraire, est décapité. Enfin Richelieu ne procède plus que par des coups d'état ; mais il sait qu'une fois engagé dans cette voie, un gouvernement, quel qu'il soit, ne peut plus reculer, que ses canons doivent être in-

(1) Richelieu, Mazarin, etc.

cessamment braqués sur les masses, et l'échafaud dressé. Nous ne verrons point faillir Richelieu à ces précautions.

Notre ami devait s'attendre à une large part dans la distribution des rigueurs du cardinal. Indépendamment du grief dont nous avons parlé, celui-ci n'avait pas oublié certains bons mots échappés à la verve indiscrète du maréchal, ni ses liaisons intimes avec les Guise appartenant au parti de la cour. De tous côtés il arrive à Bassompierre de sinistres avis d'une catastrophe imminente : c'est le vieux duc d'Épernon qui vient lui conseiller de franchir la frontière, en mettant généreusement à sa disposition cinquante mille écus pour vivre deux ans à l'étranger ; c'est le duc de Grammont qui lui fait les mêmes instances ; mais notre Lorrain se refuse à quitter la partie, « n'ayant jamais fait, dit-il, aucune action qui ne méritât plutôt louange et récompense que punition. » Dans ses illusions de quiétude, il se complaît à arranger sa maison de campagne de Chaillot, sa maison de *bouteille*, ainsi l'appelait la reine-mère, comme s'il allait l'habiter. Cependant par précaution, pour éviter qu'aucune femme soit compromise, il s'occupe à brûler les lettres d'amour qu'il a reçues dans sa longue carrière de galanterie : il s'en trouvait plus de *six mille,* et le même jour, pour sortir d'anxiété, il va dire au roi que, s'il a réellement l'intention de le faire arrêter, lui, Bassompierre, vient se livrer, pour qu'on n'ait pas la peine de le chercher. — « Comment, Betstein, aurais-tu la pensée que je le voulusse faire? tu sais bien que je t'aime, » lui répondit Louis XIII. Mais le même soir, ajoute le maréchal, « je vis bien qu'il y avait quelque chose contre moi, car le roi baissait toujours la tête, jouant de la guitare sans me regarder, et en toute la soirée ne me dit jamais un mot. »

Et en effet, le lendemain, 25 février 1631, Bassompierre fut arrêté et conduit à la Bastille, où bientôt on lui fit dire

de la part du roi, que sa détention ne tenait à aucune faute qui lui fût reprochée, qu'elle n'avait pour but que de le mettre à l'abri des mauvais conseils : étrange précaution, ou plutôt cruelle dérision, qui ne laissait pas même au prisonnier la ressource de pouvoir se disculper, puisque sa détention tenant à un caprice, à un acte de *bon plaisir*, la durée en était illimitée. Mais ce n'est rien encore. Bassompierre est entré dans sa période néfaste : il semble que tous les maux viennent se ruer à l'envi sur un homme de cœur, comme pour éprouver son noble caractère. C'est d'abord la princesse de Conti qui meurt du chagrin, ont dit ses contemporains, que lui cause l'arrestation de son amant. Celui-ci déplore cette perte avec une touchante sensibilité : « J'honorerai sa mémoire, ajoute-t-il, et la regretterai le reste de mes jours. » Lui-même tombe malade, et souvent ses blessures mal cicatrisées venant à se rouvrir, mettent sa vie en danger. Il faut à la fois qu'il subisse, pires que dans les accès d'une fièvre réelle, les intermittences des bonnes et des mauvaises chances que l'on accrédite chaque jour, tantôt le leurrant de l'espoir d'une délivrance immédiate, et d'autrefois le menaçant d'une détention illimitée, sorte de torture morale dont Richelieu se complaît à meurtrir sa victime, tant était grand alors le prestige attaché à ces mots : Richelieu l'a dit.

Toutefois rendons justice à Bassompierre : l'âge ou les malheurs l'ont amendé. Ce n'est plus cet homme si léger, si insouciant, uniquement occupé de ses plaisirs ou de son ambition ; sa sollicitude la plus vive se porte sur une nombreuse famille dont il était le protecteur et le patron, et le fait gémir sans cesse sur les revers de fortune dont elle est frappée ; il s'afflige surtout des morts inopinées qui viennent émouvoir ses plus chères affections : « Le mois de février, nous dit-il, me fut extrêmement pénible, non seulement par

la continuation de ma captivité, mais encore par la perte que je fis de ma belle-sœur, laquelle avait un soin particulier de ses enfants.... Sa mort m'a laissé depuis en une perpétuelle inquiétude de cette pauvre famille, seul reste de notre maison. » Et quelques pages plus loin : « La mortalité vint dans le peu de famille qui me restait à Paris, au mois de décembre, car il m'en mourut trois en dix jours. » Notre maréchal semble porter aussi un grand intérêt à deux neveux, dont l'un, qui annonce du mérite, est menacé d'hydropisie, et l'autre, qui se porte bien, est, dit-il, un *garnement*, et lui donne beaucoup de soucis.

Nous ne sommes pas au bout des tribulations du pauvre maréchal. Ses affaires de finances n'étaient pas dans un état prospère ; son séjour à la Bastille achève sa ruine. On le dépouille, moyennant une faible indemnité, de sa charge de colonel-général des Suisses ; on lui ôte une partie de ses appointements ; ses hommes d'affaires, ceux qu'il avait le mieux traités, ne s'occupent à l'envi qu'à *picorer* sur les débris de sa fortune. Les gens du fisc qui savent Bassompierre en disgrâce, le traitent avec une extrême rigueur ; ses créanciers s'acharnent sur lui comme sur une curée facile, et un banquier lucquois, porteur d'un acte simulé, lui cause surtout un violent chagrin, en faisant saisir une magnifique tapisserie à laquelle Bassompierre tenait beaucoup. Ce n'est pas tout. Profitant de la guerre dont la Lorraine est le théâtre, amis et ennemis, Français, impériaux, Suédois, dévastent à l'envi son marquisat d'Harouel et les grandes propriétés de sa famille. Son château est pillé et démoli, ses grains sont enlevés pour le compte de la France, et s'il en réclame le paiement, Richelieu lui fait répondre : « qu'il faisait faire de si riches meubles que le roi n'en avait pas de pareils, qu'il gardait un grand train depuis six ans, et qu'il n'y avait pas moyen de le mater. » Enfin, pour assouvir

la vengeance du cardinal, et par ses instigations, les Suédois, sous les ordres du duc de Weimar, rasent jusqu'à ses fondements l'antique château de Bassompierre, le berceau de cette famille, « et en même temps, nous dit le prisonnier, le coche de Nancy, qui m'apportait plusieurs hardes que je fesais venir et de l'argent pour mon entretenement, fut volé, et comme je pressais encore le paiement de mes grains enlevés, on me fit dire que je n'en pouvais rien espérer, aussi n'y pensai-je plus et *fis mon jubilé.* »

Bassompierre convaincu qu'il n'y a pas de lutte possible contre la volonté du cardinal, se résigne courageusement à tant de calamités, et il le fait sans jactance, sans forfanterie, sans faiblesse, sans doléances inutiles, sans ravaler surtout une haute position par d'humiliantes sollicitations, et en dépit de la cruauté de ses oppresseurs, il reste fidèle à sa patrie adoptive, enthousiaste des succès de son roi, heureux de lui voir naître un héritier. Il a beaucoup vu, il a concouru à beaucoup d'événements, et il rédige ces mémoires dont nous donnons l'analyse, ou pour mieux dire, il les met en ordre, car il suffit d'un simple coup d'œil pour reconnaître qu'ils n'ont pas été écrits d'un seul jet, qu'ils sont l'œuvre de trois âges bien distincts, et que chaque ligne a été tracée sous l'imminence toute palpitante du fait qu'elle avait à reproduire.

Ainsi étant détenu à la Bastille, il nous dit : « que puis-je écrire de ma vie? puisque je la passe toujours d'une même façon, si ce n'est qu'il m'y arrive de temps en temps de sinistres accidents, car je suis privé des bons, dès que j'ai été privé de ma liberté. C'est pourquoi n'ayant rien à dire de moi, je remplis le papier de ce qui se passe tous les mois dans le monde, de ce qui vient à ma connaissance. » Et dans ce récit tout informe qu'il nous fait, on sent, à la fréquence de ses prétermissions, qu'il se croit sans cesse menacé de la

saisie de ses manuscrits. « *Je ne dis rien*, nous raconte-t-il naïvement et comme s'étant ainsi mis à l'abri de tout reproche, de la brouillerie du roi et de la reine ... Voici la fin de l'année faite à Chantilly, sans que *je die rien* et du chassement des religieuses du Val-de-Grâce...., ni que le père Caussin, confesseur du roi, fut ôté de cette charge..., ni finalement de l'entrée de monsieur le chancelier dans le Val-de-Grâce, où il fit crocheter les cabinets et cassettes de la reine, pour prendre les papiers qu'elle y avait. »

Bassompierre ne borne pas aux mémoires que nous citons ses travaux littéraires ; il a écrit l'histoire de ses ambassades en Espagne, en Suisse et en Angleterre (Cologne, 4 volumes in-12). M. Serieys a publié à Paris, en 1802, un volume in-8.°, intitulé *Nouveaux Mémoires du maréchal de Bassompierre, recueillis par le président Hénault, et imprimés sur les manuscrits de cet académicien;* mais les noms propres et même les faits y sont tellement tronqués, que l'on peut regarder cette production comme apocryphe.

Le maréchal ne devait pas s'attendre, en léguant ses souvenirs à un monde qu'il avait quitté et qu'il ne pensait guère revoir, qu'une aussi innocente distraction allât encore aggraver ses maux. C'est cependant ce qui arriva. Il avait écrit en marge d'un exemplaire des vies de Henri IV et de Louis XIII par Dupleix, quelques observations critiques qui furent publiées sans sa participation par le père Renaud, minime, auquel il les avait confiées ; mais ce moine y avait joint au préalable des notes de sa composition, dont quelques-unes très-hardies censuraient même le gouvernement du roi. Il résulta de cette perfidie que l'ensemble de la production fut attribué à Bassompierre, qui sans doute eût payé cher une imputation aussi grave, si le cardinal avait eu besoin de nouvelles armes contre lui.

Il est passé pour Bassompierre le temps des prestiges, des

illusions, des décevantes espérances de jeunesse; il a placé sa confiance plus haut; il sait, avant que Montesquieu l'ait formulé en adage, que la religion chrétienne qui assure notre bonheur dans l'autre monde, fait encore notre consolation dans celui-ci. Aussi l'illustre prisonnier nous dit-il: « je n'ai d'autre chose à faire qu'à prier Dieu qu'il termine bientôt mes longues misères par ma liberté ou par ma mort. » Cette pensée se reproduit souvent à la fin de ses mémoires. Toutefois, cependant, l'affection que nous portons à notre Lorrain ne nous entraînera pas trop loin. Il n'est pas arrivé à un point de perfection tel, qu'il ne conserve quelque réminiscence de la vie d'autrefois, car même sous les verroux de la Bastille, « il eut quelques petites amourettes avec madame de Gravelle qui y était prisonnière..... Cette femme avait été arrêtée pour ses intrigues, et le cardinal de Richelieu avait eu l'inhumanité de lui faire donner la question. Après la mort du maréchal, elle fut si sotte que de prendre un bandeau de veuve, aussi bien que madame de Bassompierre (1). »

Notre compatriote trouva aussi une autre consolation, c'est qu'en dépit de l'opinion défavorable aux *amis de cour*, la plupart des siens lui restèrent fidèles dans sa disgrâce. On cite parmi eux Esprit, l'académicien dont Bassompierre disait: « Voilà un homme qui est bien seigneur de la terre dont il porte le nom, » mais surtout Claude de Malleville, aussi de l'académie française, secrétaire du maréchal.

Malleville avait publié, dès le moment de l'arrestation de son illustre patron, une élégie qui eut alors beaucoup de vogue, et qui commence par ces deux vers :

**Lorsque le beau Daphnis, la gloire des fidèles,**
**Perdit la liberté qu'il ôtait aux plus belles.....**

---

(1) Historiettes de Tallemant des Réaux, art. Bassompierre.

Mais un véritable monument qu'il a élevé, que le temps a respecté, et qui se recommande à la fois par le talent et par le beau caractère de l'auteur, est la pièce de vers adressée par Malleville au cardinal, pour lui demander la liberté de Bassompierre, noble inspiration, qui trouva depuis un imitateur en La Fontaine, invoquant en faveur du surintendant Fouquet la clémence de Louis XIV. C'est à propos de cette poétique requête, que M. Tissot a dit : « On ne saurait conseiller et prier dans un plus noble langage. » Mais tout en s'érigeant en protecteur des lettres, et ne dédaignant même pas de coopérer de sa plume à d'informes productions dramatiques, Richelieu n'était pas homme à laisser assouplir son caractère aux charmes de la poésie. Bassompierre reste donc dans sa prison, où bientôt, harassé, épuisé de vains efforts, il termine brusquement ses mémoires. C'était en 1640.

Tout à coup un événement surgit, grand pour l'Europe, immense pour Bassompierre : Richelieu meurt le 14 décembre 1642, et un des premiers actes du nouveau ministère est de rendre la liberté aux détenus politiques : Bassompierre était de ce nombre depuis près de douze ans.

Que s'était-il passé dans cette période encadrée par deux grandes victimes, le maréchal de Montmorency et le grand écuyer Cinq-Mars ? l'histoire est là pour le dire. Quant à nous, enfermé à la Bastille avec notre héros, nous n'avons point à porter nos investigations au dehors.

Pendant que les prisonniers se précipitaient hors de la Bastille dont les portes venaient de s'ouvrir, le maréchal affecta une singulière prétention qui n'était pas toutefois sans dignité : il ne voulait pas sortir de prison que le roi ne l'en fît prier, parce que, disait-il, il était officier de la couronne, bon serviteur du roi, et traité indignement; « puis, je n'ai plus de quoi vivre : » ses terres étaient ruinées. Le marquis de Saint-Luc lui disait : « sortez-en une fois, vous y rentrerez

bien après. » Au sortir de là, il disait « qu'il lui semblait qu'on pouvait marcher par Paris sur les impériales des carrosses, tant les rues étaient pleines, et qu'il ne trouvait ni barbe aux hommes, ni crin aux chevaux...(1) »

Bassompierre retrouverait aujourd'hui de la barbe au menton de nos fashionables, mais à coup sûr il tomberait de son haut, en voyant l'immense nombre de voitures qui circulent dans Paris; car lors de la sortie de la Bastille, il n'y avait ni fiacres, ni carrosses de remise, et seize ans plus tard, en 1658, il n'existait à Paris que trois cent vingt voitures bourgeoises, pendant qu'en 1824, on y comptait neuf cents fiacres, sept cent trente-trois cabriolets de place, six cents remises et six mille cabriolets bourgeois. Nous ignorons le nombre des voitures de maître à cette époque, mais nous savons qu'il y en avait déjà quatorze mille en 1763. Or si on évalue la progression que le nombre de ces voitures a éprouvée depuis quatorze ans; si on y ajoute cette multitude d'*omnibus*, de diligences, de machines roulantes de toute espèce qui, sous tant de noms différents, sillonnent aujourd'hui les rues de la capitale, on se fera une juste idée de la stupéfaction qu'éprouverait notre maréchal (2). Plaçons ici la phrase banale : *qu'on nous pardonne cette digression.*

Bassompierre a repris sa gaîté, ses habitudes de prodigalité que nous avons si souvent déplorées dans l'intérêt de ses créanciers; il cherche à rentrer dans la position brillante qu'il occupait, et en effet il ne tarde pas à être rétabli dans sa charge de colonel-général des Suisses. Mais, hélas ! « cet homme si galant autrefois, et qui avait passé pour la merveille de la vieille cour, paraissait alors comme un *Allemand*, tant

(1) Historiettes de Tallemant des Réaux. Art. Bassompierre.

(2) Mémoires de Brienne.

son air et ses manières avaient changé depuis qu'il ne l'avait plus pratiqué (1). » Cependant ce n'est pas qu'il ne se montra toujours bon courtisan, car Louis XIII lui ayant demandé son âge, il ne se donna que cinquante ans. Le roi paraissant surpris, « sire, ajouta Bassompierre, je retranche les douze années passées à la Bastille, puisque je ne les ai pas employées au service de votre majesté. » Il était moins heureux dans ses reparties aux femmes; au lieu du trait vif et acéré qu'il recherchait, il ne rencontrait souvent qu'une ignoble et triviale plaisanterie. On cite par exception son compliment à *une belle fille:* « Mademoiselle, que j'ai de regret à ma jeunesse quand je vous vois! »

Notre héros eut le temps d'assister à une rénovation complète du gouvernement, de voir une nouvelle minorité, une nouvelle régence, de nouvelles factions s'élever contre le pouvoir d'un nouveau cardinal, de nouveaux mécontents surgir, une nouvelle guerre civile se préparer. Louis XIII meurt en 1643, ne survivant qu'un an à peine à son ministre. La reine-mère, Marie de Médicis, était morte six mois avant Richelieu, à Cologne, dans la maison de Rubens qui lui avait donné un asile, noble privilège du génie d'abriter une misère royale!

Nous retrouvons le maréchal à la séance solennelle du parlement de Paris, qui reconnaît la régence d'Anne d'Autriche, comme il avait reconnu, trente-trois ans auparavant, la régence de Marie de Médicis : c'était au bruit du canon d'allégresse qui saluait le vainqueur de Rocroi, le duc d'Enghien. Les compagnons de Henri IV s'en vont, des hommes nouveaux apparaissent de toutes parts, comme ayant la mission de concourir à l'illustration de la grande période.

(1) Historiettes de Tallemant des Réaux, art. Bassompierre.

Bassompierre lui-même termina brusquement sa carrière. Nous voudrions donner quelques larmes à la perte de notre ami, mais nous ne trouvons de détails sur sa mort que dans un auteur peu compatissant aux misères humaines, et dont nous sommes forcé de reproduire le texte :

« Comme il avait une grande santé, et qu'il disait qu'il ne savait encore où était son estomac, il ne se conservait pas ; il mangeait grande quantité de méchants melons et de pêches, qui ne mûrissent jamais bien à Paris. Après il s'en alla à Tanlay, où ce fut une *crevaille* merveilleuse ; au retour il fut malade dix jours à Paris chez madame Bouthillier, qui ne voulait point qu'il en partît qu'il ne fut tout à fait guéri. Yvelin, médecin de chez la reine, qui avait affaire à Paris, le pressa de revenir. A Provins, il mourut la nuit en dormant, et il mourut si doucement, qu'on le trouva dans la même position où il avait l'habitude de dormir, une main sous le chevet à l'endroit de la tête, et les genoux un peu haussés. Il n'avait pas seulement tendu les jambes. Son corps fut cahoté jusqu'à Chaillot, où il fut enterré(1). »

Le marquis de Bassompierre mourut le 12 octobre 1646. Il était dans sa soixante-septième année.

« Les dames qui ont aidé à le ruiner, l'ont regretté, quoiqu'il soit mort bien à propos pour lui, parce qu'il n'avait pas de quoi fournir à l'excessive dépense qu'il avait accoutumé de faire, et même de quoi vivre. Comme après sa mort, les créanciers n'ont pas trouvé de quoi se payer de la vingtième partie de ce qui leur était dû, ses parents ont renoncé à sa succession....(2) »

Après la mort du maréchal, sa famille continua à occuper

(1) Historiettes de Tallemant des Réaux, art. Bassompierre.

(2) Préface des mémoires de Bassompierre.

de hautes fonctions militaires, mais elle n'eut plus toutefois de ces illustrations dont une suffit pour rendre un nom historique. Nous retrouvons des neveux du maréchal, généraux et colonels, au service de la France, de l'empire, et surtout des ducs de Lorraine près desquels ils remplirent à la fois des charges de cour. Parmi leurs alliances récentes, nous remarquons celles contractées avec la famille de Beauveau et la famille de Nettancourt, de Lorraine.

« Un chevalier de Bassompierre avait épousé de nos jours mademoiselle de Rigny, nièce du baron Louis, qui fut ministre des finances sous Louis XVIII, et depuis sous Louis-Philippe. De ce mariage est née une fille, qui a été mariée à M. de Rigny, ancien préfet, un des frères de l'amiral (1). »

Il n'y a plus aujourd'hui de Bassompierre de la famille du maréchal. On nous assure que le dernier a péri, il y a quelques années, frappé d'apoplexie, comme il se rendait à pied de Lonjumeau à Paris.

Cette maison portait, pour armoiries, d'argent à trois chevrons de gueules.

C.[te] DE PUYMAIGRE.

---

(1) Note communiquée.

# UN COUP DE COMMERCE.

Le 14 septembre 1787, à huit heures et demie du soir, M. le marquis du Halais, l'un des capitaines louvetiers de la province de Normandie, rentrait à Rouen d'une noble chasse à courre parachevée dans la forêt d'Elbœuf. C'était un bon passe-temps que celui-là pour un gentilhomme vigoureux, riche et pimpant comme l'était le marquis du Halais ; car il comptait alors trente-huit ans d'âge, et un peu plus du double en milliers d'écus de rente. Les forêts de Roumare, de Moulineaux, d'Elbœuf et de Louviers, étaient des domaines privés dans lesquels toute bête à quatre pattes avait le droit d'être tuée par le marquis ou ses amis ; par contre, toute bête à deux pattes s'avisant de tâter du braconnage avait la presque certitude de tâter en outre des étrivières que les valets de chenil de M. le marquis avaient mission de distribuer toutes les fois que les gardes-chasse des différents trièges appréhendaient au corps un pauvre diable nanti de quelque méchant lapin de Sa Majesté. Du reste le capitaine louvetier était bon prince. Un autre que lui eût pu faire pendre les délinquants par la douce législation qui cou-

rait à cette époque; mais il regardait le roi son maître comme suffisamment vengé et indemnisé, quand les horions susdits avaient été perçus par le coupable.

Comme tout chasseur forcené, le marquis du Halais aimait ses piqueux et valets de chenil, respectait ses chevaux et adorait ses chiens. Aussi toutes les fois qu'une de ses bêtes manquait à l'appel, c'étaient des soupirs à fendre le cœur; et quand elle lui était ramenée par quelque brave paysan, celui-ci était assuré de palper une bonne récompense, et d'être en sus traité somptueusement à la table de MM. de l'équipage.

Il y avait alors à Rouen un impudent galopin nommé Godard, qui par la suite des temps s'est livré à une grande quantité de commerces de toute espèce, et a fini par donner la préférence à celui de certains ustensiles de faïence, de forme plus ou moins gracieuse, mais de première nécessité, et dont par conséquent le débit est presque assuré.

Or Godard en 1787 ne vendait rien du tout; il attendait l'arrivée des coches de terre et d'eau, assommait les voyageurs de ses offres de service, et vivait au jour le jour des pièces de six blancs qu'il volait tout simplement, quand il ne les gagnait pas. Somme toute, c'était un honnête garçon de commissionnaire, aux mains duquel il était bon de faire scrupuleusement attention.

Godard avait un compagnon nommé Pierre Chemin, un peu moins âgé que lui, mais en revanche beaucoup plus bête et plus robuste. Une sainte amitié unissait les deux cœurs, si bien faits pour s'entendre, de Godard et de Pierre Chemin; le premier était la tête, et le second le bras; le premier le charretier, le second la charrette et le cheval tout ensemble. Bref, Godard, pour employer une expression potagère, mais tout à fait divertissante, Godard tirait d'effroyables carottes à son collègue Chemin qui ne l'en esti-

mait que plus, tant est grand l'ascendant du génie sur la stupidité.

Dans la soirée en question, la société en commandite Godard et compagnie humait l'air frais et savoureusement goudronné de la rivière, attendant le coche de Caen, qui ne mettait guère que cinq jours pour arriver à Rouen. Appuyés contre les lices du pont de bateaux, les deux mains dans les poches de leurs culottes rapetassées, les deux amis chiquaient un bout de tabac que Godard avait soutiré à un maître calfat parti pour Elseneur à la marée du matin.

— Pierre, j'm'embête, disait de temps en temps Godard en crachottant.

— Et mai itou, répondait Chemin, en vrai Rouennais du quartier Martainville, c'est-à-dire en prononçant moi, toi comme mai, tai, et en ouvrant outrageusement tous les *e* fermés, même les plus ténus.

A la sixième fois que ce colloque intéressant se renouvela, Pierre Chemin entendant sur la place S.t-Sever le piétinement de plusieurs chevaux et quelques petits aboiements, ajouta : tiens, v'là monsieur le marquis du Halais qui rentre, lui et ses quiens, d'la forêt.

Godard se redressa, vint au bord du trottoir, et regarda défiler le cortège à la lumière d'une seule et unique lanterne qui éclairait la portière du pont, dans le but d'éviter les accidents au moment où on ouvrait cette travée mobile pour laisser entrer les navires en rivière. Un groupe de six cavaliers, vêtus d'habits verts galonnés d'or ou d'argent sur toutes les coutures, et le couteau de chasse au côté, passa d'abord, puis le piqueux enfilé dans son cor de chasse, puis un tohubohu d'une trentaine de chiens couplés, derrière lesquels marchaient trois valets de chenil qui les encourageaient à continuer leur route en leur allongeant des coups de fouet bien cinglés, lorsqu'ils faisaient mine de s'arrêter ou de s'é-

carter. Une fois sur le pont, la surveillance devenait si commode que les trois valets se rapprochèrent, causèrent un tantinet, et firent peu d'attention à leurs chiens qui marchaient toujours.

La nuit était noire en diable, et au milieu du pont on ne distinguait rien à trois pas devant soi, vu la resplendissante illumination que recevait chaque soir le pont susdit.

Tout à coup Godard saute en bas du trottoir, saisit au hasard la cordelle passée aux colliers des deux premiers chiens qui lui tombent sous la main, et remonte lestement sur le trottoir en les traînant après lui. Les pauvres bêtes avaient assez vociféré toute la sainte journée pour ne pas songer à donner de la voix. Mon Godard tire donc sur la corde, force les chiens à se dresser sur les pattes de derrière en appuyant les pattes de devant sur une lice du pont, et se colle contre celui qui se trouve le plus près.

Pierre Chemin qui ne comprend rien du tout à cette manœuvre, va demander des éclaircissements à son collègue, mais celui-ci le prévient.

— Tais ton bec, bêta, plaque-tai contre ce quien et regarde l'ieau aveu mai.

Pierre Chemin obéit machinalement; tous deux ont l'air d'admirer le courant; les chiens, bon gré, mal gré, l'admirent avec eux, et les valets n'y voient que du noir. Dix minutes après, tout l'équipage de chasse du marquis du Halais était rentré à son hôtel, et l'appel des chiens faisait reconnaître un déficit de deux beaux briquets fauves et noirs que le capitaine louvetier affectionnait singulièrement. Jacques, maître valet de chenil, pensa s'arracher une poignée de cheveux en recevant le rapport des valets de service qui avaient laissé s'égarer les deux pauvres bêtes; force lui fut pourtant de prévenir M. du Halais de leur disparition.

Revenons à Godard et à Pierre Chemin, restés seuls sur le pont.

Le premier tenait bon sur la corde des deux chiens qui se tortillaient fort et ferme pour lui faire lâcher prise et regagner la bande. Partie avec de bons discours, partie avec des coups de pied, Godard parvint à faire tenir ses deux prisonniers tranquilles, et la conversation suivante s'engagea.

— Mais, Godard, quai que tu veux faire de ces quiens? lui dit alors Pierre Chemin. Pourquoi que tu les as effarouchais?

— Pierre, tant plus que tu deviens grand et gros, tant plus que tu deviens bête, Dieu me pardonne. Tu ne comprends point?

— De quoi?

— La raison pourquoi que j'ai rapioté ces deux quiens?

— Ma foi, non!

— Tiens, Chemin, tu n'as non plus d'esprit qu'un cayeu (1). Nous allons garder ces quiens, n'est-ce pas, tant que monsieur le marquis les fera tambouriner. Une fois qu'il aura promis une bonne récompense, nous li reporterons ses bêtes, et nous li dirons que nous les ont trouvés quèque part. Eh ben! Colas, y es-tu à ct'heure?

— Godard, Godard, t'est un grand homme tout de même d'avoir émaginé ça tout seul. Mais pourquoi que tu ne veux point lui rendre ses quiens tout de suite à ce marquis? nous aurons la récompense tout de suite aussi; bah! vons-y.

— Tu ne vois donc point, bêta, que tant plus que le marquis désirera ses caniches, tant plus qu'il y aura gras. Il ne les aura pas avant six jours d'ici ses quiens, foi de Godard.

— Six jours! et avec quoi que tu les nourriras pendant six jours ces pauvres bêtes du bon Dieu?

---

(1) En Normandie, les moules s'appellent *du cayeu*.

— Avec des oublies, bêta ! Ils sont trop gras ces quiens, et tai itou. Quand nous les rendrions un peu maigriots, n'y aurait point de mal ; à preuve qu'ils courront plus vite. Allons. remue-toi un peu, pousse ces bêtes, qu'elles m'ont l'air de vouloir se faire traîner. Allons ; housse, caniches.

Et les coups de pied recommençant à tomber sur les deux pauvres briquets, il fallut bien qu'ils se décidassent à suivre monsieur Godard et son collègue. Les quatre individus, hommes et bêtes, entrèrent dans la rue Malpalu, tournèrent derrière S.t-Maclou, et s'enfournèrent dans le grand clos S.t-Marc, le plus horrible coin de cet horrible quartier Martainville.

Godard tint parole : les briquets de M. du Halais furent mis pendant cinq jours au régime le moins substantiel, à cette fin de courir plus vite. Toutefois ils reçurent de l'eau à discrétion, et par-ci par-là un morceau de pain, juste ce qu'il en fallait pour ne pas crever d'inanition ou devenir enragés. Le sixième jour arriva, jour de triomphe et de ribotte pour Godard et Pierre Chemin, jour de délivrance pour les deux bêtes qui n'avaient plus que la peau sur les os.

Ainsi que Godard l'avait prévu, M. du Halais avait fait crier ses chiens dans tous les carrefours de Rouen, et à plusieurs reprises. Bien qu'il y eût certitude que la meute était revenue au grand complet jusqu'à l'entrée du pont, les gardes-chasse avaient tous été prévenus de faire dans les campagnes les plus minutieuses recherches qui n'avaient procuré aucun renseignement. Les chiens étaient donc volés indubitablement, mais quel était le voleur ?

Le 20 septembre, à onze heures du matin, Godard et Pierre Chemin tenaient conseil sur la manière de se présenter pour palper la récompense promise, tout en se faisant le plus propres qu'il leur était possible.

— Bien sûr qu'il va nous récompenser crânement, M. le

marquis, pour li avoir retrouvé ses quiens, disait Chemin; mais, oyou que nous dirons que nous les ont rencontrés?

— Oyou? mais chez des petras (1) de Quevilly. Nous dirons que nous les ont rachetés, quoi! ces quiens, afin qu'il nous les rachète itou, monsieur le marquis. Il est riche assez, il peut bien payer pour ravoir ses caniches.

— T'as raison, Godard; faut itou lui demandai pou la nourriture.

— Pou la nourriture? bien sûr, si je veux nous faire fiche tout de suite à la porte. Ils ne tiennent plus ensemble, les quiens; faudrait qu'il soye borgne, bêta, pour payer une nourriture. Nous ne les aurons retrouvés qu'à ce matin, censé; et c'est le paysan qui les aura pas soignai, quoi!

— Mais s'il te demande oyou qui reste ce paysan, quoi que tu diras?

— Quoi que je dirai? j'en donnerai l'adresse donc. — De qui? — Du paysan, quoi! — Bah! — Bien sûr donc.

Et les deux compagnons se mirent en route, traînant après eux leurs victimes efflanquées. A cent pas environ de l'hôtel de M. du Halais, Pierre Chemin eut je ne sais quel accès de timidité, et commença à se soucier peu d'entrer avec Godard. Les chiens reconnaissant leur demeure ne se laissaient plus tirer en avant; c'était en arrière qu'il fallait les retenir, et ceci servit de prétexte à Pierre Chemin, pour éviter de se présenter en personne chez le capitaine louvetier.

— Tiens, tiens, tiens, Godard, comme les v'là qui courent, ces quiens!

— C'est qu'ils flairent la soupe de leur bourgeois.

— Ah! ben, il ne faut plus les pousser à cette heure; ils iront bien tout seuls. Dis donc, Godard?

---

(1) Paysans.

— De quoi ?

— Si je n'allais pas aveu tai chez monsieur le marquis donc ?

— Mais pisque t'as retrouvé ses quiens aveu mai ?

— Je sais bien ; mais si j'allais dire une bêtise quand il faudrait une bonne menterie, je pourrais faire manquer le coup.

— Ah ! tu cagnes, capon.

— Non, je ne cagne point, Godard ; mais t'es plus éduqué que mai, pour conter des couleurs sur les quiens. T'embarbouilleras monsieur le marquis bien mieux sans mai qu'aveu mai.

Godard réfléchit, et pensa en une seconde qu'au fait son collègue n'étant pas né malin, pourrait bien gâter l'histoire ; que d'ailleurs s'il était seul, il aurait beau jeu pour prélever une vigoureuse dîme sur la récompense octroyée. Son parti fut donc bien vite pris.

— T'as ma foi raison, Chemin ; j'y vas aller tout seul, chez le marquis. Attends-moi dans ce *dépotayer*, — et il lui indiquait un ignoble bouchon, — fais tirer un pot de boisson ; je reviens tout de suite.

— N'oublie pas ma part.

— Sois tranquille, bêta.

Pierre Chemin entra au cabaret, et Godard tenant en lesse les deux briquets couplés avec la même corde que le jour où il les avait volés, souleva le lourd heurtoir de la porte de l'hôtel de M. du Halais, et le laissa retomber. Le portier tira le cordon, et Godard entra.

— Qui demandez-vous ? — Je suis Godard. — Que demandez-vous ? je vous dis. — C'est que j'ai retrouvé les quiens de M. le marquis, aveu mon camarade Pierre Chemin. — Alors entrez là-bas au fond de la cour, la dernière porte à gauche.

Le portier sonna, et un valet en livrée parut. Mêmes réponses de Godard, faites à côté des mêmes questions qui lui avaient été adressées par le portier.

Le valet reconnaissant deux chiens de la meute, conduisit Godard au chenil : ceci n'était pas du tout son affaire.

— Eh! dites donc ; monsieur le marquis a promis une récompense à celi qui li rapporterait ses quiens : c'est mai qui les a retrouvés. Je voudrais parler à monsieur le marquis ; sans compter qu'ils m'ont donné du mal, ces quiens. Oyou qu'on li parle à monsieur le marquis. Je suis Godard, et je viens pour la récompense.

Le valet ne savait que répondre, lorsque maître Jacques mit le nez à une fenêtre. —Ah ! s'écria-t-il, voilà Carabineau et Tambeau retrouvés (c'étaient les noms des deux briquets), et il descendit au plus vite dans la cour.

— Où avez-vous trouvé ces deux chiens, mon garçon ?

— A Quevilly, à ce matin, pas plus tard ; le temps de leur donner une croûte de pain, et mai de boire un verre de cidre, et me v'là. Je suis Godard, et je viens pour la récompense.

— C'est juste ; venez parler à M. le marquis.

M. du Halais était attablé avec quelques-uns de ses amis, lorsque maître Jacques lui annonça qu'un membre de la respectable canaille du port ramenait les deux briquets perdus six jours avant, et demandait à lui parler.

— Faites entrer ce drôle-là, Jacques.

Et Godard fut introduit, saluant tout le monde avec cet air malignement bête d'un fripon normand.

— Diable, fit le marquis, ils sont dans un bel état mes pauvres chiens, et c'est toi qui les as retrouvés ?

— Oui, monsieur le marquis ; allez, marchez, ils m'ont fait trimer tout de même. Je les ai rachetés à un petra de Quevilly, monsieur le marquis, et je vous les rapporte tout de suite, foi de Godard.

— C'est particulier, regardez donc, Jacques, ils sont encore couplés avec la même corde dont vous vous servez au chenil.

— C'est le petra, monsieur le marquis, qui les aura laissés comme çà.

— Ah ! voilà ! —Malheureusement un des gardes habitant Quevilly avait trop bien visité les moindres recoins de tout le pays, pour que l'on pût admettre que les deux chiens y avaient été cachés ; aussi M. du Halais comprit bien vite la malice de Godard.

— Jacques. — Monsieur le marquis. — Conduis ce brave garçon au chenil, et qu'on lui paie ses peines comme il faut.

—Merci, monsieur le marquis, dit Godard en saluant jusqu'à terre, et il sortit le premier en tournant le dos.

Aussitôt Jacques qui se doutait de quelque chose, interrogea son maître du regard, et celui-ci lui indiqua d'un geste du poignet quelle récompense il entendait qu'on distribuât à Godard. Jacques s'inclina en riant et rejoignit son patient.

— Eh bien, Godard, vous êtes content de monsieur le marquis, j'espère.

— Je crois bien, allez, marchez, c'est un brave homme.

— Nous allons vous soigner.

— Vous êtes bien bon itou, vous.

— C'est tout naturel, mon camarade.

On était arrivé dans la cour du chenil ; maître Jacques y fit par honneur entrer Godard le premier, le suivit et ferma la porte.

— Asseyez-vous, Godard, je vais chercher votre affaire.

Godard s'installa sur un banc, et attendit en se berçant des plus douces espérances.

—Pierre ! l'Éveillé ! (c'étaient les deux valets de chenil de service), arrivez ici tout de suite, cria Jacques ; — et quand

ils furent près de lui, il ajouta tout bas : — prenez vos fouets de chien les plus solides et suivez-moi. Vous allez me tanner la peau du drôle qui est dans la cour; vous lui donnerez douze coups chacun, bien cinglés, pas à l'assommer sur place cependant, et de plus je vous défends de frapper sur la figure, entendez-vous bien.

— Oui, monsieur Jacques.

Et les deux valets se ruant dans la cour soldèrent le compte de Godard avant que celui-ci eût eu le temps de se reconnaître et d'éviter un seul coup. Il ne put que crier comme un énergumène :

— Aïe, aïe ! brigands ! assasineurs ! voleurs de scélérats !

C'était affaire faite. Godard, frottant son échine excoriée, jurait comme un païen et se démenait comme un possédé. Il avait bien envie de pleurer, mais une idée lumineuse qui lui passa par la cervelle lui rendit un peu de sérénité.

Oreste pensait à Pylade ! !

— Ça vous apprendra une autre fois à voler les chiens de M. le marquis, lui dit Jacques, en le faisant jeter à la porte.

Godard n'en eut pas plutôt franchi le seuil, qu'une révolution subite se manifesta dans tous ses traits. Son visage resta bien rouge comme le dos d'une écrevisse cuite; mais l'expression en était si radieuse, qu'il y avait, à le voir, cent à parier contre un qu'il était ravi. Il cessa de se frotter les reins, et courut au *dépotayer* où Pierre Chemin l'attendait.

Dès que celui-ci l'aperçut :

— Es-tu content, Godard ?

— Ah ! je crois bien que je suis content, va.

— Combien qu'ils t'ont donné ?

— Je sais pas, j'ai pas compté. Ils m'ont payé en menue monnaie, mais il y en a beaucoup tout de même.

— Et ma part ?





— Ah ! oui, à propos, ta part. C'est des drôles de gens chez monsieur le marquis. Tu ne sais pas ? ils m'ont dit que t'ailles la quérir tai-même.

— Bah !

— Quand tu diras bah ! bêta, c'est comme ça. Ils m'ont fait des crânes amitiés, va, parce qu'ils étaient bien aises de me voir ; ils seront bien aises de te voir itou, Chemin. Vas-y tout de suite, je t'attends ici ; faut pas être honteux, comme t'es. Vas-y !

Et Godard fit si bien, qu'il allécha le pauvre diable de Pierre Chemin, qui se mit en route et alla frapper à son tour à l'hôtel du marquis du Halais.

Le portier ouvrit, et lui dit, comme il avait fait à Godard :

— Qui demandez-vous ?

— C'est mai que je suis le camarade à Godard ; c'est mai qui l'a aidé à retrouvé les quiens de monsieur le marquis, et je viens quérir ma part de la récompense.

Le portier sonna, et comme tous les valets de chenil étaient à goailler entre eux sur la réception de Godard, ils accoururent bien vite au devant de Pierre Chemin. Deux individus à rosser en une fois, c'était une magnifique aubaine. Jacques conduisit Pierre Chemin auprès du marquis, et le lui présentant, lui annonça ce qu'il était et ce qu'il demandait. Chemin répéta, sans y changer une syllabe, ce qu'il avait répondu au portier, et le marquis auquel on avait, un instant avant, rendu compte du paiement de Godard, à la grande satisfaction de ses convives, congédia le nouveau solliciteur.

— C'est bien, mon ami, passez au chenil. Jacques, faites-lui donner ce qu'on a donné à son camarade.

— Vous êtes bien bon, monsieur le marquis, et Chemin ne se sentant pas de joie, salua et sortit.

Cinq minutes après, son compte était réglé et paraphé, et il était jeté à la porte comme son ami Godard.

Celui-ci, du plus loin qu'il vit la figure ébouriffée du pauvre diable, se mit à pouffer de rire, et lui cria :

— Eh ben ! es-tu content itou de ta part, tai ?

— Ah! brigand, faut que je te mange le cœur, s'écria Pierre Chemin, en se précipitant sur son ami, qu'il gourma d'importance et qu'il eût infailliblement éreinté sans l'intervention du guet, qui saisit les deux perturbateurs du repos public et les conduisit au violon.

Là leurs sens se raffraîchirent; tout mouvement haineux s'éteignit dans leur cœur, toute cuisson disparut de leur individu, et le lendemain, quand les deux associés furent relâchés au grand air, ils se firent bien un peu la moue, mais finirent par se raccommoder, en maudissant à l'unisson le coup de commerce qu'ils avaient tenté.

Van BLAGHENBERGHE.

QUELQUES

# SOUVENIRS DES VOSGES.

## FONTENOY-LE-CHATEAU *.

L'automne dernier, mes courses vagabondes au travers des Vosges me portèrent vers cette limite où leurs monts échelonnés descendent en ondulations progressives jusqu'aux plaines fertiles, mais monotones, de la Franche-Comté. Parti de Bains, je suivis quelque temps, sous de hauts marronniers, une fraîche vallée dont les coteaux sont couverts de vergers symétriques, et les prairies sillonnées de ruisseaux; puis je vis les dernières collines de la chaîne vosgienne se perdre fugitives, et venir expirer au village de *Fontenoy*, nom célèbre qui se rattache à de beaux souvenirs d'histoire et de poésie.

(*) Bien que la *Revue* ait déjà plusieurs fois entretenu ses lecteurs du poète Gilbert, nous n'avons pas hésité d'accueillir l'envoi de M. Edouard de Bazelaire, parce qu'il complète la biographie du satirique lorrain.

Fontenoy présente l'aspect de ces petites villes du moyen-âge, aux rues étroites et tortueuses, créées pour les besoins de la défense, pour le maintien de ces libertés communales acquises à grands efforts, conservées plus difficilement encore. Il est encaissé dans un profond ravin, aux bords du Coucy. Son église gothique, quelques tourelles ébréchées, ses maisons noires ou badigeonnées de couleur jaune et rouge lui donnent une physionomie pittoresque; mais le voyageur, après avoir salué d'un regard ses môles romains, ses débris féodaux et son temple ogival, y passerait peut-être inattentif et distrait, s'il n'y trouvait le nom d'un poète que sa lyre et ses malheurs ont également rendu célèbre. Le nom des grands hommes illustre ce qui les touche, et le reflet de sa gloire va dorer leur berceau.

Au milieu de la rue principale, on voit, sur une vieille façade, un buste, et au-dessous le nom de *Gilbert*. Est-ce là que naquit le poète? Quelques-uns le disent; d'autres prétendent qu'un café, pour se donner la vogue, lui emprunta son nom. Mais, voyez là-bas, sous ces ombrages lointains, par-delà ces murailles ruinées, quelques fermes éparses sur les pans du coteau; c'est là, selon la tradition, le berceau de Gilbert. Un chalet sous une touffe de cerisiers et de noyers au tronc caverneux, deux chambres étroites, obscures, enfumées, une étable à côté, tel est le domaine du fils de la muse.

Autrefois, devant le foyer domestique, une femme endormait un enfant, le berçait sur ses genoux, et lui faisait entendre quelques airs campagnards. Cette femme était la mère de Gilbert. Bien souvent, depuis lors, le poète s'est assis au même foyer; il y a joui de cette vie d'intérieur heureuse et douce, vers laquelle plus tard, dans ses longs ennuis, il portait un si douloureux regard. Là, dans les veillées d'hiver, quand la neige blanchissait les sillons gla-

cés, quand le vent soufflait au dehors, à travers les rameaux dépouillés de feuilles, Gilbert enfant sentait vibrer en son cœur ses premières inspirations, murmurer ses premières harmonies, et disait à ses frères unis autour de l'âtre les mystérieux accents d'une langue qu'ils ne comprenaient pas. Devant l'image du Christ, dont le bois, protecteur de la chaumière, est encore appendu à la muraille, le poète balbutia sa première prière, et, bien jeune encore, poussa son premier soupir; car bientôt un crêpe funèbre environna son bereeau, un dernier baiser froid et mourant s'imprima sur son front...... Un jour l'enfant s'éveilla, épelant le nom de sa mère; on lui dit qu'il était orphelin..... Le malheureux ne comprit pas alors ce mot; mais devenu grand, il sentit sa perte, et les premiers sons qu'il tira de sa lyre furent des accents de douleur :

Savez-vous quel trésor eût satisfait mon cœur?
La gloire! mais la gloire est rebelle au malheur,
Et le cours de mes maux remonte à ma naissance.
Avant que, dégagé des ombres de l'enfance,
Je pusse voir l'abîme où j'étais descendu,
Père, mère, fortune, oui, j'avais tout perdu.
Du moins l'homme éclairé, prévoyant sa misère,
Enrichit l'avenir de ses travaux présents :
L'enfant croit qu'il vivra comme a vécu son père,
Et, tranquille, s'endort entre les bras du temps.
La raison luit enfin, quoique tardive à naître.
Surpris, il se réveille, et chargé de revers,
Il se voit sans appui dans un monde pervers,
Forcé de haïr l'homme, avant de le connaître.

Renonçant à ses brillantes chimères, et fidèle au vallon paternel, Gilbert eût sans doute coulé des jours ignorés et paisibles, mais eût-il été réellement heureux? Dites à l'aiglon qui sent gronder la foudre et veut jouer avec l'éclair, de

ployer ses ailes et de dormir au fond du nid qui abrite le rocher; dites à l'alcyon des mers de chanter sur la rive, tandis que la voix des orages le convie au sein des flots; dites, et quand l'aiglon oubliera les cieux, l'alcyon la tempête, alors le génie pourra s'enfermer dans les bornes que lui décrit l'impassible raison. Gilbert nous a lui-même admirablement dépeint ces combats où le jeune homme qui a foi en son talent et en son avenir, lutte contre les froids raisonnements et les prosaïques avis de la tendresse paternelle :

A l'âge où la raison sommeille oisive encor,
La mienne impatiente ose prendre l'essor.
Au nom seul d'un grand homme on voit couler mes larmes.
Grand Dieu ! ne puis-je encor m'élancer sur ses pas !
*Donnez-moi des pinceaux.* — Qu'exiges-tu d'un père ?
Mon fils, crois-moi, surmonte un penchant téméraire ;
Songe au sort de Milton, songe au destin d'Homère :
Ah ! mon fils, je suis pauvre, et tu n'as plus de mère ;
Au nom de tous les soins qu'on prend de ton enfance,
Par mes cheveux blanchis. — *Donnez-moi des pinceaux.*
— Eh bien ! vis à ton gré. Je te livre à toi-même,
Ingrat ; mais en suivant ta folle passion,
Crains ton père, reçois sa malédiction.
Vous pleurez.... ah ! mon fils.... votre père vous aime ;
Écoutez... — *Des pinceaux !* .......

Oui, peut-être Gilbert, demeuré laboureur, eût enfoui dans le sillon que traçait la charrue paternelle ses germes de poésie ; son âme courbée vers la terre eût peut-être oublié les célestes visions ; mais il avait entrevu un monde si riche et si beau ; l'avenir était si riant, le ciel si bleu, l'horizon si pur !.... il rêvait l'amour, la fortune, la gloire.., la gloire, la seule des chimères humaines qui vaille qu'on se sacrifie pour elle, dût-elle ne point accepter l'holocauste ! Il s'embarqua donc sur la foi du soleil et des ondes, ou-

bliant ces pieux cachés sous l'eau qui font tout à coup chavirer la barque. Dans sa naïve ignorance, il voguait insouciant et heureux ; mais il vint se briser contre les tristes déceptions que rencontre, à l'entrée de sa course, un noble cœur de jeune homme au fond duquel il est encore quelque poésie, quelques illusions, quelques pensées grandes et généreuses. Le choc fut si rude, que la pauvre âme en fut brisée. Sa douleur s'exhala en plaintes amères, en soupirs déchirants :

.......... Malheur à ceux dont je suis né!
..............................
Père aveugle et barbare! Impitoyable mère!
Pauvres, vous fallait-il mettre au jour un enfant?
Encor si vous m'eussiez laissé mon ignorance,
J'aurais vécu paisible, en cultivant mon champ......
Mais vous avez nourri les feux de mon génie;
Mais vous-mêmes, du sein d'une obscure patrie,
Vous m'avez transporté dans un monde éclairé.
Maintenant au tombeau vous dormez sans alarmes,
Et moi...., sur mon grabat arrosé de mes larmes,
Je veille, je languis, par la faim dévoré.
..............................
C'en est donc fait : déjà la perfide espérance
Laisse de mes longs jours vaciller le flambeau ;
A peine il luit encore, et la pâle indigence
M'entrouvre lentement les portes du tombeau.
Mon génie est vaincu..................
................Bientôt je rejoindrai ma mère,
Et l'ombre de l'oubli va tous deux nous couvrir.
O rives de la Saône, où ma faible paupière
A la clarté des cieux commença de s'ouvrir;
Lieux où l'on sait au moins respecter l'innocence,
Vous ne me verrez plus! Mon dernier jour s'avance,
Mes yeux se fermeront sous un ciel inhumain.
..................................

Harcelé bientôt par cette tourbe impie qu'il flagellait de sa rigide vertu et que son indignation poursuivait d'anathèmes, la fureur exaspère sa verve; il déverse sur elle, bouillonnante comme la lave, sa haine satirique; il la marque au front d'une flétrissure éternelle. Autant ses chants étaient suaves et plaintifs dans l'élégie, autant son vers devient brûlant et hardi dans la satire. Sa muse terrible, *armée d'un fouet sanglant*, se saisit des gloires les plus avouées, les torture, les brise avec un rire satanique, une accablante ironie. Juvénal, Horace, Boileau n'ont jamais lancé de traits aussi plaisants ni aussi caustiques. *Le dix-huitième Siècle*, *Mon Apologie* resteront comme d'énergiques protestations contre la corruption raffinée, légère et philosophique, le libertinage d'esprit et de cœur de ce monde qui se jouait de tout, riait et dansait sur la scène où devait bientôt se dérouler le drame sanglant préparé par des siècles. Écoutez Gilbert, voici comment il s'exprime :

Sous une périphrase étouffant ma franchise,
Au lieu de d'Alembert, faut-il donc que je dise :
C'est ce joli pédant, géomètre, orateur,
De l'Encyclopédie ange conservateur,
Dans l'histoire chargé d'inhumer ses confrères;
Grand homme, car il fait leurs extraits mortuaires?
Si j'évoque jamais du fond de son journal,
Des sophistes du temps l'adulateur banal;
Lorsque son nom suffit pour exciter le rire,
Dois-je, au lieu de La Harpe, obscurément écrire :
C'est ce petit rimeur de tant de prix enflé,
Qui, sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,
Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,
Tomba, de chute en chute, au trône académique?
.....................................
Saint Lambert, noble auteur dont la muse pédante
Fait des vers fort vantés par Voltaire qu'il vante;

Qui du nom de poème ornant de plats sermons,
En quatre points mortels a rimé les saisons;
Et ce vain Beaumarchais, qui trois fois avec gloire
Mit le mémoire en drame et le drame en mémoire;
Et ce lourd Diderot, docteur en style dur,
Qui passe pour sublime à force d'être obscur;
Et ce froid d'Alembert, chancelier du Parnasse,
Qui se croit un grand homme, et fit une préface.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Pour obtenir les guirlandes tressées par la gloire, il eût fallu brûler ses parfums poétiques aux pieds des idoles du jour, encenser de flots harmonieux leur folle vanité; mais la muse des Vosges était trop pure et trop sainte pour prostituer ainsi ses concerts, et cette fille des cieux fut jetée dans un hospice, demandant en vain un morceau de pain pour prix de ses inspirations! Alors elle leva son regard mourant vers le ciel, et son luth, en se brisant, jeta un accord si sublime qu'il trouva un écho dans tous les cœurs sensibles.

Il y a quelques années, un frère de Gilbert mourut au hameau natal. Son existence, à lui, fut douce et paisible sous le chaume paternel, et ses cendres reposent avec celles de ses aïeux, à l'ombre de la vieille église du village. Lui seul restait de la famille du poète. Je désirais vivement rencontrer en ces lieux quelques contemporains de son enfance, pour recueillir les traditions héréditaires de ses jeunes années. On m'indiqua un vieillard octogénaire, ami et compagnon des premières études de Gilbert. Je m'empressai d'aller le voir pour recueillir de sa bouche quelques récits intimes. Il me reçut avec un mélange de manières simples, franches, élégantes même, m'offrit le *kirsch-wasser,* produit des cerisiers de son verger, et quelques fruits de son jardin, précieux vestige de l'antique hospitalité qu'on aime tant à rencontrer dans un hameau solitaire. Le vieillard me raconta les premiers

jours de Gilbert, ses premiers essais de poésie. « Quelque chose, me dit-il, remuait dans son âme. Notre vie n'était pas faite pour lui; nos jeux le laissaient insensible et préoccupé. Un jour il nous dit adieu, partit et ne revint plus. Il est mort bien jeune!.... »

Je quittai à regret ce fidèle gardien du berceau de Gilbert, et je descendis la colline l'âme remplie des récits du vieillard et des souvenirs du poète, pauvre fleur que l'orage brisa quand, éclose du matin, son calice entr'ouvert avait déjà répandu un parfum si suave. Je suivis un sentier raboteux entre deux haies d'épines, et je vis, à mi-côte, une vieille tour carrée étalant ses murailles en ruine et ses débris épars. A ses pieds se dessinent de petits jardins qui fuient en serpenteaux irréguliers, se groupent en amphithéâtres, et, semés de quelques fleurs, présentent l'image d'une guirlande jetée sur un cercueil. Au milieu de ces terrasses cultivées, on voit un plateau poudreux, espèce d'arène desséchée et battue. C'est là qu'aux jours de fêtes, folâtre la jeunesse du lieu.... Singuliers contrastes! Quelles scènes diverses paraissent successivement sur le même théâtre! Aujourd'hui les jeux, la joie, les plaisirs, là où les guerriers s'égorgeaient jadis!

Ce sol de Fontenoy fut fécond en événements dont les traces à demi-perdues seraient difficiles peut-être, mais, à coup sûr, bien intéressantes à retrouver. Je ne doute pas que si le génie de Walter Scott eût fouillé cette terre féodale, il n'en eût tiré de séduisants souvenirs, de magiques évocations. En suivant les rives qui séparent les monts vosgiens des plaines de Franche-Comté, à peine rencontre-t-on un village, un hameau, sans y trouver des débris antiques, des tours, des murailles écroulées à demi. D'où vient donc une telle abondance de ruines? Cette ligne formait autrefois la limite des anciens duchés de Bourgogne et de Lorraine, et tous les remparts élevés çà et là étaient comme les termes

de ces héritages royaux. Les Romains ont passé par là ; puis vinrent les hordes barbares, Huns, Goths, Burgondes, puis les bandes de Charles-le-Téméraire, les cohortes suédoises, enfin les bombes de Créquy sous lesquelles s'écroulèrent tous nos vieux châteaux, au bruit des trompettes françaises et devant les étendards de Louis XIV. Le sol, comme le cratère d'un volcan éteint, a conservé les traces de toutes ces commotions guerrières.

Je franchis une des hauteurs environnantes dont le point culminant est hérissé de pans de murs éboulés, formant au sommet comme une ceinture irrégulière de rochers. Par-delà les plaines monotones, dans un horizon bleuâtre et vaporeux, je crus apercevoir la blanche chevelure des Alpes ; devant moi fuyaient et se déroulaient les derniers chaînons des Vosges. Au nord, j'aperçus, à quelques lieues, une longue forêt déployant ses masses onduleuses, comme un bandeau noir, à l'horizon. J'appris que, dans cette forêt, Paul de Gondi avait jadis imprimé ses pas. A ce nom si palpitant d'intérêt, je sentis une vive ardeur d'aller interroger ces bois et recueillir quelques pensées ; car les grands hommes laissent toujours empreints, sur le sol qu'ils ont foulé, des souvenirs attachants. Au milieu d'une clairière, sur les bords d'un ruisseau, s'élève un rocher, et sur ce rocher, entre quelques mousses et quelques buissons, on voit les débris bien conservés d'une vieille chapelle et d'une cellule déserte : ce sont les ruines de l'ermitage du cardinal de Retz ! Voilà assurément une pensée qui contraste singulièrement avec le nom du spirituel et turbulent frondeur, de celui qui, en plein parlement, portait, dit-on, en guise de bréviaire, un coutelas sous sa simarre. Naguère encore, au milieu de quelques mousses humides on apercevait une hure mutilée : ce blason féodal, armoiries des Gondi, était là comme une inscription attestant quelles mains avaient élevé cette retraite solitaire. On

sait que le cardinal passa les dernières années de sa vie dans ses terres de Lorraine dont la forêt de Fontenoy dépendait; tout le monde sait aussi que des goûts de solitude tourmentèrent toujours cette âme inquiète. Gondi, fatigué des orages, avait soif de repos, et dans un de ses accès de mélancolie, il avait fait construire un ermitage dans ce tranquille et poétique vallon. Souvent il venait rêver et prier, comme un vieux pilote, las des hautes mers, se plaît, sur un paisible rivage, à songer aux tourmentes. Je m'assis sur un tronc d'arbre renversé, je crayonnai à la hâte ces souvenirs sur mon album, puis je revins, content de ma course montagnarde; car j'avais jeté quelques fleurs sur le berceau d'une grande illustration, et réfléchi sur la destinée d'un homme de cour, achevant dans le repentir et les remords une carrière de cabales et d'intrigues. Voilà comment l'étude du passé soulève parfois le voile obscur sous lequel se cachent les mystères de la vie.

Edouard de BAZELAIRE.

# MOEURS AFRICAINES

## DANS LA PROVINCE DE CONSTANTINE.

LES JUIFS. — LA SYNAGOGUE DE BONE. — LES FÊTES CHEZ LES ARABES. — LES BÉDOUINS. — LES KOBAYLS.

### LES JUIFS.

C'est une bizarre destinée que celle des Israélites, de ce peuple errant sur la surface de la terre, dans l'attente de son Messie. Après des siècles d'abaissement et d'oppression, les juifs ont enfin trouvé droit d'asile dans notre Europe moderne. Ils ont eu tardivement leur part de cette tolérance qui est devenue la loi commune de notre civilisation, mais rien ne peut donner une idée de la tyrannie qui pesait en Afrique sur ces malheureux avant notre conquête. Considérés par les dominateurs du pays comme des êtres impurs, ils étaient assujettis à tout ce que l'oppression peut imposer d'avilissement et de flétrissure. Le juif était littéralement une chose, et non pas un homme; une chose dont on se jouait, qu'on utilisait avec mépris, qu'on repoussait du pied après le service rendu; les enfants même s'imprégnaient de cette ardente intolérance. Les préceptes religieux gravaient dans leurs jeunes cœurs ce souverain mépris de l'israélite. Allah, leur disait-on, a ainsi réglé les destinées : « Les vrais croyants pourront souffrir en ce monde, mais ils seront dédommagés dans l'autre; les chrétiens jouiront pendant leur

vie et souffriront après leur mort ; les juifs souffriront dans l'autre monde et dans celui-ci. »

La carrière était large, aussi ne faisait-on faute d'exécuter ponctuellement les volontés d'Allah. Les juifs recueillaient abondamment leur première part de souffrances en attendant l'autre. On ne leur épargnait aucune humiliation. Un costume particulier leur était imposé. Quand un musulman et un israélite se rencontraient sur la voie publique, ce dernier cédait le passage, et s'inclinait profondément pour baiser respectueusement l'habit du maître.

Comment ces hommes, ainsi avilis, ne quittaient-ils point une contrée où leur esclavage était si lourd? Qui donc les attachait à cette terre où l'enfant même avait droit d'insulte et d'outrage sur eux? Etait-ce ce sentiment instinctif qui nous implante au sol natal avec tant d'amour, qu'on aime mieux souffrir là, que jouir ailleurs? Je ne le pense pas ; du moins ce sentiment entrait pour peu dans les éléments de cette résignation désespérée. Il faut en chercher la cause dans ce puissant mobile qui a fait qu'à toutes les époques, Israël a patiemment traversé les siècles le dos courbé. Ce qui les a déterminés à rester sur cette terre d'Afrique, c'est la soif de l'or, l'incessante ardeur d'amasser. Ils trafiquaient, ils colportaient, ils faisaient le courtage : voilà le secret de leur soumission, et pour eux, le reste était peu. Ils se prosternaient volontiers, ils acceptaient l'insulte et la loi turque, et quand le jour de l'affranchissement est venu, peut-être leur reconnaissance pour nous n'a-t-elle pas été au niveau du service que nous pensions leur rendre. La liberté a été considérée par eux comme une interruption momentanée de leurs affaires commerciales : ainsi posé, l'avantage leur a paru léger. Aujourd'hui, ils participent aux droits communs ; ils ont généralement conservé leur ancien costume : la petite veste turque, la culotte bouffante, le mouchoir noir cei-

gnant la tête, signe avilissant de leur vasselage qui a survécu à la délivrance.

Quelques juives ne démentent pas trop la réputation de beauté dont jouissent les femmes israélites; mais la misère et le malheur ont passé par là, et des haillons parent mal toute cette population indigente et brocanteuse. C'est à Alger qu'elle a le plus d'importance; les grandes fortunes israélites se trouvent dans cette ville.

## LA SYNAGOGUE DE BONE.

Les synagogues sont, comme chacun sait, des édifices consacrés au culte judaïque, édifices que les Arabes, peuple religieux avant tout, respectaient et laissaient modestement s'élever à côté de leurs mosquées aux minarets gigantesques.

La synagogue de Bone est un pauvre bâtiment, peu digne à tout égard de sa destination religieuse; mais elle a sa tradition; elle est même favorisée entre toutes celles de l'Algérie; en voici la raison : je cite le fait comme le rabbin Salomon-Bel-Komri me l'a un jour conté :

Il y a longues années, un Maure de Bone était allé, suivant la coutume de ceux de sa religion, faire son pélérinage au tombeau du prophète. Après avoir accompli ses dévotions, il s'occupa de ses affaires de commerce. Enfin, il se détermina à partir, et prit passage sur un bâtiment qui faisait voile pour Alexandrie. Au nombre des voyageurs se trouvait un israélite, né également à Bone, et qui venait de Jérusalem, porteur d'une Bible que lui avait donnée le suprême rabbin. Le juif avait enfermé ce dépôt sacré dans un coffre de cuivre. Presque en vue d'Alexandrie, il éclata une violente tempête. Le navire fut englouti; un seul passager parvint à regagner la côte : c'était le pélerin maure.

Il revint à Bone, où il raconta son désastre et la mort du juif son compatriote.

A quelque temps de là, le Turc qui gardait le port, fumait solennellement sa pipe en regardant l'eau couler, quand il aperçut un objet de forme indécise, flottant au loin. Il s'approcha de la plage, et découvrit un petit coffre qui cinglait merveilleusement vers la rive, où il semblait avoir hâte d'arriver. Avis en fut donné au kaïd (gouverneur), qui ordonna à six schiaoux (soldats de la garde du gouverneur) de saisir l'objet dénoncé ; mais quand les bateliers s'approchèrent, le coffre vira de bord, et reprit la pleine mer. L'épreuve fut deux fois tentée ; à chaque essai, même résultat. Les Turcs s'obstinaient, le coffre y mettait de l'entêtement. Alors la surprise fut grande, et le vieux récit du Maure revint en mémoire : on pensa à l'israélite naufragé, on pensa à la Bible dont il était porteur. On manda quelques juifs qui furent chargés de s'emparer du rebelle. Dès que ceux-ci eurent mis le pied dans une embarcation, le petit coffre se dirigea sans hésiter vers la barque, et se plaça lui-même sous la main du rabbin qui l'ouvrit avec pompe, et on retira la sainte Bible venue de Jérusalem. Le Maure qui avait voyagé avec le malheureux porteur du livre sacré fut tellement frappé de ce prodige, qu'il fit bâtir de ses fonds une maison pour recevoir le précieux dépôt. C'est ainsi que fut créée la synagogue de Bone, et depuis ce miracle, elle est en extrême honneur, à ce point que des musulmans même y font en secret des vœux et des dévotions. Les femmes surtout, superstitieuses comme tous les êtres qui aiment, craignent ou espèrent beaucoup ; les femmes, dis-je, ont une confiance sans bornes dans la Bible de Bone. Je ne sais comment l'orthodoxie musulmane s'arrange de cette disposition d'esprit ; mais je connais ici bon nombre de gens qui croient fermement à la protection de la synagogue, tout en détestant d'ailleurs la religion, religion de chiens et de maudits.

4

## DES FÊTES CHEZ LES ARABES.

Après avoir parlé des juifs et de leur misère, je vais faire connaître les fêtes, les divertissements de leurs ennemis; la partie bruyante, sinon animée, de la vie des Maures. Deux grandes solennités signalent l'année, le Beyram, le Ramadan; elles ont lieu à des époques indéterminées. Le Beyram est, comme notre carême, une époque d'expiation. Pendant quarante jours, tout musulman accomplit une abstinence rigoureuse, qui ne s'étend pas seulement aux aliments : fumer ou prendre du tabac serait un crime. A la cinquième heure du jour, dès que le soleil disparaît, le jeûne cesse; alors les cafés s'emplissent, les chanteurs et la musique se font entendre, et l'on se dédommage largement des privations de la journée; c'est le moment des repas et des longs récits; la nuit se passe en divertissements qui se prolongent jusqu'au point du jour. Le soleil redonne le signal d'une abstinence absolue. Le Ramadan est l'époque du plaisir et de l'allégresse, les Pâques mahométanes. Sa durée est de trois jours. Le matin, les nègres, délivrés en cette occasion de tout travail, improvisent sur les places publiques des danses bizarres; ils s'agitent en rond, frappant sur de petits bâtons la mesure d'un air monotone que joue une espèce de tambourin et qu'ils accompagnent de cris aigus. Puis, vient le tour des lutteurs frottés d'huile, qui renouvellent l'antique pugilat. Les baladins colportent leur savoir-faire de maison en maison, recueillant quelques pièces de monnaie, qu'ils dépensent d'une façon peu musulmane dans les cabarets du lieu. Les fêtes se terminent par des courses arabes, sur un terrain peu distant de la ville. Les Bédouins se distinguent dans ces jeux. On détermine d'abord l'espace à par-

courir; les assistants se rangent circulairement, accroupis sur le gazon. Les cavaliers se rassemblent au nombre de deux, trois, quatre couples, et partent au signal donné. Il fait beau voir l'Arabe, implanté sur sa haute selle, se pencher, le fusil au poing, fendre l'air, décharger son arme, et passer avec la rapidité du vent. Souvent les coureurs se retournent, arrêtent leur cheval, tournoient précipitamment avec un cri de guerre et de défi, s'élancent, s'arrêtent encore, simulent un combat, et se ruent enfin tumultueusement sur le but. Depuis notre entrée en ce pays, nous avons donné à ces petits tournois plus de solennité. Les autorités françaises y assistent, et nos cavaliers se mesurent, souvent d'une manière victorieuse, avec les cavaliers indigènes. Pendant ce temps, le canon de la citadelle se mêle aux cris des joûteurs, touchante marque d'égards des vainqueurs pour les vaincus. Il y a en effet générosité toujours, et profit souvent, à respecter les usages et les mœurs du peuple conquis.

Indépendamment de ces occasions solennelles de réjouissances, il se présente d'autres circonstances qui amènent de petites fêtes dans les intérieurs maures, telles que le mariage, la naissance, la circoncision d'un fils, ou quelque autre événement heureux. On se réunit dans la cour de la maison; des invitations sont adressées aux amis, aux habitants notables de la ville; chez les riches, le logis est parfumé dès le matin. A l'heure fixée, les flambeaux sont placés en rond autour d'un tapis sur lequel prennent place les conviés. L'inévitable musique joue le principal rôle dans ces réunions. Les femmes y prennent part du fond de leur appartement, ou garnissent la galerie supérieure, mais soigneusement voilées, et échappant ainsi aux regards. On fait circuler des plateaux chargés de pâtisseries au miel et aux dattes, de viandes froides, et pour boisson, de grandes jattes de lait. L'harmonie continue: c'est toujours la même

psalmodie traînante et plaintive. Par intervalles, la musique se tait, et les femmes poussent trois fois des cris de joie, en frappant sur leurs bouches à coups précipités : ceci, du reste, est un signe d'allégresse en même temps qu'une marque de civilité. Chaque fois qu'un hôte estimé vient prendre place, la tremblottante clameur s'élève: c'est une sorte de hourra à l'usage de ces dames, et dont elles s'acquittent à plein gosier. Quelquefois on complète la fête par des danses. Des femmes sans voile viennent exercer devant l'assistance leur talent de bayadères. Il serait malséant de peindre la désinvolture, l'agilité, l'impudique frénésie de ces danses qui tourbillonnent au bruissement précipité de la musique, jusqu'à ce que la danseuse tombe brisée et haletante sur le sol. Alors il éclate chez les spectateurs quelque chose qui ressemble à de l'enthousiame; ces visages calmes s'émeuvent, modérément, il est vrai, et comme il convient à des muscles musulmans. On se presse autour de la danseuse, on lui jette des pièces de monnaie; les plus galants appliquent leur offrande sur le visage même de la bayadère, qui secoue gracieusement sa tête et fait tomber les pièces d'argent dans les plis tendus d'un voile vert. Mais, je le répète, c'est là le fanatisme de la joie, et il est rare que les Maures deviennent expansifs à ce point.

## LES BÉDOUINS.

L'Arabe des plaines, ou le Bédouin, n'a pas de patrie; il est nomade par goût, par indolence, autant que par nécessité. Son pays, à lui, c'est le sol passager où pâturent ses bestiaux; aussi est-ce la partie de la population africaine qui nous est la moins hostile; ses répugnances sont plus accessibles au raisonnement et à l'intérêt. A certaine saison, l'Arabe

roule ses tentes et se met en marche, cherchant un espace vide où il stationne provisoirement. Il y a bien des terrains circonscrits, en quelque sorte, mais il ne s'y tient point parqué. Une vexation, une surprise armée, le poussent ailleurs, sans regret du départ, sans prévoyance du retour.

Suivez-moi maintenant dans un douar arabe (on appelle ainsi la réunion d'un certain nombre de tentes qui constituent un village bédouin); voyez ces tentes d'étoffe brune, tissées de cordes et assujetties par de mauvais piquets de bois; à côté, remarquez-en une seconde encore plus applatie vers le sol : dans la première sont accroupis les membres de la famille; l'autre contient quelques provisions de ménage. Dans l'enceinte circulaire formée par la réunion de toutes les tentes, sont placés les bestiaux, richesse de l'Arabe, et les chiens gardiens des troupeaux.

Ce qui révolte le plus les Européens, en examinant de près les mœurs de ces tribus nomades, c'est la malheureuse condition des femmes, esclaves plutôt que compagnes de leurs maris : tous les travaux pénibles retombent sur elles. Quand les tribus déménagent, chaque Bédouin charge son mobilier sur ses mules et ses femmes. Le général d'Uzer avait essayé de leur faire comprendre la barbarie de cet usage, mais sans pouvoir y réussir.

La tente la plus élevée de la tribu est celle du scheik (chef de la tribu) : ce scheik est le roi du douar, le maître héréditaire du village. Il y a ici une chose bien remarquable, sur laquelle je vais m'arrêter un instant.

En ce pays, deux systèmes étaient en présence. Le chef suprême, le dey d'Alger, le représentant direct du sultan, était choisi par voie d'élection; élections tumultueuses, bruyantes, mêlées de sang, où le sabre intervenait quelquefois pour briser les votes. Aux environs d'Alger, on montre encore les tombeaux de sept deys intronisés et tués le même jour.

A côté, un système différent se produit sous la tente des Arabes : les scheiks se succèdent par droit de naissance; on voit l'inféodation du pouvoir dans quelques familles patriciennes, et la continuation des lois de Moïse dans ces tribus encore imprégnées des mœurs et des usages primitifs du monde.

Là, en effet, le scheik est tout : monarque absolu dans son douar, pontife, en quelque sorte, et chef incontesté de la grande famille, il réunit la domination de la caste et la royauté du foyer. Ces vieilles traces se lisent partout : la race dont je parle n'a pas avancé d'un pas depuis Abraham. Le pain cuit sous la cendre est un grand régal; l'hospitalité de la tente est inviolable; les querelles entre les tribus, les enlèvements de bestiaux rappellent les belliqueuses inimitiés des Israélites et des Philistins.

L'Ancien-Testament est vivant ici de souvenirs et d'application. Ce sont bien là les rois pasteurs dont les troupeaux immenses s'étendaient sur de vastes terrains, agrandis encore par l'hyperbole orientale; c'est la même vie sauvage et indépendante, passée tout entière sous le soleil, d'où sont jaillies ces grandes images si saisissantes pour l'imagination. Les noms mêmes sont restés dans les traditions héréditaires du langage : les Ben-Yacoub ( fils de Jacob ), les Ben-Abrm ( fils d'Abraham ), Ben-Aissa ( fils de Jésus ), se mêlent aux noms mahométans de Ben-Méhémet, de Ben-Aly.

Un personnage qui jouit d'une haute vénération dans les douars, est le marabout, le prêtre, l'ermite, l'inspiré. Les marabouts colportent de tribus en tribus leurs prédications et leur fanatisme. Pendant la campagne d'Alger, plusieurs d'entre eux, attirés à nous, se rendirent fort utiles, car ils exercent une puissante influence sur les Arabes. A ce sujet, qu'il me soit permis de hasarder une conjecture de couleur paradoxale, peut-être : je ne crois pas au fanatisme religieux des Arabes; j'ai vu ces peuples sous leurs tentes, je les ai

long-temps suivis de l'œil dans leurs habitudes privées, et il m'a paru qu'ils avaient au fond peu d'attachement pour un culte dont ils ne connaissaient, après tout, que les formules extérieures. Ils nous haïssent moins comme chrétiens que comme gens civilisés; ils éprouvent pour nous une aversion de sauvages et non de sectaires. Mais, comme tous les hommes placés très-près de la nature, ils sont accessibles à la superstition, et les marabouts exploitent cette disposition, fortifiée, chez les Arabes, de toute la vivacité d'une imagination ardente et méridionale.

On a, dans la régence d'Alger, tant de vénération pour les marabouts, que les Maures et les Arabes se trouvent fort honorés de leur commerce avec les femmes. Ils ne se marient jamais hors de leur tribu, et dès le bas âge, leurs enfants sont destinés aux fonctions du sacerdoce. Ces prêtres sont enterrés dans de petites tourelles, dont les couvertures, au lieu d'être en terrasses, sont en forme de dômes. Ces maisons, vouées à la vénération publique, prennent les noms de ceux dont elles renferment les tombeaux, et les donnent aux plaines dans lesquelles elles sont construites : ainsi on dit la plaine de Sidi-Denden, le pays de Sidi-Amar, parce que là se trouvent les restes des marabouts Denden et Amar.

Il y a encore dans la régence une autre espèce de religieux qu'on appelle des santons : ce sont des hommes qui font les imbéciles ou les fous, afin d'attirer l'attention du peuple, et de mériter par là la réputation de saints. Il ne faut pas confondre les santons de ce pays avec une secte de religieux mahométans qui portent le même nom, et qui adoptent entre eux cette maxime : aujourd'hui est à nous, demain à lui, qui en jouira? Aussi s'empressent-ils de jouir, et de se livrer à toutes espèces de débauches.

Pour terminer, je dirai que la différence qui existe entre les Bédouins et les habitants des villes est tout entière dans

le caractère : le Maure est grave et taciturne, l'Arabe est vif et conteur ; le Maure cause peu et à voix basse, l'Arabe parle d'une voix haute et saccadée ; il s'anime, il crie, il gesticule ; le Maure est un froid et paisible bourgeois de Constantinople ; l'Arabe est le garçon du désert.

## LES KOBAYLS.

S'il existe quelque différence entre les Maures et les Bédouins, cependant ces deux races ont une grande analogie qui prouve l'influence de l'émigration maure sur les Arabes de la plaine. La législation et le langage sont les mêmes ; il n'y a de distinction remarquable que dans les vêtements et la manière de vivre, distinction qui se fait sentir dans tous les pays entre les habitants des villes et ceux des campagnes. Il n'en est pas de même pour les Kobayls ; cette race diffère essentiellement des deux autres, et n'a aucun point de ressemblance avec elles : c'est un caractère nouveau à étudier.

Tous les auteurs ne sont pas d'accord sur la signification du mot *Kobayls*, nom donné maintenant à toutes les peuplades qui habitent les montagnes. Les uns le font dériver du mot *gobel* ( avant ), c'est-à-dire habitant le pays avant les Musulmans ; les autres du mot *djebelli* ( montagnard ) en syrien, ou *gobelli* en égyptien, dont on avait fait *Kobayl*, c'est-à-dire habitant de la montagne. Malgré la force que que puise cette dernière assertion dans la nature du pays qu'habitent les Kobayls, je ne crois pas, cependant, que ce soit celle qu'on doive adopter ; car il est plus logique de donner à une peuplade un nom qui rappelle son ancienne origine, que de la désigner par un mot qui peut s'appliquer à toute espèce de gens habitant le même territoire. Or, les Kobayls sont, à n'en pas douter, les premiers habitants de

l'Afrique ; ils parlent un langage particulier (le *nighak*), qui n'a aucun rapport avec l'arabe, mais qui a quelque analogie avec le schéouya : cela vient de ce qu'ils ont donné asile à ces derniers, lorsqu'ils se sont réfugiés dans les montagnes pour y conserver leur indépendance, après avoir vu tomber leurs armées devant la tactique des généraux romains. On peut donc considérer les Kobayls comme s'étant augmentés des Schéouya. Quant à leur origine propre, tout porte à croire qu'ils descendent des Goths et des Vandales ; ils habitaient donc le pays bien avant les Musulmans.

Les Kobayls avec lesquels nous avons le plus de relations dans la province de Constantine, ne sont pas d'aussi antique origine : ce sont des Arabes qui, pour fuir les exactions du bey, ont été se réfugier dans les montagnes Edough, d'Yerdiessa, d'Awava et de Debbagh, c'est-à-dire dans le petit Atlas, jusqu'à Bougie ; ils n'ont conservé de leur origine que le langage et la religion.

Le Kobayl, d'un fanatisme sauvage, professe, comme premier principe religieux, la haine de l'infidèle et le droit de l'égorger partout où il se trouvera. Cette soif du sang chrétien les a tellement identifiés avec les idées de meurtre et de carnage, qu'ils en sont venus à terminer ordinairement leurs débats d'intérêt par des assassinats, et, qu'éloigné de son habitation, le Kobayl n'est plus en sûreté et a toujours la mort à craindre.

Ces peuplades ne se servent pas de tentes comme les Bédouins ; elles les remplacent par des trous creusés dans le roc, ou bien par des chaumières en jonc appelées *guerba*. A Bougie, où elles sont nombreuses, et forment presque la seule population du pays, les habitations sont construites en pierres sèches et recouvertes en tuiles. La réunion de plusieurs de ces habitations se nomme *descheva*.

Les Kobayls n'ont de relations avec les habitants des villes

que pour leur vendre du miel, de la cire et du charbon, dont ils font commerce. Dès qu'ils ont reçu l'argent de leurs marchandises, ils s'empressent de l'enfouir.

Quelques-uns de ceux qui habitent les monts Edough viennent se mettre à la solde des Européens pour cultiver des jardins ou faire du charbon.

Pas de physionomie plus expressive et plus féroce, pas de corps mieux fait et plus musculeux que celui d'un Kobayl. Presque nu, sans cesse exposé aux vents et aux frimas, la peau a pris la dureté du cuir : j'ai vu bien des pointes de sabre s'émousser sur leurs corps, bien des lames glisser sans entamer la peau !

Ils ne reconnaissent point de scheik; le pouvoir réside chez eux dans un conseil formé des plus influents de la tribu. On peut appeler des décisions rendues par le conseil à la sanction du marabout, qui prononce des sentences sans appel.

La puissance d'un marabout est bien plus grande et plus absolue dans les montagnes que dans la plaine : l'audacieux qui en parlerait avec irrévérence serait aussitôt puni de mort. Le bey lui-même n'oserait profaner sa demeure, et souvent des Arabes ont échappé à sa vengeance en se réfugiant dans l'asile inviolable du marabout. Les Kobayls ne reconnaissent point d'autres juges, d'autres chefs. Ce sont eux qui font la paix ou qui ordonnent la guerre, qui éteignent ou qui allument le fanatisme. C'était un marabout vénéré des montagnes qui, du haut du grand minaret de Constantine, excitait les vrais croyants à la défense, et jetait des malédictions aux chiens maudits, aux chrétiens !

Je viens de parler des Kobayls de race bédouine : s'ils n'ont pas adopté le langage de ceux dont ils portent le nom, ils en ont pris presque toutes les habitudes; aussi y a-t-il entre eux la plus grande ressemblance.

Le Kobayl de race primitive habite les régions les plus élevées de l'Atlas, depuis Bougie jusqu'auprès d'Alger; celles de Jurjura, de Flissa et des Portes-de-Fer : c'est là qu'il a pris racine. Il a le patriotisme de ses montagnes; il aime le rocher qui abrite sa cabane, la fontaine qui le désaltère; il y a pour lui un horizon natal dans lequel il borne ses affections et ses désirs. L'invasion trouverait le Kobayl en armes, prêt à défendre avec une bravoure désespérée la terre de ses pères, qui sera la terre de ses enfants. Qu'il faille ou non chercher dans ces peuplades les habitants primitifs du pays, il existe un fait incontestable, c'est que les tribus kobayles diffèrent en tout point des tribus bédouines. Les Kobayls, outre leur attachement extrême pour le sol, ont des qualités et des défauts d'une nature spéciale. C'est là, parmi ces hordes sauvages, qu'on trouve des caractères de fer, indomptables dans leur haine pour les chrétiens, courageux et féroces, regardant passer de loin la civilisation et n'en voulant pas, hostiles jusqu'à l'atrocité, sanguinaires jusqu'au délire. Du côté de Bougie et sur quelques autres points, ces hommes ne descendaient autrefois de leurs repaires que lorsque la tempête brisait des navires sur les côtes; ils arrivaient pour achever les naufragés et enlever leurs dépouilles. Sera-t-il jamais possible de sympathiser avec cette population haineuse, atroce et sauvage? Nombre de gens tiennent la fusion pour impossible. Sans prétendre décider ce qui est le mot du temps, on peut, dès à présent, affirmer que c'est de ce côté qu'on se heurtera aux plus grands obstacles.

H. DELPORTE,

Lieutenant au 7.e Cuirassiers.

# NOTICE

## SUR SILVIO PELLICO,

PAR P. GUERRIER DE DUMAST.

Dans la capitale de l'Italie autrichienne, vivait, en 1820, un jeune Piémontais chez qui une imagination facile à exalter s'alliait au cœur le plus généreux. Une passion le domine, le dévore, dispose de son existence tout entière; et l'objet de cette passion, ce n'est point une femme, ce n'est point la gloire: c'est la patrie. Cette patrie qu'il aime, qu'il adore, elle apparaît à ses yeux malheureuse, opprimée, avilie, et il a rêvé son affranchissement; c'est un corps démembré, déchiré en lambeaux, et il en a rêvé la résurrection sous ce beau nom d'*Italie*, encore tout resplendissant de l'éclat qu'ont jeté sur lui tant de siècles. En échange de quelques souffrances passagères, cortège inévitable des révolutions les plus heureuses, une ère entière de prospérité et de gloire: y a-t-il à balancer? Pour lui, des dangers l'attendent dans une telle entreprise, il ne l'ignore pas; mais depuis quand la perspective d'un danger personnel est-elle faite pour arrêter l'exécution d'un noble dessein? Ce danger même n'est-il pas, pour une âme forte, un aiguillon de plus?

Franchissons par la pensée un intervalle de dix années, années

d'une rude captivité qui ont passé sur la tête de cet homme : un grand, un immense changement s'est opéré en lui. Ses cheveux ont blanchi dans les fers, dans l'isolement absolu du monde, de sa famille, de tout ce qu'il a de plus cher. Il a perdu bien des illusions ; mais, en échange, il a gagné un grand fonds d'expérience, et la maturité du jugement. Son enthousiasme ne s'est pas éteint ; il vit, il bouillonne dans son sein plus fortement que jamais ; mais il a changé d'objet : la liberté, cette idole de son âme, n'est plus pour lui dans telle forme de gouvernement, dans telles institutions, telles garanties ; elle réside au fond de la conscience : c'est là qu'est son sanctuaire inviolable, inaccessible à l'action malfaisante des hommes ; elle consiste essentiellement dans l'affranchissement, non de la domination extérieure d'autrui, mais de celle de nos passions. La terre, et tout ce qu'elle renferme de plus beau et de plus séduisant, n'est à ses yeux qu'un lieu de passage : sa véritable patrie, c'est le ciel ; c'est là qu'il tend de tout son pouvoir, là qu'il brûle du désir de se réunir un jour à tout ce qu'il aime.

Tel est le personnage auquel est consacrée la *notice* dont nous avons à rendre compte. On sait que M. de Dumast possède le don précieux de répandre de l'attrait même sur les matières en apparence les plus arides ; on ne sera donc pas surpris du charme puissant qui s'attache à la lecture de cette brochure, dans laquelle le talent du biographe s'est trouvé soutenu par un sujet intéressant au plus haut degré. Quelques personnes seront peut-être tentées de se plaindre que le plaisir qu'il leur procure ne se prolonge pas davantage ; mais si ce regret a quelque chose de légitime, il est juste d'observer qu'à l'opposé de certains auteurs dont *l'abondance stérile* est aussi pauvre en idées que riche en mots, M. de Dumast sait dire beaucoup de choses en peu de lignes, et qu'ainsi il lui est permis plus qu'à un autre de se resserrer dans des limites étroites. Tous ses tableaux sont dessinés à grands traits. Ainsi, il débute par annoncer qu'il va parler d'un « écrivain dont la réputation, simplement littéraire avant 1830, n'avait guère eu jusque là pour théâtre que l'Italie septentrionale, et dont le nom, maintenant honoré et chéri dans les deux hémisphères, a acquis une célébrité prodigieuse, attachée bien plus encore à l'homme qu'à l'auteur : » et avant que la phrase ne soit

achevée, il n'est personne qui n'ait reconnu, qui n'ait nommé Silvio Pellico. — A la page suivante, veut-il faire ressortir, dans cette existence si justement célèbre, la partie *qui intéressera tous les lieux, tous les âges, toutes les conditions*, celle *dont la mémoire ne périra jamais*, quelques mots jetés rapidement sur le papier suffiront encore : « Ses dix années de cachot, années doulonreuses mais salutaires, que lui avait prédestinées la Providence, tuant chez lui le vieil homme pour y faire naître l'homme nouveau, furent son épreuve, son salut, sa gloire, et l'origine de son apostolat. Toute sa vie, d'avant et d'après, gravite vers cette époque décisive, centre des desseins de Dieu sur lui..... Le tableau qu'il a fait de ces dix années, et qui s'appelle *Le mie Prigioni* (*), est un livre immortel, un livre d'or; il appartient désormais au genre humain. »

L'examen de ce livre, le premier des titres de Pellico à l'affection et à la vénération générales, occupe, comme on devait s'y attendre, une place considérable dans la *notice*. M. de Dumast en fait très-bien ressortir, à notre gré, le principal mérite, celui qui lui donne en quelque sorte le *sceau de la perfection* : c'est « qu'il est pleinement chrétien d'un bout à l'autre; qu'on n'y rencontre pas une page qui ne respire la vraie religion, c'est-à-dire, à côté de la foi la plus sincère, l'amour pratique de Dieu et des hommes. » Et voilà en effet le caractère qui nous a frappé davantage en lisant les mémoires de Pellico. Qu'on ne se figure pas toutefois qu'il soit arrivé du premier saut, sans efforts, sans lutte, à ce point culminant de la morale évangélique. Pellico est homme : passera-t-il à travers les angoisses de la lente procédure d'un procès capital, à travers les horreurs du *carcere duro*, espèce de tombeau où il devait être enseveli vivant dix années, sans payer, au moins par intervalles, son tribut à la nature ? Non : cela serait bon tout au plus dans un roman, et c'est le journal d'un prisonnier qu'il a voulu écrire ; nous aurions sous les yeux un héros accompli, et c'est un homme réel qu'il a voulu peindre, avec ses combats intérieurs et ses faiblesses. Parfois vous le voyez suc-

(*) *Mes Prisons*. Cet ouvrage est plus connu en France sous le titre de *Mémoires de Silvio Pellico*.

combant sous l'excès de ses maux ; l'irritation, l'aigreur, la haine.., oui, la haine elle-même, ont pris possession de ce cœur naturellement si sensible, si aimant ; le désespoir a pénétré au fond de cette âme si confiante : mais attendez un instant, et voyez comme il va se relever de ses chutes ! La circonstance la plus insignifiante en apparence — un verset de la Bible, lu sans dessein, à l'endroit même où le volume s'est ouvert ; quelques mots échangés avec un enfant, avec un vieux geôlier — il n'en faut pas davantage pour le faire rentrer en lui-même ; et alors, quels accents touchants prend la charité en passant par sa bouche ! « *Il* n'éprouve de haine que pour l'ignorance et la barbarie ; quant aux ignorants et aux méchants, loin de les haïr, *il* se sent touché d'une tendre commisération en leur faveur, et *il* prie avec ferveur pour eux. » Plus tard, atteint d'une maladie de langueur qui lui laisse entrevoir sa fin prochaine, quelles sont les pensées qui l'occupent ? « La perspective de se retrouver bientôt dans un lieu où toutes les passions haineuses qui règnent sur la terre sont inconnues. » Et que demande-t-il à Dieu avec le plus d'instance ? « De réunir, un jour à *lui*, dans ce même lieu, mais dépouillés de tout ressentiment, tous ceux qui ne *l*'aiment pas. »

Les notes ou additions (*additamenti*) qui, dans l'édition française, accompagnent les *Mémoires de Pellico*, et qui ont été composées par son *Pylade*, le plus cher de ses compagnons d'infortune, Maroncelli, fournissent à M. de Dumast l'occasion de faire un rapprochement, aussi heureux que juste, entre les deux amis, et de faire ressortir l'immense supériorité de la vertu chrétienne du premier sur la philosophie stoïque du second. Dans les notes, d'ailleurs très-bien écrites et pleines de détails intéressants, vous voyez souvent percer la passion, l'amertume ; vous entendez vibrer la colère. Dans le texte, à part ces courtes *chutes*, dont nous parlions tout à l'heure, et qui sont racontées avec une touchante candeur, qui relève encore Silvio à nos yeux, c'est partout une résignation parfaite, une douceur inaltérable : pas une phrase, pas une expression qui trahisse un reste de ressentiment, vivant au fond du cœur comme le feu sous la cendre, et tout prêt à se rallumer au simple contact d'une étincelle. Les traitements rigoureux qu'il subit sont exposés avec la plus grande simplicité ; la narration se réduit à ce qui est strictement nécessaire pour ins-

truire le lecteur de ce qui s'est passé ; il n'y aurait qu'un mot à ajouter pour exciter la passion, et ce mot ne lui échappera point : vous seriez tenté de croire que vous écoutez un témoin oculaire de ses souffrances, plutôt que celui même qui les a endurées. Il prête des intentions honorables aux juges qui l'ont condamné ; il va chercher la vertu, il la déterre en quelque sorte là où on l'attendrait le moins — chez un agent de police, chez un vieux geôlier, chez des guichetiers ; — il descendra plus bas encore, et jusque dans les rangs des filles perdues, il se créera l'image d'une Madelaine, embellie par les larmes touchantes du repentir. De misérables bandits, renfermés dans une chambre voisine de la sienne, se raillent de sa simplicité, et il en est à douter encore si leurs ris moqueurs ne seraient pas peut-être une marque d'intérêt bienveillant. Parmi tous ceux avec qui il a eu des relations durant ces dix années, un seul encourt son indignation, et c'est un être dégoûtant de cynisme ; mais combien il lui en coûte d'être obligé de rompre avec lui ! comme il hésite longtemps avant de le condamner ! et, lors même qu'il a acquis la triste conviction de l'excès de dégradation où est tombé cet homme, comme il s'étudie encore à chercher quelque prétexte pour atténuer ses torts ! Toutes les fois qu'une action humaine est susceptible d'interprétations diverses, c'est toujours la plus favorable qu'il préfère, fût-elle d'ailleurs la moins vraisemblable de toutes, dût-il se résigner à passer pour une dupe (1), pour un esprit faible et borné ; dût-il voir sourire à ses dépens tout ce qu'il y a au monde d'êtres à idées positives, tout ce qui a la prétention de se connaître en affaires et en hommes. En un mot sa charité embrasse tous ses semblables, sans exception ; elle lui inspire de la compassion pour leurs misères, quelles qu'elles soient ; elle le remplit d'indulgence pour leurs faiblesses et leurs erreurs, quelque difficile qu'il puisse paraître de les excuser. Disons-le, en empruntant les paroles de son biographe : « Cette perfection de vertu, où ne saurait jamais atteindre la volonté purement

(1) Le traducteur français des *Prigioni* (M. de la Tour) fait à ce sujet une belle réflexion : « Il est un homme plus à plaindre que celui qui semble dupe de tous, à savoir celui qui n'est dupe de personne. »

humaine, est une de ces grâces miraculeuses qui ne descendent que de la croix. »

M. de Dumast parcourt rapidement les autres productions littéraires de Pellico. Celle qui, après les *Prigioni*, lui paraît mériter le premier rang (et nous partageons son avis), c'est un recueil de morceaux lyriques, publiés sous le titre de *Poésies inédites*. Nous nous associons volontiers au jugement qu'il en porte, et nous nous plaisons à les proclamer avec lui comme des œuvres « dignes par leur délicatesse de la muse de Pétrarque, » mais de Pétrarque quand il s'abstient de faire « des *concetti*, » et qu'il se contente de briller « par le naturel, la chaleur et la profondeur de la pensée (1). »

Les dernières pages de la *notice* renferment quelques détails sur la vie intime et sur les occupations de Pellico, depuis sa sortie de captivité. M. de Dumast le représente comme l'un des membres les plus illustres de « cette phalange d'esprits éminents......, généraux d'armée autrefois, sous l'étendard des doctrines du monde, humbles soldats aujourd'hui, parmi les rangs des milices d'Israël : soldats vaillants, disciplinés, soumis, qui ne connaissent plus qu'un drapeau digne de tout leur dévouement, l'immortel drapeau de la croix ; »

---

(1) Bien qu'il soit très-difficile de faire un choix entre tant de pièces toutes excellentes, nous signalerons en particulier celles intitulées *A Dio* (A Dieu), et *Le Chiese* (Les Églises).

La première commence par ces deux vers délicieux :

*Duopo ho d'marti, e duopo ho che tu m'ami,*
*O tu che per amar mi desti un cuore.*

(J'ai besoin de t'aimer, et j'ai besoin que tu m'aimes, ô toi qui m'as donné un cœur pour aimer.)

Et tout ce qui suit est un magnifique développement de cet élan d'amour divin.

C'est dans la seconde que se trouve, à l'occasion de la chapelle du Spielberg, un des mouvements les plus sublimes que l'esprit céleste de charité ait inspirés à un cœur chrétien :

*Io chiedea raddoppiato tormento,*
*Purche Dio m'addoppiasse l'amor.*

(Je demandais à Dieu de souffrir deux fois plus encore, si à ce prix je devais l'aimer deux fois davantage.)

5

et il est conduit ainsi à faire quelques réflexions générales, qui nous paraissent pouvoir se résumer en ces termes : Dans l'état actuel de la société, comme la parole divine, annoncée par les prêtres, est trop rarement écoutée, il est essentiel que les hommes de talent et de foi qui vivent dans le monde, lui préparent les voies, en saisissant toutes les occasions favorables pour défendre la vérité, et pour lui faire des prosélytes.

Cette proposition, à laquelle nous ne pouvons qu'adhérer quant au fond, aurait peut-être besoin, pour ce qui regarde la pratique, de quelques explications. Dans la vie commune, il est un genre de prosélytisme à la portée de tous, et qui souvent a une grande puissance : c'est celui de l'exemple. Quant au prosélytisme de paroles, il ne convient pas à tous indistinctement de s'y adonner : ce qui chez l'un est un zèle louable, pourrait être chez l'autre une présomption téméraire. Pour une telle œuvre, une foi ferme, des intentions pures sont des conditions indispensables sans doute, mais elles ne suffisent pas : il faut encore, du côté de l'esprit, une aptitude réelle ; du côté de l'âme, un caractère à la fois énergique et patient. Mais ce n'est pas tout, car les talents sont divers, et Dieu les distribue à chacun selon qu'il lui plaît. Tel saura démontrer la vérité dans un livre, tel autre dans une discussion orale ; un troisième la fera goûter dans une conversation familière. Quelques êtres privilégiés ( et nous en connaissons) possèdent à la fois tous ces dons : belle est leur vocation ! honneur à eux s'ils s'y montrent fidèles ! Mais elle est et elle sera toujours celle du bien petit nombre. Que chacun donc s'étudie soi-même, qu'il s'éprouve avec rigueur, et qu'avant de se lancer dans l'arène, il ait grand soin de mesurer son esprit et ses forces. Quoiqu'il en soit, si les talents sont inégaux, il n'en est pas qu'on puisse se dispenser de faire valoir : celui qui a enfoui le sien dans la terre, ne fût-ce qu'un pauvre petit talent, sera sans excuse au jour où un compte exact lui en sera demandé.

Le C.te du COËTLOSQUET.

# CHANTS ET PRIÈRES,

## POÉSIES,

### PAR CH. DE MARICOURT ET EUG. TOURNEUX *.

Avez-vous jamais fait route dans le désert? Pendant d'éternelles heures, vos pieds se sont-ils ensanglantés dans une poudre embrasée, et vos lèvres n'ont-elles eu à boire que l'eau amère de votre front? Puis quand la fatigue, et la soif, et le découragement, vous faisaient entendre leurs triples hurlements, plus redoutables, je vous l'assure, que ceux qui s'élançaient de la sombre gueule du gardien des enfers, avez-vous vu tout à coup, sortant de l'horizon, un palmier? et sous son sombre assise, ô joie infinie! ou se jouant dans les ondoyants rameaux, une fille de la solitude vous versa, elle, une onde et un regard rafraichissant qui vous redonnèrent des forces et de l'âme pour achever votre pélerinage.

Oh! oui, vous avez tous été dans le désert; et moins vous êtes

* Un vol. in-18. Paris, 1838.

sortis de vos villes, plus avant vous avez pénétré dans ses poudreux abimes.

Car, en vérité, nul soleil de Sahara ou de Lybie ne fait couler tant de sueur de la peau que l'astre dévorant des cités humaines, l'égoïsme, ne fait jaillir de larmes du cœur.

Mais parfois aussi s'élèvent de la terre brûlée, de tendres *chants* de poètes, de suaves *prières* qui vous effacent, comme des haleines du ciel, vos pleurs et vos soupirs, et vous redonnent une généreuse et fière volonté pour suivre et accomplir votre destin.

O poètes! apôtres consacrés par la nature, pour chanter avec elle les mystères divins, soyez bénis!

Mais si vous êtes investis d'un si grand pouvoir, si votre sacerdoce est le premier de tous, parce qu'il est le plus puissant, les devoirs qu'il vous impose en sont d'autant plus étendus. Et quand vous y manquez, l'égoïsme, qui n'est pour les autres que lâcheté, prend pour vous les terribles proportions du crime.

Car toute puissance, celle des poètes comme celle des rois, se doit, dans la mesure de l'étendue dont Dieu ou le peuple les ont investis, en charité, en dévoument, en labeur, à l'humanité. Toute puissance est *sacrée*, ce qui veut dire *dévouée au sacrifice*.

Mais je ne parle ici que du poète, du grand, du vrai poète, de celui qui a le magique secret de suspendre à sa parole, comme une mère son enfant à son sein, les âmes frémissantes des hommes.

Quant à ceux qui dépensent leur souffle harmonieux à célébrer de vulgaires et frivoles amours, ceux-là seront peut-être poètes un jour, si le malheur les visite et les fait sympathiser aux souffrances humaines; mais jusqu'alors ils ne s'appellent point de cet auguste nom. Qu'ils confient aux nuages ou aux brises leur douce folie; mais nous qui vivons en un temps où les années sont des siècles, et les jours des années, nous n'avons plus le temps d'écouter leurs fantasques ardeurs.

L'humanité étouffe sous les ruines accumulées des révolutions! et honte et malheur à qui passe en chantant, sans écouter ses clameurs!

Ce n'est point non plus en pleurant avec elle que le poète doit lui être charitable. L'heure du désespoir est écoulée. La pitié n'a plus de baume pour un mal devenu trop profond. Dans cette poussière

où tout est retourné, de plus nombreuses larmes ne feraient qu'une boue, qui n'est pas le ciment qu'il faut pour édifier le monument de l'avenir.

Sans fixer quelle forme précise, quel fronton couronnera ce monument, le poète peut au moins, dans ses transparentes nuées, en montrer le prophétique mirage aux hommes du désert; il peut réveiller ce qui reste en eux de noble ardeur, de profonde énergie, pour commencer bientôt à en jeter les fondements; il peut les arracher à leur doute, leur égoïsme, leur inertie; il peut faire rayonner dans leur ciel assombri l'étoile qui doit les orienter; il peut leur enseigner l'amour de Dieu et de leurs frères, et leur redire cent fois, et de cent façons nouvelles, que sans cet amour qui seul relie, ils ne produiront, dans leur coupable fécondité, qu'une fantastique Babel, qu'ils ne sauront achever, et qu'ils recommenceront incessamment, et recommenceront toujours, sans pouvoir jamais se reposer dans la paix de leur cœur.

En nos jours d'agonie entonner la trompette de la résurrection, c'est là l'œuvre du poète qui sent se soulever en son sein une longue et vigoureuse haleine.

Cette œuvre a déjà été comprise ainsi par quelques-uns; voilà comme elle a été sentie par MM. de Maricourt et Eugène Tourneux.

Leur poésie est aussi forte et sévère que pleine de grâce et d'enjouement. Partout, à côté de la plainte, une tendre et mâle parole qui console et relève le cœur ployé. Ils ont, dans leur sommeil, entrevu les merveilles du ciel, mais ils trouvent aussi la terre belle et digne d'être aimée; et les mélodies qu'ils recueillent des mélancoliques frémissements des bois, ou du bec des oiseaux, ou des lèvres de l'amante, ils les mêlent, les harmonient et les fondent dans le glorieux et divin hosanna.

Qu'ils ne s'en tiennent point là. La mission de ce siècle est grande, longue et laborieuse; et Dieu leur a prêté, pour y travailler, de nobles et puissantes paroles. Qu'ils aillent donc, qu'ils marchent, marchent long-temps: ils nous doivent beaucoup, et le point où nos regards fixent leur arrivée est loin et haut dans l'horizon.

C. S.

# PANORAMA DE L'ALLEMAGNE,

## PAR J. SAVOYE *.

Au milieu de cette foule de publications pittoresques qui depuis quelques années inondent le public, il vient d'en paraître une qui mérite d'être distinguée par l'importance du sujet et la manière dont il est traité. C'est le *Panorama de l'Allemagne*, œuvre d'un talent consciencieux, appelée à former un des anneaux de la chaîne intellectuelle qui doit lier les deux plus grands peuples de l'Europe occidentale, en les initiant plus intimement à la connaissance l'un de l'autre. L'Allemagne, notre voisine, avec laquelle nous devons entretenir les relations les plus constantes et les plus étroites de commerce, d'industrie, de sciences et d'art; la terre d'où sont sortis nos ancêtres, les Francs, et qui, au moyen-âge, protégeait les libertés de notre cité; l'Allemagne nous est encore inconnue. Ni les guerres de l'empire, ni les longues années de paix qui les ont suivies n'ont encore pu nous la faire connaître complètement. L'Allemagne, au contraire, nous a

* Paris, chez Brockhaus et Avenarius, libraires, successeurs de Bossange père, rue de Richelieu, n.° 60; à Metz, chez Félix Robert, place de Chambre, n.° 22.

étudiés sur toutes les faces, et maintenant qu'elle a su nous apprécier, elle se montre plus jalouse de paraître à nos yeux ce qu'elle vaut. Elle sait aussi que notre ignorance, et notre indifférence à l'égard d'un peuple qui nous touche si immédiatement, vient en grande partie de notre paresse pour l'étude des langues étrangères. Aussi, puisque la France n'a pas voulu aller étudier l'Allemagne, celle-ci est venue à la France; elle se présente en voisine courtoise et prévenante. Mais il lui fallait un interprète : elle a choisi pour organe un de ses enfants devenu notre frère adoptif; elle n'en pouvait trouver de plus capable ni de plus impartial que M. Savoye, un des avocats les plus distingués de la Bavière rhénane, autant par ses connaissances profondes en jurisprudence que par l'éclat de ses talents oratoires. Forcé par les troubles politiques de quitter sa patrie, M. Savoye est venu en choisir une nouvelle chez nous. Les cours qu'il a fondés à Paris, le succès qu'ils ont obtenu par une heureuse application de la méthode Robertson à la langue allemande, sont assez connus.

C'est ainsi que M. Savoye a déjà rendu plus facile à quelques Français la connaissance de son pays; mais ce qu'il voulait surtout, c'était la rendre accessible à tous. Sur la terre étrangère, c'est encore à la terre natale qu'il a consacré ses veilles et ses travaux. Le *Panorama de l'Allemagne* en est le fruit consciencieux. Nous pouvons déjà préjuger de son mérite par cette brillante série de collaborateurs distingués. Savants, littérateurs et artistes, l'élite des deux pays, tous ont voulu participer à cette tâche. Une partie de ces noms nous sont connus, et les autres sont en tous points dignes de figurer à côté des premiers. Cette fois enfin nous posséderons vraiment l'Allemagne. C'est elle qui nous parlera par l'organe de ses génies les plus éminents en tous genres. Aucune branche de l'activité humaine et de la vie sociale n'y est omise. Tout y est traité avec intelligence, profondeur, sagacité, et sous les formes les plus attrayantes.

En ce qui concerne l'exécution matérielle, la beauté de l'impression, le choix des gravures, en feraient un livre de luxe, sans la modicité de son prix. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur la première livraison, à laquelle sans doute les autres ne seront pas inférieures.

C. M.

# NÉCROLOGIE.

Jean-François-Gilbert Gérard, baron d'Hannoncelles, l'une des gloires de la magistrature française, né à Metz le 15 avril 1758, est décédé dans la même ville le 3 mai 1838, emportant tous les regrets de ceux qui l'ont personnellement connu. Il descendait d'une noble famille du pays de Liége et de Bouillon. Ses ancêtres ont tous suivi le parti des armes, excepté son père (Jean-Baptiste-Gilbert) qui, étant fils unique, fut placé dans la magistrature, et remplit, d'une manière fort honorable, les fonctions de conseiller au parlement de Metz, puis à celui de Nancy, où il mourut conseiller honoraire.

Le jeune d'Hannoncelles, après de brillantes études faites au collége de Metz qui s'était substitué à la maison des pères jésuites, alla faire son droit à Paris, et travailla quelque temps chez l'avoué Régnier, devenu depuis duc de Massa, grand-juge et ministre de la justice. Régnier qui avait su l'apprécier, le prit alors en amitié, et lui conserva en tous temps, au sein des orages de la révolution comme au milieu des hautes fortunes de l'empire, un souvenir de bienveillante affection.

Nommé, le 13 juillet 1784, conseiller au parlement de Nancy, devenu le collègue d'hommes remarquables, M. d'Hannoncelles les égala bientôt, si même il ne les surpassa par son profond savoir et sa haute sagacité. Il fut chargé de l'inventaire des titres de Lorraine, fouilla pendant plusieurs années dans les archives de Metz et de Nancy, et acquit cette connaissance parfaite des chartes qui devient une des bases les plus solides de l'histoire.

L'ancienne capitale de la Lorraine, veuve de Stanislas, n'avait cependant presque rien perdu de sa splendeur scientifique et littéraire. Les noms de Cœurderoy, de Sivry, de Rogéville, de Marcol, soutenaient la gloire de la haute magistrature; la faculté de théologie citait avec orgueil son Mézin; la faculté de droit, son doyen, Antoine Dumas, recteur de l'université; la faculté de médecine comptait dans ses rangs Jadelot, Guillemin et Nicolas, devenu membre de l'Institut, etc. On voyait siéger à l'académie, à côté des titulaires qui avaient fait son illustration, quelques jeunes gens pleins d'avenir, tels que Bouteiller, Du Montet, amis et collègues de M. d'Hannoncelles. Ce fut au sein de cette société que notre président

vécut ; société des plus aimables, où chacun apportait le tribut d'un esprit cultivé. Ce fut à la même époque qu'il se lia avec MM. Vigneron de Lozanne, de Sivry, de Riocour, entrés avec lui dans la magistrature.

A la révolution, lorsqu'un décret de dissolution eut frappé les parlements, M. d'Hannoncelles se proposait de vivre dans ses terres, à l'abri des orages, et d'y attendre la fin de la tempête ; mais, sur lettres closes des princes, il émigra en 1792, se rendit à Luxembourg, à Trèves, puis à Manheim, où il fut le secrétaire de cette assemblée qui déclara Marie-Antoinette régente de France. Parti ensuite pour la Franconie, avec le comte de Riocour, M. d'Hannoncelles vécut long-temps à Anspach, charmant les ennuis de l'exil par les ressources d'une haute philosophie religieuse, composant de jolis vers de société, et travaillant à une *histoire généalogique de la maison de Bourbon et de ses alliances*. Cette histoire, rédigée presque sans livres, est un véritable tour de force qui prouve la mémoire prodigieuse de l'écrivain.

Rentré en France en 1800, le baron d'Hannoncelles accepta, deux années plus tard, la place de magistrat de sûreté à Cologne. Le 2 janvier 1806, il fut nommé président de la cour de justice criminelle des Forêts ; le 9 octobre suivant, juge de la cour d'appel de Metz ; le 11 mars 1811, président de chambre au même siège. Il remplit pendant cinq années les fonctions de premier président, en l'absence du titulaire, fonctions que le duc de Massa lui avait offert d'occuper à Metz, puis à Gênes, et qu'il avait refusées, se croyant, tant la modestie l'aveuglait, au-dessous de l'importance de cet emploi. Les mêmes motifs l'engagèrent à ne point accepter la place de procureur général à Trèves.

Lorsque M. Voysin de Gartempe, premier président, fut appelé à la cour de cassation, l'opinion publique désigna M. d'Hannoncelles pour le remplacer. C'était aussi l'intention du comte de Serres, garde des sceaux ; mais il eut la main forcée, et M. de Malleville, nommé à Metz, retarda d'une année l'élévation de M. d'Hannoncelles. Il ne devint premier président qu'au mois de juillet 1820. Cette fois M. de Serres avait répondu aux solliciteurs qui demandaient la place pour un autre : *Non, elle appartient de droit à M. d'Hannoncelles : nous avons envers lui une injustice à réparer.*

Chevalier de la Légion-d'Honneur le 24 août 1819, officier du même ordre le 5 avril 1828; baron le 21 août suivant, sur la proposition de M. de Balzac, préfet du département, M. d'Hannoncelles a le mérite, devenu si rare aujourd'hui, d'avoir obtenu tous ses titres sans en solliciter aucun. Il présida le collège électoral de Metz le 8 février 1821 et le 6 juin 1830.

A la révolution de juillet, ses convictions et ses sympathies politiques ne lui ayant pas permis de servir le nouveau régime, il se démit de la présidence, et rentra dans la vie privée, malgré les sollicitations du ministre et les conseils désintéressés du titulaire actuel, dont la conduite fut en cette occasion infiniment honorable, quoiqu'on ait dit et publié le contraire.

La retraite du baron d'Hannoncelles fut une grande perte pour la cour royale de Metz, car aucun magistrat n'avait un sens plus droit, un tact plus parfait, une connaissance des hommes plus profonde. Il possédait surtout cet esprit scrutateur qui démêle, au milieu des affaires les plus embrouillées, le vrai point qu'il faut saisir et les routes tortueuses suivies par la chicane. De tous les jugements qu'il a prononcés (et il les rédigeait lui-même), deux seulement ont été cassés par la cour de cassation.

Mais ce n'est pas seulement comme magistrat que le baron d'Hannoncelles a des titres à nos regrets, c'est encore comme historien. Depuis cinquante années, il occupait ses heures de loisir à traduire et collationner tous les documents relatifs au pays. Il avait fait, d'après les chartes, les titres et les diplômes seuls, sans recourir aux livres autrement que pour les réfuter : 1.° une *histoire des grandes familles nobles de la province;* 2.° une *histoire de Metz;* 3.° une *histoire de Lorraine*, demeurées inachevées, mais assez complètes néanmoins pour offrir d'immenses matériaux à celui qui voudrait les utiliser.

J'ajouterai que le baron d'Hannoncelles était d'une obligeance extrême pour quiconque voulait puiser au trésor de son immense érudition. Il ne l'enfouissait pas, comme l'avare, et s'il ne publiait rien, c'est parce qu'il était pour lui-même un juge plus sévère que ne l'eût été le public. Cet honorable Messin est décédé avec des sentiments de pieuse résignation, qui semblaient résumer sa vie.

E.-A. BÉGIN.

# CHRONIQUE.

On essaie en ce moment à Londres, sur la Tamise, un bateau dont le mécanisme sera mu par le vif-argent. Les expériences faites jusqu'à ce jour ont eu un résultat favorable. On est obligé de ne développer qu'une force très-secondaire, dans la crainte d'une rapidité telle que le bateau courrait le risque de se briser, s'il rencontrait le moindre obstacle. La difficulté n'existe plus que dans l'invention d'un frein régulateur.

— Il va paraître incessamment, au théâtre de l'Opéra anglais, une nouveauté qui ne peut manquer de piquer vivement la curiosité du public : il ne s'agit de rien moins que d'une esquisse dramatique que l'on attribue à un descendant de Shakespeare. L'action du drame se passe sous le règne d'Élisabeth. Le poète immortel joue un rôle dans le drame, et l'auteur, qui se nomme Williams Shakespeare, le remplira. Le public pourra juger bientôt du mérite de l'ouvrage. On dit que l'auteur de cette nouveauté ressemble beaucoup à son illustre ancêtre, et qu'il a une voix très-agréable.

— Nous rappelons à ceux de nos lecteurs que la saison des voyages ou des eaux entraîne vers le délicieux pays de Bade, que la bibliothèque de la ville de Strasbourg possède un manuscrit très-curieux : c'est le *Hortus deliciarum*, ou Jardin des plaisirs, ouvrage d'une

abbesse du couvent de Hohenbourg, situé sur le mont Sainte-Odile. Herrade de Landsberg, qui se dit auteur de ce manuscrit, a vécu vers la fin du XII.ᵉ siècle, et le manuscrit porte plusieurs dates de 1180 jusqu'en 1184. C'est proprement une histoire sainte, qui comprend le vieux et le nouveau Testament; mais la savante abbesse y a attaché tant d'épisodes renfermant des connaissances utiles, que l'ouvrage est une vraie encyclopédie du savoir de son siècle; et comme tout ne consiste que dans des extraits d'auteurs profanes et sacrés, on peut en même temps se former par là une idée d'une bibliothèque dans un couvent riche et gouverné par une abbesse qui aime les lettres. Mais le manuscrit est encore orné d'un nombre presque infini de dessins coloriés, faits avec beaucoup de goût et un art qui tient sans contredit à l'école de Byzance. Cependant l'auteur s'est si peu éloigné de son siècle, qu'elle représente tous les objets tels qu'elle les voyait dans ses alentours: costumes, armes, architecture, ameublement des chambres, tout est copié sur le XII.ᵉ siècle. Sous ce rapport, le manuscrit est une source inépuisable pour tous ceux qui veulent étudier l'esprit et la manière de vivre des contemporains de Herrade de Landsberg. C'est aussi sous ce point de vue que M. Engelhardt, de Strasbourg, en a donné une savante description, publiée en allemand, en 1818, et accompagnée de planches qui représentent les dessins les plus importants pour l'histoire de l'art et de la société.

# BEL-HARBI.

## ANECDOTE AFRICAINE.

### I.

La trompette envoyait dans les airs ses sons aigus et métalliques, les chevaux hennissaient, les cavaliers criaient à cheval, chacun courait, les armes à la main, vers son coursier bouillant d'impatience; tout était bruit, précipitation dans le quartier de cavalerie, et cependant il n'y avait ni confusion, ni désordre; pourquoi donc tout ce tumulte? C'est que le général d'Uzer venait de donner le signal d'une expédition; c'est qu'il allait lancer sa colonne mobile sur les tribus réunies de Ben-Iacoub et de Ben-Ifougal; c'est qu'il montrait au soldat des dangers à braver, des lauriers à cueillir.

Qu'il était beau à voir ainsi le 3.e régiment de chasseurs d'Afrique, dans cette effervescence guerrière, dans cette

soif de gloire qui lui fesait aimer, rechercher les combats; mais qu'il était encore plus admirable pendant l'action. Officiers, soldats, nul n'était au second rang, tous étaient au premier. Avec le danger naissait cette sainte fraternité militaire qui pendant vingt ans nous a fait parcourir victorieusement l'Europe. Sur le champ de bataille, épaulettes de laine, épaulettes d'argent étaient confondues; il n'y avait plus que rivalité de courage, de générosité, de désintéressement, et cependant avec la fin du combat la discipline reparaissait aussi puissante, aussi forte, je me trompe, plus puissante et plus forte qu'auparavant; car le soldat avait vu ses officiers à l'œuvre, il savait qu'ils étaient dignes de commander. Mais je me laisse aller à de vieux souvenirs qui font battre mon cœur, je pense encore à tous mes braves compagnons d'armes; oui, mes frères, je vous devais bien ces quelques mots, en écrivant sur l'Afrique et sur la province de Constantine : c'est vous qui l'avez conquise, c'est vous qui la conserverez. Ce serait peut-être une obligation à moi de parler aussi du brave et vertueux général d'Uzer si calomnié, si méconnu; mais pourquoi entrer dans le champ des personnalités? A d'autres le courage de découvrir la plaie hideuse dont l'Afrique est gangrenée, de signaler les émanations fétides qui enveloppent l'honnête homme en mettant le pied sur le sol de la régence, et qui l'en font fuir comme d'un lieu perfide. Pour moi, pauvre narrateur, ma mission est plus facile, et je ne veux pas m'en écarter.

## II.

C'était le 1.er avril 1835, après une de ces chaudes journées d'Afrique, au moment où la brise de mer, venant rafraîchir l'atmosphère, semble, en chassant la chaleur, rendre les Européens à la vie, et les sortir de l'état de som-

nolence auquel ils s'abandonnent pendant les feux du jour, que le général d'Uzer venait de donner le signal de son expédition. Il s'agissait de marcher la nuit, pour arriver avec les premières lueurs de l'aurore sur les douares que l'on voulait surprendre. La colonne expéditionnaire se mit donc en marche à huit heures du soir; elle suivit d'abord la rive gauche de la Seybousse jusqu'à la sortie du défilé d'Hippone; puis tournant brusquement à droite, elle se jeta dans la plaine de Dréan, pour aller côtoyer la rive droite du lac Fezzara, jusqu'aux makis dans lesquels les tribus des Ben-Ifougal et des Ben-Iakoub avaient assis leurs tentes.

C'est une chose solennelle qu'une marche de nuit sur la terre brûlée d'Afrique. La tristesse qu'inspire sa nature désolée vous saisit au cœur, chacun garde le silence, on n'entend que le bruit monotone des pas des chevaux qui, confondus les uns avec les autres, produisent dans les échos lointains un roulement semblable au son morne et menaçant qui précède les tremblements de terre. A ce bruit viennent se mêler de temps en temps et le cri sauvage de l'oiseau de nuit, et le rugissement farouche de la hyène, surprise d'être réveillée par des visiteurs nocturnes (1). Dans ce pays désert et si tranquille depuis des siècles, au milieu de cette nature silencieuse et abandonnée, le soldat oublie ses camarades, il est seul avec lui-même. D'abord tout entier aux idées de combat, à la joie de prendre part à une expédition, il se construit un avenir d'avancement et de bonheur fondé sur la gloire qu'il doit acquérir le lendemain; puis à mesure que la fatigue le gagne, son esprit s'assombrit, des idées tristes viennent en foule l'assiéger : il pense à son pays, à cette belle terre de France sur laquelle il est né, à ses amis

(1) Les Arabes ne voyagent jamais de nuit.

auxquels il a naguère serré la main en leur disant au revoir; et qu'il ne reverra peut-être plus; à sa famille qu'il a peut-être embrassée pour la dernière fois!...... Son imagination frappée passe ainsi de la joie à la tristesse jusqu'au moment où, les sens tout-à-fait alourdis, il ne songe plus à rien, qu'à combattre la fatigue et le sommeil qui l'accablent.

Avec les premières lueurs du jour, avec les premiers rayons du soleil, toutes ces pensées d'avenir, tous ces rêves sombres ou brillants, enfin toute cette fantasmagorie de l'imagination s'évapore comme un léger brouillard, pour faire place à une réalité trop souvent mesquine et décourageante.

Cette marche fut des plus pénibles. Engagés dans des marais où nul sentier n'était tracé, nous fûmes obligés de cheminer ainsi toute la nuit, cachés par de hautes herbes marines, pour ne pas révéler notre présence à l'ennemi, et ne pas exciter les aboiements des chiens, fidèles gardiens de la tribu arabe. L'incroyable sagacité du maure Mustapha-Ben-Kevim, notre guide, nous fit vaincre tous ces obstacles, et à la pointe du jour nous entourions les principaux douares des tribus insoumises. Quelques coups de fusil tirés par les spahis, et plus encore la seule vue des chasseurs d'Afrique, déterminèrent la fuite de l'ennemi, qui laissa entre nos mains femmes, enfants, tentes et troupeaux. Voilà ce que généralement on appelle en Afrique un combat.... et une victoire.....

Le général d'Uzer commandait en personne cette expédition, aussi les femmes et les enfants furent respectés, les tentes sauvées du pillage des spahis de Youssouf (1). Après

(1) Chaque fois que le nom de Youssouf se présente sous ma plume, je suis toujours tenté de faire le portrait de cet homme auquel un engouement démesuré a fait une réputation inexplicable. Pour le faire juger

quelques heures de repos, nous allions repartir pour Bone, quand nous vîmes arriver à nous les scheiks des tribus vaincues. Un sentiment ineffable de joie brilla sur leurs visages, à la vue de leurs tentes encore debout, de leurs femmes et de leurs enfants accourant pour les embrasser, en remerciant Dieu et bénissant la générosité française qui les avait épargnés. Aussi, d'un élan spontané, se jetèrent-ils aux pieds du général; leurs bouches murmuraient des paroles de reconnaissance, et leurs yeux répandaient des larmes de bonheur, qui arrivaient douces et suaves au cœur des vieux soldats. Ce premier mouvement d'effusion passé, le général s'assit sur un tertre de gazon; tous les Arabes en firent au-

---

à sa juste valeur, je me contenterai de citer quelques lignes de l'ouvrage de M. Desjobert sur l'Afrique, ouvrage plein de conscience et de vérité dans le jugement qu'il prononce sur les hommes et les choses :

« ......... Nous ignorons quel est l'officier français qui a eu la mission difficile d'être le tuteur de Youssouf, et nous ne doutons pas qu'il n'ait fait de son mieux; mais il n'a pas pu empêcher nombre d'actes sauvages, ni les faits de pillage, qui sont les seuls actes administratifs de l'homme infligé par la France à cette malheureuse province.

« ........... Les *razias* faites par Youssouf s'élèvent à des sommes considérables. L'administration du général d'Uzer avait concilié à l'autorité française les tribus qui étaient les plus rapprochées de Bone; mais les exactions de Youssouf les éloignent de nouveau; elles se retournent vers le bey de Constantine, préférant Achmet dont la fortune était faite, à Youssouf qui avait sa fortune à faire.

« ......... Dans la retraite de Constantine, nous perdons deux canons: c'étaient deux pièces qu'on avait eu l'imprudence de lui confier.

« ......... Il est difficile de s'expliquer comment, après de tels faits, on a pu nommer Youssouf lieutenant-colonel. L'armée n'a pas compris cette nomination qui est venue affronter les droits de tant d'officiers français. Elle se demandait si c'était en récompense des services rendus pendant la première expédition de Constantine? Elle avait été le témoin de ces services..... Si c'était à la suite de la deuxième expédition de Constantine, pendant sa durée, Youssouf était à Versailles.....»

tant, se plaçant en cercle autour de lui. Jamais spectacle plus majestueux ne s'était offert à ma vue. Le général d'Uzer, beau et noble vieillard, à la figure douce et imposante, entouré de tous ces Arabes à barbes blanches et à longs manteaux blancs, tous discutant leurs intérêts avec calme et gravité, nous offrait une scène empreinte de cette majesté antique que l'on ne voit plus de nos jours : on eût dit saint Louis entouré de ses sujets, et rendant la justice au pied de son arbre historique. Après avoir arrêté les différentes conditions du traité, le plus ancien des scheiks, le vénérable Omar-Ben-Ouani prit la main du général dans les siennes et lui dit : « Tu es le grand scheik des Français ; ils t'aiment et t'obéissent, parce que tu es bon et juste. Tu es le scheik des Arabes qui sont venus se mettre sous tes lois ; ils t'aiment et t'obéissent, parce que tu es bon et juste. Eh bien, nous venons te demander la paix, te demander que le passé soit oublié ; tu seras bon et juste avec nous, et nous t'aimerons comme les autres t'aiment, et nous t'obéirons comme les autres t'obéissent. » Puis selon l'antique usage des Arabes, le marabout se passa deux fois la main dans la barbe, en gage de bonne foi (1). A ce signal, tous se levèrent et jurèrent la paix sur le Koran. Cette cérémonie terminée, le marabout prit encore la parole en ces termes : « Sultan juste, il nous reste à te demander une dernière grâce : un vrai croyant, un fils fanatique de Mahomet, un de nos frères enfin erre malheureux dans nos montagnes. Poursuivi par tes ordres, il ne sait où se cacher le jour, où reposer sa tête la nuit. Il voudrait faire sa

(1) Dès leur jeunesse, les Arabes se laissent croître la barbe. Ils attachent à cet ornement des idées d'honneur et de courage ; aussi jurent-ils par leur barbe, et c'est chez eux une punition flétrissante que d'obliger un homme à la couper.

soumission ; accorde la paix à un vaillant guerrier, pardonne à Bel-Harbi. »

— C'est Omar-Ben-Ouani, le cavalier intrépide, Omar-Ben-Ouani, le scheik de vingt-six douares, qui vient demander grâce pour Bel-Harbi, qui donne à Bel-Harbi l'assassin le nom de vaillant guerrier !..... Et que sera donc le vrai fils de Mahomet, celui qui, en plein jour, à la face de Dieu et des hommes, vient noblement jeter son défi de guerre, vient provoquer son ennemi au nom du prophète ?.... Les soldats sont tous frères, et c'est à ce titre que je vous ai donné la paix. Quant à Bel-Harbi le coureur de nuit, va lui dire que la hache du bourreau est levée sur sa tête...., qu'il n'y a point de grâce pour les assassins.

Le général congédia alors les Arabes, donna le signal du départ, et à la fin du jour, nous rentrions dans Bone.

Les dernières paroles du général d'Uzer firent une profonde impression sur les Arabes. Jusque-là ils avaient cru que tous les moyens étaient bons pour se défaire d'un ennemi : celui qu'ils appelaient le sultan juste venait de leur ouvrir les yeux ; aussi plus un seul mot ne s'était-il élevé en faveur de Bel-Harbi.

Quel était donc ce Bel-Harbi ?

## III.

« L'infidèle a mis le pied sur la terre des vrais croyants. Mahomet, répands tes grâces sur ton fils ; qu'il rende saint son nouveau nom en se baignant dans le sang chrétien ; que le nom de Bel-Harbi ( fils de la guerre ) devienne celui du vengeur du Koran. Au nom du Dieu miséricordieux, mets entre moi et ceux qui n'ont pas foi au livre sacré un obstacle qui me rende invisible à leurs yeux. Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, maître du grand peuple, et

tu es son représentant ; je me recommande à toi, bénis mes armes. » Puis le fanatique se frappait le front sur le marbre de la mosquée, baisait avec ferveur les pieds du marabout, puis d'un air inspiré et brandissant son poignard, il s'écriait encore : « Il n'y a de force et de puissance que par toi, Dieu très-haut et très-puissant ; bénis donc cette lame qui n'aura jamais d'autre fourreau que le corps des infidèles, tant qu'il en restera un sur cette terre. » Alors, s'échappant de la mosquée comme un furieux, Bel-Harbi se sauva dans les montagnes qui entourent Bone, et commença ces brigandages qui, pendant si long-temps, portèrent la terreur autour de la ville.

Avant de se faire ainsi chef de partisans, Bel-Harbi s'appelait simplement Ali, et tenait une boutique de marchand de trippes dans la rue la plus sale et la plus dégoûtante de Bone. Il ne jouissait d'aucune considération, seulement son fanatisme sauvage le faisait craindre de tout le monde ; car il dénonçait sans pitié au marabout celui qui, violant les lois du Koran, osait rompre le jeûne pendant les heures consacrées du grand Beyram. Pour en faire un homme remarquable vis-à-vis des Arabes, pour le poétiser à leurs yeux, il ne fallait rien moins que l'invasion française, qui poussa aux plus courageuses atrocités cet ardent fanatique. Il y a quelque chose de grand dans cette lutte désespérée d'un seul homme contre une armée. Si Bel-Harbi agissait dans l'ombre et le mystère comme un assassin, c'est qu'il ne pouvait pas croiser son fer contre vingt mille fers à la fois, et que cependant l'intérêt de la religion le forçait, selon lui, à tuer des chrétiens.

Bel-Harbi commençait ordinairement ses excursions à la fin de chaque lune, lorsque l'obscurité la plus profonde couvrait la terre ; il s'enveloppait alors d'un bernous brun, venait rôder autour des postes français, cherchant l'occasion

d'égorger un factionnaire endormi, de couper une tête chrétienne.

## IV.

C'était une grande fête dans cette maison située derrière l'aqueduc romain, dans une gorge des monts Elfarcha, quand Bel-Harbi venait jeter une tête aux pieds du santon Cachebout. Dans leur délire, ces deux furieux se barbouillaient la figure du sang des infidèles, en chantant les louanges du Très-Haut. Pendant ces horribles réjouissances, de jeunes Arabes, entraînés par les prédications brûlantes du vieux santon, venaient allumer leur fanatisme aux flammes de son enthousiasme, et réclamer l'honneur de prendre part aux expéditions du fameux sectaire. Au nombre de ces illuminés, un surtout se distinguait par sa persistance à vouloir partager tous les dangers du chef, et par son habileté à commettre des crimes : c'était Achor-Ben-Amor.

Le voyez-vous là, dans ces herbes · depuis deux heures il est couché à dix pas d'un factionnaire français ; il n'a point d'armes, une corde est dans sa main, un rasoir entre ses dents. Le factionnaire s'appuie un moment contre un des piliers de l'écurie (1), aussitôt Achor-Ben-Amor se traîne sur le ventre jusqu'au milieu des chevaux ; avec sa corde il attache le pied d'un ces animaux, avec son rasoir il coupe la longe qui le retient en place, puis il s'en va comme il est venu, toujours rampant sur le ventre, toujours retenant sa respiration. En s'éloignant, il attache son bernous au milieu de la corde, afin de diriger les coups de fusil sur ce vêtement, si le factionnaire s'apercevait du vol. Lorsqu'il se juge à une distance convenable, il tire peu à peu la corde,

(1) Les écuries en Afrique sont de longs hangars en planches.

dont le cheval suit machinalement le mouvement; puis lorsque l'animal arrive près de lui, il monte dessus et se sauve. C'est ainsi que nous avons vu nombre de chevaux disparaître de nos écuries.

Une autre fois, c'est Bel-Harbi qui va incendier une maison, violer et égorger une femme à portée d'un poste d'infanterie. Achor-Ben-Amor et quelques Arabes protègent son crime en tiraillant avec les factionnaires, et semblent menacer le poste d'une attaque sérieuse. Dix fois on établit des embuscades pour les surprendre, jamais on ne put y réussir. Soit ruse de leur part, soit avertissement venu de la ville, ils évitent toujours les embuscades dont nous les entourons.

Enfin, pour mettre un terme à tous ces crimes, le commandant supérieur fit proclamer dans les tribus que s'il venait à connaître un douare qui eût donné refuge à Bel-Harbi, il en massacrerait les habitants et livrerait leurs biens au pillage. Ce que n'avait pu produire l'appât d'une récompense, l'intérêt et la terreur le firent bientôt; aussi Bel-Harbi, traqué par les Arabes, n'osa plus voyager que de nuit.

## V.

Non loin de la ville de Bone, et sur le haut d'une montagne, se trouve une source dont les eaux, tombant de rocher en rocher, forment une délicieuse cascade, et viennent ainsi dans la plaine donner naissance à une rivière que les Arabes appellent la rivière d'or. C'est à l'endroit où les eaux quittent la montagne pour la plaine, endroit ombragé par des massifs de myrtes et d'oliviers, que, par une belle matinée d'été, des désœuvrés de la ville étaient venus chercher un refuge contre les chaleurs du jour. Au moment où ils commençaient

à s'abandonner au *dolce far niente* des colonies, plusieurs coups de fusil tirés auprès d'eux les avertirent de la présence d'un danger, et ils ne purent plus en douter, quand ils virent les Arabes leur faisant signe de s'éloigner au plus vite.

Ces bosquets d'oliviers allaient devenir le théâtre d'un combat à mort. Bel-Harbi et Achor-Ben-Amor y étaient cernés par Kermisch-Ben-Mustapha, à la tête des gens de la tribu des Ischaoua. La terreur inspirée par le brigand était telle, que les Arabes n'osaient avancer, et se contentaient de tirer de loin quelques coups de fusil, en attendant l'arrivée des troupes françaises qu'on avait envoyé prévenir. Bel-Harbi prenant la mollesse de cette attaque pour de l'indécision, s'écrie :

— Kermisch, n'es-tu plus le serviteur du prophète? le fils de ton père renierait-il la religion de ses ancêtres? Je ne fais point de mal aux Arabes; c'est contre les chiens d'infidèles que je dirige mes coups. Laisse donc aller en paix le serviteur du vrai Dieu.

— Bel-Harbi, l'Arabe ne manque jamais à sa parole. J'ai mis ma tête dans le même bonnet que celle du Français : tu ne peux faire de mal à l'une sans blesser l'autre.

Eh bien, moi aussi j'ai fait une promesse, et je n'y manquerai pas. Gloire au prophète!

Un coup de fusil partit en même temps et vint briser la cuisse du frère de Kermisch, qui se trouvait à côté de lui. Un second coup frappa de mort un autre Arabe. Ceux-ci, furieux, firent une décharge générale sur le fanatique, et Bel-Harbi tomba percé de vingt balles. Dès ce moment, Achor-Ben-Amor ne chercha plus à se défendre; il se laissa faire prisonnier, et parut tomber dans un état complet d'insensibilité.

# VI.

Ce fut grande joie dans la ville, quand on apprit la mort du brigand. Chaçun courut voir sa tête exposée sur la place du marché, à la porte de Constantine, et put contempler sans effroi les traits hideux de cet homme à sanglante réputation. Sa figure, couverte d'un poil rouge, exprimait plutôt la finesse et l'astuce que le courage et la capacité; son front étroit et déprimé, ses yeux petits et enfoncés, ses lèvres pincées, son menton contracté, décelaient de cruels et féroces penchants; enfin, on lisait sur sa physionomie ce qu'il était réellement, un fanatique sauvage.

Quant à Achor-Ben-Amor, il fut livré à la justice et avoua tous ses crimes. Les réponses qu'il fit aux diverses questions du juge d'instruction dénotent un esprit essentiellement fataliste. Ainsi on lui disait :

— Puisque vous connaissiez la vie et les intentions de Bel-Harbi, pourquoi alliez-vous avec lui? Vous deviez savoir que vous vous exposiez à être pris ou tué.

— Dieu, Bel-Harbi et l'appât du gain ont voulu que j'allasse avec Bel-Harbi.

— Qui portait Bel-Harbi à tenir une pareille conduite?

— Dieu et Mahomet son prophète.

Le tribunal de Bone prononça contre lui une condamnation à mort. Lorsqu'on lui lut sa sentence, un Arabe de la tribu qui était présent, lui demanda s'il avait quelque chose à faire dire à sa femme et à ses enfants. « Dieu est le père des veuves et des orphelins, répondit-il, je lui donne ma femme et mes enfants. » Puis il ajouta, en lui tendant un papier renfermé dans un petit sac de cuir :

« Reçois cette amulette sacrée (1); je l'ai portée long-temps, et si elle ne m'a point sauvé, c'est que mon âme n'était pas assez pure pour qu'elle produisît son effet. »

Le lendemain son jugement fut exécuté; il posa sa tête sur le billot sans proférer une plainte.

Voici ce que contenait l'amulette qu'il portait à son cou :

« Au nom du Dieu miséricordieux, très-miséricordieux, priez Dieu pour notre seigneur Mahomet. Le prophète a eu foi en l'envoyé de Dieu vers lui, et tous les Musulmans croient en Dieu, ses anges, ses écrits, et ses envoyés sans distinction aucune, et les Musulmans ont dit : Nous avons entendu, et nous croyons. Mon Dieu, pardonnez-nous, et nous irons à vous. Dieu ne nous ordonne d'agir que selon nos forces, et nous serons récompensés selon nos actions et punis de même. Mon Dieu, ne nous punissez pas pour nos oublis ou nos erreurs; mon Dieu, ne nous ordonnez pas de faire ce qui est au-dessus de nos forces; pardonnez-nous, faites-nous miséricorde, protégez-nous contre les infidèles. Il n'y a qu'un Dieu tout-puissant. »

H. DELPORTE,

Lieutenant au 7.e Cuirassiers.

---

(1) Les marabouts vendent très-cher ces sortes de billets enchantés, parce que ces peuples sont extrêmement superstitieux et crédules. Ce sont de petits billets où ils écrivent certains passages de l'Alcoran avec quelques caractères qu'ils prétendent avoir une force admirable pour faire réussir les desseins de ceux qui les portent, pour les rendre invulnérables, pour les préserver de malheurs ou les guérir de maladies. Les uns portent ces grisgris pendus à leur cou, les autres attachés sur leur estomac. Ils les suspendent aussi au cou de leurs chevaux.

Cette confiance dans les amulettes est la même dans presque toute l'Afrique. (*Voir l'ouvrage du père Galbi sur la Nigritie.*)



# LE PRIEURÉ
# DE MORLANGE.

De nos jours, l'imagination se plaît à se reporter vers le moyen-âge, dont les monuments, les traditions, les mœurs, les aventures, ont pour le public un attrait qu'on ne saurait méconnaître. Interrogez à ce sujet les lettres et les arts; ouvrez les livres d'histoire, les romans, les poésies de notre temps; entrez chez les marchands de meubles, de curiosités, partout vous verrez le moyen-âge exploité, reproduit, occupant la pensée, flattant l'imagination de cette portion du public qui a du temps à donner à ses besoins ou à ses plaisirs intellectuels. Les artistes vraiment dignes de ce nom proclament que non seulement l'architecture de l'époque féodale est pleine de grandeur et de beautés, mais qu'elle est en rapport plus qu'aucune autre avec nos sites, nos paysages, notre ciel, et nos croyances.

Et il était temps qu'elle éclatât, cette réaction si éminemment nationale! Le vieux sol de la patrie, décoré au




PRIEURÉ DE MORLANGE.

xv.e siècle de plus de *dix-sept cent mille monuments* (1), devenait tous les jours plus nu; la hache dévastatrice atteignait également et les forêts, et les églises, et les châteaux, et les hôtels-de-ville; il semblait vraiment que l'on voulût faire de nous un peuple neuf, au mépris du vieil adage : *Les grands souvenirs font seuls les grands peuples.* Mais aujourd'hui, grâce au patriotisme des sociétés savantes et au zèle des autorités, on est presque certain de la conservation d'un monument historique, dès qu'il est signalé à leur généreuse protection. C'est donc en toute confiance que nous la revendiquons en faveur de l'antique chapelle de Morlange (canton et arrondissement de Thionville), et que nous appelons leur sollicitude sur cette précieuse construction romane qui réclame d'urgentes réparations.

Les traditions locales l'attribuent aux templiers, et environnent son origine d'un merveilleux que nous avons fidèle-

---

(1) Les treize volumes de la *Gallia christiana*, qui n'est pas achevée, donnent 1,500 abbayes ou fondations monastiques. Le pouillé général fournit un total de 34,419 cures, 18,537 chapelles, 420 chapitres ayant églises, 2,872 prieurés, 931 maladreries, et le pouillé est fort incomplet. Jacques Cœur comptait 1,700,000 clochers en France, et la satire Ménippée reproduit le même calcul.

Ce n'est pas trop de donner un château, chastel ou chastillon par douze clochers. Tout seigneur qui possédait trois châtellenies et une *ville close* avait droit de justice : or, on comptait en France 70,000 fiefs ou arrière-fiefs dont 3,000 étaient titrés. Une moyenne proportionnelle fournit, sur ces 70,000 fiefs, sept mille justices hautes ou basses, et suppose par conséquent 7,000 villes *closes* ou fortifiées : somme totale approximative des monuments (tant églises que chapelles, villes, châteaux, etc.), 1,872,926. Sans parler des basiliques, des monastères renfermés dans les cités, des palais royaux et épiscopaux, des hôtels-de-ville, des halles publiques, des ponts, des fontaines, des amphithéâtres, aqueducs et temples romains encore existants dans le midi de la France.

(*Châteaubriand*, œuvres complètes, t. V bis, p. 439 et 440.)

ment recueilli, car nous savons que « sur l'origine de la plupart de nos monuments antérieurs au XII.ᵉ siècle, l'antiquaire n'a pour guide que de vagues traditions populaires qu'il doit conserver telles qu'elles sont, et se garder surtout de les détruire en celui qui les lui a apprises. » (De Golbéry.)

Il y eut un temps, disent-elles, où les peuples du royaume de Lorraine furent réduits en un si rude esclavage, que la mort eût été leur seul refuge, si le ciel ne leur eût suscité de puissants protecteurs en de pieux cénobites doués du don des miracles. Morlange gémissait alors sous le joug d'un fief baron qui, sourd aux remontrances d'un saint anachorète retiré sur le mont du Juste (Justemont), fut condamné à être tous les mois, durant six jours et six nuits.., *renard* jusqu'à notable amendement. Chaque mois donc, poussé par un pouvoir surnaturel, le sire de Morlange se dérobait à son vaste château, à ses nombreux convives, pour descendre à une condition mille fois au-dessous de celle de ses sujets opprimés. Sa femme, surprise de ses périodiques absences, voulut en connaître la cause, et fit si bien, que non seulement elle lui arracha l'aveu de son humiliante punition, mais encore celui du lieu où il cachait ses vêtements, qui seuls avaient pouvoir de le rendre à sa forme humaine. Nantie du fatal secret, la perfide alla trouver son amant, et bientôt tout moyen d'interrompre leurs coupables plaisirs fut ôté au trop confiant mari.

Réduit à demeurer sous la peau d'une bête fauve, le sire de Morlange eut loisir de s'amender, et il le fit si sincèrement, que le ciel, touché de son repentir, envoya le roi de Lorraine chasser dans les forêts de son fief. Au bruit des fanfares joyeuses, à la vue de son auguste maître, notre renard, hors de lui, courut humblement se coucher à ses pieds, et fit tant de gentillesses, que le monarque, émerveillé d'un animal si bien éduqué, ordonna qu'on en eût le plus

grand soin, l'emmena dans son palais, et l'éleva au rang de sa première bête d'honneur.

Or, un jour il advient que, revêtu des habits dérobés à sa victime, l'amant de la femme de notre châtelain se présente à l'audience royale. A peine le renard a-t-il aperçu le larron, qu'il s'élance sur lui, le terrasse et lui arrache le nez; il le dépouille de ses vêtements, ensuite s'en revêt, et reprend sa forme humaine avec une prestesse qui ne peut être comparée qu'à l'extrême stupéfaction des assistants. La tradition ne dit pas ce que devint la femme traîtresse, mais elle nous apprend que le surnom de *Renard* fut donné au château de Morlange, à son seigneur et à ses descendants. L'un d'eux, ajoute-t-elle, légua son fief aux templiers qui, après en avoir pris possession, firent construire dans la plaine deux maisons de leur règle, l'une d'hommes, l'autre de femmes, communiquant entre elles par des souterrains qui facilitaient de nocturnes et d'épouvantables orgies. Ces débauches scandalisèrent tellement le comte de Bar, que par son ordre on mit le feu, en une seule nuit, aux trois repaires d'impudicité. La chapelle romane fut épargnée, mais templiers et *templines* furent impitoyablement massacrés, hors l'abbesse *de la celle des dames*, qui s'enfuit avec ses trésors et trois enfants, fruits de ses déréglements; elle tomba dans un puits que l'on montre encore, et fut condamnée à y demeurer jusqu'à la fin des siècles. Pendant de longues années, cette abbesse effraya la contrée de ses apparitions. Elles devinrent moins fréquentes, et des hommes courageux résolurent, il y a 120 ans, de fouiller ce puits qu'on disait renfermer de grandes richesses. Parvenus aux deux tiers du déblai, encouragés par la trouvaille d'une patène en or massif, ils songeaient à poursuivre leurs travaux à la clarté des flambeaux, quand, au coup de minuit, un vent glacial, impétueux, se fait subitement sentir; les lumières s'éteignent,

l'éclair sillonne la nue et laisse voir une femme gigantesque, échevelée, suspendue à quelques pieds de terre, et excitant les efforts de trois enfants monstrueux qui soufflaient à perdre haleine. Les fouilles, comme vous pensez bien, furent abandonnées, et depuis tous les fantômes d'une terreur superstitieuse n'ont pas cessé d'environner la dernière demeure de la prostituée.

Quelque intérêt qu'on puisse attacher à nos traditions populaires, elles sont presque toujours fécondes en grandes leçons; la plupart témoignent de la haute protection du clergé envers le faible, et de la vénération profonde que lui portait le peuple reconnaissant. Avant la révolution, ce peuple religieux ne pouvant comprendre la sacrilège destruction d'un monastère, l'imputait toujours à la présence des templiers, peu ménagés dans ses souvenirs. Telle est l'histoire de Morlange, qui n'appartint jamais à ces moines guerriers que l'on voudrait ressusciter de nos jours.

C'était dès le XII.ᵉ siècle un prieuré placé sous le patronage des comtes de Bar, et dépendant de la souveraine abbaye de Gorze, fondée en 749, sécularisée en 1571. Le comte Renaud II, seigneur voué de Morlange, et à ce titre jouissant du tiers de ses revenus féodaux, y fit bâtir, vers l'an 1160, un château fort, incendié et détruit au XVI.ᵉ siècle « par l'une de ces nombreuses armées d'hérétiques que les huguenots faisaient venir d'Allemagne pour désoler leur malheureuse patrie. » Les *successeurs* de Renaud gratifièrent Quéon dit le Maire, Jean Griffonnel, chevaliers et citains de Metz, Henry Roucel, aman de la même ville, Collart de Lénoncourt, sire de Florange, etc., etc., de la seigneurie-vouerie de Morlange, et octroyèrent à sa communauté, formée de quatre villages, de vastes terrains, des exemptions de péages, et le droit « *d'élir et de choisir librement un mayeur et deux échevins aptes à justicier*. » Ces largesses furent parfois mêlées

d'orages. Habran de Briey, sire de Brème, d'une branche cadette de la première maison de Bar, qui subsiste encore de nos jours dans les comtes de Briey de la Claireau (1), ayant légué aux chanoines de Saint-Georges (de Briey) un fief qu'il possédait sur le territoire de Morlange, ceux-ci l'inféodèrent en 1341 à Jehan de Billy, seigneur d'Havillers et d'Haucourt. « C'estoit en son temps un moult dur sire, toujours chevaulchant par monts et par vaulx, pillant les moustiers, rançonnant les moines et traitant les serfs comme bestes de somme. Il se prit bientost de querelle avec la puissante abbaye de Gorze, bastailla long-temps, mais il dust céder à la force, payer d'indemnisation vingt-cinq francs de bon or, et livrer sa tour forte de Morlange qui fust incontinent desmolie. » Cette tour transformée par la tradition en couvent de *templiers* portait un nom si bizarre qu'il n'est pas à transcrire.

Les mêmes hérétiques qui, au XVI.[e] siècle, incendièrent le *Château-Renaud,* et par corruption *Renard,* se ruèrent sur le prieuré et le renversèrent de fond en comble. Relevé en 1610 par Charles de Réménecourt, abbé séculier de Gorze (2), il fut détruit de rechef par l'invasion suédoise. Enfin, en 1689, frère Simon Barbier construisit sur ses ruines la modeste demeure qu'Ambroise Varnier prit à bail emphytéotique en 1746. L'entretien de la *chapelle romane*, échappée aux désastres des XVI.[e] et XVII.[e] siècles, lui fut impérieusement imposé, mais depuis 46 ans pas un clou, pas une tuile n'ont été mis à sa toiture ; ses vitraux sont brisés, ses antiques

---

(1) Dom Calmet, et manuscrits de la bibliothèque de Metz.

(2) Fils naturel de Charles III, duc de Lorraine. Ses armes, au cachet de bâtardise, accolées à celles de Gorze (un pélican dans son aire avec sa pitié), sommées du casque de face avec ses lambrequins, sont taillées sur le riche portail de l'enceinte du prieuré.

murailles sont lézardées. La désolation est dans le lieu saint, car l'interdit a été jeté sur l'édifice, vieux de sept siècles. Il importe donc qu'une voix s'élève pour sa restauration, et que tous les amis de l'histoire monumentale deviennent les bienveillants tuteurs de la chapelle dont nous présentons une vue d'ensemble.

Dans notre prochain numéro, nous offrirons non seulement une vue d'intérieur, mais encore plusieurs motifs d'architecture et de sculpture propres à fixer l'âge réel du monument. On y trouvera le plein-cintre roman à son déclin, l'ogive à sa naissance, et cet intéressant contraste de naïvetés qui se heurtent quelquefois, qui s'harmonisent plus souvent, qui semblent vouloir consacrer les différents caprices de la nature, soit sous le rapport de la végétation, soit sous celui du règne animal. Ainsi les feuilles de chou, de laitue et de chêne, interrompues ou rehaussées par des têtes de monstres ou des animaux symboliques, décorent les pilastres, les corniches, les arêtes et les clefs de voûte; l'uniforme zig-zag ne se montre déjà plus dans ce système ornemental : son règne est passé; celui de l'art régénéré commence.

---

Une souscription est ouverte chez M. Lucy, receveur général, président de la société des amis des arts.

Une commission composée de cinq membres est chargée de l'emploi des fonds et de diriger les réparations nécessaires.

# LETTRE

DE

# M. DE BOUDONVILLE PÈRE,

## SUR LE VOYAGE EN LORRAINE

## DE CHRISTIAN VII, ROI DE DANEMARCK.

15 décembre 1768.

Mon cher Grimm,

J'arrive fatigué de Lunéville où j'avais accompagné Boufflers, et par contre le roi de Danemarck, puisqu'ils sont inséparables, et je vous écris, moins encore pour vous, que pour la bonne marquise dont la sollicitude maternelle compte, j'en suis sûr, chaque matin, les relais de poste qui la séparent de son chevalier.

Vous lui direz donc, tout d'abord, qu'il se porte si bien qu'un moine en serait jaloux ; que j'ai passé hier la soirée avec lui chez le marquis de la Galaizière, notre intendant ; qu'il a joué et perdu vingt écus au biribi, et qu'il en eût sans doute perdu bien davantage, si la marquise de Viray n'était pas venue lui dire : *Chevalier, je soutenais tout à l'heure que vous n'étiez point ici. — Et pourquoi? madame. — Parce qu'on ne peut supposer que vous soyez venu de Paris pour jouer au biribi. — Madame, c'est*

*signe que je deviens sage: j'aime mieux perdre mon argent à cette table que ma raison près de vous. — Allons, venez, vous ne perdrez ni l'un ni l'autre.* — Il fut dès lors entièrement à ces dames, et je pris en main le râteau d'ivoire jusqu'à neuf heures, qu'on se leva pour aller voir l'illumination. S. M. Christian donnait le bras à madame la comtesse de Lucé, Boufflers à la marquise de Viray, le comte de Tressan à madame Dubois de Riocourt. MM. le conseiller Loyseau de Mauléon, le procureur général Thibault de Monbois, de Montesquiou, commandant de la ville, l'évêque de Toul Drouas de Boussey, le chevalier de Solignac, le docteur Bagard, etc., étaient groupés autour de Christian. Moi, je suivais, causant tour à tour avec madame Doré de Crépy que vous connaissez, et mademoiselle du Parge que je voudrais bien n'avoir jamais vue. Boufflers, en me quittant, m'a promis un philtre dont il prétend avoir le secret, pour oublier toutes les belles au moins un quart d'heure avant qu'elles ne nous oublient. Ce philtre consiste, je pense, à ne les aimer que par caprices et à les quitter de même. C'est un remède qui n'est pas nouveau.

Après une promenade d'une demi-heure, faite autour de la place Royale et sur la place d'Alliance qu'on avait magnifiquement illuminées, nous rentrâmes chez M. de la Galaizière. Ce matin, à neuf heures, j'étais en route avec Boufflers dans la voiture royale ; à onze heures, nous entrions à Lunéville au bruit des cloches. Le brave Mique, ingénieur en chef, qui attendait le roi avec le maire et le lieutenant général du bailliage dans l'hôtel de la poste aux chevaux, fit voir à Christian le château de Lunéville, la chambre où mourut madame du Châtelet, celle qu'occupait Stanislas. Mique pleurait en parcourant cette demeure royale, aujourd'hui silencieuse, et jadis si brillante et si gaie. Christian l'interrogeait avec le plus vif intérêt. Il semblait très-ému.

Cette promenade terminée, on déjeûna. Sa Majesté voulut bien m'admettre à sa table, et me renouveler l'offre de m'emmener à Copenhague. Boufflers me dit en riant que je trouverais là mille remèdes contre mon mal; mais je n'ai pu me résoudre à quitter la Lorraine. J'ai donc repris le chemin de Nancy, et me voilà redevenu bourgeois de la ville-vieille, comme ci-devant.

Christian voyage avec une incroyable rapidité, dans une voiture attelée de six chevaux. Il se montre docile à l'impatience qu'avait Boufflers de quitter Paris, Paris qui vous blase et vous use avant le temps. Les malins disent ici que les vers du Parnasse de la capitale sont autant de picotins d'avoine donnés aux chevaux du monarque. Je ne sache pas que nos rimeurs lorrains se soient mis en frais pour sa majesté danoise. Mademoiselle de Lucé est, je crois, la seule qui lui ait fait un compliment en vers, en lui présentant des roses. On attribue ces vers au conseiller Pierre de Sivry, et ils sont dignes de lui, du roi, et surtout de mademoiselle de Lucé, qui est charmante. Les Messins, froids comme Bellone, se sont mis en verve: leurs compositions ressemblent bien plus aux glaces du Nord qu'à la douce chaleur de l'Attique. Boufflers m'a dit qu'il n'y avait chez eux d'éloquence que dans leurs remparts, et d'esprit que dans leurs chants d'église. Je ne sais s'il faut l'en croire sur parole. Ce qu'il y a de certain, c'est que Christian a paru se plaire au milieu d'eux. Il y est resté trois jours, privilège qu'il n'a voulu accorder à aucune autre ville de province. Jugez si les Messins sont fiers de la préférence!

J'avais reçu de Boufflers l'avis de son arrivée à Metz pour le 11. Comme il me tardait de l'embrasser, je partis un lundi à dix heures du matin, car la voiture accélérée de Dumaine, la seule qui serve aux relations des deux villes, ne se met en route que ce jour-là. Moyennant cinq livres de

place au carrosse, vingt-cinq sols pour mon souper et mon coucher à Pont-à-Mousson, je fus rendu le lendemain à midi, sain et sauf, rue et hôtel d'Asfeld où descendent les voyageurs.

Sa Majesté Christian était attendue pour deux heures. On ne devait ni tirer le canon, ni sonner Mutte; mais M. de Conflans, marquis d'Armentières, gouverneur des Trois-Évêchés, avait donné l'ordre à la garnison de se tenir sous les armes et de se rendre dans l'île Chambière. A une heure et demie, M. de Conflans sortit de son palais dans une voiture à six chevaux, ayant avec lui M. de Calonne, intendant, et M. le comte de Fouquet, lieutenant-général de l'évêché de Metz et du Pays-Messin. La voiture, précédée de quatre piqueurs à la livrée du maréchal, était escortée par douze hallebardiers, vingt-quatre gardes à cheval du gouvernement et douze archers des bandes. Elle s'arrêta hors de la porte de France, et suivit ensuite, pour rentrer en ville, l'équipage royal jusqu'à l'hôtel du roi Dagobert où descendit Christian. Sa Majesté y était attendue par MM. de l'hôtel-de-ville, en habit bourgeois, ayant à leur tête le chevalier Bertrand, conseiller au parlement et maître-échevin. Quand le gouverneur et l'intendant eurent terminé leur petit compliment, les échevins offrirent au roi, selon l'usage, des fruits confits, et causèrent avec lui plus d'une demi-heure sur la population, les revenus, les ressources de la cité, sur leur ancienne constitution, etc.

Pendant ce temps-là, je m'étais faufilé, non sans peine, jusqu'à l'antichambre, et j'avais fait appeler Boufflers qui, m'ayant sauté au cou, voulut absolument me présenter à celui qu'il appelait son ami de voyage. Christian est froid, mais gracieux, poli sans affectation. Il me mit de suite parfaitement à mon aise en me disant que Boufflers lui avait parlé de moi comme d'un ami de cœur, d'un philosophe

sans pédantisme. *Je croyais la chose impossible*, ajouta-t-il, *avant de vous avoir vu.*

Effectivement, mon cher Grimm, je commence à croire en moi les germes d'un héros de philosophie, car j'aurais dû me faire sauter la cervelle déjà vingt fois, pour les froideurs étudiées de Maria du Parge.

L'accueil bienveillant du roi m'a valu des compliments de MM. d'Armentières et de Calonne; ce dernier a même demandé à Christian la permission de me convier à sa table.

Sorti de l'hôtel pour chercher un cheval de main, j'y suis rentré une heure après, et j'ai eu l'honneur de suivre Sa Majesté dans l'île Chambière, où l'on fit école d'artillerie à boulets rouges et à bombes. C'était M. de Loyauté, brigadier des armées du roi, qui commandait. Nous rentrâmes vers six heures. La ville était entièrement illuminée.

On donnait au spectacle *l'Empire de l'Amour*, opéra nouveau. MM. les comédiens avaient obtenu le rappel d'une ordonnance datée du 9 décembre, portant défense d'augmenter désormais le prix des places; de sorte qu'elles étaient fixées à un tiers au-dessus de leur valeur ordinaire. Malgré cela, une foule immense s'y était portée. Le parterre se trouvait dans un tel encombrement, que le sergent de ville, placé alors au centre de l'hémicycle, fut pressé au point qu'on le transporta presque mourant hors de la salle. Un triple rang de dames, en toilette brillante, agitaient leur mobile éventail; les officiers entassés occupaient le parquet, et la bourgeoisie modeste, grimpée au paradis, en disputait la possession au peuple ainsi qu'aux étrangers.

Christian fut accueilli par des bravos multipliés. Il parut satisfait de cette réception et content de la pièce.

Le lendemain, Sa Majesté se rendit avec M. de Conflans à Frescati, campagne de M. de Montmorency-Laval. Ce somptueux prélat avait envoyé à Christian une berline toute

dorée, attelée de quatre chevaux bais-bruns, dont les postillons et les laquais étaient aux couleurs du monarque. Nous le suivîmes à cheval Boufflers et moi.

M. de Montmorency est un des hommes les plus aimables que j'aie rencontrés jusqu'à présent. A le voir, on dirait plutôt un marquis à bonnes fortunes exilé de la cour, que le chef d'un grand diocèse. Sa taille a de la noblesse et de l'élégance, sa figure est très-expressive; il louche comme tous les mâles de la famille, et c'est un caractère de non-bâtardise qu'on respecte infiniment. M. de Montmorency jouit de 450,000 livres de rente. Il prétend qu'un honnête homme ne saurait vivre et payer ses dettes à moins de cent mille écus de revenu. Nous sommes bien loin d'en approcher, mon cher Grimm, et je ne sache pas que nous soyons moins honnêtes et moins heureux. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'évêque de Metz est toujours à son dernier sou, tandis que tout le monde s'enrichit autour de lui. M. Rolland, son intendant, se fait traîner dans une berline plus brillante que celle du maître. Il est le vrai seigneur de Frescati; M. de Montmorency n'en paraît que le modeste usufruitier.

Nous avons eu bien du regret que la saison ne nous permît pas de parcourir le parc et les jardins. Notre curiosité s'est bornée à voir les serres, riches de plantes exotiques, et les écuries tenues avec une exquise propreté. Ces dernières ont un plancher de chêne, un plafond, des râteliers et des mangeoires cirés. Les chevaux, au nombre de trente, sont tous de race. Leur respectable doyen possède un râtelier, je dirais presque une salle à manger, à part des autres; il a son palefrenier valet de chambre, et reçoit, deux fois le jour, la visite de monseigneur. Voici à peu près en quels termes M. le prélat nous a conté son histoire :

« Cette excellente bête, la plus patiente et la plus douce de mes écuries, est née en Normandie, entre 1720 et 1724.

Elle fit partie de l'attelage de M. le duc de Saint-Simon jusqu'en 1734, époque à laquelle ce seigneur se trouvant à Frescati, chez son cousin, mon prédécesseur, le pria de l'en débarrasser, parce qu'elle était trop vieille et d'une encolure trop épaisse pour un service élégant. L'évêque de Metz l'acheta, et l'employa jusqu'en 1760 à traîner la voiture avec laquelle le maître d'hôtel du château cherchait à Metz les provisions de table. Ce n'était pas un petit service, je vous assure, car la voiture allait chaque jour en ville au moins deux fois, et souvent quatre, ce qui faisait de six à douze lieues, puisque nous comptons trois mille six cents toises d'ici aux portes de Metz.

« A mon arrivée, en 1762 (1), je trouvai cette pauvre vieille bête, toujours infatigable, employée sans ménagement tantôt à tous les travaux du jardin, tantôt à conduire le cabriolet du concierge. L'ayant jugée digne, comme jadis, du service particulier de ma maison, je la fis attacher de nouveau à la voiture du maître d'hôtel qu'elle conduisit jusqu'en 1766. J'avais bien recommandé qu'on ne la fît jamais courir; mais vous savez ce que sont les ordres, quand l'œil du maître ne les fait pas exécuter. On fatigua mon invalide, sa respiration devint courte, son flanc s'altéra, et je lui donnai dès lors pour travail unique la mission de traîner une légère ratissoire dans les allées du jardin. Elle le fait depuis la pointe du jour jusqu'à l'entrée de la nuit, et ne mange et ne se repose qu'aux heures des ouvriers. Elle est grasse comme vous voyez, mange de bon appétit, broie parfaitement son avoine, et arrivera, j'en suis sûr, à un âge beaucoup plus avancé. »

---

(1) M. de Saint-Simon était mort à Metz le 29 février 1760. Son successeur, nommé au mois d'août 1760, ne se rendit que deux années plus tard à son siège épiscopal.



Ce récit de l'évêque nous intéressa tous : chacun voulut voir les dents du pauvre animal, et Christian le caressa pendant plusieurs minutes (1).

En rentrant au salon, nous y saluâmes la comtesse de Choiseul-Stainville, abbesse du chapitre royal de Saint-Louis (2), qui venait d'y arriver avec deux chanoinesses, mesdames de Fléville et de Chamissot, et nous vîmes entrer successivement madame de Tschudy, femme du bailli, mesdames de Montholon, Le Duchat, Gérard d'Hannoncelles, de Carrière, etc. On servit à onze heures un déjeûner magnifique, et les convives se placèrent au bruit d'un orchestre dirigé par M. Persuis.

---

(1) Au récit de mon père j'ajouterai qu'en 1772 ce cheval allait encore très-bien, mais qu'une trop longue continuité de travail le fatiguait. M. de Montmorency lui fit faire alors un petit tombereau, à l'aide duquel il traînait chaque jour, comme mesure d'hygiène, du sable, de la terre ou du fumier. Quand on le supposait las, on le laissait reposer vingt-quatre heures, et ses travaux recommençaient ensuite avec leur uniformité ordinaire. Il continua de bien manger et conserva de l'embonpoint jusqu'à la fin de l'automne 1773, époque à laquelle il fallut broyer son avoine pour la lui faire digérer. Ce moyen lui fit reprendre quelque peu d'embonpoint. « Au mois de juillet 1774, dit le duc de la Rochefoucauld, dans une note adressée à Buffon, le cheval de Frescati avait beaucoup de peine à traîner son petit tombereau deux ou trois heures par jour, et maigrissait à vue d'œil. Enfin, le mardi de la semaine sainte, dans le moment où on venait de l'atteler, il se laissa tomber au premier pas qu'il voulut faire. On eut peine à le relever ; on le ramena à l'écurie où il se coucha sans vouloir manger, se plaignit, enfla beaucoup, et mourut le vendredi suivant, répandant une infection horrible. »

(2) Madame Charlotte-Eugénie, comtesse de Choiseul-Stainville, dame du chapitre de Remiremont, née à Nancy en 1724, avait obtenu du roi, au mois de mai 1760, un brevet qui la nommait abbesse des deux maisons de Saint-Pierre et de Sainte-Marie, pour en solliciter la réunion à Rome, sous le titre de chapitre royal et séculier de Saint-Louis.

Certainement le nom de Persuis n'est pas venu jusqu'à vous ; il y serait arrivé, que vous l'eussiez accueilli avec ce sourire protecteur et mystifiant destiné aux agneaux de province. Eh bien, mon cher Grimm, Persuis me rappelle Palestrina, qui était aussi un provincial ; Persuis fait en ce moment, pour l'église de Metz, ce qu'un jeune homme de vingt-six ans faisait au XVI.ᵉ siècle pour l'église de Rome ; et M. de Montmorency, grand musicien lui-même, quoique chantant très-faux, aura l'honneur d'avoir deviné Persuis. Nous n'avons presque pas mangé, car nous étions tout oreilles, surtout à la fin, lorsque douze voix, accompagnées de six basses, chantèrent l'hymne du départ. Christian, émerveillé, courut à Persuis, lui serra les mains, et le pria d'accepter une tabatière d'or. Madame de Choiseul s'étant approchée de l'artiste, lui donna à baiser la plus jolie main blanche que j'aie vue de ma vie. Cette main à baiser valait certes bien le bijou royal.

Il y a une chose fort singulière dans le travail artistique de Persuis, et je n'oserais vraiment pas la dire à d'autres qu'à vous, tant elle est vulgaire et de mauvais ton, c'est qu'il compose aux lieux d'aisances ce qu'il écrit de plus parfait. Ses inspirations lui viennent toutes là.

Une heure sonnait, nous reprîmes le chemin de la ville ; mais notre caravane n'y rentra pas aussi facilement qu'elle en était sortie. Le maréchal d'Armentières avait fait disposer, depuis quelques jours, les remparts de la citadelle pour un simulacre de siège, et, pendant toute la matinée, M. le chevalier de la Serrée, brigadier et lieutenant du maréchal, s'était occupé à ranger sur les remparts, tant à l'intérieur qu'au dehors de la ville, seize bataillons d'infanterie et huit escadrons de cavalerie composant la garnison de Metz, savoir : quatre bataillons du régiment de Flandre, quatre de Poitou, quatre d'Aquitaine ; deux d'Auxonne,

artillerie; deux de Pfiffer, Suisses; quatre escadrons des hussards de Chartres, et quatre des dragons de Rohan-Chabot.

Après de savantes évolutions, Christian parcourut la tranchée, les lignes d'attaque, et commanda le feu. Le canon gronda pendant une heure; on fit sauter plusieurs mines, et avec elles des compagnies entières de soldats de paille. Enfin la ville se rendit, et le roi y entra après en avoir reçu les clefs.

Dès que Sa Majesté fut rendue à son hôtel, les réceptions commencèrent par le parlement, ayant à sa tête M. le chevalier de Montholon: vint ensuite le chapitre sous la conduite du doyen, M. Chaumont de Mareil, évêque de Sion. M. de Calonne présenta l'administration des finances, présidée par M. de Carrière; la maîtrise des eaux et forêts; la prévôté générale, qui avait alors M. de Merville pour lieutenant; et enfin l'académie royale dirigée par M. de Chazelles, président au parlement. Christian causa beaucoup d'agriculture avec M. de Chazelles; il interrogea M. Dupré de Genest sur le système monétaire des Danois qui ont envahi le Pays-Messin; il dit à dom Casbois tenir de d'Alembert lui-même qu'il était l'un des mathématiciens les plus profonds et les plus modestes de France; il félicita dom Tabouillot sur ses profondes et savantes recherches relatives aux Médiomatriciens, et parut très-satisfait de ces messieurs. A cinq heures, sa majesté danoise alla s'habiller, et à six heures, on se mettait à table chez M. de Calonne.

Indépendamment des convives réunis à Frescati, Calonne avait invité MM. de Chazelles, Dupré de Genest, dom Casbois, dom Tabouillot, M. de Carrière, l'évêque Chaumont de Mareil, et plusieurs dames dont l'esprit le disputait à la beauté. Nous citerons entre autres mesdames Durand, Lasalle et Legaux, qui vient seulement de mourir. La comtesse de Choiseul ne se trouva pas chez l'intendant. Elle y fut

remplacée par madame de Dilange, dont la vertu froide et religieuse faisait un contraste avec les grâces et les minauderies recherchées de l'abbesse de Saint-Louis. Christian s'aperçut de l'absence de cette dernière, car il dit en riant à Calonne : *Vous avez perdu, mon cher intendant, la plus jolie perle de votre collier ; ces dames sans doute en eussent été jalouses ?— Sire, vous voulez parler de madame de Choiseul. C'est une perle qui ne m'a jamais appartenu, malheureusement. La règle la réclame. — Eh! mon Dieu, reprit Christian, je croyais les règles faites pour que les religieuses eussent l'innocent plaisir de les enfreindre. — Cela arrive quelquefois, sire, et ces jours derniers le couvent des Ursulines a pu enregistrer un fait de ce genre dans ses fastes. — Que leur est-il donc arrivé? comptez-moi cela.*

*Deux révérendes de dix-huit à vingt ans ayant escaladé les murs du couvent, sont descendues, sur le coup de minuit, dans une barque où les attendaient deux officiers de Rohan-Chabot. Je ne vous dirai pas, sire, ce qui leur est advenu pendant cette nuit orageuse et durant les trois jours qui ont suivi. Tout ce que je sais, c'est que la police s'en est mêlée ; c'est que la plus jeune qui n'avait pas fait de vœux, a épousé l'un des officiers, son cousin ; et que l'autre, sur la recommandation de madame de Montmorency, a été envoyée dans une autre maison de l'ordre où elle subit les corrections voulues.*

Le départ de madame de Choiseul n'empêcha pas le roi d'être fort gai, grâce surtout à mesdames de Calonne et Legaux, qui firent beaucoup de frais pour lui plaire. On m'a dit qu'en partant, Sa Majesté avait donné son portrait enrichi de pierreries à madame l'intendante, et que son jaloux de mari en fut très-courroucé. Je ne sais s'il a pris texte de cette préférence pour justifier ses bonnes fortunes, et rendre sa pauvre femme bien malheureuse. Elle est morte

à Metz peu d'années après, vraie martyre d'un amour conjugal que je n'ai jamais bien compris.

Le 13, dans l'après-midi, Sa Majesté se rendit au gouvernement, chez le maréchal d'Armentières, pour le remercier de la brillante réception qu'il lui avait faite. Les adieux du jeune roi et du vieux guerrier, expression touchante d'estime et de sympathie, ont ému tous les assistants. *Maréchal,* dit Christian, en ôtant respectueusement son chapeau, *c'est le conscrit des rois de l'Europe qui vient saluer son capitaine.—Sire,* répond d'Armentières, *je ne croyais pas avoir dans ma compagnie un soldat d'aussi belle espérance.— Il n'est pas étonnant que vous me connaissiez à peine, je suis une recrue toute nouvelle, depuis deux jours sous le drapeau. — Et vous venez sans doute solliciter votre congé? — Non pas, mon capitaine; je demande seulement d'être rangé au nombre des cadets à la suite du régiment de Chartres. — Votre Majesté serait bien attrapée si je la prenais au mot.... — Non, vraiment, car je veux gagner mes éperons sous vos ordres. — Alors c'est chose dite, je vous admets en toute rigueur.* Effectivement, depuis lors Christian figura sur la liste des cadets des hussards de Chartres. Il y paya sa masse, son service, et fit une haute-paie au plus ancien des sous-officiers chargé de répondre pour lui aux appels.

Le lendemain, dès le matin, le maréchal était à l'hôtel Dagobert avec tout son état-major. Christian reçut de nouveau les principales autorités, ainsi que les officiers de la garnison, qui lui firent ce compliment :

Sire,

De fleurs puissiez-vous voir votre route embellie,
Les airs glacials changés en zéphyrs les plus doux !.....
Si nous avions le char d'Élie,
On le ferait atteler pour vous.

Monté en voiture le 14, à huit heures, avec MM. d'Armentières, Calonne et Boufflers, Sa Majesté s'arrêta quelques minutes en face de l'avenue de Frescati, où elle reçut les félicitations de M. de Montmorency, et arriva vers neuf heures à Corny. Léopold, juif converti, propriétaire du château occupé maintenant par M. Maréchal, avait sollicité l'honneur d'offrir à déjeûner au roi de Danemarck. Il se tenait au bas du grand escalier en habit de velours brodé d'or, entouré de ses nombreux valets, ayant à sa droite le curé, et le maire à sa gauche. Christian accepta sa main pour descendre de voiture, et fut prendre place au salon, dont la décoration somptueuse était une des merveilles du pays. Des tentures de soie bleue damassée et rehaussée d'or servaient de tapisserie; la cheminée, en marbre blanc, supportait une pendule qui représentait Atlas en cuivre doré au feu, soutenant le monde sur ses épaules. Cette pendule était le chef-d'œuvre du célèbre Arnould de Pulligny. Un lustre magnifique balançait, à dix pieds d'élévation, ses mouvantes girandoles, et la table de vingt couverts, servie en vaisselle plate, offrait les mets les plus exquis et les vins les plus recherchés. On se mit à table; on y fut vingt minutes : c'était tout ce que demandait la vanité de Léopold. En partant, Sa Majesté donna 300 livres au curé pour les pauvres, et Léopold doubla la somme, ne voulant pas se montrer moins généreux que le roi. On m'a dit depuis que cet israélite, originaire de Thiaucourt, avait exercé long temps la profession de boucher; qu'il s'y était ruiné en fournissant aux armées, et qu'il avait même enveloppé beaucoup d'individus dans son désastre. Une heureuse spéculation le fit aller en Italie. Il put y rétablir ses affaires à tel point, qu'en moins de dix années, il entretenait des vaisseaux sur mer, et commerçait avec le Levant. Quand il fut de retour dans le Pays-Messin, non seulement il paya ses dettes, mais doubla le remboursement.

Quiconque réclamait, même sans billet, recevait le double de la créance. Ces procédés gagnèrent à Léopold l'estime générale. Son nom est béni sur les rives de la Moselle.

Je ne vous parlerai, mon cher Grimm, ni de notre passage rapide à Pont-à-Mousson, ni des adieux de MM. d'Armentières et Calonne faits sur la limite de leur département. Je ne vous parlerai pas davantage de notre entrée solennelle à Nancy (1), parce que les réceptions se ressemblent toutes; et j'admire votre patience, si elle a pu suivre jusqu'au bout ma trop longue et trop minutieuse narration.

Adieu, cher baron, je suis votre dévoué pour tout au monde, excepté pour recommencer une lettre de quinze pages; je baise les mains à la marquise, et je vous réitère mes salutations bien cordiales.

De BOUDONVILLE.

---

(1) *Extrait des registres de l'hôtel-de-ville de Nancy.*

13 décembre 1768.

La chambre des ville et police assemblée à l'extraordinaire, il lui a été rendu compte qu'à l'occasion de l'arrivée du roy de Danemarck en cette ville, l'intention de M. l'intendant est qu'il soit fait le jour de demain une illumination de la place Royale et de la Carrière, dont la dépense sera à la charge de la ville, pour ce que sera du gouvernement, des deux péristyles, des deux pavillons, du palais, de la porte Royale, de l'hôtel-de-ville et de l'intendance; et que, pour le surplus, elle sera au compte des propriétaires des autres bâtiments des deux places, et comme cet événement du passage de sa majesté danoise doit être marqué par des actes publics qui témoignent la joie de cette ville, la chambre a arrêté de faire ladite dépense, etc.

# QUINTIN MESSIUS.

## HISTOIRE FLAMANDE.

Tous ceux qui ont été à Anvers se rappellent sans doute la cathédrale de cette ville; mais il est probable qu'ils n'ont pas remarqué, ou qu'ils ont oublié un vieux puits qui se trouve en face du clocher, et qui est assez remarquable, en ce que la ferrure en a été faite au marteau et sans le secours de la lime.

Ce fut par une belle soirée du mois de juin de l'année 1470, que le serrurier chargé de ferrer ce puits termina son ouvrage. Le jour finissait, que les derniers coups de marteau retentissaient encore, et Quintin Messius ne cessa de travailler qu'au lever de la lune. Alors, les bras croisés, il demeura dans une sorte de contemplation devant le puits, et ce ne fut que vers dix heures qu'il pensa à retourner chez lui. Il venait de rassembler ses outils dans une enveloppe de cuir noir, lorsqu'il entendit à quelques pas des voix qui, par leur fraîcheur, semblaient appartenir à des

jeunes filles. Un mouvement de curiosité arrêta notre serrurier qui allait se mettre en marche, et il vit deux femmes s'approcher de lui. L'une, dont l'habillement indiquait une servante, portait une cruche; l'autre, par son costume plus élégant, se faisait reconnaître pour sa maîtresse; elle était revêtue d'une robe bleue à manches étroites; des deux côtés de sa tête tombait un voile blanc relevé sur les tempes par deux demi-globes ornés d'une légère broderie d'argent.

Messius fit moins d'attention à ce costume, qui était celui des femmes de la classe bourgeoise, qu'à celle qui le portait. Elle paraissait n'avoir guère plus de dix-sept ans; bien qu'elle fût un peu grosse, sa taille était gracieuse; ses cheveux étaient d'un blond clair; sur ses yeux bleus et sereins s'arquaient deux sourcils châtains; son nez était parfait, comme le nez d'une statue grecque; sa bouche rose creusait au plus faible sourire une fossette au bas de sa joue gauche, et si l'on n'avait pas fané les lis et les roses à force de s'en servir, je ne manquerais pas de les employer pour peindre les suaves et fraîches couleurs de l'inconnue.

Messius avait vingt ans; il était bon compagnon, et bien qu'un peu brusque, il se vantait d'être aimable quand il le voulait. Mais cette fois il perdit toute sa hardiesse; il resta immobile comme si une apparition se fût offerte à lui, et seulement lorsque le seau descendit dans le puits, il se souvint de sa galanterie habituelle; alors il pria qu'on le laissât faire, et bientôt la cruche fut remplie.

La jeune fille qui l'avait si vivement frappé, lui adressa quelques mots de remerciement, et Quintin lui dit qu'il se félicitait que son puits eût été étrenné par une aussi jolie personne; puis les yeux fixés sur elle, il la vit disparaître, suivie de sa servante, au milieu des tilleuls plantés devant la cathédrale.

— Bon, s'écria-t-il, après une longue immobilité, ne

vais-je pas devenir amoureux! et il s'éloigna en sifflant; mais cette feinte gaîté dura peu, et il était rêveur lorsqu'il arriva dans la rue où il demeurait.

Anvers, à l'époque où commence cette histoire, avait déjà été fort embelli, mais était bien loin de présenter le même aspect qu'aujourd'hui. Il n'y avait guère que quatre ans qu'il avait été ordonné de ne plus construire les maisons qu'en briques ou en pierres; aussi le plus grand nombre des habitations étaient encore bâties en argile, et telle était la demeure de Messius. Une vigne en recouvrait la façade, et cachait sous de longs rameaux les nombreuses crevasses qui la déchiraient. Cette vigne, après avoir décrit une volute de verdure au-dessus de la porte d'entrée, gagnait une petite fenêtre, confondait ses pampres aux touffes de giroflées dont elle était garnie, puis montait jusqu'au toit de tuiles noircies que supportait un pignon aigu.

En voyant entrer Quintin, le jeune homme qui était venu lui ouvrir, poussa un cri de joie.

— Ah! maître, s'écria-t-il, je commençais à être inquiet de ne pas vous voir revenir; il est déjà tard.

— Oui; me sentant un grand mal de tête, je me suis un peu promené par la ville.

— Et maintenant?

— Oh! maintenant, cela va bien, mon bon Gudulin.

— Alors je m'en vais vous apporter votre souper.

L'apprenti plaça sur une table une tranche de jambon, un morceau de fromage et un verre, ou plutôt une petite cruche pleine de bière, et fermée par un couvercle d'étain.

Cette scène d'intérieur qu'il serait oiseux de décrire plus longuement, s'il nous était permis, au lieu de plume, de tenir un pinceau, nous la peindrions dans ses moindres détails. Une fenêtre à vitraux étroits encadrés dans des filets de plomb disposés en losange; un mur lézardé en maint en-

droit, couvert de ferraille; dans un angle de ce mur, une cheminée où une longue gerbe de feu jetterait des reflets rougeâtres sur Gudulin occupé à forger un fer incandescent, tel serait le fond de notre toile. Sur le premier plan nous offririons Messius en face de son frugal repas; nous éclairerions son visage plein de franchise avec la lueur d'une lampe, et nous aurions à jeter au milieu des ombres trois effets de lumière différents : les rayons de la houille, le scintillement du fer frappé par le marteau, et la clarté sombre de la lampe : avec moins que cela, Steen et Mieris ont souvent produit des chefs-d'œuvre.

Tout en travaillant, Gudulin portait des regards inquiets sur son maître. Ordinairement Messius prêtait quelque attention à son souper : il s'écoutait manger, comme disait un célèbre gastronome; ce soir-là il semblait distrait, et l'apprenti ne put s'empêcher de penser qu'il lui était arrivé quelque chose de singulier.

La conduite que Messius tint le lendemain ne fit qu'affermir Gudulin dans ses soupçons. Quintin se mettait à l'ouvrage, puis il le quittait pour aller sur sa porte, ensuite il prenait son chaperon et sortait..... Plusieurs fois il retournait au puits qu'il avait ferré la veille, mais, hélas! il ne vit plus apparaître la belle inconnue.

L'effet qu'elle avait produit sur lui, effet qu'il ne pouvait s'expliquer, commença au bout de quelques jours à perdre de sa force, et il n'en gardait plus qu'un léger souvenir, lorsqu'un dimanche il se rendit à la cathédrale pour y entendre la messe.

Alors Notre-Dame n'était pas encore ornée des admirables tableaux de Rubens; le temps n'avait pas encore donné à ses pierres ces teintes de vétusté qui conviennent si bien aux édifices religieux; mais telle qu'elle était, Notre-Dame imposait, et jamais Messius n'y était entré sans éprouver

une vive émotion. Les quatre rangs de piliers supportant les voûtes qui se creusaient au-dessus de lui, les couleurs diverses dont le soleil se teignait à travers les vitraux peints, le bruit des pas qui réveillaient les saints échos, tout cela le remuait vivement, et bien des fois, enviant le talent de l'architecte qui pouvait faire naître d'aussi puissantes sensations, il s'était pris à regretter de n'être qu'un serrurier.

Ces sentiments, Messius les ressentit, le jour dont nous parlons, avec plus de violence encore qu'à l'ordinaire, et quand l'harmonie, pour me servir d'une expression de Victor Hugo, ruissela le long des tuyaux de l'orgue; quand elle passa des accords les plus imposants à une suavité de mélodie si aérienne, si touchante, que l'idée des concerts célestes descendit dans l'âme de tous les assistants, Messius courba la tête comme si un chœur éblouissant de séraphins eût plané au-dessus de lui, et il se dit : heureux les peintres qui peuvent en quelque sorte donner la vie aux pensées pieuses que ce bruit d'orgue excite en moi! heureux ceux qui peuvent appeler la Vierge et les anges, et les montrer aux hommes!.... A ce mot d'anges, il sembla à Messius qu'il saurait facilement les retracer, entre deux ailes blanches et déployées. Il vit, dans son imagination, se placer une ineffable figure, et, tout étonné, il se demandait quel songe lui avait révélé ce type si pur et si brillant, lorsqu'il se ressouvint de la jeune fille du puits.

Dans cet instant, son regard s'attacha sur deux personnes agenouillées à quelques pas de lui : l'une était un vieillard; sa tête chauve entourée d'une couronne de cheveux blancs, sa longue barbe, ses yeux bleus et calmes fixés sur le prêtre, lui donnaient un air noble et respectable; l'autre personne était la jeune fille que tout à l'heure Messius transformait en ange.

Abandonné à une profonde rêverie, lorsque le peuple se

précipita vers la porte de l'église, Quintin s'aperçut seulement que la messe était finie. Un instant le couple qu'il avait si avidement contemplé disparut au milieu de la foule; Messius s'arrêta comme ne sachant quel parti prendre, puis il s'avança vers la nef aussi rapidement qu'il le put, marchant sur les talons de ceux qui étaient devant lui, opposant ses épaules à ceux qui le poussaient par derrière, et donnant des coups de coude à droite et à gauche. Tout à coup il vit le vieillard, heurté de tous les côtés, se réfugier contre un pilier; il réussit à le rejoindre, lui offrit son bras, et écartant les flots du peuple, finit par le rendre au plein air. Cela ne s'était pas passé sans qu'il eût jeté plus d'un regard plein de sollicitude sur la jeune fille, et tout en rougissant, il avait cru s'apercevoir qu'elle rougissait aussi.

Dès qu'ils se trouvèrent sur la place, le vieillard lâcha le bras de Messius, qui n'osant pas lui proposer de l'accompagner plus loin, se contenta de le suivre à quelque distance. Après un assez long trajet, il le vit entrer avec la jeune fille dans une maison d'assez chétive apparence. On lui apprit que c'était la demeure d'un peintre médiocre, mais fort passionné pour son art; qu'il se nommait Claude Florer, et que là, il vivait heureux avec sa palette et son unique enfant, Catherine.

Cette découverte remplit Quintin de joie. Il n'avait pas la présomption de penser pouvoir être un jour aimé de Catherine, l'espérance de la voir lui suffisait; cette espérance était pour lui le bonheur, et bien souvent il passa devant le modeste logis, le cœur palpitant, et osant à peine porter les yeux sur la croisée du rez-de-chaussée, où quelquefois la fille du peintre s'était montrée à lui.

Peu à peu Messius plus courageux résolut d'adresser quelques mots à Catherine. Il était si occupé d'elle, que quoiqu'il ne lui eût pas parlé de ses sentiments, il se per-

suadait qu'elle devait les connaître. Il avait une sorte de foi en la sympathie, et peut-être il n'avait pas tort : devons-nous croire que ces beaux vers n'expriment qu'un mensonge poétique ?

.............. Toute âme est sœur d'une âme !
Dieu les créa par couple et les fit homme ou femme.
Le monde peut en vain un temps les séparer,
Leur destin tôt ou tard est de se rencontrer.
Et quand ces sœurs du ciel ici-bas se rencontrent,
D'invincibles instincts l'une à l'autre les montrent ;
Chaque âme de sa force attire sa moitié :
Cette rencontre, c'est l'amour ou l'amitié.

Quelques phrases dites d'une voix balbutiante eurent bientôt établi une espèce d'intimité entre les deux jeunes gens, et bien souvent le serrurier s'était arrêté devant la fenêtre où, donnant des rendez-vous sans le savoir, Catherine se plaisait à ses entretiens, lorsqu'il prit une grande et soudaine résolution.

Un matin il se rendit chez Claude Florer ; le peintre était seul, dans une main un pinceau, dans l'autre une palette ; il achevait une *adoration des mages*, et de moment à autre son regard s'arrêtait avec satisfaction sur son tableau. Il avait déjà achevé la toilette des trois rois : Melchior était un magnifique Turc avec un gros turban chargé d'or ; Balthazar portait une armure complète, recouverte d'une brillante cotte d'armes ; Gaspard était revêtu d'un pourpoint fort court, avait un beau chaperon sur la tête, et à ses pieds de longues poulaines.

— Que me voulez-vous ? dit le peintre à l'importun qui venait l'arracher à sa douce contemplation..... Ah ! mais, ajouta-t-il en se radoucissant, je vous ai déjà vu ; vous êtes

le jeune homme qui m'avez si obligeamment donné le bras, pour m'aider à sortir de la cathédrale, un dimanche.

Messius avait préparé une sorte de discours, il l'oublia totalement, et, plein de trouble, il ne sut que faire tourner son chaperon entre ses doigts.

— En quoi puis-je vous être bon? reprit Florer.

— Je ne sais comment...., mon maître...., vous expliquer ce qui m'amène ici.

Le peintre jeta sa palette d'un côté, son pinceau de l'autre, et s'écria avec impatience :

— Pour que je sache ce que vous voulez, il faut cependant que vous parliez, je ne suis pas sorcier, je ne suis pas bohémien.

— Mon nom ne vous est peut-être pas inconnu; ma famille est vieille à Anvers; mon père et mon grand-père ont exercé le même métier que moi; je m'appelle Quintin Messius.

— Et si vous exercez, comme vous le dites, la profession de votre père que j'ai connu dans le temps, vous êtes serrurier.

— Oui, mon maître.

— Eh bien, qu'est-ce qui me vaut votre visite?

— Il est hardi à moi de.....

— Voyons, voyons, je vous écoute.

— J'aime votre fille, et je viens vous la demander en mariage.

Et Quintin ayant prononcé ces mots du ton dont un coupable que l'on conduit à l'échafaud fait l'aveu de son crime au prêtre chargé de l'accompagner, attendit, tête baissée, la réponse du vieillard.

Un sourire plein d'orgueil erra sur les lèvres de Florer, qui, d'une voix lente et dédaigneuse, laissa tomber ces paroles :

— Votre famille est honorable; votre fortune, si vous ne

l'avez pas gaspillée, vaut au moins la mienne; mais, mon cher, je ne donnerai ma fille qu'à un peintre. Tout ce que vous pourriez me dire, tout ce que ma fille elle-même me dirait à ce sujet, ne saurait me faire changer de résolution.

— Mais, cependant, répondit Quintin d'un air désespéré, ma profession est....

— Votre profession est un métier, et la mienne est un art.

Et Florer ouvrit la porte de son atelier. Messius, confondu, sortit irrité de l'humiliation qu'il venait d'éprouver, et désolé de la fuite de ses espérances.

Le soir de ce jour, Catherine avait depuis long-temps arrosé les fleurs qui parfumaient sa croisée. Armée de ciseaux, elle avait déjà fait tomber les roses flétries dont les pétales jaunissants étouffaient des boutons prêts à éclore, et pourtant elle restait à sa fenêtre. La nuit était devenue obscure, lorsqu'elle entendit une marche connue de son oreille, et bientôt quelques mots furent échangés à voix basse entre elle et Quintin.

— Catherine, dit tout à coup ce dernier, il faut que je vous l'avoue... oh! ne m'en voulez pas, ce matin j'ai été trouver votre père, et j'ai osé lui demander votre main.... J'ai agi là avec bien de la présomption, j'aurais dû d'abord vous parler de mes projets; mais je vous aime tant, qu'il est impossible que vous ne m'aimiez pas un peu .... Catherine, vous gardez le silence..., je vous ai déplu; oh! de grâce, parlez, parlez pour me pardonner.

La jeune fille, dans le plus grand trouble, ne pouvait répondre, mais sa main rencontra celle de Messius qui la pressa tendrement.

Tous deux demeurèrent muets quelques minutes, et cependant ils s'entendaient. Il semble que les vives émotions nous donnent de nouveaux sens. Dans les moments où nous

sommes fortement agités, notre intelligence acquiert plus de perspicacité et peut lire dans une autre intelligence, comme l'esprit d'un magnétisé. Un vieil auteur, en s'occupant de la nature des anges, prétend qu'ils n'ont pas besoin de la voix pour se parler, qu'ils sont doués d'une telle force d'intuition, que tout ce que l'un pense, l'autre le connaît aussitôt. L'amour vrai et pur, dans de trop rapides moments, semble prêter aux hommes ces facultés célestes, et Messius, sans avoir obtenu le moindre aveu de Catherine, s'écria : — Je ne m'étais pas trompé, ô Catherine, vous m'aimez, vous me rendez le courage !... Tout espoir n'est pas perdu pour moi, quoique votre père ne m'ait pas voulu pour gendre.

— Comment, il vous a refusé ?

— Oui, oui ; mais si vous voulez prendre avec moi l'engagement de m'attendre un an, je pourrai revenir digne de vous.

— Un an ! dit la jeune fille avec une terreur naïve qu'elle ne chercha pas à dissimuler....

— C'est bien long, sans doute, mais est-ce trop pour acheter le bonheur ?

— Et vous quitterez Anvers ?

— Au point du jour.

— Quels sont donc vos projets ?

— Vous ne les connaîtrez que quand je pourrai en espérer la réussite.

Catherine baissa tristement la tête.

— Eh bien, reprit Quintin, puis-je croire que pendant un an vous penserez à moi, que pendant un an vous refuserez tous les partis qui se présenteront ?

L'amour, lorsqu'il est sincère, lorsqu'il est chaste, ne craint pas de se révéler sans ménagement, sa franchise est encore une pudeur, et Catherine répondit : ce que vous me demandez, je le jure sur tout ce qu'il y a de plus sacré pour moi, sur cette croix que je tiens de ma mère....

Un silence se fit ensuite entre les deux jeunes gens, puis quelques phrases tendres furent répétées ; près d'une parole d'espoir était une parole de douleur, près d'une larme était un sourire, et entrecoupant cet entretien, le mot d'adieu revenait de temps à autre comme un triste refrain à la fin de stances mélancoliques..... Tout à coup on n'entendit plus que des pas qui s'éloignaient, un sanglot éclata, et la fenêtre de Catherine fut refermée.

Le lendemain Messius avait disparu ; Catherine était pâle, le sourire entre lequel brillaient ses jolies dents avait fait place à une expression d'inquiétude — un poète l'aurait comparée à une rose blanche. De jour en jour ses traits s'altéraient davantage, et Florer avait vainement demandé à sa fille la cause de son chagrin. Enfin il se tourmentait sérieusement de son état, lorsque subitement elle redevint joyeuse comme elle ne l'avait plus été depuis un an.

Ce changement, le peintre ne put non plus savoir ce qui l'occasionnait, et il vit avec étonnement Catherine, qui ordinairement voulait à peine quitter sa chambre, sortir souvent avec une servante pour aller se promener, disait-elle.

Ces absences quotidiennes finirent par inspirer de vagues soupçons à Florer. Il se demandait souvent s'il n'y aurait pas quelque amour sous jeu, et un matin, en revenant de chez l'un de ses amis, il se décida à interroger sa fille. Tout agité, il entra dans son atelier, et il allait le traverser, lorsqu'un portrait de Catherine l'arrêta stupéfait.

Quelques mots entrecoupés, quelques interjections admiratives lui échappèrent, puis il s'écria : Catherine, Catherine ! et lorsqu'elle fut accourue : — D'où vient ce portrait ? demanda-t-il ; qui l'a mis là ?

— Moi, maître, dit Quintin, en paraissant derrière un chevalet.

— Vous, vous, le serrurier Messius !

— Moi, le peintre Messius !

— Quoi ! vous vous êtes donc fait peintre ?

— Il le fallait pour épouser votre fille.....

— Mais ne me trompez-vous pas ? cet ouvrage est-il bien le vôtre ?

— Quand vous voudrez me suivre dans mon atelier, je vous montrerai bien d'autres tableaux.

— Cela est beau, cela est vraiment beau..... Et combien de temps vous a-t-il fallu pour arriver à un tel degré de talent ?

— Une année que j'ai employée à travailler à Bruges, devant les compositions de Van Eyck.

— C'est prodigieux ! Mais comment avez-vous pu attraper si bien la ressemblance de ma fille, sans l'avoir sous les yeux ?

— Depuis que je suis de retour à Anvers, elle a bien voulu venir poser presque chaque jour devant moi.

— Ah ! je comprends maintenant où aboutissaient toutes ces promenades.......

— Et me trouvez-vous digne d'être votre gendre ?

— Oui, certes, et je dis heureuse celle dont les traits ont été reproduits par un pinceau aussi habile.

Le mariage de Quintin et de Catherine ne tarda pas à être célébré, et Florer fut bientôt complètement éclipsé par son gendre, qui devint un peintre très-remarquable. Anvers conserve avec soin un de ses tableaux qui représente l'*inhumation de Jésus-Christ ;* voici en quels termes en parle M. Nisard : « C'est un tableau avec volets. Sur le volet de droite, on voit la tête de saint Jean-Baptiste, dans un plat, sur la table d'Hérode. Le volet de gauche représente saint Jean dans l'huile bouillante. Dans le tableau du centre, les amis de Jésus-Christ se préparent à le mettre

dans le tombeau. La Vierge, soutenue par saint Jean, est prosternée devant les restes inanimés de son fils. Deux vieillards soulèvent la tête et la partie supérieure du corps de Jésus, pendant que les saintes femmes embaument les plaies. Sur le second plan, on voit le sépulcre qui va recevoir Jésus, et dans le lointain, à gauche, le Calvaire et la ville de Jérusalem. Il manque peut-être à ce bel ouvrage quelques qualités d'expression et de perspective, et ces convenances de vérité historique qui semblent n'appartenir qu'aux époques les plus spiritualistes et les plus savantes de l'art....; mais pour l'éclat des couleurs, pour la lumière, pour la finesse de la touche, pour le relief, je doute que les combinaisons ultérieures de la science aient rien ajouté à l'art du forgeron d'Anvers. Et même pour l'expression, si elle n'est pas pleinement rendue, elle est toujours vraie et bien indiquée, et l'intention y est déjà, sinon la perfection. C'est cette simplicité de foi du xv.e siècle, qui se représente ses images révérées non point avec cette richesse d'expression et de physionomie que lui prêtera l'imagination plus épurée et plus subtile du xvi.e siècle, mais avec quelques traits sommaires, généraux, et avec cette beauté plus grave que noble, qu'elles avaient alors dans les imaginations populaires. »

Après avoir vu l'*Inhumation de Jésus-Christ*, le voyageur pourra encore trouver à Anvers un monument qui lui rappellera Messius. Dans la cathédrale, auprès de la grande tour, sur une tombe il lira cette épitaphe :

*Connubialis amor de Mulcibre fecit Apellem* (1).

On ne peut que l'admirer, que regarder Messius comme l'un des plus grands peintres d'avant la renaissance.

François de GRISBRICH.

---

(1) L'amour d'une jeune fille a fait un Apelles d'un forgeron.

# ANALYSE

DE

# LA VITA NUOVA

DE

# DANTE ALIGHIERI (1).

L'auteur des pages que je vais essayer d'analyser n'est pas le fier proscrit qui se venge de ses ennemis en les damnant dans *la Divine Comédie;* c'est un poète tendre et enthousiaste, rougissant devant une jeune fille, n'osant pas lui adresser la parole, mettant dans l'amour toute la force que plus tard il mettra dans la haine.

Lorsque Béatrice (2) fut morte, Dante voulant réunir les vers qu'elle

(1) Extrait d'une histoire inédite de la vie et des ouvrages de Dante.

(2) Béatrice a donné lieu à de nombreuses discussions, et quelques commentateurs de *la Divine Comédie* ont été jusqu'à nier qu'elle eût jamais vécu. Pour nous, nous ne mettons pas en doute l'existence de Béatrice, mais nous ne mettons pas en doute non plus qu'elle ne soit souvent devenue un personnage allégorique dans les poésies de son immortel amant. *La Vita nuova* même en offre peut-être un exemple, comme on le verra à la fin de cet article. Dante raconte que lorsque Béatrice fut morte, il en fit part *à tous les princes de la terre* par une lettre commençant ainsi : *Quomodò sola sedet*, etc. Il est probable que dans cette circonstance Béatrice signifie autre chose que la fille de Portinari.

En lisant les œuvres de Dante, on ne doit pas oublier ce qu'il dit dans le *Convito :* tout livre doit avoir quatre sens : *le sens littéral*, c'est celui que l'on prend à la lettre ; *le sens allégorique*, qui se cache sous le manteau de quelque fable ; *le sens moral*, qui peut offrir d'utiles leçons aux lecteurs, et *le sens anagogique*, relatif aux choses de l'autre vie, de la gloire éternelle. Aujourd'hui le sens allégorique et le sens moral

lui avait inspirés, imagina de leur donner une sorte d'unité en racontant la chaste histoire de sa tendresse; et cette histoire où il enchâssa toutes les poésies qu'il avait écrites dans un temps plus heureux, où il rappela les moindres souvenirs de sa passion, il la nomme *la Vita nuova*, parce que l'amour lui avait révélé une existence inconnue, *une vie nouvelle*.

Un tel livre, pour me servir d'une expression prodiguée aujourd'hui, et qui, dans cette circonstance, a le mérite de la justesse, est un *livre intime*, et si on ne l'a pas lu, il est impossible de pénétrer dans tous les secrets du caractère de Dante.

Mais avant d'aller plus loin, quelques réflexions sont nécessaires. Je prie d'abord le lecteur de se souvenir que, comme M. Chasles l'a dit à propos de Calderon (1): *si nous procédons au moyen de la raison critique, nous ne comprendrons jamais les génies méridionaux; mais que si nous mettons à sa place la passion, nous trouverons le point de vue d'où il faut les juger.*

C'est déjà beaucoup, pour bien entendre un poëte, de s'en faire en quelque façon le compatriote, et cependant cela ne suffit pas: il faut encore en devenir le contemporain. Avant d'ouvrir Dante, figurez-vous que vous avez étudié Aristote à l'université de Paris, que Brunetto Latini vous a enseigné les plus vaines subtilités scolastiques; pensez qu'il n'y a que cent cinquante ans qu'un poëte, pour être entendu de sa dame qui ne savait pas le latin, daigna faire des vers en italien; jetez un coup d'œil sur la Provence, remarquez l'influence qu'elle exerce sur l'Italie. Rappelez-vous ce Geoffroy Rudel, ce troubadour qui, ayant vu un portrait de la comtesse de Tripoli, en tombe amoureux, part pour les croisades dans l'espérance de la voir, arrive malade à Tripoli, et meurt heureux en apercevant celle qu'il

---

sont bien difficiles à saisir, et, dans cette analyse, nous ne nous en sommes pas inquiété, nous tenant seulement au sens littéral. Dans la suite nous examinerons cependant ce qui formera un chapitre à part, si, comme l'ont cru presque tous les commentateurs, Dante, par Béatrice, a voulu, dans *la Divine Comédie*, désigner la théologie, ou si, comme le pense M. Rosetti, Béatrice est la personnification de la puissance impériale.

(1) La dévotion de la croix de Calderon, *Revue de Paris* du 20 septembre 1833.

aime..... Quand vous aurez évoqué ces souvenirs, quand vous aurez oublié les progrès que la science, les arts et le goût ont pu faire depuis le quatorzième siècle, *la Vita nuova*, toute étrange qu'elle est, n'aura plus rien qui nous surprenne. Vous excuserez l'étalage que Dante fait d'une bizarre érudition; vous comprendrez son amour exalté, ses pensées à la fois tendres et mystiques, et si quelque chose vous étonne, ce sera le génie du poète. Ce génie, dans *la Vita nuova*, n'éclate pas de toutes parts comme dans *la Divine Comédie;* mais on le reconnaît dans plus d'une *canzone*, dans plus d'un sonnet, qu'il est malheureusement bien difficile de faire passer dans notre langue sans les altérer.

« Dans cette partie du livre de ma mémoire avant laquelle on ne pourrait lire que peu de choses, est ce titre : *incipit vita nova*, et sous ce titre je trouve écrites les paroles que j'ai le dessein de copier dans cet ouvrage. » Après avoir ainsi fait connaître qu'il va remonter jusqu'aux premiers jours de sa passion, Dante raconte l'impression que lui causa la présence de Béatrice Portinari.

Elle avait neuf ans, et lui était de quelques mois plus âgé, lorsqu'elle lui apparut pour la première fois (1). A sa vue Dante sentit un grand trouble, *et l'esprit de la vie qui demeure dans le cœur*

---

(1) Boccace nous apprend à quelle occasion Dante fit la connaissance de Béatrice : « Dans le temps où la douceur du ciel revêt la terre de ses parures et la rend riante par la variété des fleurs mêlées aux verts feuillages, la coutume était, dans notre cité (Florence), que les habitants de chaque quartier, hommes et femmes, se rassemblassent en diverses sociétés pour se réjouir. C'est pourquoi, le premier mai, Folco Portinari, homme fort distingué de ce temps, avait réuni ses voisins chez lui. Parmi eux était Alighieri, et Dante qui n'avait pas encore accompli sa neuvième année l'avait suivi. Se mêlant aux enfants qui, tant jeunes filles que jeunes garçons, étaient en grand nombre chez celui qui donnait la fête ; après avoir aidé à servir les tables autant que son âge lui permettait de le faire, il se mit à jouer avec eux. Parmi eux se trouvait une fille de Folco, dont le nom était *Bice* (1); elle pouvait avoir huit ans, elle était jolie, très-agréable, gracieuse dans tous ses gestes, et avait un maintien plus calme et plus posé que ne semblait le demander sa jeunesse..., etc. (Boccace, *Origine, vita studj e costumi di Dante Alighieri.*)

(1) Abréviatif de Béatrice.

s'écria : *Ecce Deus fortior me ; veniens dominabitur mihi. L'esprit animal s'étonna beaucoup, et s'adressant principalement aux esprits de la vue*, dit : *Apparuit jàm beatitudo nostra.* Alors l'esprit naturel *se mit aussi à parler*, et il s'écria : *Heu! miser, quià frequenter impeditus ero deinceps.* Depuis ce moment l'amour devint tout-puissant sur Dante, et *lui ordonna* souvent de chercher à voir *celle qui, selon les expressions d'Homère, semblait plutôt la fille d'un dieu que d'un homme.* »

Neuf ans (le nombre neuf avait, selon le poète, une grande influence sur Béatrice) s'étaient écoulés depuis le temps où il l'avait vue pour la première fois, lorsqu'un jour, en passant près de lui vers la *neuvième heure*, elle le salua gracieusement. Cette marque d'attention cause à Dante un bonheur qu'il ne croit pouvoir être surpassé par rien, et pour se livrer en paix aux délicieuses sensations qu'il éprouve, il se retire dans sa chambre où bientôt il a une vision empreinte déjà de ce génie sombre et mystique qui devait créer *la Commedia.*

« Il me semblait, dit-il, que ma chambre était pleine d'un brouillard couleur de feu, au milieu duquel je remarquais un être d'un aspect effrayant à voir, et il paraissait si joyeux que c'était une chose étonnante, et il disait diverses choses que je ne pouvais toutes comprendre, mais parmi lesquelles je distinguais pourtant ces mots : *Ego dominus tuus.* Dans ses bras il me semblait voir dormir une personne dont la nudité était à peine cachée sous un drap sanglant, et ayant regardé attentivement, je connus que c'était la dame qui avait daigné me saluer le jour précédent. Celui qui la portait me semblait tenir dans une de ses mains quelque chose d'enflammé, et je crus qu'il me dit ces paroles : *Vide cor tuum.* Au bout de quelque temps, il me paraissait qu'il éveillait celle qui dormait, et l'engageait à manger ce qui lui brûlait dans la main, et elle mangeait avec crainte ; alors la joie de celui qui la portait ne tardait guère à se changer en un pleur amer, et en pleurant il ressaisissait la dame dans ses bras, et il me sembla qu'avec elle il s'en allait vers le ciel : ce qui me remplit d'une telle angoisse que mon sommeil n'y put résister, et que je m'éveillai, et je commençai à penser et je trouvai que l'heure pendant laquelle j'avais eu cette vision, avait

dû être la quatrième, et par conséquent la première des neuf dernières heures de la nuit. Pensant à ce qui m'était apparu, je résolus de l'apprendre à plusieurs, lesquels étaient alors fameux troubadours (*trovatori*), et comme je savais, moi-même, m'exprimer en vers, je me décidai à faire un sonnet, pour y saluer tous les fidèles de l'amour, et les prier de juger ma vision; je leur écrivis ce que j'avais vu dans mon sommeil, et fis alors ce sonnet :

« A chaque âme éprise, à chaque tendre cœur en présence de qui viendra ce sonnet, afin qu'ils me disent ce qu'ils en pensent, salut au nom de leur seigneur, c'est-à-dire de l'amour.

« Déjà un tiers du temps où les étoiles brillent était passé, quand l'amour m'apparut tout à coup sous un aspect dont le souvenir me donne horreur.

« L'amour me semblait joyeux; il tenait mon cœur dans une main, et dans ses bras portait ma dame endormie et enveloppée dans un drap.

« Puis il la réveillait, et de ce cœur brûlant il la nourrissait malgré sa terreur; ensuite je le voyais s'en aller en pleurant (1). »

Dante envoya ce sonnet à Cino da Pistoja, à Guido Cavalcanti qu'il appelle le premier de ses amis, et à un autre poète qui lui répondit comme on répondrait à un fou. Cet autre poète, qui se nommait aussi Dante, et qui était de Majano en Toscane, ne se doutait guère que le nom qu'il portait allait être éternisé par le jeune homme dont il venait de mépriser l'essai poétique (2).

Comme le dit M. Villemain, on peut retrouver dans *la Vita nuova* la vie de Florence à la fin du xiii.e siècle, et c'est maintenant à une scène d'amour au milieu d'une église que nous allons assister. Rien n'était plus commun au moyen-âge que ce mélange de galanterie et de religion. Le troubadour Bernard de Ventadour compare, dans une de ses poésies, les baisers de sa dame aux joies du paradis; Arnaud de Marveil renoncerait, pour obtenir les faveurs de la sienne, à la

---

(1) On peut lire le sonnet de Dante da Majano dans les *Opere di Dante Alighieri*, édition de Pasquali, T. II, p. 285.

(2) J'ai traduit Dante littéralement, suivant en cela l'exemple de M. Villemain.



vie éternelle; Arnaud Catalan fait le signe de la croix quand il est auprès de sa maîtresse, tant il est émerveillé de la voir; Pierre de Barjac et plusieurs autres, guéris de leur passion pour des femmes mariées, ne les quittent qu'après s'être fait délier de leurs serments par un prêtre. Guido da Cavalcanti, en allant en pèlerinage à Saint-Jacques en Galice, tombe amoureux d'une certaine Mandetta, qui devient la dame de ses pensées.

On aurait, si l'on voulait, des pages à remplir d'anecdotes du même genre, mais celles que je viens de citer suffiront pour expliquer plusieurs passages des œuvres de Dante. Revenons à *la Vita nuova*.

Un jour, dans une église, notre poète rencontra Béatrice, mais entre elle et lui se trouvait une autre dame, et comme il ne pensait qu'à l'une en semblant ne s'occuper que de l'autre, ses amis crurent que c'était de cette dernière qu'il était amoureux. Lui, désirant cacher sa véritable passion, loin d'écarter ces soupçons, chercha au contraire à les accréditer par plusieurs poésies; mais au bout de quelque temps, la dame qui servait d'égide à Béatrice ayant été forcée de s'absenter de Florence, Dante voulut continuer la même manœuvre, et feignit d'avoir une nouvelle maîtresse. Cette ruse lui réussit moins bien que la première; on commença à parler de lui d'une manière défavorable, et Béatrice l'ayant rencontré, ne lui rendit pas son salut. Très-sensible à ce signe de mécontentement, le poète tomba dans un profond désespoir, et eut une vision dans laquelle l'amour lui apparut et lui ordonna de se disculper, ce qu'il fit dans une ballade.

Pour bien comprendre le prix que Dante attachait aux moindres faveurs de la fille de Portinari, il faudrait lire en entier *la Vita nuova*, dont je ne veux donner ici qu'une courte analyse. Béatrice n'est plus pour lui une femme, c'est son salut, son bonheur, son ange. Quand il la voit, il sent qu'il devient meilleur, son âme ne conserve plus aucun sentiment haineux, et ce n'est pas seulement sur lui que la présence de cette jeune fille produit un tel effet: lorsqu'elle passe dans une rue, on court pour la voir; celui qui s'approche d'elle en reçoit une si vive impression, qu'il n'ose ni lever les yeux, ni répondre à son salut; beaucoup s'écrient: « Ce n'est pas une femme, c'est un des anges du ciel. » D'autres disent: « C'est

une merveille ! Béni soit le Seigneur qui peut faire des œuvres aussi parfaites ! » Personne, après l'avoir vue, ne peut exprimer la suave douceur qu'il ressent ; personne, après lui avoir parlé, ne peut avoir une mauvaise fin ; personne, après l'avoir admirée, ne peut s'empêcher de soupirer. Dante a résumé tous les prodiges opérés par Béatrice dans un sonnet que Parini regardait comme le plus tendre et le plus touchant dont puisse se vanter le Parnasse italien :

« Ma dame semble si modeste et si affable quand elle salue quelqu'un, que les langues deviennent muettes, et que les yeux n'osent point la regarder.

« Elle s'en va pleine d'humilité, en s'entendant louer, et il semble qu'elle soit venue sur la terre pour montrer un miracle (1).

« Elle se montre si gracieuse à qui la regarde, et donne par les yeux une douceur telle au cœur, que celui qui ne l'a pas ressentie ne peut la comprendre.

« Et il semble que de sa bouche s'exhale un esprit suave, plein d'amour, qui va disant à l'âme : soupire. »

Dante a encore développé l'idée qui fait le fond de ce sonnet dans plusieurs poésies, et entre autres dans une *canzone* qui justifie les éloges que cette sorte de composition lui valut de Lionardo Bruni (2). Malgré sa beauté, je ne traduirai pas cette *canzone*, car elle n'offrirait que la répétition des citations qui précèdent ; mais je vais raconter l'occasion qui en donna l'idée au poète. Ayant été conduit à une noce par un de ses amis, il se sent soudainement pris d'un tremblement terrible ; il lève les yeux : Béatrice est là ; la sensation qu'il a éprouvée lui est expliquée. Cependant un tel trouble a révélé quel est l'objet réel de son culte, et un jour une dame lui ayant de-

---

(1) Cette idée a été ainsi reproduite par Pétrarque :

In qual parte del ciel, in quale idea
Era l'esempio, onde natura tolse
Quel bel viso leggiadro, in ch'ella volse
Mostrar quaggiù, quanto lassù potea ?
*In vita di M. Laura*, *son.* CVIII.

(2) Le canzone sue sono perfette e limate e leggiadre, e piene d'alte sentenze e tutte hanno generosi cominciamenti.

mandé pourquoi il aimait une femme dont il n'osait soutenir les regards, il répondit que son bonheur était d'obtenir un salut d'elle, et que ce salut lui ayant été refusé, il lui suffisait de la chanter. Cette conversation fut suivie de la *canzone* dont nous parlions tout à l'heure, et qui commence par ce vers :

Donne, ch'avete intelletto d'amore.

Il y avait peu de temps qu'il l'avait terminée, lorsque Folco Portinari mourut. Le chagrin que cette perte causa à Béatrice fut vivement partagé par son amant, qui bientôt tomba lui même malade (1). « Le neuvième jour, dit-il, me sentant des douleurs presque intolérables, il me vint une pensée sur ma dame, et après m'en être occupé quelque temps, je me remis à réfléchir sur ma faible vie, et voyant combien la durée en était incertaine, quand bien même je serais en santé, je commençais à me désespérer d'une si grande misère, et je me disais en soupirant : il faudra qu'un jour la belle Béatrice meure aussi. Et alors je fus saisi d'un si fort égarement que je fermai les yeux, et je commençai à m'agiter comme une personne frénétique et à imaginer de cette manière. Au commencement de la vision que créa ma fantaisie, il m'apparut des femmes les cheveux en désordre, qui me disaient : tu mourras aussi. Et après ces femmes, vinrent d'autres femmes, horribles à voir, qui me disaient : tu es mort. Alors mon esprit se troubla tellement que j'en vins à ne plus savoir où j'étais, et il me semblait voir marcher des femmes échevelées, pleurantes et merveilleusement tristes ; et il me semblait voir le soleil s'obscurcir, et les étoiles se montraient d'une couleur qui me faisait juger qu'elles pleuraient, et la terre tremblait. M'étonnant de ces apparitions, et rempli de terreur, j'imaginai qu'un ami me venait dire : tu ne sais pas, ton admirable dame est partie de ce siècle. Alors je commençai à pleurer bien douloureusement, et ces pleurs n'étaient pas une illusion ; mais je pleurai avec mes yeux, les baignant de véritables larmes. Je crus regarder le ciel, et je crus voir une multitude d'anges qui y remontaient, et qui étaient précédés par une

(1) Dans les *Consolations*, M. de Sainte-Beuve a traduit en beaux vers cette vision, qui dans le texte italien est en prose.



légère vapeur très-blanche, et il me semblait que ces anges chantaient glorieusement, et les paroles de leur chant me semblaient être celles-ci : *Hosanna in excelsis;* alors je crus que le cœur où était tant d'amour me dit : cela est vrai, votre dame est morte. Et il me paraissait que j'allais voir le corps dans lequel avait été cette noble et heureuse âme. Et mon illusion fut si forte qu'elle me montra le corps de ma dame, et il me semblait que des femmes lui couvraient la tête d'un voile blanc, et sa figure était pleine de tant d'humilité qu'elle semblait dire : je vois le principe de la paix. En ce moment j'eus une si grande tristesse que j'appelai la mort en lui disant : Douce mort, viens à moi, ne me sois pas cruelle, tu dois être aimable après avoir été dans le corps de ma dame (1) ; viens à moi qui te désire tant, et qui, tu le vois, porte déjà tes couleurs. Après avoir vu remplir les douloureux devoirs qu'on rend à ceux qui ne sont plus, il me semblait que je retournais dans ma chambre, et si forte était ma vision que je m'écriai à haute voix et en pleurant : O belle âme ! qu'il est heureux celui qui te voit ! »

Dans cet instant, les femmes qui veillaient Dante s'apercevant de son agitation, le réveillèrent et lui demandèrent quel avait été son rêve ; il le leur raconta, et en fit, quand il fut rétabli, le sujet d'une *canzone*, l'une des meilleures, dit Ginguené, de celles qu'il a encadrées dans *la Vita nuova.*

Bientôt le poète eut encore une espèce d'hallucination où l'on remarque ce bizarre mélange du sacré et du profane. L'amour lui apparut, il avait l'air joyeux ; une dame d'une rare beauté qui était aimée de Guido Cavalcante le suivait ; elle s'appelait *Giovana* (Jeanne), mais quelques-uns la nommaient aussi *Primavera ;* derrière elle marchait Béatrice. L'amour dit à Dante, en lui désignant la première des deux dames, que c'était parce qu'elle précédait la fille de Portinari, qu'il lui avait fait donner le nom de *Primavera*, c'est-à-dire, elle viendra d'abord (*prima verra*), mais que du reste son autre nom avait la même signification, puisqu'il avait appartenu à ce Jean qui

---

(1) M. Villemain qui a cité cette vision dans son cours de littérature, n'a pas traduit cette pensée.

précéda la vraie lumière, en disant : *Ego vox clamans in deserto : parate viam Domini.*

Cette idée de comparer Béatrice au Christ est tout à fait dans la manière du moyen-âge. Mais ce n'est pas encore ici que Dante donne le plus curieux exemple de l'étrange goût de cette époque. Il perdit sa bien-aimée Béatrice ; on s'attendrait à ce qu'il va la pleurer avec une grande et véritable douleur, qu'il va avoir vision sur vision ; mais non : il s'occupe seulement à montrer l'influence que le nombre neuf eut sur la destinée de celle qu'il aimait, et il se complaît à expliquer la pensée la plus singulière que l'on puisse imaginer. « Le nombre trois, dit-il, est la racine du nombre neuf, parce que sans le secours d'aucun autre nombre, et multiplié par lui-même, il donne neuf ; car nous voyons clairement que trois fois trois font neuf. Donc, si trois est le facteur de neuf, le facteur des miracles est trois, c'est-à-dire le Père, le Fils et le Saint-Esprit, lesquels sont trois personnes en une seule. Il me semble donc que le nombre neuf a présidé à la vie de cette dame, pour donner à entendre qu'elle était *un neuf*, c'est-à-dire un miracle dont la racine est l'admirable trinité. Quelqu'un de plus instruit trouverait peut-être là des raisons plus subtiles, mais ce que je viens de dire est ce que j'y vois de plus clair et ce qui me plaît le plus. »

Dante ne se contenta pas d'expliquer que Béatrice était un miracle, il voulut encore faire partager sa douleur à tous *les princes de la terre*, et leur écrivit une lettre latine qui s'est perdue, mais dont le commencement : *Quomodò sola sedet*, etc., était emprunté à Jérémie. Puis il composa une *canzone* où il y a beaucoup de sensibilité et de naturel ; il y peint d'abord son désespoir, et se souvenant que pendant que Béatrice vivait, il aimait à s'en entretenir avec les dames, il ne veut point en parler à d'autres qu'à elles. « Béatrice, leur dit-il, s'en est allée dans les cieux, dans le royaume où les anges jouissent de la paix éternelle, mais ses vertus seules causèrent sa mort : Dieu l'a appelée à lui, parce que le monde n'était pas digne de la posséder. »

Ce début est écrit à la manière de Pétrarque ; mais la ressemblance entre les deux poètes devient encore plus frappante dans les vers suivants :

« ..... Souvent en pensant à la mort, j'en éprouve un désir si

doux que la couleur de mon visage en change, et quand l'image de Béatrice se retrace à mon esprit, je sens des angoisses si grandes que je frissonne et deviens tel que, par honte, je m'éloigne des hommes. Ensuite, seul avec ma douleur, je pleure, j'appelle Béatrice, je m'écrie : tu es donc morte ! et en prononçant son nom, je me calme.

« Quelle a été ma vie depuis que ma dame a quitté ce monde? Il n'est pas de langue qui le sache exprimer, et c'est pour cela que, quand je le voudrais, je ne pourrais vous le dire.

« A présent, ma triste *canzone*, va en pleurs retrouver les dames et les jeunes filles, à qui tes sœurs portaient jadis la joie. Va, fille de la tristesse, va, inconsolée, les rejoindre! »

Plusieurs autres poésies suivirent cette *canzone*, mais au bout de quelque temps, Dante fut sur le point de se laisser aller à une nouvelle passion. Enfin le souvenir de Béatrice finit par triompher de cet amour naissant, et il recommença à la chanter; puis, mécontent de ne pouvoir la célébrer autant qu'elle lui semblait le mériter, il résolut de n'en plus rien dire jusqu'à ce qu'il se sentit mieux inspiré. « S'il plaît à Dieu, dit-il, en terminant *la Vita nuova*, que ma vie dure encore quelques années, j'espère raconter de ma dame ce qui ne fut jamais dit de personne. Et puis que ce soit la volonté de celui qui est le sire de la courtoisie (1), que mon âme aille admirer la gloire de sa dame, c'est-à-dire de cette Béatrice, laquelle contemple glorieusement celui qui est *per omnia sæcula benedictus*. »

C'est ainsi qu'en finissant son premier ouvrage, Dante semble déjà promettre *la Divina Commedia*. Mais lorsqu'il entreprendra ce triple poème, dans lequel il prodiguera encore la bizarrerie, l'amour seul ne l'inspirera plus; de violentes passions politiques auront agité son âme, et les douleurs qu'il aura éprouvées lui donneront assez de force pour faire parler *Ugolin*, en même temps que le souvenir de Béatrice lui apprendra comment doit s'exprimer *Françoise de Rimini*.

THÉODORE DE PUYMAIGRE.

---

(1) *Sire della cortesia*, hébraïsme employé au lieu de *sire cortese*, sire courtois, roi bon.

# UN PÈRE.

Et ils devinrent la pâture des poissons.
*La Bible.*

C'était un beau vieillard, vieux d'un siècle environ,
D'une main soutenu sur son frêle aviron,
Et de l'autre immobile, appuyé sur sa hanche;
Sa barbe était pendante, et sa tête était blanche.
A ses yeux larges, noirs, pleins de regards de feu,
Semblant plutôt la nuit deux étoiles de Dieu;
A ses poses souvent nonchalantes, dormeuses;
A ses jambes encor, pendantes, paresseuses;
A sa vibrante voix, à son noble maintien,
On reconnaissait bien un bouillant Italien.
C'était un Vénitien, et dans son âme fière,
Il maudissait tout bas, de sa chanson altière,
Et le prince orgueilleux, et le beau chevalier.
Il fallait vivre! — Ainsi chantait le gondolier:

Beaux chevaliers de Venise la folle,
Venez, venez dans ma blanche gondole ;
Au loin déjà la nuit
Vient, et couvre sans bruit
La vague parfumée
Dont la rive est baignée.
Venez, soyez heureux !
La douce et blonde étoile
Vous regarde sans voile ;
Venez, venez, beaux amoureux !

Venez, venez, enfants, car ma nacelle
Ne vit jamais une amante cruelle ;
Le bonheur vous attend,
Jamais il ne descend ;
Ma gondole est muette,
Et rapide, et coquette.
Venez, soyez heureux !
Aux doux amours propice,
Oui, discrète, elle glisse ;
Venez, venez, beaux amoureux !

Venez, venez, du golfe c'est la reine.
Des eaux chérie en belle souveraine,
Elle passe, et les flots
Lui disent de doux mots.
La brise de la nue
En chantant la salue ;
Venez, soyez heureux !
Déjà la nuit s'avance,
Et l'onde se balance ;
Venez, venez, beaux amoureux !

## II.

Tout se taisait au rivage;
Seul , bien bas, au flot voisin
L'alcyon au blanc plumage
Chantait; — puis dans le lointain
La brise encor à l'étoile
Parlait. —En pliant sa voile,
Ainsi priait le gondolier :

Ma fille et ma gondole,
Oui, c'est là tout mon bien;
C'est là ma seule idole!
Après vous, il n'est rien!

Ma divine madone,
Veille bien sur leurs jours!
Oh! ma belle patronne!
Ma fille, mes amours.

Cache-la bien , ma sainte,
Au lâche séducteur,
Et que jamais atteinte
D'un seul regard trompeur,

Tu la gardes sans cesse,
Ange digne des cieux,
Digne de ma tendresse,
Blanche et pure à mes yeux.

Chevaliers de Venise,
Craignez qu'un mauvais sort
Près d'elle ne conduise
Vos pas! — Oui, c'est la mort!

III.

Vint soudain sur la rive
Un jeune homme — à son bras
Une belle, pensive,
Et parfois parlant bas,
Se penchant nonchalante:
Bel ange au voile noir!
Qui, le cœur plein d'espoir,
S'en allait confiante!
Alors le gondolier,
Chanta sa barcarole.
Séduits par sa parole,
Entrent bientôt dans sa gondole
L'amante et son beau chevalier.

IV.

Tout se taisait au rivage;
Seul, bien bas, au flot voisin
L'alcyon au blanc plumage
Chantait; — puis dans le lointain,
La douce brise à l'étoile
Parlait. — Caché sous la voile,
Oubliant le gondolier,
Ainsi disait le chevalier:

Par la brise amassée
Dans le sein d'une fleur,
La perle de rosée
Scintille avec douceur ;
Pour moi, plus doux ton regard étincelle !
Encore un regard, oh ! ma belle !
Encore un regard de bonheur !

Quand au loin dans la plaine
Et les bois d'alentour,
Heureux, je me promène
Au matin d'un beau jour,
Moins doux que toi j'ai vu sourire aurore !
Oh ! ma belle, un sourire encore !
Encore un sourire d'amour.

Quand partout le silence
Nous arrive des cieux,
Et que la nuit commence,
Le rossignol joyeux,
Moins suave que toi, chante ; oh ! ma belle !
Oh ! chante à ton amant fidèle
Encore un chant délicieux !

V.

Tout se taisait au rivage ;
Seul, bien bas, au flot voisin
L'alcyon au blanc plumage
Chantait. — Puis dans le lointain
La douce brise à l'étoile

Parlait. — Caché sous la voile,
Oubliant le chevalier,
Ainsi priait le gondolier :

Ma fille et ma gondole,
Oh ! c'est là mon seul bien;
C'est là ma seule idole !
Après vous, il n'est rien.

Ma divine madone,
Veille bien sur leurs jours !
Oh ! ma belle patronne !
Ma fille, mes amours.

Cache-la bien, ma sainte,
Au lâche séducteur,
Et que jamais atteinte
D'un seul regard trompeur,

Tu la gardes sans cesse,
Ange digne des cieux,
Digne de ma tendresse,
Blanche et pure à mes yeux.

Chevaliers de Venise,
Craignez qu'un mauvais sort
Près d'elle ne conduise
Vos pas ! — Oui, c'est la mort !

A ces mots sous la voile un cri se fit entendre,
Un cri de désespoir qui vibra dans la nuit !
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Et puis on entendit une voix faible et tendre
Qui répétait : mon père ! hélas ! grâce pour lui !
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

VI.

Tout se taisait au rivage ;
Seul, bien bas, au flot voisin
L'alcyon au blanc plumage
Chantait ; — puis dans le lointain
La brise encore à l'étoile
Parlait. — Hélas ! sous la voile
Plus ne priait le gondolier,
Plus ne chantait le chevalier.

VII.

Le matin, on vit de la rive
Une gondole qui passait ;
Elle était vide, et la brise plaintive
En vain sur les bords la poussait :
C'est qu'il manquait à la ville
Une belle jeune fille,
Au rivage un vieux gondolier,
A la cour un beau chevalier.

A. MAURICE.

Le 15 Juin 1838.

# COMPTE-RENDU

## DES SÉANCES

# DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NATURELLE.

### JUIN ET JUILLET.

---

### *Juin* 1838.

M. Victor Simon présente deux fragments d'os trouvés dans la carrière de sable près de Montigny, à l'endroit où un grand os d'éléphant a été découvert en 1835. M. Simon pense qu'ils ont appartenu aussi à un éléphant.

M. Lasaulce lit quelques considérations sur les ravages que les chenilles ont faits cette année dans les environs de Metz, et sur un genre d'insectes (les *Calosomes*) qui d'un autre côté font une grande destruction de ces chenilles. Il appelle l'attention des habitants des campagnes sur ce genre et sur les *Carabes*, que l'on connaît vulgairement sous le nom de *Cheval du bon Dieu*, et les engage à ménager ces insectes utiles, que l'on écrase ordinairement quand on les rencontre.

M. Lejeune fait une communication relative aux vallées elliptiques et fermées que l'on remarque souvent dans les montagnes du Jura; il cite l'opinion de M. Thirria qui attribue la formation de ces vallées à des ruptures de couches survenues aux points où les assises jurassiques, déjà presque entièrement consolidées, n'ont pu se prêter à toute l'extension que les soulèvements qui ont produit le relief du Jura tendaient à leur imprimer.

M. Lejeune communique ensuite plusieurs roches et fossiles qu'il a recueillis dans les argiles feuilletées de la route de Lorry. Ce sont des *Placunes*, des *Bélemnites*, et des empreintes d'*Ammonites*. M. Joba fait hommage à la société d'une vertèbre d'*Ichthyosaure* venant de la même localité.

MM. de Nicéville et Fournel présentent une notice sur l'*Alucite granelle*, insecte qui a causé de grands ravages dans les magasins de blé des subsistances militaires de Metz. Ils signalent un fait qui leur a paru nouveau, c'est que la larve de cet insecte, lorsqu'elle est chassée des grains, se réfugie dans les bois de charpente qu'elle réduit à l'état presque complet de vermoulure, y passe l'hiver et y subit toutes ses métamorphoses.

M. Reverchon fait connaître une *Galène* en petits cristaux disséminés dans le minerai de fer de Creutzwald, dans le terrain des grès des Vosges, et du quartz blanc de la même localité.

## *Juillet* 1838.

M. Bedford adresse à la société, par l'intermédiaire de M. Rodolphe, deux beaux échantillons de houille compacte d'Écosse.

M. le général de Résimont, membre correspondant, présent à cette séance, fait hommage de plusieurs minéraux de la Russie, parmi lesquels on remarque un magnifique échantillon de *Chromate de plomb cristallisé* de Sibérie, une *topaze enfumée* des monts Ourals, un morceau d'*Iridium* et une *Idocrase* de la Sibérie orientale. Ces échantillons sont déposés au cabinet de la ville.

M. le docteur de Résimont lit une note sur une tête d'agneau monstre, tirée de l'utérus de sa mère.

M. Lasaulce présente deux espèces d'insectes, nouvelles pour la Faune de la Moselle : ce sont le *Callistus lunatus*, des environs de Vallières, et le *Mutilla europæa*, trouvé sur le chemin de Woippy.

M. Rodolphe fait aussi une communication relative à deux espèces de lépidoptères qu'il a observées sur le chemin du polygone et dans la cour de sa maison, à Metz : ce sont la *Lithosie quadrille* et la *Lithosie aplanie*.

M. Terquem rend compte d'une excursion qu'il vient de faire dans le département du Bas-Rhin, près de Niederbronn. Il offre à la société plusieurs échantillons de roches et de minéraux qui manquaient à sa collection géologique.

M. Victor Simon explique la formation du calcaire oolithique, à l'aide d'un échantillon dont tous les grains montrent le noyau central autour duquel s'est déposée la concrétion calcaire formant les oolithes.

M. Holandre présente une caisse de roches et de minéraux arrivée récemment de la Sicile, et envoyée à la société par M. Carmelo Maravigna, membre correspondant et professeur de chimie à Catane. Ce bel envoi, qui a été déposé dans la collection de la ville, se compose de cinquante-cinq échantillons, dont plusieurs offrent des cristallisations magnifiques de *Strontiane sulfatée*, d'*Analcime*, de *Pyroxène*, de *Thompsonite*, etc., etc., et quelques cr istaux isolés de *Soufre natif*, de différentes formes.

# SOCIÉTÉ DES SCIENCES MÉDICALES

## DU

## DÉPARTEMENT DE LA MOSELLE.

Depuis les derniers détails donnés par l'*Austrasie* sur les travaux de cette société, elle s'est réunie en comité central de vaccine, sous la présidence de M. le préfet, pour proclamer les noms des vaccinateurs jugés dignes de récompense, et aviser aux moyens de rendre la petite-vérole de moins en moins fréquente. MM. Désoudin et Terquem ont lu chacun un rapport sur les vaccinations opérées en 1836 et 1837 dans le département de la Moselle; M. Pascal a fait un rapport sur le mode de curage le plus favorable à la désinfection des fossés de la ville; MM. Bégin, Fristo, Hénot, Willaume, ont lu divers rapports sur des ouvrages ou mémoires adressés à la société; enfin, MM. Magistel et Dufourg ont été reçus membres correspondants.

### QUESTIONS DE PRIX PROPOSÉES POUR 1839.

1.°

Faire l'analyse chimique des eaux de la ville de Metz, et exposer leur influence sur la santé des habitants.

PROGRAMME DE LA QUESTION PROPOSÉE.

La société désire que les concurrents fassent l'analyse chimique,

1.° Des eaux de la Moselle et de la Seille, dans les divers points de leur cours dans Metz, et à l'entrée comme à la sortie de cette ville;

2.° Des eaux des fontaines de la ville, prises à leur source, dans leur trajet pour venir à la ville, et dans les diverses parties de leur parcours dans celle-ci, comme aux fontaines elles-mêmes;

3.° Enfin, de celles des divers puits, citernes, réservoirs existants dans les divers quartiers de la ville, et servant soit aux usages culinaires, soit aux usages industriels de la cité.

Dans l'exposé de l'influence des eaux sur la santé des habitants, la société demande qu'il soit fait un examen des différents faits locaux,

historiques ou actuels ayant trait à cette influence ; comme aussi que les moyens jugés avantageux pour parer aux inconvénients reconnus, s'il y en a, soient succinctement, mais clairement indiqués.

La société décernera une médaille du prix de 300 francs au mémoire qui aura résolu cette question.

**2.°**

*Questions pour la solution desquelles la Société propose des médailles d'honneur ou l'un de ses titres.*

1.° Statistique des eaux minérales du département de la Moselle. Indiquer celles qui sont susceptibles d'être plus convenablement utilisées ; quelles sont les dispositions locales qui rendraient ces dernières d'un usage médical facile et peu dispendieux.

2.° Histoire médicale et administrative de l'épidémie de typhus de 1814, dans le département de la Moselle.

3.° Quels étaient les caractères de la plique qui a souvent régné dans le canton de Bitche? Dans quelles circonstances hygiéniques cette affection naissait-elle? Indiquer les points de similitude et les différences qui pouvaient exister entre elle et la plique polonaise? Cette affection, notée par Richard de Hautesierck, dans son ouvrage publié en 1776, et dans le Journal de médecine de 1762, s'est-elle reproduite depuis cette époque?

4.° Histoire des épizooties du département de la Moselle.

5.° De la propreté en général par rapport à la santé, et en particulier, de la propreté de la ville de Metz, et de son influence sur les habitants.

6.° Influence hygiénique du système de latrines adopté à Metz. Y aurait-il à cet égard des améliorations à apporter?

7.° Quelle est l'influence hygiénique des dépôts de matières végétales et animales existant spécialement dans les communes rurales?

8.° Statistique des diverses industries de Metz, et influences hygiéniques de ces industries relativement à ceux qui les exercent et aux habitants de la ville.

Les mémoires doivent être adressés, dans les formes voulues, à M. Maréchal (Félix), secrétaire de la société.

# CHRONIQUE.

Des fouilles faites à Rouen et dirigées par M. A. Deville ont amené une découverte archéologique de la plus haute importance. On a trouvé sous le pavé du sanctuaire de la cathédrale, à deux pieds de profondeur, la statue qui décorait le tombeau de Richard Cœur-de-Lion, et la boite qui contient le cœur de ce duc de Normandie.

Cette statue est d'une conservation parfaite; elle est longue de six pieds et demi. Richard Cœur-de-Lion y est représenté étendu sur son tombeau, ayant les pieds appuyés sur un lion couché. Cette statue a été trouvée au côté gauche de l'autel, à la place même qu'occupait le tombeau de Richard.

Si l'on en croit la chronique de Normandie, ce tombeau était entouré d'une grille d'argent, qui fut vendue au milieu du XIII.e siècle pour contribuer à payer la rançon de saint Louis. — Le tombeau de Richard Cœur-de-Lion va être rétabli dans la chapelle de la Vierge, à côté de celui des deux Amboise, en face de ceux des deux Brézé, que M. Ubandi vient de réparer d'une manière si admirable.

— Une autre intéressante découverte archéologique vient d'être faite à Paris, rue des Bourdonnais. Des ouvriers occupés à réparer la façade supérieure du monument gothique connu sous le nom d'hôtel de la Trémouille ont *déplâtré* trois médaillons sculptés dans la pierre, et du travail le plus naïvement précieux; ces médaillons sont d'une conservation parfaite. L'un d'eux représente Philippe, duc de Touraine et d'Orléans, second fils de Philippe de Valois et frère du roi Jean.

— On vient de découvrir à Margate (Angleterre) une immense grotte creusée vers le temps de l'heptarchie. Cette découverte paraît devoir jeter quelque jour sur les habitudes des Saxons. Une affaire meurtrière et décisive a eu lieu sur cet emplacement entre les Saxons et les Danois. A plusieurs reprises, il a été découvert, dans la plaine qui avoisine la grotte, des quantités considérables d'ossements ré-

duits en poussière ; des squelettes entiers avaient même été conservés. On a trouvé des armures de cette même époque. La grotte s'étend à une grande distance sous une colline ; des promenades, des chambres, des passages nombreux y sont tracés, et les voûtes sont chargées d'inscriptions curieuses. Ce travail a dû être fait à la lueur des torches. La découverte de la grotte a été due à une excavation dans une propriété située au-dessus.

# RELATION D'UN VOYAGE

# DE METZ A JÉRUSALEM,

## ENTREPRIS EN 1395

PAR

## QUATRE CHEVALIERS MESSINS (1).

*In nomine Domini. Amen.*

Nous partîmes de Metz le 16.ᵉ jour du mois de juillet de l'an 1395 pour aller en pélerinage au saint sépulcre de Jérusalem, au mont Sinaï, où gît une partie du corps de madame sainte Catherine, vierge, et visiter les monastères de saint Paul et de saint Antoine, ermites, au désert d'Égypte.

(1) Ce voyage est extrait des manuscrits de la bibliothèque de Metz. Pour le faire connaître à nos lecteurs, il a bien fallu nous résoudre à le franciser; mais nous nous sommes efforcé de lui conserver sa naïveté première, ses constructions de phrases, et bon nombre de ses vieux mots.

Nous nous rendîmes par terre à Alexandrie-la-Paille, où nous prîmes un bulletin pour traverser les terres du duc de Milan, comte de Vertus. D'Alexandrie nous allâmes à Padoue, où nous nous embarquâmes pour Venise. Nous arrivâmes le 4.e jour d'août dans cette belle et notable cité qui est remplie de somptueuses églises, en lesquelles il nous fut montré maintes précieuses reliques.

Le vendredi 13.e d'août, nous allâmes à Padoue pour assister à un combat en champ clos que le seigneur de Boucicault devait soutenir contre le seigneur Galéas de Mantoue. Déjà les deux champions étaient en présence, *moult noblement appareillés*, quand messeigneurs de Padoue et de Mantoue parvinrent à les accommoder. De retour à Venise, nous prîmes nos dispositions pour notre embarquement. Nous touchâmes d'abord à Pola, ville de la seigneurie de Venise, qui fut démantelée au temps de la guerre des Génois. En dehors de cette cité est une très-belle fontaine d'eau douce, devant laquelle est un grand bâtiment qu'on nomme dans le pays le palais de Roland. Il était jadis, dit-on, fort beau et décoré avec beaucoup de richesse. De Pola nous nous rendîmes en six jours à Corfou, et le 19.e jour de septembre nous prîmes terre à Rhodes. L'île de Rhodes est belle, bonne, bien habitée et très-délectable. Elle produit de l'excellent vin et de l'excellent blé; on y trouve de la très-bonne eau et de très-beaux jardins. La cité (de Rhodes) est bien bâtie, bien fermée, et défendue par un château merveilleusement grand et fort, dans lequel demeurent les frères de l'hôpital. En leur église, dédiée à monseigneur saint Jean-Baptiste, il nous fut montré une croix d'airain faite avec le bassin dans lequel N. S. J.-C lava les pieds à ses apôtres, le bras de saint Georges et *un moult noble drap* ouvré en fin or par sainte Hélène elle-même. Nous partîmes de Rhodes le 20 dudit mois de septembre, nous passâmes devant le Châ-

teau-Rouge, et nous abordâmes le 24 à Baruch (Beyrouth), qui est une belle cité distante d'une lieue de l'endroit où saint Georges occit le serpent auquel on livrait tous les jours une jeune fille à dévorer. Sainte Hélène a fait ériger sur l'emplacement du combat une chapelle qu'elle a gratifiée de cinq petites tablettes en marbre blanc qui ont la vertu de guérir les pélerins de la fièvre. A une demi-lieue de cette chapelle est la terrasse sur laquelle était enchaînée la jeune fille que saint Georges sauva de la dent du serpent, et en face est l'olivier auquel il attacha son cheval quand il vint parler à la pauvre jeune fille. On trouve à Baruch une église dédiée à ce héros, une fontaine qu'il fit jaillir d'un coup de sa lance, et une chapelle sous l'invocation de sainte Barbe. On y montre la pierre sur laquelle elle eut la tête tranchée : cette pierre est encore colorée de son sang, quelque effort qu'on ait fait pour l'effacer.

De Baruch nous allâmes à Jasphe (Yapha), qui est maintenant une ville déshabitée. On y voit une chapelle tenue peu proprement, et bâtie sur la place où saint Pierre avait coutume de sermonner le peuple. De Jasphe nous nous rendîmes à Rama, patrie du bon Joseph d'Arimathie, qui mit au sépulcre le précieux corps de N. S. J.-C. Près de cette cité est le lieu où saint Georges fut décollé, et la petite ville d'Emmaüs où Notre Seigneur apparut à ses disciples le lendemain de sa résurrection. Nous en partîmes le lundi 2 octobre, et nous arrivâmes le jour même à l'heure de vêpres aux portes de Jérusalem. Le lieutenant du soudan nous ayant envoyé la permission de passer outre, nous vînmes tous loger à l'hôpital, où il est maintenant d'usage que les pélerins soient hébergés.

Le lendemain, mardi 3 octobre, le gardien de la sainte église, qui est une *moult honête personne*, vint nous prendre trois heures avant le jour, pour nous mener faire la *sainte*

*Sairche* (1), instituée par le pape saint Sylvestre, à la prière de sainte Hélène et de saint Constantin son fils, empereur de Constantinople.

Le gardien nous conduisit d'abord devant l'église du Saint-Sépulcre, en la place où N. S. J.-C. reprit sa croix de Simon qui l'avait aidé à la porter. On y montre une pierre d'un pied et demi sur laquelle a reposé la vraie croix quand Notre Seigneur s'en chargea de nouveau. De là nous allâmes en une rue que suivit Notre Seigneur quand on le menait crucifier; nous y vîmes le lieu où la croix fut donnée à Simon, et celui où Notre Seigneur dit aux femmes de Jérusalem qui pleuraient : *Ne pleurez pas sur moi*, *mais pleurez sur vous et sur vos enfants.* A droite, dans la même rue, est la maison à grande montée de degrés, dans laquelle se rendit la glorieuse Vierge Marie pour voir encore une fois son cher fils; car il y avait une si grande foule de peuple quand on le menait à la mort, qu'elle ne pouvait en approcher. Cette maison est aujourd'hui inhabitée. Plus bas est celle où ladite précieuse Vierge Marie allait à l'école, et la place où elle tomba pâmée quand elle apprit le supplice de son cher fils. A gauche, toujours dans la même rue, est la maison de Pilate, dans laquelle N. S. J.-C. fut faussement accusé et jugé. On ne peut entrer dans cette maison, toutes les ouvertures en étant murées. A droite est l'hôtel du roi Hérode, devant lequel N. S. J.-C. fut mené par le commandement de Pilate, et revêtu de l'habit blanc des fous.

En dehors de la ville, sur la droite, est le chemin qui a nom de *piscina probatiqua*, là où Notre Seigneur dit au paralytique : *Tolle grabatum tuum et ambula.* A partir de

(1) Sainte promenade (recherche des lieux saints) à laquelle le pape Sylvestre a attaché de grandes indulgences.

ce lieu, sur la gauche, est la place où saint Étienne fut lapidé, et la roche où Saul (depuis l'apôtre saint Paul) présida au martyre du saint diacre.

Près de là nous fut montré le lieu d'où fut tiré le fût de la vraie croix, qui, avant de devenir l'instrument du supplice de N. S. J.-C., servait de pont sur le petit torrent du Cédron, dans la vallée de Josaphat, où, selon les saintes Écritures, sera tenu le jugement dernier. — Après avoir marché quelque temps sur la gauche, nous arrivâmes à une grande place sur laquelle une belle fontaine coule devant la *grotte la plus dévote que je vis oncques mais*, *c'est à savoir* le digne sépulcre de la précieuse Vierge Marie. A quinze pieds de cette dévote grotte est la caverne où N. S. J.-C. sua sang et eau aux approches de la mort, et cria à son père : *Pater, si possibile est.* Un peu au dessous est le lieu où Notre Seigneur, après avoir prié son père, trouva les apôtres endormis et leur dit : *Ne dormez pas, car l'heure est proche.* A gauche est le jardin où Notre Seigneur, après avoir reçu le baiser de Judas, fut pris et lié. A l'un des bouts du jardin est le lieu où saint Pierre coupa l'oreille à Malchus, et reçut de son maître cette admonestation : *Mitte gladium in vaginam*, etc. En montant vers le mont Galilée, nous vîmes une grosse pierre sur laquelle la *doulce Vierge Marie* avait coutume de se reposer après l'assomption de son cher fils N. S. J.-C., et la place où l'ange apporta à la noble dame la palme de son trépassement. Du sommet dudit Galilée, sur lequel N. S. J.-C. apparut à ses disciples après sa glorieuse résurrection, on aperçoit en plein le temple de Salomon, dans lequel dix mille lampes en airain brûlent constamment. Il renferme trente-deux places saintes, que les Sarrasins ont interdites à la visitation des chrétiens. De là nous nous rendîmes au mont des Olives, sur lequel sainte Hélène a fait bâtir une très-grande et très-belle église, autour d'une petite chapelle

ronde, qui renferme l'empreinte que les pieds de Notre Seigneur laissèrent sur la terre le jour de sa glorieuse ascension au ciel. La voûte de cette petite chapelle est demeurée ouverte à l'endroit où Notre Seigneur s'éleva vers Dieu, son père. Au-dessous dudit mont des Olives est le lieu où les saints apôtres composèrent le *Credo,* celui où Notre Seigneur fit le *Pater noster*, la place où Notre Dame fut long-temps en oraison pour son cher fils; on y voit un très-beau monument en pierres taillées, qu'on dit être le tombeau du fils de David, qui avait nom d'Absalon, et fut le plus beau jeune homme de son temps. A gauche est une chapelle dédiée à sainte Marie, et la sépulture de saint Jacques le Mineur, évêque de Jérusalem. Au même lieu dont je parle, était la demeure de messire saint Jacques, près duquel la précieuse Vierge Marie avait usage de venir prendre conseil et reconfort. Cette place est en assez bonne prospérité et peu éloignée du val de Josaphat. De là nous fûmes à Bethphagé où N. S. J.-C. monta sur l'âne le jour de Pâques fleuries. Près de Bethphagé est la porte dorée qui est toujours close, et peu éloignée du temple de Salomon, lequel, à en juger par l'extérieur, doit être une chose très-belle et très-notable à voir. Notre truchement nous a juré qu'on y comptait trente-six mille lampes, dont vingt-deux mille sont toujours allumées, et que les trente-six mille l'étaient deux fois l'an.

Au-delà de la montagne de Bethphagé, sur la droite, est la fontaine en laquelle la glorieuse Vierge Marie avait coutume de laver les vêtements de son cher fils; aussi les Sarrasins l'appellent-ils la fontaine Notre-Dame. Un peu plus bas est une autre fontaine qui a nom *Natatoire Silot* (piscine de Siloée), devant laquelle Notre Seigneur guérit un aveugle-né. Plus loin est une grosse pierre, en forme de pilier, sur laquelle les Juifs scièrent en deux le corps du prophète Isaïe, pour avoir prêché la divine incarnation de

N. S. J.-C. Cette pierre est proche d'une caverne assez étrange, en laquelle les apôtres se cachèrent après l'arrestation de Notre Seigneur, et non loin du champ nommé dans l'Écriture *Haceldama*, c'est-à-dire *Champ du Sang*, parce qu'il fut acheté du prix des 30 deniers dont Judas vendit son divin maître. En ce champ sont enterrés, dit-on, les corps de Judas Machabée et de ses frères; il sert aussi de sépulture aux pélerins chrétiens qui meurent en la sainte terre de Jérusalem.

De là nous pélerinâmes au saint mont de Sion où sont les tombeaux des rois David et Salomon, le lieu où fut rôti l'agneau pascal, et celui où fut chauffée l'eau dont N. S. J.-C. lava les pieds de ses disciples. A destre (droite) partie dudit mont est un monument en l'honneur de saint Étienne, premier martyr, et l'église de Saint-Sauveur, bâtie sur l'emplacement de la maison du pontife Anne, en laquelle N. S. J.-C. fut mené après avoir été pris au mont des Olives. On voit près de l'autel, en un petit enfoncement, le pilier auquel N. S. J.-C. fut lié jusqu'au jour. La table dudit autel est formée de cette grande pierre du saint sépulcre, sur laquelle était assis l'ange quand les trois Marie vinrent, le jour de Pâques, pour oindre le précieux corps de N. S. J.-C. Devant cette église sont deux grosses pierres, sur lesquelles Notre Seigneur et sa doulce mère se sont souvent reposés. En allant à senestre (gauche) partie, est le saint lieu que cette glorieuse dame habita jusqu'à sa mort, arrivée dix-neuf ans après la résurrection de son cher fils. Près de là est la place où saint Mathias fut élu apôtre en remplacement de Judas, qui son doulx maître avait vendu et trahi, et celle où saint Jean l'Évangéliste chantait tous les jours messe devant la doulce Vierge Marie, après l'assomption de N. S. J.-C.

Sur ledit saint mont de Sion est la grande église Notre-

Dame, bâtie sur l'emplacement où Notre Seigneur fit la Cène le grand jeudi, lava les pieds à ses apôtres, et fit mettre à point l'agneau pascal. Près de cette église est une place appelée *Mal-Conseil*, parce que ce fut sur cette place que les faulx Juifs résolurent de faire mourir N. S. J.-C. On y voit une chapelle dédiée à messire saint Thomas, et élevée sur le lieu où Notre Seigneur apparut à ses apôtres et leur dit : *Pax vobis*, puis ajouta pour saint Thomas qui boutait son doigt à son précieux côté : *Quià vidisti me, Thoma, credidisti.* Au-dessous de cette chapelle est l'endroit où il se montra à ses disciples le jour de la Pentecôte, et leur envoya le Saint-Esprit qui les enlumina de sa grâce. Près de là est la place où saint Pierre entendit le coq chanter, et se prit à pleurer bien amèrement la négation qu'il avait faite de son doux maître ; aussi a-t-on nommé cette place *Gallicantus* (chant du coq). En retournant vers Jérusalem, est l'église des Ermites, là où saint Jacques le Majeur fut décollé. Un peu oultre, en approchant de la sainte cité, est une très-belle chapelle, construite à l'endroit où les trois Marie rencontrèrent Notre Seigneur après sa résurrection.

En la cité sainte de Jérusalem, proche le saint sépulcre, est la maison en laquelle naquit saint Jean l'Évangéliste.

Ledit jour, mardi 3.e du mois d'octobre, après le retour des saints lieux ci-dessus dénommés, nous entrâmes, tous les pélerins ensemble, à l'heure de vêpres, en la grande église du Saint-Sépulcre, en laquelle nous demeurâmes toute la nuit et le lendemain jusqu'à heure de nones, que les portes nous furent ouvertes par les Sarrasins, et devez savoir qu'en ladite grande église sont enclos tous les lieux saints que je vais décrire.

Premièrement, devant la porte est le saint lieu où le corps de N. S. J.-C. fut déposé quand il fut décloué de la croix et mis au saint suaire ; à droite est le mont de Calvaire,

sur lequel N. S. J.-C. souffrit mort et passion pour l'humain lignage. Ce mont Calvaire, sur lequel fut répandu le précieux sang de N. S. J.-C., et dont la roche fendit par les angoisses de sa douloureuse mort, est entièrement recouvert de marbre, excepté le pertuis (le trou) où la croix fut plantée. La sainte place où fut consommé le sacrifice est renfermée dans une chapelle dont l'autel est placé au lieu même où Notre Seigneur fut crucifié entre deux larrons, et qu'on tient pour être le centre du monde; nous y entendîmes une messe haute qui fut dite moult solennellement au point du jour, et en laquelle nous fûmes tous communiés, après avoir préalablement confessé nos péchés. Au-dessous du saint Calvaire est une chapelle grecque, en laquelle sont les monuments de Godefroy de Bouillon et du roi Baudouin, son frère, et une grande grotte, profonde de trente degrés, en laquelle sainte Hélène, mère du saint empereur Constantin, trouva la vraie croix, les clous, la lance, l'éponge, le roseau et la robe de Notre Seigneur, qui se voit aujourd'hui à Sainte-Sophie de Constantinople. Au sortir de cette grotte est une chapelle où l'on a placé le pilier auquel fut lié N. S. J.-C. quand les faulx Juifs le couronnèrent d'épines, et crachèrent au milieu de sa doulce fasce, en lui disant: *Ave, rex Judæorum*. A droite de cette chapelle est le lieu où la robe de Notre Seigneur fut jouée aux dés, et la chartre (petite prison) en laquelle Pilate le fit enfermer. Proche de là est un oratoire, dédié à sainte Marie Madelaine, devant lequel est une place toute ronde, pavée de marbre, sur laquelle Notre Seigneur apparut à cette sainte femme sous le costume d'un jardinier. Devant cette place est une très-belle chapelle, consacrée à la glorieuse Vierge Marie, à la sortie de laquelle, au milieu de la grande sainte église, en dehors de la grille, est une autre chapelle qui donne entrée à deux petites chapelettes, en

l'une desquelles gît le sépulcre de N. S. J.-C., où son précieux corps fut mis par les mains du bon Joseph d'Arimathie, lequel saint lieu nous fut ouvert toute la nuit, pour aller prier et faire nos dévotions, et sur ledit saint sépulcre furent dites et chantées plusieurs messes devant nous, pélerins. A la sortie de l'église du Saint-Sépulcre, à main gauche, tout au plus haut d'une montée de degrés, est la place où se tenait la doulce Vierge Marie, quand Notre Seigneur agonisant la recommanda à saint Jean l'Évangéliste, en disant : *Mulier, ecce filius tuus*, etc. Au-dessous est une petite chapelette, fondée en l'honneur de saint Michel, et dans laquelle les chrétiens du prêtre Jean font le service divin.

S'ensuit la sainte promenade de Bethléem. Ce fut le 6.e jour du mois d'octobre que nous partîmes pour cette sainte cité qui est très-belle, très-notable, et où l'on voit une très-dévote église qui fut encore mieux autrefois spécialement à l'extérieur, à savoir que, depuis l'entrée jusqu'à la grille, il y a quatre rangées de 44 piliers de marbre qui supportent la voûte de la nef, sans les piliers qui sont au chœur et en la croix du moustier. Dessous la grille de ladite église est une petite grotte toute laborée de fin marbre et de mica, qui est un moult noble et riche ouvrage, laquelle grotte est la plus gracieuse et la plus réjouissante qu'on puisse voir. Au bout de cette grotte, vers l'orient, est la sainte place où Notre Seigneur est né. Là est un autel, sur lequel plusieurs messes basses et hautes furent chantées en notre présence. Devant l'autel est le lieu où N. S. J.-C. fut mis en la crèche, entre le bœuf et l'âne, et sont encore dans la roche les deux clous auxquels le bœuf et l'âne étaient attachés. A la sortie de la grotte est le puits dans lequel chut l'étoile qui conduisit les trois rois vers N. S. J.-C. Tout devant est la place où ils se mirent

en ordonnance pour venir l'adorer. En deçà de la grille, à la partie droite de l'église, dessous un petit autel est le saint lieu où N. S. J.-C. fut circoncis et mis entre les mains de saint Siméon. Au même lieu furent occis une grande partie des innocents, et jetés par dépit en un endroit détourné, ci-après décrit. En allant hors de ladite église, c'est à savoir à destre partie, est un très-beau lieu en manière de cloître, renfermant trois profondes grottes : dans l'une saint Jérôme a translaté la sainte Bible de l'hébreu en grec et du grec en latin; dans l'autre est le monument de ce père de l'Église; enfin, dans la troisième le roi Hérode a fait jeter par dépit les corps des innocents. Au sortir desdites grottes est une très-belle fontaine. Et devez savoir que l'église de Bethléem est en gouvernance du père gardien de Jérusalem; aussi nul autre prêtre que les latins n'y chante messe et office. En ladite cité de Bethléem est une église dédiée à saint Nicolas, bâtie sur l'emplacement de la maison en laquelle se cacha la doulce Vierge Marie pour faire tarir son précieux lait quand elle voulut fuir en Égypte. A deux traits d'arc, sur le chemin de Jérusalem, est le lieu où les anges annoncèrent aux pasteurs la nativité de N. S. J.-C. A gauche, environ à deux lieues de Bethléem, est une vallée où coule la fontaine devant laquelle la précieuse Vierge Marie composa le *Magnificat*. En ce même lieu se rencontrèrent la doulce Vierge et sainte Elisabeth, qui toutes deux étaient enceintes et se saluèrent moult doulcement. A cette fois fut faite de la bouche de sainte Elisabeth une partie de l'*Ave Maria*, c'est à savoir : *benedictus fructus ventris tui*, etc. Au partir de cette fontaine, à deux traits d'arc, est la maison où demeurait Zacharie, mari de sainte Elisabeth et père de saint Jean-Baptiste. L'entrée de cette maison est fort petite, mais il fait beau à l'intérieur,

car devez savoir qu'il y a une petite chapelle en la place où messire saint Jean fut circoncis et nommé, et qu'en la paroi de ladite chapelle, à droite de l'autel, est une ouverture par laquelle l'ange bouta ledit saint Jean-Baptiste, lors du massacre des innocents, et par ainsi le sauva de mort. A deux lieues de là est un beau lieu en manière de maison forte, où est une très-dévote chapelle qui a nom de Sainte-Croix, parce qu'elle fut bâtie à l'endroit où fut coupé l'arbre dont les Juifs firent la traverse de la croix de N. S. J.-C. Proche de cette chapelle était la demeure de Siméon le Juste, lequel tint Notre Seigneur entre ses bras le jour de sa circoncision.

De Bethléem nous revînmes à Jérusalem, dont nous repartîmes le samedi 19.e jour d'octobre pour visiter le fleuve du Jourdain. Nous allâmes, la première journée, coucher à onze lieues, en une ville où il y a un bon logis pour héberger les gens étrangers; elle est proche d'une montagne sur laquelle est un château qui a nom de Tour-Rouge. Le dimanche, après minuit, nous quittâmes ladite auberge, et allâmes jusqu'à environ quatre lieues, à une petite tour qui se dit la tour de Jéricho. Nous en laissâmes la cité sur notre droite, et vînmes au fleuve du Jourdain, autour duquel sont environ mille petits bocages, et devez savoir que ce fut en ce fleuve que N. S. J.-C. fut baptisé par la main de monseigneur saint Jean-Baptiste. Tout près dudit fleuve est une grande eau qu'on appelle la mer Morte, en la place de laquelle étaient jadis cinq cités qui fondirent en abîme par le péché de Sodome. De ce fait l'Ecriture mentionne qu'un prud'homme du nom de Loth fut seul épargné. Pour ce Dieu lui envoya son ange qui lui commanda d'aller avec sa femme et ses deux filles en un autre pays, leur défendant de s'arrêter et de regarder en arrière. Il fut fait comme l'ange l'avait ordonné, excepté par la femme

de Loth, qui, étant demeurée en arrière, et entendant choir la foudre et la tempête, ne put tenir à se retourner, et fut à l'instant même, par la volonté de Notre Seigneur, changée en une grosse pierre, devant laquelle nous passâmes en allant à Gaza. — Après nous être baignés dans les eaux du Jourdain et avoir fait nos dévotions, nous allâmes à un bel hôtel, en forme de maison forte, où se trouve une très-belle et très-dévote chapelle desservie par des moines grecs. Ce lieu fut jadis la retraite de saint Jean-Baptiste quand il était au désert, et en vérité ses environs sont si désolés, qu'ils méritent bien ce nom. Les moines de céans nous montrèrent une main qu'ils nous dirent être dudit saint Jean-Baptiste, et devez savoir que ces moines ne sont pas catholiques, mais grecs schismatiques.

A partir de ce lieu, en marchant vers le désert, est une petite ville champêtre en laquelle s'arrêtent les pélerins qui vont à la *Quarantaine :* on donne ce nom à la montagne où Notre Seigneur jeûna quarante jours et quarante nuits. Elle est tellement haute et peineuse à gravir, qu'il a fallu en plusieurs endroits tailler des degrés. On trouve à son sommet deux chapelles : la première est bâtie au lieu où jeûna Notre Seigneur, et la seconde à la place où le diable voulut le tenter en lui disant : *Mitte te deorsùm.* Dessous cette montagne sont de beaux ruisseaux d'eau douce, de belles fontaines, et de beaux jardins où croît un arbre du paradis terrestre portant un fruit nommé *muze*, et devez savoir qu'autant de fois que vous coupez dans ce fruit, vous y voyez l'empreinte du crucifix.

De là, en retournant vers Jérusalem, à quatre lieues environ, on trouve la ville champêtre de Béthanie, en laquelle est la maison de saint Ladre (Lazare), et le monument hors duquel Notre Seigneur le fit ressusciter. Ladite maison est belle et noble ; le pays nous a paru bon, gracieux, et

de belle demeurance ; la ville est bien bâtie, environnée de jardins et de terrains cultivés en vignes. Près du lieu où Notre Seigneur ressuscita saint Ladre, est une petite chapelle en souvenance de Marie Marthe, qui là rencontra Notre Seigneur et lui dit : *Domine, si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus*, etc. Tout près de cette chapelette est le lieu où Notre Seigneur mangea avec ses disciples le repas que Marie Marthe lui avait apprêté. De Béthanie nous allâmes le dimanche gîter au *cazale* de la Tour-Rouge, dont nous partîmes le lundi moult matin pour retourner à Jérusalem.

Vous devez savoir que Jérusalem est une grande et belle cité, quoiqu'elle soit occupée par les Sarrasins, et si peuplée que c'est merveille. Les rues où l'on vend les marchandises sont très-belles, formées de maisons bien voûtées, avec terrasses et belles fenêtres. En ces rues demeurent les Sarrasins seuls et non autres, les chrétiens et les juifs ayant des quartiers à part. Et devez savoir que la sainte cité n'est point close, bien qu'il appert par les vestiges de fossés et de murs qu'elle fut jadis moult noblement fortifiée. Quant au temple de Salomon, on ne le peut voir, sinon de loin ; car dès qu'un chrétien en approche, les Sarrasins lui crient de se retirer, et je ne sache pas qu'aucun chrétien ait franchi son parvis.

Le mardi 13.ᵉ jour d'octobre, nous partîmes de Jérusalem pour aller au pélerinage de Sainte-Catherine, et gîtâmes en un village à une lieue de Bethléem, lequel a nom Besses, et est habité par des chrétiens grecs qui cultivent la vigne. Nous en profitâmes pour faire notre provision de vin ; pour ce que les Sarrasins n'en boivent point, il y a danger à en acheter partout ailleurs. Nous nous remîmes en route le mercredi, à heures de vêpres, et allâmes coucher à une ville qui a nom Sucarèle, et le samedi, à deux

heures de la nuit, nous entrâmes dans Gaza, où l'on ne nous permit point de demeurer, et fûmes conduits en un logis, hors des portes, à usage des pélerins; nous y séjournâmes six jours pour nous procurer ânes, chameaux et provisions pour passer le désert. Gaza est une cité qui n'est point close, et plus grande que Jérusalem. Et devez savoir qu'en cette cité, à l'entrée de la rue des Juifs, est l'emplacement de la grande salle que Samson le fort abattit sur lui, sur sa femme et quatre mille Philistins qui y faisaient une grande fête, et qui trestous furent occis. Proche de là est un quartier habité par une sorte de gens appelés *Samaritains*. Or, il est notoire que ces mécréants ne peuvent jamais être au monde plus de mille : ainsi l'a ordonné Dieu à la prière de Moïse. Vous les reconnaissez à leur *fesoil* (1) couleur fleur de pêcher, qui est plus claire que la sanguine. Le chrétien se reconnaît à son fesoil de toile teinte en couleur perse, que le juif porte jaune, et le Sarrasin blanc; mais celui du désert en passe un des bouts sous la gorge.

Nous partîmes de Gaza le vendredi 23 d'octobre, et le lundi, à heure de vêpres, nous atteignîmes une petite ville où il y a deux fontaines, l'une d'eau douce, l'autre d'eau salée. Nous chevaulchâmes sept jours à travers le désert avant d'arriver à la fontaine du Soldat, en laquelle les pélerins renouvellent leur provision d'eau, c'est à savoir que ladite eau est la seule potable de Gaza à Sainte-Catherine; et encore nous eûmes beaucoup de peine à en approcher, tant il y avait de Sarrasins autour. On nous dit qu'ils étaient bien dix mille, qui tous revenaient de la Mecque adorer leur Mahomet. De cette fontaine à Sainte-Catherine, il nous

(1) Le *fesoil* est le *fuzzoletto* des Italiens, mouchoir, pièce d'étoffe quelconque. C'est le *haïck* des Algériens.

fallut encore chevaulcher cinq jours, toujours gîtant au désert. Sainte-Catherine est une très-belle demeurance. L'abbaye est construite en manière de maison forte; elle a logement pour quatre cents pélerins, et elle n'en a jamais moins de deux cents à héberger. L'église est belle quoique petite, mais moult dévote et honnête. A droite du maître-autel, en une châsse de marbre, est le propre corps de la vierge sainte Catherine, dont le chef et les bras sont merveilleusement gros pour le temps présent. Près de ladite châsse est l'entrée d'une belle chapelle renfermant une chapelette en laquelle est la place moult noblement ordonnée où fut le buisson ardent duquel Notre Seigneur parla à Moïse en lui remettant sa verge, et sachez que lorsque Notre Seigneur fut départi, le bon prophète trouva que le buisson, loin d'être consumé, était trestout fleuri, ce dont il fut merveilleusement ébahi; aussi prit-il les fleurs et alla les épandre par la montagne Sinaï, où elles sont encore figurées en telle manière, que vous romprez la roche en autant de parcelles que vous voudrez, et toujours vous retrouverez l'empreinte desdites fleurs. C'est chose que je vous peux certifier par expérience. Ce buisson, dont je parle, fait signifiance de l'incarnation de N. S. J.-C. et de la virginité de la Vierge Marie. Et encore devez savoir qu'en ce même lieu Notre Seigneur dit à Moïse: *Solve calceamenta de pedibus tuis, quià locus sanctus est*, c'est-à-dire, ôte tes souliers, car ce lieu est saint. Et pour ce, n'y entre prêtre ou pélerin qu'il ne soit pieds déchaux. A la place où fut le buisson ardent, est un pertuis (trou) garni d'une plaque d'argent, en lequel pertuis on boute son doigt, puis de ce doigt on fait le signe de la croix par dévotion.

Quoique l'abbaye de Sainte-Catherine soit bâtie entre deux hautes montagnes de roche vive, on y trouve un très-grand et très-beau jardin planté en beaux arbres fruitiers. Plu-

sieurs frères moines qui se connaissent en ortilaige (jardinage) sont commis pour arroser, cultiver et gouverner ledit jardin, dont toutes les terres sont rapportées et soutenues par des murs en pierres sèches. On y voit une belle fontaine d'eau jaillissante de même que devant l'église, non loin de laquelle est une mosquée, c'est à entendre un petit oratoire, dans lequel demeure un Sarrasin pour servir Dieu à la façon sarrasine. A main droite de l'abbaye, est la haute montagne de Sinaï en laquelle il y a plusieurs dévots lieux. Premièrement, aux deux tiers de sa montée est une belle et merveilleuse fontaine, car elle est celle que Moïse fit issir de la roche en la frappant de la verge dont je viens de parler. Cette fontaine fut faite pour désaltérer le peuple d'Israël que Moïse menait par le désert. Un peu plus haut, à main gauche, est une chapelle dédiée à la doulce Vierge Marie, en souvenance de ce qu'elle apparut en ce lieu même à un moine de l'abbaye de Sainte-Catherine, qui avait quitté son monastère pour cause de la multitude de sauterelles qui l'avaient envahi, et que lui et ses confrères ne pouvaient plus long-temps endurer; la doulce Vierge l'engagea à retourner en sa maison, lui promettant qu'à l'avenir cette vermine n'y viendrait plus, et oncques depuis on n'en vit. Toujours en montant sont deux chapelles, l'une près de l'autre, mais l'une plus grande que l'autre; la plus petite a nom Sainte-Marguerite, l'autre Saint-Elie; cette dernière a trois chœurs et trois autels. Dans le premier chœur est le lieu où Notre Seigneur parla à Elie; dans le second est la place où le corbeau vint apporter à manger à ce saint prophète; enfin, le troisième est l'endroit où saint Alexis fit pénitence. Au sommet de la montagne est une chapelle qui a nom de chapelle de Moïse, dont le maître-autel est placé au lieu même où Notre Seigneur lui remit sa loi. Et devez savoir qu'en cette chapelle, à droite du chœur, est une grande et grosse roche, en la-

quelle est un renfoncement comme pour gésir une personne. La vérité est que quand Moïse entendit la voix de Notre Seigneur Dieu, il eut, dit-on, une si grande peur, qu'il recula tant qu'il put, et se férit un si rude coup contre la roche, qu'il se serait tout défroissé si Notre Seigneur n'eût rendu ladite roche molle comme cire, et pour ce Moïse entra tellement en icelle, que l'empreinte de son corps y est demeurée. Devant cette chapelle est une mosquée de Sarrasins, et la caverne dans laquelle Moïse fit sa quarantaine de soixante jours de pénitence. Sur la gauche de cette mosquée vous apercevez la mer Rouge, mais moult dans le lointain.

En face du mont Sinaï est la montagne où les anges, par le commandement de Dieu, apportèrent le corps de sainte Catherine, qui fut décollée à Alexandrie en Égypte, à quatorze journées de là. En cette montagne dont je parle, qui est plus haute que celle de Sinaï, il n'y a d'autre édifice qu'une grande pierre sur laquelle demeura plusieurs années le corps de madame sainte Catherine, et cette pierre est tellement sainte, qu'aucun oiseau n'ose se poser dessus.

Entre les deux montagnes de Sinaï et de Sainte-Catherine est le très-noble, très-grand et très-beau jardin de Moïse, planté de beaux et bons arbres à fruits, qui sont soignés et gouvernés que c'est merveille à voir. Au milieu de ce grand et beau jardin est une très-dévote chapelle, avec une maison fermée de murs, en laquelle habitent des frères de Sainte-Catherine. Là nous furent amenés des ânes pour retourner par la plaine à l'abbaye de Sainte-Catherine, dont nous partîmes le mercredi 10 novembre, à heure de nones. Nous chevaulchâmes par le désert six jours durant avant d'atteindre la fontaine de Moïse, que l'on avait tout nouvellement très-bien emmurée à la façon du pays, tant pour abreuver chameaux et ânes que pour prendre eau pour boire. Et vais vous dire la cause pourquoi cette fontaine a nom de fontaine

de Moïse. Vous savez que l'Écriture fait mention qu'au temps de ce prophète, il y avait en Egypte un grand peuple appelé d'abord Hébreu, c'est-à-dire Juif, et depuis Israël, lequel descendait de Jacob le patriarche, et de son fils Joseph, le même qui conseilla et fit faire les greniers nommés greniers de Pharaon, qui seront décrits ci-après. Or, il advint que Notre Seigneur ordonna à Moïse par son ange de faire sortir d'Egypte ledit peuple d'Israël, et de le mener à trois journées en avant. Moïse fit comme Notre Seigneur l'avait ordonné, et partit avec six cent mille hommes, sans les femmes et les enfants. Quand Moïse eut mené son grand peuple à trois journées en avant, il vint à cette mer Rouge dont j'ai déjà parlé, et ne put aller plus loin; car il ne pouvait tourner ladite mer, à cause des hautes montagnes qui l'entourent; il ne pouvait non plus retourner sur ses pas, parce que le roi d'Egypte, qui avait nom Pharaon, le poursuivait avec grande puissance de cavalerie. Déjà les Hébreux commençaient à fort murmurer, quand Moïse, par le commandement de Dieu, férit les flots de sa verge; tout aussitôt ils reculèrent, et apparut un grand chemin que les Hébreux passèrent à pied sec. Dès qu'ils furent oultre, ils tendirent leurs tentes et se rafraîchirent à une fontaine que Moïse fit jaillir d'une roche d'un coup de la verge qui avait commandé aux flots. Devez savoir que quand le roi Pharaon vit le chemin miraculeux, il donna de l'éperon pour en profiter à son tour; mais à peine lui et tous ses gens s'y furent-ils engagés, que la mer se reclosit, et tous furent noyés sans qu'un seul échappa. De la fontaine de Moïse nous allâmes en quatre jours à celle de Sainte-Marie, située à l'issue du désert, à deux lieues du Caire, et nommée *Moïteria* en langue arabe. Je vous certifie de vérité que lors de la fuite en Egypte de la doulce, glorieuse et bénigne Vierge Marie, pour la peur de ce roi Hérode qui fit mettre à mort les

innocents, elle s'arrêta haletante de soif au lieu où coule maintenant ladite fontaine, y déposa son précieux fils, et se porta à la recherche d'un peu d'eau. Mais l'enfant divin comprenant la peine de sa doulce mère, férit la terre de son petit talon, et tout aussitôt il en issit la fontaine dont je parle, de laquelle la noble dame et vierge fut moult joyeuse, et regràcia Dieu le père de toute son âme. Puis elle découcha son benoît fils, lava ses langes à la fontaine, et les appendit tout autour pour sécher. Et sachez que de chaque goutte d'eau qui en dégoutta, naquit un pied de l'arbre à baume, lequel ne peut croître s'il n'est nourri de l'eau de Sainte-Marie : c'est, je vous le dis, chose certaine et d'expérience.

Autour de cette sainte fontaine, que quatre conduits versent en divers lieux, spécialement en un grand jardin où croît l'arbre à baume, et en un petit oratoire où chrétiens et Sarrasins se baignent par dévotion, on a construit un grand et bel hôtel, moult merveilleusement orné et décoré à la mode du pays. Au fond du devant dit grand jardin est le figuier qu'on appelle de Pharaon, et en lequel se cachèrent la doulce Vierge Marie et son précieux enfant, lors de leur fuite en Egypte. Ce figuier porte encore fleurs aussi fraîches et fruits aussi beaux que s'il n'avait que vingt ans, et cependant les pélerins l'ont par dévotion dépiécé tout oultre.

Nous quittâmes ladite fontaine Sainte-Marie le lundi 22.e jour de novembre, un peu devant minuit, et en deux heures de marche nous fûmes au Caire, où nous allâmes descendre en une auberge située près de l'hôtel du grand truchement du soudan.

(*La suite au prochain numéro.*)

# REMIREMONT.

## HISTOIRE. — TRADITIONS. — USAGES. — LITTÉRATURE. — INDUSTRIE.

Au nom de Remiremont, gravé tant de fois par le burin de l'histoire, qui ne se rappelle les antiques annales d'une ville dont la fondation remonte à la naissance du christianisme dans les Gaules? La haute Moselle était encore plongée dans les croyances superstitieuses du paganisme romain mêlées aux traditions de l'ancien culte druidique, lorsque saint Colomban, compatriote des Faust et des Pélasge, qui introduisirent en Angleterre les doctrines d'Origènes, quitta son pays comme le Christ, suivi de douze apôtres, et catéchisa la Gaule comme il avait catéchisé l'Hébride. Chimiste, physicien, médecin, moraliste et poète, Colomban aborda toutes les questions, domina le trône, réunit sur sa tête les pouvoirs spirituel et temporel, fonda l'abbaye de Luxeuil où s'accomplissaient les mystères d'une politique sacerdotale,

et se fit chasser du pays par la reine Brunechilde et Théodoric. « Le chien de Théodoric, dit-il, me sépare de mes frères. *Canis me Theudericus à fratribus meis adegit* (1). »

Bientôt après, saint Amé, saint Arnould et saint Romaric, fils de Romulphe, comte du palais de Childebert, continuèrent à Remiremont l'œuvre de Colomban. Ils répandirent sur le sol aride de la Vosge les fruits de la parole divine. Romaric fit plus; disposant du sol comme propriétaire, il fonda deux monastères, assura dans sa famille la possession de ces pieuses retraites pour un long avenir, et forma mille quatre cents habitations, dont il abandonna la moitié au souverain pour protéger l'autre moitié léguée à ses religieux. On vit alors, à l'imitation des instituts pythagoriciens et platoniciens, une congrégation chrétienne composée d'hommes et de femmes; on vit *sept* douzaines de filles chanter la gloire du Très-Haut dans *neuf* églises, et le vêtement blanc adopté par les nouveaux lévites, comme il l'était par les prêtres du soleil. C'est en l'année 620, à une demi-lieue de Remiremont, dans un lieu primitivement appelé *Habendum* ou *Avendum*, que saint Romaric fonda ses abbayes. Lorsqu'on eut fortifié cette montagne, elle prit le nom d'*Habendum castrum*, château ou camp d'Habend, d'où l'on a fait *habendensis pagus*, ou *comitatus*. La montagne d'Habend s'appela plus tard *Romberg*, *Rombec*, *Habebourg*, *Neun-Kirch* ou neuf églises, dénominations allemandes qui prouvent l'introduction de la race teutonne dans cette partie de la Vosge. C'est aujourd'hui le Saint-Mont, que dom Mabillon et dom Ruinart trouvèrent encore peuplé d'idoles en 1690.

Il paraît que le monastère des filles existait au sommet de la montagne; le monastère des hommes, au pied et à

(1) Frédegaire, ch. 36.

l'occident de la même élévation, et que le château, devenu depuis un palais habité par plusieurs rois d'Austrasie, se trouvait à l'orient, sur un monticule, entre la Moselle et la ville actuelle. Karl-Magne, Louis-le-Débonnaire, Lothaire II sont venus à Remiremont, attirés par les plaisirs de la chasse et de la pêche. Ce fut au monastère de S.t-Romaric que Valdrade, concubine de Lothaire II, craignant le juste ressentiment de la reine, prit le voile de religieuse. En 849, Louis d'Outre-Mer tint une grande assemblée à Remiremont, *Romarici monte in palatio publico;* mais les irruptions des Huns, dans la première partie du x.e siècle, devinrent fatales aux fondations pieuses du S.t-Mont: les religieuses, obligées de fuir, durent aux libéralités de l'empereur Louis III une nouvelle maison située dans la plaine, précisément où s'élevait, au xviii.e siècle, l'illustre abbaye de Remiremont. Le pape Léon IX bénit leur église en 1051, et, depuis lors, elles demeurèrent, à ce qu'il paraît, tout à fait indépendantes du monastère d'hommes fixé au S.t-Mont, jusqu'en 1057, époque où il devint la proie des flammes. De ce moment chaque religieuse se bâtit une cellule particulière, et elles cessèrent de vivre en communauté.

Les abbesses de Remiremont jouissaient des droits régaliens, et ne reconnaissaient d'autre supérieur que l'empereur. Les ducs de Lorraine n'avaient même que le titre de voués du monastère. Elles étaient seigneurs suzerains des villes de Remiremont, Plombières et communes environnantes, possédaient leur gouvernement, leurs officiers, et leur petite armée. C'était au palais de Latran, des mains du souverain pontife, que les abbesses recevaient leur onction pastorale. Elles lui donnaient en retour, chaque trois ans, comme un signe de dépendance et de vasselage, un cheval blanc et une pièce d'étoffe couleur de pourpre, qu'on a portée depuis devant elles dans les processions, pour signifier sans doute que le pape

avait fait remise au chapitre d'une partie des droits qu'il conservait sur lui. A la fin du XVII.e siècle, cet usage singulier n'existait plus, mais on plaçait sur le grand autel de l'église, durant la première semaine de carême, le drap précieux qui précédait jadis l'abbesse du monastère (1).

Originairement il suffisait, pour être admis dans le sein de l'illustre chapitre, qu'on fût de noble race et surtout de chevalerie lorraine. Au XVI.e siècle, on stipula des preuves, qu'on trouve avoir été portées à trente-deux quartiers, puis à seize, puis enfin, sous Louis XV, seulement à huit lignes, *mais avec injonction précise qu'elles seraient toutes sans connaissance d'origine ou anoblissement, et remontées à deux cents ans de filiation de noblesse militaire, même plus haut* (2). Ces preuves étaient affirmées par quatre chevaliers, et les chanoinesses s'engageaient à en perpétuer l'exigence. Elles le pouvaient d'autant mieux, que chaque chanoinesse choisissait une coadjutrice sous le titre de *nièce*, pourvu

---

(1) On l'appelait *pallium*. Le fond de l'étoffe était semé d'oiseaux d'or et d'argent ayant des grelots au cou et une huppe sur la tête. Le premier dimanche de carême, après sexte, l'abbesse, accompagnée des dames doyenne et secrète ou de la plus ancienne chanoinesse, se rendait à la sacristie; chacune prenait un coin du *pallium;* le prêtre officiant saisissait le quatrième angle, et tous quatre le portaient d'une table où il était placé, sur le maître-autel. Les religieuses saluaient ensuite le crucifix, baisaient le pallium, posaient chacune dessus un écu d'offrande, et la messe commençait. Le saint sacrifice était célébré sur un morceau de toile de lin attaché au milieu du pallium.

(2) Généalogie historique de la maison de Saint-Mauris, du comté de Bourgogne. Par C. E. P., marquis de Saint-Mauris, pair de France, etc. In-folio, XL, 268 pages avec planches, écussons armoriés, etc. V. p. 264.

Cet ouvrage n'est pas dans le commerce. Il a été composé sur des documents authentiques, avec une patience minutieuse. M. le comte de Saint-Mauris y a dépensé presque toute sa vie. C'est un vrai service à l'histoire de nos provinces.

qu'elle eût sept ans accomplis, coadjutrice qui, ayant fait ses preuves de noblesse, succédait de droit à la chanoinesse en titre.

Les *nièces*, le jour de leur réception, devenaient comtesses de l'empire comme leurs tantes, et prenaient la décoration chapitrale prescrite par Louis XV. Elle consistait en une croix émaillée à huit pointes, avec l'effigie de saint Romaric, entourée d'un disque émaillé, sur lequel était gravée l'époque de fondation de l'abbaye. Les jours ordinaires, cette décoration était suspendue au sein gauche, à un flot de ruban bleu, liseré de rouge; mais dans les grandes cérémonies, ces dames adoptaient un large ruban disposé en écharpe comme le cordon bleu des princes du sang. Elles avaient, en outre, une robe blanche de soie brochée, couverte d'un manteau noir, garni et doublé d'hermine, avec queue traînante, et se coiffaient d'une mante qui descendait en arrière jusqu'au bas de la robe. Les dignitaires portaient en outre sur la poitrine un Saint-Esprit brodé en argent.

L'abbesse de Remiremont fut presque toujours une princesse des maisons de France, de Lorraine, de Bourgogne, d'Autriche et de Saxe. Elle s'entourait d'un luxe extraordinaire, ne sortait jamais qu'en un brillant équipage, accompagnée de plusieurs de ses dames, et faisait porter la queue de sa robe par une suivante. La comtesse de Salm voulut même qu'à l'offrande il y eut une chanoinesse porte-queue, mais toute la communauté s'y refusa. L'abbesse avait la qualification de princesse de l'empire: un grand nombre de seigneurs lui devaient hommage pour des fiefs qu'ils tenaient d'elle. Elle possédait trente-six des cent quarante-quatre prébendes dont se composait la mense générale du chapitre. Les autres prébendes se partageaient entre la doyenne, la tourière, la sacristine, soixante-douze dames, douze chapelains, un grand sénéchal chargé de porter la crosse de

l'abbesse dans les cérémonies publiques, un grand sonrier ou maître des bois, et quelques autres officiers, *tous gens de qualité*, portant les titres du monastère.

Les grandes prérogatives et les richesses possédées par les dames de Remiremont avaient entraîné de tels abus; la vie de ces religieuses était si déréglée, même au XII.ᵉ siècle, que l'abbesse ayant sollicité, en 1145, du pape Eugène III des secours qui lui permissent de rétablir son église consumée par les flammes, le pape, dans une lettre adressée aux archevêques de Cologne et de Trèves, ajoute qu'en accordant à l'abbesse la faveur qu'elle réclame, il a moins égard au mérite de ses religieuses, *dont l'habit est déshonoré par une vie toute mondaine*, qu'au désir de rétablir le culte de Dieu dans une église qui lui est consacrée depuis longtemps.

L'histoire de Lorraine est remplie de contestations élevées entre les ducs et le chapitre de Remiremont. Soutenues par le pape et l'empire, les abbesses obtenaient ordinairement gain de cause, et l'on voyait chaque année la tête altière de ces princes souverains de Lorraine venir se courber humblement, le 15 juillet, devant le *pallium* abbatial, et porter de leurs propres mains, à la procession, les châsses de saint Amé, de saint Romaric et de saint Adelphe. Voici les cérémonies qui se pratiquaient en cette occasion :

Dès que l'abbesse était prévenue de l'arrivée du souverain, elle ordonnait au grand sénéchal de faire prendre les armes à la bourgeoisie, qui sortait ensuite de la ville au son des cloches, des trompettes, des flûtes et des tambours. Le maïour haranguait le monarque, et le grand écuyer recevait son épée ducale, qu'il portait processionnellement devant lui jusqu'à la *franche pierre*. Cette pierre granitique, de forme carrée, relevée des armes de saint Pierre, qui étaient aussi celles du chapitre, servait de première station.

Les dames chanoinesses ayant l'abbesse à leur tête, accompagnées du haut et du bas clergé, et de tous les officiers du couvent, se rangeaient en cercle autour de la *franche pierre,* et y attendaient le monarque. Après s'être salués d'une manière très-révérentieuse, le duc prenait place sur un siège couvert d'un dais magnifique. La dame doyenne s'approchait alors de lui, et le suppliait de vouloir bien, à l'exemple des ducs ses prédécesseurs, prêter serment de défendre l'Église, le chapitre de Remiremont et ses prérogatives. Il répondait : *ie le volt,* étendait la main droite sur le livre des Évangiles qu'une chanoinesse lui présentait genou en terre, mettait l'indicateur de la main gauche sur la *franche pierre,* et jurait dans les formes consacrées.

Le serment terminé, la dame chantre annonçait le répons *Deum time,* que les chanoinesses chantaient ensuite en se rendant devant l'hôtel-de-ville qu'on appelait l'*auditoire.* Là, le duc prêtait un second serment suivi du répons *Deum time,* jusqu'à l'arrivée du cortège aux portes de l'insigne abbaye. Quand ce prince était entré dans l'église, on lui présentait de nouveau le livre d'Évangiles, sur lequel il étendait la main droite; il posait l'autre sur les reliques de saint Romaric, et prononçait un troisième serment. Immédiatement après, les chanoinesses entonnaient le cantique de saint Ambroise, et le duc, entouré des hauts officiers de la couronne, allait s'agenouiller et prier devant le grand autel. Il signait ensuite son serment sur un registre in folio en vélin, enrichi de plaques d'or et de fermetures admirablement ciselées.

La cérémonie terminée, un dîner splendide était offert par le chapitre à toute la cour; on illuminait la ville, et l'on ouvrait des danses auxquelles le duc et les chanoinesses ont souvent pris part.

Le lendemain, le duc portait en procession la châsse de

saint Romaric, patron de la ville et du monastère. Dans les premiers siècles, il fallait qu'il soutînt lui-même cette châsse d'une main, en se tenant derrière le chanoine hebdomadaire; mais par la suite, il put s'en exempter, à condition qu'il serait remplacé par quatre grands seigneurs.

Toutes les décorations employées pour cette auguste cérémonie étaient fournies par la ville et appartenaient au grand écuyer. Le cheval sur lequel le prince était monté en arrivant à Remiremont devenait la propriété du chanoine fournisseur, mais on pouvait le racheter.

Les ducs demeurèrent en cette espèce de vasselage jusqu'au XVI.e siècle, époque à laquelle les dames de Remiremont ont voulu jouir pleinement des droits de régale, et mettre leur ville sur le pied des villes impériales indépendantes. Charles III, à qui elles avaient osé signifier les lettres de l'empereur relatives à cette prétention insoutenable (1), outré d'une telle audace, fit d'énergiques représentations à la cour impériale. « Il envoya son bailli de Vôges, Jean de « Ligneville, pour ôter les armes de l'empereur que lesdites « dames avaient fait afficher non seulement aux portes de leur « église, mais aussi aux portes de la ville, et au lieu où l'on a « accoutumé de tenir et d'exercer la justice, ce qui fut exé- « cuté avec la révérence convenable et avec les solennités « usitées en pareil cas, en présence des dames, de leurs offi- « ciers, de ceux du prince et des bourgeois de la ville. Le sieur « de Ligneville ôta et enleva lesdites armes et sauve-garde, « ayant le genou en terre, la tête découverte, et les mit « sur un linge blanc et net, puis les posa avec respect sur « un carreau et sur une table préparés à cet effet. Après

(1) Elles sont datées d'Inspruck, le 15 février 1563. Charles III en reçut la signification le 19 avril 1564.

« quoi, on entendit des témoins du lieu, qui déposèrent « que ces armes avaient été mises le 22 mars 1566, par ordre « et en la présence de certaines dames chanoinesses, par un « héraut se disant envoyé de l'empereur, etc. On saisit en- « suite le temporel desdites dames, et on dressa le procès- « verbal de tout ceci le 28 du même mois (1). » Ligneville n'en demeura point là. Il somma l'abbesse (2) et ses dames de comparaître devant le doyen de Remiremont, prévôt d'Arches, de lui déclarer la vérité tout entière sur ce qui s'était fait, et de reconnaître le pouvoir ducal. La majeure partie des religieuses s'excusèrent en d'humbles protestations, mais l'abbesse et quelques dames ne voulurent consentir en aucune sorte à devenir sujettes de Charles III. Ligneville alors, usant de rigueur, les déclara prisonnières et se fit remettre les clefs de leurs cellules. Il n'en fallut pas davantage pour vaincre leur obstination : douze heures de prison eurent plus d'influence que les caresses et les menaces. L'abbesse consentit à devenir sujette de Charles III, et l'interdiction et la saisie furent levées. L'acte de soumission est daté du 13 juillet 1566. Après un tel coup d'autorité, une transaction à l'amiable devenait difficile, quant aux revenus et aux droits respectifs du chapitre et de la maison ducale; cependant tout s'arrangea peu à peu, et Charles III signa le traité définitif à Remiremont, au mois de juillet 1579. Il ne voulut point porter les châsses des saints protecteurs de l'abbaye, comme l'avaient fait ses prédécesseurs; mais craignant qu'on ne lui fît un crime de cette irrévérentieuse innovation, il chargea les quatre plus grands seigneurs de sa cour de le représenter.

---

(1) Calmet. Notice de Lorraine, II, p. 303 et 304.
(2) C'était Marguerite d'Haraucourt.

Le chapitre de Remiremont avait jadis un tribunal appelé *ressort supérieur*, supprimé le 22 novembre 1751 avec la prévôté commune d'Arches, et remplacé par un autre siège qu'on nomma *la justice commune*. Il se composait d'un bailliage ordinaire et d'un officier du chapitre. Sa juridiction s'étendait à cent quatre-vingts villages ou hameaux, et à un nombre considérable d'habitations éparses connues sous le nom de *granges*.

On ignore à quelle époque Remiremont a pris rang parmi les cités lorraines. Ses armes portent *de gueules à deux clefs d'argent*, mises en sautoir. Il paraît qu'au XIII.e siècle cette localité avait acquis déjà une certaine importance, puisqu'on y célébra, le 5 février 1284, les noces de l'empereur Rodolphe avec Agnès de Bourgogne, fille de Hugues IV et de Béatrix de Champagne-Navarre. En 1300, Remiremont fut clos de murailles. Tous *ses bourgeois* jouissaient alors de *franchises* que le duc Ferri II jura de respecter. En 1366, la ville ayant pris un nouvel accroissement, le duc régnant de Lorraine étendit ses fortifications, et on la vit prendre une part très-active à toutes les guerres soutenues par la province. Il serait trop long d'en retracer l'image. Nous rappellerons seulement qu'en 1635 le duc Charles IV ayant appris qu'il y avait à Remiremont quinze compagnies du régiment de Normandie, marcha contre elles avec quatre régiments. Les Français disaient n'avoir besoin que de quatre haies pour se défendre; mais lorsqu'ils virent trois cents Allemands s'emparer du fort qu'ils occupaient, la crainte les saisit; ils firent main basse sur tous les objets précieux, et enfermèrent dans le cloître les chanoinesses et la bourgeoisie, décidés à les brûler avec le couvent s'ils succombaient. Mais les religieuses, alarmées d'une semblable résolution, obtinrent que six d'entre elles iraient implorer la clémence de Charles IV. Il se laissa toucher par leurs larmes, et accorda au régiment

de Normandie une capitulation tellement honorable, que le maréchal de la Force ne voulut pas que ce corps servît contre le duc, de toute la campagne.

Au mois d'octobre 1637, Charles IV reprit Épinal et Remiremont sur la France. Cet avantage amena le vicomte de Turenne sous les murailles de cette dernière ville. Il l'attaqua le 2 juillet 1638, certain de l'emporter d'assaut; mais la princesse Catherine de Lorraine, alors abbesse, déploya une telle énergie, qu'à l'aide de trente soldats et de ses vassaux, avec de simples murailles ébréchées par trois attaques consécutives, elle força Turenne de se retirer après six jours de tranchée ouverte, laissant plus de huit cents hommes hors de combat. Ce brillant fait d'armes était célébré chaque année, à Remiremont, par une procession solennelle. Il paraît que ce fut moins par attachement à sa maison que par des considérations personnelles, que Catherine résista aux attaques de Turenne; car, peu de temps après, Charles IV ayant eu à se plaindre de l'esprit d'indépendance de l'abbesse, voulut entrer par la brèche dans la ville de Remiremont, et y frappa de la monnaie à son coin. Cette monnaie portait d'un côté l'effigie du prince avec ces mots : *Carolus D. G. dux Loth. march.* (*D. G. B. C.*) (*Dux Geldriæ, Barri, Calabriæ*), et, au revers, les armes pleines de Lorraine surmontées de la couronne ducale avec la légende: *Moneta. nova. Romar.° cusa.* 1638. Ce n'est point, au reste, la seule monnaie frappée à Remiremont. Le chapitre de cette ville a joui quelque temps du droit monétaire, et, plus tard, quelques évêques de Metz y ont eu le même privilège. Nous connaissons une monnaie de 21 grains sur laquelle on lit d'un côté le mot *Theodoricvs eps.*, et, au revers, *Romaricvs* cantonnant une croix. Nul doute que cette médaille ne soit une pièce épiscopale appartenant à l'atelier monétaire en question. M. Gravier, dans son inté-

ressante histoire de Saint-Dié, a décrit quelques monnaies frappées à Remiremont, mais il est loin de les avoir toutes connues.

Au nombre des vicissitudes qui ont affligé Remiremont, il ne faut point oublier le tremblement de terre de 1682. Dans la nuit du 11 au 12 mai, à deux heures et demie du matin, on sentit les premières secousses. Toutes les maisons en furent ébranlées; plusieurs édifices s'écroulèrent, entre autres l'église des dames, qui s'enfuirent épouvantées à la campagne, où elles demeurèrent plusieurs jours sous des tentes, jusqu'à ce que cette commotion de la nature fût calmée (1).

Dans le cours du XVII.e siècle, on voyait encore à Remiremont quantité d'objets curieux. L'église du prieuré, consacrée en 1169 par Pierre de Brixei, évêque de Toul, morceau remarquable d'architecture romane, contenait des peintures à fresque, des vitraux coloriés coulés dans les Vosges, plusieurs tombeaux d'abbesses ou de voués du monastère. Des chapelles antiques, bien antérieures à cette église, rappelaient les pieuses retraites des premiers chrétiens, et la bibliothèque des dames renfermait de précieux manuscrits, indiqués par dom Calmet (2). Ils passèrent, les uns à la bibliothèque de Senones, les autres à celle de Moyen-Moutier. Un couvent de chanoines réguliers, remplacé en 1620 par des bénédictins, occupait, sur le Saurt, l'emplacement du vieux prieuré de Saint-Romaric, et attirait de nombreux pélerinages de toutes les parties des Vosges. On montrait, sur la croupe de la montagne, vis-à-

(1) Le tremblement de terre de Remiremont, l'un des plus forts que l'on eût encore ressentis, se trouve décrit dans le *Journal des Savants*, 1.er juin 1682, page 159, édit. in-4.°

(2) Notice de Lorraine, II, p. 313–314.

vis le Saint-Mont, à l'occident, l'hermitage où saint Arnould vécut dans la solitude. Une chaussée de vingt pieds de largeur sur une élévation de quarante unissait les deux crêtes de la colline; construite par les solitaires, elle avait reçu des habitants la dénomination de *Pont-des-Fées*. A ces monuments il faut ajouter le couvent des capucins, élevé en 1610, sur un plan assez vaste, par la princesse Catherine.

L'église de Sainte-Madelaine, située à un quart de lieue de la ville, passe pour la mère-église de Remiremont. Abandonnée pour le service journalier, depuis que la ville a été ceinte de murailles, on n'a cessé qu'à la révolution d'y pratiquer certaines cérémonies dont l'origine se perd dans la nuit des temps. C'était là que se disait, le 3 août, à trois heures du matin, la *messe piteuse*, en mémoire de l'irruption faite par les Huns vers 916—917, et de la fuite des chanoinesses dans les forêts dont le Saint-Mont était environné. « Cette messe « est ainsi nommée, dit dom Calmet, parce qu'on la chante « sur un ton bas, lugubre et plaintif, comme des personnes « qui sont dans la frayeur et qui se croient en danger de pé- « rir (1). » Le lendemain de Pâques, à la chute du jour, le maître d'école de Remiremont conduisait processionnellement à l'église de Sainte-Madelaine tous ses écoliers et ses écolières. Ils chantaient en chœur quelques psaumes, recevaient chacun une poignée de fèves de marais, cuites à l'eau, sans sel, et revenaient en ville, le maître d'école à leur tête. Une autre cérémonie, où figuraient également des écoliers, avait lieu tous les trois ans, lorsque le maire et le grand échevin allaient reconnaître les bornes plantées sur le domaine de leur juridiction. Ils se faisaient accompagner d'un certain nombre d'enfants qu'on avait soin de

(1) Ouvr. cité, p. 290.

flatter par des friandises, afin qu'ils consentissent à se laisser fouetter. Lorsqu'une borne enlevée au préjudice de la ville était remplacée par une autre, on usait de supercherie pour attirer sur place l'un des écoliers, et il recevait la flagellation exigée. Cette coutume bizarre rappelle l'article 1.er du paragraphe LX *de traditionibus et testibus adhibendis* de la loi des Ripuaires. Il y est dit qu'une personne devenue propriétaire d'un domaine, sans pouvoir obtenir aucun titre de vente, était tenue de prendre douze témoins et un pareil nombre d'enfants, de se rendre avec eux sur les lieux où le marché s'était conclu, et d'y faire acte de possession en donnant des soufflets et en tirant les oreilles de tous ces enfants, afin qu'à l'avenir ils n'oubliassent jamais ce dont ils avaient été témoins, et qu'ils pussent en rendre témoignage. *Et unicuique de parvulis alapas donat et torqueat auriculas, ut ei postmodùm testimonium præbant, etc.*

L'aspect du sol de Remiremont et de ses environs, sol accidenté, pittoresque, où le granit se mêle au porphyre, le sable scintillant à la blancheur des eaux; sol qui s'étage sur de larges bases, tantôt en gradins, tantôt en nappes ondulées, semble se refléter dans le caractère enjoué et la physionomie gracieuse des habitants.

A les voir si doux et si polis, on les croirait tenus, comme autrefois, dans la charte privée des dames princesses de Remiremont, chanoinesses trop calomniées, dont les écarts ont été grands sans doute, mais dont les bienfaits ont été plus grands encore.

Lorsque, dans les autres parties de la Vosge, l'administration monacale s'exerçait avec despotisme, taillant à merci et confisquant les biens des manants (1), à Remi-

(1) A Saint-Dié, on confisquait tous les biens des condamnés. Il n'en

remont, les dames chanoinesses faisaient le bien, répandaient de nombreuses aumônes, favorisaient les voyages, l'industrie, mêlaient d'innocentes distractions aux graves cérémonies du culte, et usaient largement du droit de faire grâce, de ce droit émané du ciel, qui rendrait les princes plus heureux que les autres hommes, s'ils savaient en profiter.

On ne sait à quelle époque fixer l'origine des délivrances solennelles dont les prisonniers étaient l'objet avant les processions des fêtes de Pâques, du second jour des Rogations, et de la Saint-Barthélemy. Un acte de 1366, inséré dans le livre de doyenné du chapitre de Remiremont, consacre cet usage, et semble renouvelé d'un titre plus ancien (1); mais il y aurait absurdité à croire l'institution émanée de saint Romaric lui-même, comme le prétendait le chapitre.

A chacune des époques précitées, le maire de la ville, accompagné des jurés et des gens de justice, se rendait devant chacune des prisons, et y attendait l'abbesse, ou la doyenne chargée de la remplacer en son absence. Cette dame lui disait alors : *Maire, y a-t-il des prisonniers dans les prisons?* Sur la réponse affirmative du magistrat, elle lui donnait les clefs de la geôle, avec ordre de mettre les

---

était pas de même à Remiremont, où le mari héritait du mobilier de sa femme. Les enfants avaient droit aux immeubles.

(1) On lit dans cet acte : « *Toutefoix et quantes foix que nos dames* « *font aucune procession* deue dont elles doient aller parmi la ville, se « il y avoit nulz (personne, aucun, qui que ce soit, *Glossaire de la langue* « *romane*) prisonniers, fust en seps (ceps, prison), fust en maison, elles « le pucent (peuvent) osteir et mener en lor monastère sens nul dongier « de signor ne de bourgoix; et en semblent manière quand elles vont « as croix (à des processions à des croix) à Saint-Nabvoir (Saint-Nabord), « si elles trouvoient nulz prisonniers en mal leu (en mauvais lieu, en « prison) ou en jayole (géole) par quelconque fait qu'ils fussent pris, elles « les en pucent osteir et mener avec elles sens nulz dongiers. »

détenus en liberté sur le champ, et de les amener devant elle. La formalité remplie, les prisonniers allaient se mettre à genoux près de la dame abbesse ou près de sa représentante, et, dans cette posture, lui *demandaient grâce, pardon et rémission*. Elle les interrogeait sur leurs noms, leur âge, leur demeure, et sur les crimes dont ils s'étaient rendus coupables. Après l'aveu de leur faute, ils imploraient de nouveau la bienveillante compassion de l'abbesse, qui leur adressait les paroles suivantes :

*En vertu des droits et priviléges que nous avons de notre saint fondateur et de nos saints patrons, autorisés par nos arrêts de réglements, confirmés par lettres-patentes de son altesse royale, d'élargir et délivrer tous les prisonniers qui se trouveront dans les prisons de cette ville, dans le temps de la procession que nous faisons à tel jour qu'aujourd'hui, pour tel cas, faits ou crimes qu'ils aient commis, nous, tant en notre nom, qu'en celui de notre chapitre, vous mettons en liberté et vous accordons grâce, pardon et rémission de la faute dont vous êtes accusés, à charge que vous demanderez pardon à Dieu et à tous nos bons saints, les corps desquels reposent en notre église, et promettrez de ne plus retomber, si tant est qu'elle vous soit arrivée.*

L'abbesse, ou la personne qui la représentait, faisait ensuite une admonition aux libérés, et leur ordonnait de suivre la procession. Ils y figuraient tête et pieds nus, portant la chappe du chanoine semainier. Quand ils arrivaient à l'église, on les plaçait au milieu du sanctuaire, près des grilles du chanceau, vis-à-vis le grand autel, où ils demeuraient constamment à genoux tant que devaient durer les offices du jour.

Le manque de prisonniers n'empêchait pas la cérémonie d'avoir lieu ; seulement l'abbesse, ou sa représentante, dé-

clarait au maire, tant en son nom qu'en celui du chapitre, que s'il y en avait, elle *les mettrait en liberté*, *en vertu des pouvoirs et privilèges donnés par les saints fondateur et patrons de l'église*, etc.

Dom Calmet, tout crédule qu'il était, ne pensait pas que ces pouvoirs fussent émanés des patrons et des fondateurs de l'abbaye. Il croyait que le chapitre les avait usurpés, comme tant d'autres droits régaliens, sur les faibles descendants de Karl-Magne, ou qu'il les devait à leur munificence. « Peut-être aussi, observe M. Richard, ce droit si précieux était-il une extension, accordée en faveur des grands monastères de femmes, à celui dont jouissaient les évêques (1) : ils pouvaient faire ouvrir les prisons aux fêtes de Noël, de Pâques et de la Pentecôte, et interdire l'entrée des églises, aussi long-temps qu'ils le jugeaient à propos, à tout juge qui n'aurait pas déféré à la simple réquisition faite par eux à ce sujet. Je crois, continue M. Richard, que, sans remonter à une époque aussi reculée, il serait possible de découvrir l'origine du privilège des abbesses de Remiremont dans la haute dignité que *Félicité de Lorre*, une d'elles, obtint de l'empereur *Rodolphe de Hapsbourg*, par une charte de l'année 1290, qui la reçoit au nombre des princes de l'empire, et lui confère, avec ce titre, le droit de régale sur le temporel de son église. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'existe dans les archives du chapitre aucun monument d'une date antérieure à celle de la charte de *Rodolphe*, la première en vertu de laquelle une abbesse de

---

(1) Art. CIII du VI.e capitulaire des rois des Français, recueilli par *Ansegise*, abbé de Fontenelle. (*Vid. Baluse, Capitularia regum Francorum*, tome 1, page 941.)

Remiremont ait été mise en jouissance des droits régaliens, attachés à la qualité de princesse impériale (1). »

A Remiremont, l'église n'avait pas une fête qui ne fût signalée par des bienfaits ou des divertissements populaires. Jusqu'en 1603, aux grandes solennités, l'abbesse a fait servir dans la sacristie du monastère un déjeûner splendide aux diacres, sous-diacres et clercs chargés du service divin. Immédiatement après le *Kyrie* et la prose du jour, ces messieurs, vêtus de leurs ornements, allaient s'attabler, et le célébrant demeurait à l'autel tant que durait le repas, dont les mets traversaient l'église.

Le lendemain de la Pentecôte, toutes les paroisses du patronage remiremontain, excepté celle de S.t-Maurice, arrivaient en procession à l'église-mère de l'abbaye. Chacune portait un genre particulier de rameaux dont le choix n'était pas arbitraire, et chantait des *Kiriolés*, espèce de cantiques où les grands dignitaires avaient leurs strophes d'invocation.

Reportons-nous d'imagination au moyen-âge, et assistons à l'une de ces fêtes *pentecostales :*

L'insigne église chapitrale de Remiremont, parée de ses plus beaux habits, resplendissante d'or et de soie, entourée de bouquets et de guirlandes, s'éveille au son des cloches et de la mousqueterie; la dame *semainière* fait sa ronde, dispose les nappes destinées au saint sacrifice, prépare les cierges, et place sur le maître-autel les précieux restes de *monseigneur saint Romaric.* Ces préparatifs achevés, on voit arriver le somptueux cortège des dames chanoinesses : elles marchent

---

(1) *Essai chronologique sur les mœurs, coutumes et usages anciens les plus remarquables en Lorraine.* Brochure in-12 de 72 pages. Epinal. Gérard. 1835. C'est le spécimen d'un recueil plus étendu auquel nous promettons un succès de vogue, si M. Richard vient à l'exécuter avec l'érudition consciencieuse que nous lui connaissons.



deux à deux, s'inclinent devant la châsse du *benoît fondateur*, et prennent place dans leurs stalles armoriées. Alors les deux dames *chante-notes* de semaine, précédées du *chanoine de grand'-messe* revêtu de sa chappe et portant la croix et l'eau bénite, vont, à l'entrée du porche, recevoir les nombreuses processions arrivées depuis l'aurore. Chacune d'elles se présente avec son clergé, ses patrons, ses rameaux, sa bannière et ses couleurs. Celle-ci a pris pour emblèmes la feuille de chêne et le bleu, symbole de la divine sagesse; celle-là, les branches du *gargantua* (rosier sauvage, *rosa canina*) et le rouge, symbole d'amour et de vérité; une autre la verveine et le blanc, témoignage d'innocence, d'unité, du triomphe de l'esprit de Dieu sur l'esprit des ténèbres. Ailleurs flottent les bannières jaunes, couleur de la révélation; les bannières vertes, désignant la régénération de l'âme par les œuvres; les bannières oranges, l'union de l'âme avec Dieu. Ainsi se déroulent les mystérieuses allégories du christianisme; ainsi marchent, dans un principe d'unité, le dogme et son interprétation matérielle.

Ce long cortége, de six à huit mille personnes, défile à pas lents en chantant le *Veni creator;* il fait le tour du chœur, dépose son offrande, et va se ranger le long de la nef. Deux heures suffisent à peine pour que cette cérémonie s'accomplisse. Dès que chacun est placé, le *menu populaire* de la ville encombre la nef, et trois prêtres montent à l'autel pour chanter la messe *à haute musique d'orgues, de haut-bois et de violons.* Avant la lecture du graduel, *le receveur des grandes aumônes*, dignitaire de l'église, reçoit des habitants de Saint-Maurice, jadis *Vixentine,* le tribut d'exemption exigé, tribut qui consiste en deux rochelles (hottes faites avec de l'écorce de sapin) remplies de neige, qu'apporte ponctuellement le *châtôlier* ou marguillier de la commune. Quand il n'y a point de neige sur la montagne, le chapitre exige deux bœufs sans tache, d'une blancheur éclatante.

La messe est dite ; les derniers versets du *Te Deum* sont chantés ; la voix solennelle des orgues congédie les fidèles ; *mes gentilles dames chanoinesses* rentrent dans la sacristie, mais c'est pour en sortir immédiatement après, et distribuer des *quarterons de nounattes* (petits paquets renfermant 25 épingles) aux jeunes filles de Saint-Amé, de Dommartin, de Saint-Étienne, de Saint-Nabord, de Saulxures et de Vagney, qui se sont distinguées par leur dévotion et la mélodie de leurs *Kiriolés*. La procession de Vagney recoit en outre *un petit tonnel de vin, ni du pire ni du meilleur*, et tire, à sa sortie de l'église, deux coups d'arquebuse ou de fusil vers la chapelle de *monseigneur saint Nicolas*, pour témoigner de son patronage et de la reconnaissance due au chapitre.

Tel est le cérémonial le plus ordinaire des *Kiriolés*. Tous les trois ans, indépendamment des communes indiquées plus haut, on voyait arriver l'abbé de Murbach, le maïour, les bourgeois et manants du Val-d'Air (Oder, Oderen, canton de Saint-Amarin), les bourgeois et menu peuple de Plombières et de Bellefontaine. Tous ces derniers avaient l'aubépine pour symbole, et c'était *merveille à voir,* disent les chroniques, *comme bien ils faisoient choir les cornettes*, *bonnets et bavrons des jeunes filles ; comme ils cousoient ensemble les cottes de calamande rayée aux vestes et robes des clercs, laïcs et aultres baguenaudeurs......* Les fidèles de Saint-Nabord faisaient plus : ils ne manquaient jamais, *après avoir banqueté et s'être merveilleusement repu,* de casser les fenêtres d'une maison de la rue *Xavée* dont la domestique inattentive n'avait point ouvert la porte quand la procession passait ; car il était de règle que *tous les huis* s'ouvrissent au passage des croyants, et que les ménagères les saluassent.

Après la messe, chaque paroisse se rendait dans une taverne séparée, arborait ses rameaux en forme de trophées, plantait la bannière au-dessus de la porte, et s'abandonnait

aux plaisirs de la table et de la danse jusqu'au déclin du jour. Défense était faite aux jeunes gens de quitter leur cabaret pour aller dans un autre où ils eussent peut-être apporté du trouble; et la police seigneuriale, exercée plus débonnairement qu'aujourd'hui, prévenait par de sages mesures les collisions, inévitables au milieu d'aussi nombreux convives.

De leur côté, les dames chanoinesses faisaient, avec une pompe toute mondaine, les honneurs de l'abbaye. *La clergie des environs, les plus nobles sires de la Vosge, étaient appelés à leur banquet. On s'y divertissait fort de bonne chier et de vin plantureusement et de propos gaillards;* on dansait après dîner *en la cour de la maison abbatiale;* la première danse appartenait de droit à madame l'abbesse, la seconde au chapitre, et s'il arrivait que cette dame ne voulût pas s'y trouver, il fallait qu'elle désignât *une dame à sa place pour danser.* Ce n'est pas tout: *lesdites dames vouloient que les bourgeois dudit Remiremont parussent en armes pour passer par-devant elles en l'église et parmi la maison abbatiale; au troisième tour, ladite dame abbesse leur devoit à boire en sadite maison, pendant que lesdites dames dansoient à la vue d'iceux et des étrangers arrivés ce jour à Remiremont.*

*Et lesdites dames,* ajoute la chronique, *disent encore que leurs principaux officiers, savoir, les sieurs grand prévost, grand et petit chanceliers, et le chancelier de l'état, qui sont tous ecclésiastiques, leur doivent certain nombre de danses; et de fait lesdits officiers, le bonnet quarré avec le bouquet sur la tête, ou leurs lieutenants ou commis, les mènent danser dans l'après-souper, audit cloître, et dure ladite danse beaucoup, à cause dudit grand nombre d'icelles.*

En 1612, ces *joyeusetés* se faisaient encore. Peut-être alors n'avait-on pas même eu l'idée d'un scandale, tant

l'habitude a d'empire sur les âmes. Mais la princesse Catherine de Lorraine, plus scrupuleuse, exigea une visite apostolique, et une réforme qui rencontra beaucoup d'opposition.

Elle fit signifier, le 1.er mai 1612, aux dames de son chapitre, de ne plus danser désormais sur la place Saint-André; elle déclara ne pas vouloir qu'une chanoinesse se permît de danser à sa place, et menaça de se pourvoir à qui de droit, si l'on osait transgresser ses ordres. Grande rumeur, comme bien on pense, au sein de la communauté. Tous les dignitaires furent consultés : les dames plus âgées furent d'avis de se soumettre, on le comprend; les jeunes, au contraire, protestèrent avec vivacité et répondirent, par un acte authentique, qu'en dansant elles avaient moins en vue le plaisir que la jouissance d'un droit, et qu'elles danseraient. Effectivement, rien n'indique que les bals des Kiriolés aient discontinué de si tôt.

Le corps municipal faisait aussi les frais de grandes libations vineuses et d'un repas ou *marande* donné l'après-midi aux *seigneurs, jurés, officiers et gens de justice*. Pendant que la milice bourgeoise, précédée d'une compagnie d'arquebusiers (1) sous les ordres du sénéchal, écuyer d'honneur de madame l'abbesse, défilait en armes, au son d'un fifre et d'un tambourin, à travers l'église et la cour du palais abbatial, ou bien sous les arcs voûtés (arcades actuelles), si le temps était mauvais, le grand échevin et le clerc-juré offraient à cette milice du vin d'*Allemaigne* (Alsace) dans des *hannaps* ou coupes, et dans de larges tasses en argent et en vermeil. Il fallait vider la coupe et la renverser, pour avoir des droits à une seconde, qui ne se faisait pas long-temps

---

(1) Ils étaient vingt-quatre. Organisés en 1565, ils ont remplacé la confrérie de Saint-Sébastien. Une ordonnance de Stanislas les a supprimés en 1739.

attendre. Cette distribution terminée, on allait se mettre à table, dans la cour de l'hôtel-de-ville ou sur la place du commun. Voici la carte de deux menus servis en 1587 et 1600, que M. Richard a publiée, pour la première fois, dans l'*Annuaire* du département des Vosges (1) :

S'ENSUYT LA DESPENSE FAICTE EN L'ANNÉE 1587,
le jour et le lendemain de la Pentecoste.

Acheptez quatorze mesures et quatre pintes (environ 6 hectolitres et 14 litres de vin blanc d'Allemaigne (d'Alsace), à huit francs la mesure, pour fournir le lundi de la Pentecoste aux tours accoutumés faire par les bourgeois chacun an on (au) dit jour et les dites quatre pintes de vin au prix de trois gros l'une, ci........... 118$^{l}$ 6$^{g}$ ou 237$^{f}$ 07 (2).

*Item*, pour douze pintes de vin claret, tant pour la marande des seigneurs que pour fornir au dernier tour, acheptez tant chez *Didier Gaulthier* que chez ledit grand eschevin, et à six gros l'une, cy............. 6$^{f}$ »»$^{g}$ 12$^{f}$ »»

*Item*, pour deux pastels de liepvres....... 3 »» 6 »»

*Item*, pour deux autres pastels de voey (veau). » 26 5 02

*Item*, pour deux jambons et deux andouilles. » 15 2 55

(1) *Annuaire statistique, administratif et commercial des Vosges*, pour 1838, publié par M. Ch. Charton; 12.$^{e}$ année; Épinal, Gley, imprimeur; in-12 de VIII feuillets et de 343 pages. Voir l'article intitulé *les Kyriolés de Remiremont*, page 146 à 153.

Ce mémento est l'un des mieux faits de tous ceux qui se publient en France. MM. Maud'heux, Parisot, Richard, l'enrichissent des trésors de leur érudition. J'y ai vu dés notes statistiques très-exactes, des biographies consciencieuses, des observations météorologiques d'un haut intérêt.

(2) « Nous nous servons, pour l'évaluation des anciennes monnaies de Lorraine comparées à notre monnaie décimale actuelle, de la table de réduction du gros en franc barrois depuis l'année 1578 jusqu'en 1608, en monnaie de France, insérée à la page 65 du 1.$^{er}$ volume de l'Histoire de Nancy, par l'abbé Lyonnois; 3 vol. in-8.°, Nancy, *Hæner*. »

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| *Item*, pour du sucre, espices, riz et saffran... | »f | 14g | 2f | 38c |
| *Item*, pour deux fromaiges de bergerie.... | 1 | » | 2 | » |
| *Item*, pour deux moteaux (fromages blancs à la crême) et beure frays................ | » | 11 | » | 87 |
| *Item*, pour fruitaige (fruits)............ | » | 5 | » | 85 |
| *Item*, pour vinaigre et huylle d'olive..... | » | 3 | » | 51 |
| *Item*, pour patisserie assavoir à chacune table, huit pièces et pour les quatre tartes du premier tour................ | 3 | 4 | 6 | 68 |
| *Item*, pour du pain tant pour ladite marande que pour ceux qui ont donné à boire aux trois tours devants dits on (au) nombre de vingt-six personnes.................. | 9 | 10 | 19 | 70 |
| *Item*, et pour le souper du maire et de ses officiers avec leurs femmes, les dimanche et lundy soir de la Pentecoste que semblablement pour la marande des sus-nommées vingt-six personnes................ | 15 | » | 30 | 7 |

DESPENCES FAICTES LESDITS JOURS EN L'AN 1600.

Faict despense ledit grand eschevin de la somme de quatre-vingt-sept francs et douze gros pour l'achapt qu'il a faict de quatorze mesures dix pintes de vin rouge d'Allemaigne versé et distribué aux bourgeois durant les tours le lundy de la Pentecoste, comme il est accoutumé faire. Ledit vin au prix de 6 francs trois gros la mesure. 87f 12g 175l »»

Plus pour une feuillette de vin claret de France acheptée pour dix-huit francs et fut icelle distribuée tant aux seigneurs et jurés avec aultres notables personnes appelés de leur part durant les tours et à leur marande en deuxième tour comme au souper le soir de la Pentecoste,

dîner et souper aux officiers et clercs-jurés avec leurs femmes le lendemain, ensemble à la marande de ceux qui servoient, portoient le vin et versoient à boire durant lesdits tours iceux au nombre de vingt-six personnes....... 18$^{f}$ »$^{s}$ 26$^{f}$ »»$^{c}$

Oultre, ledit comptable a fourni les provisions cy-après pour servir auxdits seigneurs, jurés, gens de justice et aultres personnes susnommées au devant dudit repas. Assavoir:

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Premier, pour dix-huit livres et demi de chair de bœuf.... .................. | »$^{f}$ | 30$^{s}$ | 5$^{f}$ | 10$^{c}$ |
| *Item*, pour un quartier de mouton acheptez à Espinaultz (Epinal)................ | » | 18 | 3 | 05 |
| *Item*, pour deux liepvres.............. | » | 19 | 3 | 23 |
| *Item*, pour deux lepvreaux............. | » | 17 | 2 | 82 |
| *Item*, pour chair de veau et de cabril (chevreau) ........................ | 7 | 6 | 15 | 02 |
| *Item*, pour quatre poulles (poules)...... | » | 12 | 2 | 04 |
| *Item*, pour trois chappons............. | » | 7 | 1 | 19 |
| *Item*, pour trois jambons.............. | » | 27 | 4 | 59 |
| *Item*, pour deux andouilles............ | » | 9 | 1 | 53 |
| *Item*, pour un petit cochon de lait..... | » | 6 | 1 | 02 |
| *Item*, pour beure cuyt et frays......... | » | 9 | 1 | 53 |
| *Item*, pour trois fromages de bergerie.... | » | 18 | 3 | 05 |
| *Item*, pour deux fromages frays........ | » | 15 | 2 | 55 |
| *Item*, pour deux hauts fromages........ | » | 2 | » | 34 |
| *Item*, pour vingt-cinq pièces de patisserie à 2 gros l'une fournie par *Balthazard Petitmengin*, patissier audit lieu de Remiremont........................ | » | 50 | 8 | 50 |

*Item*, pour façons de trois pastels tant de liepvres que de lepvraulx et 3 aultres de jarrets de veau, faite par le susnommé

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| à raison de 8 gros l'un.............. | »$^{f}$ | 48$^{s}$ | 8$^{f}$ | 16$^{c}$ |
| *Item*, pour lard à larder, 2 livres et 1/2. | » | 15 | 2 | 55 |
| *Item*, pour huille d'olive, vinaigre, oranges. | » | 16 | 2 | 55 |
| *Item*, pour riz, sucre, espiceries, prises chez *Jean Ruyer*, espicier........... | » | 30 | 5 | 10 |
| *Item*, pour sel........................ | » | 1 | » | 17 |
| *Item*, pour la cuisine, le bois et le linge. | 2 | » | 4 | » |
| Et finalement pour pain............... | 6 | » | 12 | » |

Le comte Louis de Sarêge, évêque d'Adrie, chargé par le pape de faire une visite au chapitre, tâcha d'abolir une partie de ces coutumes et de réformer d'autres abus; mais les cinquante-sept articles de son ordonnance demeurèrent sans exécution. Voici quelques-uns de ces articles :

*On ne devra plus faire de banquets ni de buvettes à l'église.*

*Les dames ne recevront plus les étrangers pendant les offices.*

*On ne traitera plus des affaires du chapitre dans le chœur de l'église.*

*On abolira les coutumes superstitieuses de porter du pain, du vin et du sel sur les tombeaux des trépassés.*

*Les dames nièces ne devront plus donner de repas à la mort des dames tantes.*

*On exigera l'établissement d'une prébende théologale, attendu le grand besoin que l'église a de prêtres doctes et savants.*

*Les dames chanoinesses et les dames nièces ne devront plus lire de livres traitant d'amour.*

Dans le cours du XVIII.$^{e}$ siècle, l'aspect à la fois religieux et guerrier de Remiremont s'altéra; son enceinte s'agrandit, ses fossés furent en partie comblés; des plantations cou-

vrirent ses remparts ; beaucoup de constructions modernes remplacèrent les arcades pittoresques sur lesquelles s'appuyaient presque toutes les maisons. L'incendie du 13 mars 1779, qui consuma seize maisons près de la grande place, donna lieu à de notables changements, et depuis lors la ville s'est singulièrement modernisée.

L'église abbatiale dont les arceaux en ogive étaient surmontés d'une tour carrée, en retraite à chaque étage, fut frappée de la foudre le 31 décembre 1778 ; la tour s'écroula, et depuis lors l'édifice perdit l'imposante stature qui dominait la ville d'une manière si pittoresque (1). Le palais abbatial, reconstruit en 1752 et 1753 aux frais de l'abbesse Anne-Charlotte de Lorraine, sur les dessins de Jean Gautier, loin d'offrir plus de goût et de magnificence que l'ancien, comme le dit Durival, se ressentit du système bâtard, lourd et uniforme introduit dans les monuments de l'époque (2).

---

(1) Vers le milieu du siècle dernier, il ne présentait que 250 toises de longueur sur 180 de largeur.

(2) Sous la première pierre on plaça une pièce d'or à l'effigie de l'*auguste abbesse*, portant en latin l'inscription suivante, suivie de la traduction française, assez mal rendue et mal orthographiée.

*Remiremontana Abbatissa sacra.*

*Fausta penetralia abbatis sacra inclitæ principis non unius augusta domus, lustris benè pluribus gravis, ruinæ matura et proxima, Annæ Carolæ à Lotharingiâ Romaricomontis abbatissæ anno 1738, mense maïo, institutæ piâ munificentissimâ manu eodem in situ à fundamentis instituta et restituta : saxo novo, regali et magnificentissimo ordonata anno 1752 : opus perenni gloriâ splendidum, quod lapidibus structum, tot quasi vocibus miris suæ æternum præcoparentis, Francisco tertio Romanorum imperatori felicissimè regnanti fratri amantissimo, assidente principe regia, hoc saxum historicis chronologicis incisum notis D.D. Mariæ Theresiæ comitessæ ex Sancto-Maurise hujusce collegii canonicæ amicis manibus positum et humo mandatum seræ posteritati servandum.*

Il en avait été de même de l'hôpital Sainte-Béatrix, construit en 1720 par l'abbesse Béatrix-Hiéronyme de Lorraine-Lillebonne.

Remiremont était jadis le chef-lieu du bailliage de Lorraine le plus étendu, renfermant beaucoup de villages, de hameaux, d'habitations isolées nommées granges. Avant 1751, Remiremont et son district dépendaient de la juridiction d'une prévôté royale établie au village d'Arches, et dont les appels se portaient au bailliage de Mirecourt. Le comte de Thianges était, en 1778, bailli de Remiremont. Il avait pour assesseurs un lieutenant général, deux lieutenants particuliers, deux conseillers, un avocat procureur du roi, un greffier. Le bailliage dépendait du présidial de Saint-Dié pour les cas présidiaux. L'hôtel-de-ville de Remiremont, organisé en tri-

---

Abbaye de Remiremont.

Palais chéri de Dieu, destiné à estre la demeure des abbesses de ce chapitre, maison auguste, déjà honorée du nom de plusieurs illustres princesses, bâtie depuis un grand nombre d'années, son ancienneté la menaçoit d'une ruine qui commençoit même à s'annoncer, SON ALTESSE ROYALE MADAME Anne-Charlotte de Lorraine, nommée à cette abbaye au mois de mai 1738, a rebasti cet édifice de fond en comble, dans le mesme emplacement, et l'a embelli dans un goût nouveau plus riche, beaucoup plus magnifique; l'an 1752 est la date de ce monument qui doit son entier rétablissement au cœur d'une princesse aussi solidement vertueuse qu'elle est libérale: cet ouvrage, digne de l'immortalité par toustes les pières qui le composent, devenues comme autant d'eschots, repétera aussy sans cesse les éloges qui sont dûs à sa nouvelle fondatrice: pour éterniser cet événement, on a scellé dans un des murs de la fondation cette inscription historique et chronologique tout à la fois. Son Altesse Royale actuellement à la cour de sa sacrée majesté François III du nom, empereur des Romains, régnant heureusement, et son frère bien aimé, a choisy par prédilection, pour poser cette première pière, dame Madame Marie-Thérèse, comtesse de Saint-Mauris, chanoinesse de Remiremont.

bunal de police, se composait du maire, d'un grand échevin receveur, de trois conseillers, d'un secrétaire et de deux syndics élus par les notables. On a suivi la *coutume de Saint-Pierre* dans tout le bailliage, excepté dans la Bresse, jusqu'à ce que la coutume de Lorraine fût rédigée.

Aujourd'hui Remiremont, chef-lieu d'arrondissement, est une jolie petite ville d'environ 5000 âmes, située au midi et au centre d'un bassin onduleusement découpé qui s'étend du sud-est au nord-ouest, depuis le village de Pont jusqu'à une lieue au-dessous de la ville. Cerné par des montagnes plus ou moins rapprochées que séparent quantité de collines et de vallées dont l'aspect varie à l'infini, Remiremont domine le bassin de la Moselle, et voit serpenter, au pied de ses murailles, plusieurs ruisseaux limpides qui vont se perdre dans la rivière, après avoir fertilisé la plaine. Les vents nord-ouest et sud-est règnent le plus communément à Remiremont. On y boit des eaux de sources amenées des montagnes voisines par des conduits de bois de sapin, et que les habitants se partagent de manière que chaque maison importante possède un jet d'eau particulier. Cette ville est assez régulièrement bâtie. La grande rue, d'une belle largeur, la traverse de l'ouest à l'est dans toute sa longueur, et présente deux lignes d'arcades cintrées d'un bel effet, qui servent de promenade en temps de pluie, et d'asile aux marchands les jours de foire et de marché. Cette rue, arrosée par un ruisseau d'eau vive, est ornée de maisons d'une belle apparence, construites à pierre et à chaux, et couvertes généralement en essains (planchettes de bois) ou en laves (1). Elle sert d'aboutissant à presque toutes les autres rues, qui sont peu larges, irrégulières et arrosées. Le pavé est fait de cailloux charriés

(1) Pierres plates très-communes, tenant de la nature du grès.

par la Moselle. La plupart des maisons n'ont qu'un étage. Les appartements sont parquetés en planches de sapin. Les principaux édifices sont : 1.° l'ancienne abbaye, vaste bâtiment attenant à l'église de l'ancien chapitre, au-devant duquel est une place irrégulière, entourée des maisons des chanoinesses; 2.° au midi, derrière le quartier de l'ancien chapitre, l'hospice civil, refuge digne de la misère chez un peuple qui comprend la dignité de l'homme. Il est parfaitement tenu; un ruisseau considérable en traverse le jardin. A côté de l'hôpital se trouve un beau lavoir public. La ville possède aussi un bel abattoir, sept fontaines, vingt-cinq à trente bornes-fontaines. L'abbaye précitée est occupée maintenant par le tribunal, la mairie, le collège, la bibliothèque et le musée. La sous-préfecture a son hôtel à trois étages, en face de l'église paroissiale.

La population de Remiremont est en grande partie catholique. On n'y compte que deux familles protestantes. Les juifs, au nombre de trois à quatre cents, possèdent un rabbin et une synagogue. Leur lieu d'inhumation est dans la ville de Thann (Haut-Rhin).

INDUSTRIE.

Il y a à Remiremont et dans les environs beaucoup de tanneries, des usines où se fabriquent des huiles de navette et de faînes, des moulins, des scieries, des papeteries, etc. L'eau en est le seul moteur. La confection de la potasse formait une des branches principales d'industrie de la ville. Je n'en connais pas de fabrique aujourd'hui. Ses foires et ses marchés consistent surtout en bétail, en céréales, en vin amené de la Haute-Saône, en toiles, fromages, etc. Il n'y a pas de semaine qu'on n'expédie, même très-loin, quinze à vingt voitures de ces derniers produits. Dans le XVIII.° siècle, il y avait à Remiremont une manufacture de coton établie par le sieur de Lorme; une manufacture de papiers de tapis-

serie veloutés, fondée en 1768 par le sieur Barthélemy, et des ateliers pour la taille du granit. Les bénitiers de plusieurs églises de Paris ont été faits à Remiremont. Ces trois branches d'industrie ne sont plus exploitées.

IMPRIMERIE.

Nous ne connaissons pas l'époque à laquelle l'imprimerie fut introduite à Remiremont. Sans doute elle ne s'y fixa que très-tard.

Au milieu du siècle dernier, le sieur C. Nicolas-Emmanuel Laurent était *imprimeur ordinaire de la ville et marchand libraire*. C'est de ses presses qu'est sorti l'ouvrage suivant, devenu rare :

*Essai analytique sur les eaux de Bussang*, par J. Lemaire, ancien médecin ordinaire de feu S. A. R. Léopold I.er, membre de l'académie des savants d'Allemagne, et médecin de l'hôtel de S. A. R. madame la princesse, abbesse de Remiremont. 1760. In-12 de XVIII feuillets et 260 pages.

Il n'y a aujourd'hui qu'un imprimeur à Remiremont ; c'est M. Dubiez, qui forme la troisième génération d'artistes typographes du même nom fixés dans cette ville.

INSTRUCTION.

Un collége d'environ deux cents élèves, tant internes qu'externes ; une école primaire ; des cours gratuits de dessin appliqué aux arts.

Tout le monde parle français et patois. Ce dernier langage est rude, moins agréable que celui du Pays-Messin et renferme des mots tudesques.

BIBLIOTHÈQUE. — MUSÉE.

La bibliothèque, composée d'environ 5000 volumes, possède des manuscrits et quelques chartes précieuses. Elle augmente tous les jours. M. Richard en a publié la description.

Le musée d'histoire naturelle a été fondé par M. Tocquaine,

pharmacien. On y voit une belle collection des roches et granits vosgiens, ainsi que les fossiles du pays.

PERSONNAGES MARQUANTS.

*Bexon* (les deux frères). L'un (Gabriel-Léopold-Charles-Amé), historien plus élégant que correct et profond, naturaliste distingué, le collaborateur et l'ami de Buffon, naquit au mois de mars 1748, et mourut à Paris le 15 février 1784; l'autre (Scipion-Jérôme), né en 1733, mort à Chaillot, le 17 novembre 1825, se mit au premier rang des jurisconsultes du siècle, par sa *Théorie des lois criminelles.*

*Collaut* (Dom Hyacinthe), mort à Saint-Vannes, le 29 mai 1674, auteur de plusieurs ouvrages de piété demeurés manuscrits.

*De Ranfains* (Marie-Élisabeth), née le 30 octobre 1592, femme d'une beauté remarquable, d'un esprit orné et d'une grande solidité de jugement. Après une vie des plus agitées, après avoir été l'objet d'influences magnétiques exercées sur elle par un médecin du pays, elle se retira du monde, fonda l'ordre de Sainte-Élisabeth pour servir de refuge aux filles perdues, et mourut à Nancy, en odeur de sainteté, le 14 janvier 1649.

*Humbert* (le général de division Jean-Robert-Marie), né dans une des granges voisines de Remiremont, le 25 novembre 1755. Il fut célèbre par l'expédition d'Irlande, et mourut en Amérique, esclave des principes républicains qu'il avait professés toute sa vie.

*Marquis* (Nic.), né le 2 juin 1701, sacristain, généalogiste, historien des dames de Remiremont, auteur d'un dictionnaire héraldique, d'un nobiliaire universel, d'un arbre de ligne des dames de Remiremont, ouvrages immenses demeurés manuscrits, et qui ont vraisemblablement disparu.

*Remion* (dom Barthélemy), profès de Saint-Vannes en 1663, mort au prieuré de Rozières-aux-Salines, le 18 sep-

tembre 1708. Il a montré de grandes connaissances en architecture et en mécanique, déployé beaucoup d'habileté dans la gestion d'affaires importantes, et publié divers écrits, dont le titre n'est point arrivé jusqu'à nous.

*Remy* (Joseph-Honoré), prêtre, avocat et littérateur, né le 2 octobre 1738, mort à Paris le 12 juillet 1782. Il est auteur d'un éloge du chancelier de l'Hôpital, couronné en 1777 par l'académie française, de plusieurs autres éloges, et d'ouvrages de critique littéraire et de jurisprudence.

*Saint-Nicolas* (André de), carme, né vers 1650, décédé à Besançon vers 1713. On lui doit plusieurs dissertations archéologiques, imprimées à Dijon et à Besançon, ainsi qu'un grand nombre de travaux inédits dont la plupart se trouvent à la bibliothèque de cette dernière ville.

*Saint-Blaise* (le chevalier Pierre de), né vers 1707, décédé à la fin du siècle, est auteur de plusieurs ouvrages de mathématiques publiés entre 1740 et 1750. Nous croyons Ersch et Quérard dans l'erreur, lorsqu'ils en font un médecin ainsi qu'un agronome écrivant encore en 1778.

*Vinot* (le père André), de l'ordre des carmes, né en 1713, mort à Besançon, est auteur d'une infinité de recherches sur les familles du nord-est de la France.

Enfin, la ville de Remiremont possède aujourd'hui plusieurs hommes de mérite qui ne la feront pas dégénérer du rang qu'elle occupe. Tels sont MM. *Ernest Puton*, géologue distingué; *Richard*, bibliothécaire de la ville, rempli d'un zèle et d'un patriotisme dignes des plus grands éloges; *Friry*, archéologue judicieux et habile écrivain; *Bresson*, député, dont l'administration, comme maire, a laissé d'honorables souvenirs : c'est à ce magistrat qu'on doit la création des cours gratuits de dessin, celle de la compagnie des sapeurs-pompiers, etc.

E.-A. BÉGIN.

# PROMENADE ARCHÉOLOGIQUE

## DANS LE VAL DE METZ.

# MORLANGE.

S'il vous arrivait un jour d'explorer le val de Metz, je vous conseillerais de faire une promenade le long des côtes qui bordent la Moselle, depuis Preny jusqu'à Guentrange, vis-à-vis Thionville. La voix des ruines viendrait se joindre à l'expression naïve des souvenirs populaires, des légendes mystérieuses, pour vous initier aux vicissitudes de ce pays accidenté. A côté d'un diable fin et rusé, mais toujours dupe de ses propres piéges, se rangeraient d'immenses cohortes de houris, de sorcières et de sauterets; vous saisiriez quelques traces des mythes scandinaves mêlés aux croyances phéniciennes, druidiques et romaines; vous trouveriez à chaque pas l'ombre menaçante des templiers, la robe flottante de dames blanches apparaissant au sein des nuits; vous entendriez des cliquetis d'armes, et le villageois qui n'est point philosophe, chose très-rare à notre époque, le villageois qui voit du merveilleux ailleurs que dans la grande épopée de l'empire, vous parlerait encore, mais à voix basse, des aventures extraordinaires que ses ancêtres ont eues avec

les génies infernaux. Résignez-vous à paraître plus bête que lui, et surtout très-confiant et très-crédule, car il ne dirait rien, et l'histoire locale perdrait les trésors de son érudition. Cette espèce d'hommes s'en va. Monuments animés d'un âge déjà vieux, ils suivent la destinée des monuments matériels, et vous invitent à recueillir les croyances traditionnelles qui vont incessamment descendre avec eux dans la tombe.

Nous étions mus par ces idées, MM. d'Huart, Migette et moi, lorsque, la semaine dernière, nous partîmes pour Morlange, petit village situé dans l'une des étroites vallées qui se succèdent le long des côtes de la Moselle. Le village en lui-même n'offre rien de curieux : ce sont quelques maisons diversement assises sur la pente fleurie d'une colline plantée d'arbres fruitiers, maisons substituées à d'anciennes constructions rurales incendiées il y a deux siècles par les Suédois, et autour desquelles gisent, çà et là, des ruines cachées sous de frais gazons. Les villageois n'ont pas encore oublié cette terrible catastrophe écrite en traits de sang sur les cadavres de leurs pères ; mais ils la dénaturent comme un rêve confus auquel on ajoute quelques-unes des circonstances de la veille. Selon eux, l'incendie a tout dévoré en deux heures ; le roi de Suède en personne l'a commandé ; les *houris* ont toutes perdu la vie ; mais on avait pu sauver une jeune fille vers laquelle arrivait chaque année un illustre messager, dans un carrosse attelé de six chevaux. Quelle était cette fille ? d'où venait le messager ? Messieurs, je vous le dirai, quand j'aurai appris à mentir.

Quoi qu'il en soit, l'église de Morlange fut épargnée, moins par des sentiments de piété ou de respect pour les arts, que parce qu'elle n'aura point fait résistance aux troupes envahissantes. On la voit aujourd'hui, modeste et timide, cacher derrière les branches touffues d'un noyer centenaire sa tête anglo-saxonne, comme une femme dont le carac-

tère et la pensée se dérobent aux regards indiscrets, grâce à l'officieuse magie de l'éventail.

Cette chapelle remarquable, disposée en croix romaine, spacieuse, bien aérée, est construite en petit appareil, d'une manière solide et dans un excellent style. Elle représente l'époque transitoire du plein-cintre à l'ogive, sans offrir le caractère d'indécision propre aux ouvrages du même genre. Son clocher à quatre faces, peu élevé, a beaucoup d'analogie avec celui de Blénod-lès-Pont-à-Mousson; il est divisé, dans le pourtour de sa hauteur, par trois corniches, et présente à sa base, sur deux faces, deux fausses fenêtres cintrées au-dessus desquelles s'ouvrent les lucarnes. Ces lucarnes ont une physionomie anglo-normande bien tranchée. Elles se composent d'une double ouverture étroite, allongée, séparée dans le milieu par une colonne à chapiteau massif, avec cintre couronnant l'ensemble. La lucarne qui regarde le jardin au midi est sculptée, tandis que celle de l'autre côté ne l'est pas. Elle présente, en outre, deux colonnes latérales sur lesquelles s'appuie l'arc cintré qui surmonte l'ouverture.

La face méridionale de la branche droite de la croix romaine présente une croisée en œil-de-bœuf et une corniche à angle obtus représentant deux serpents à double tête qui suivent le rebord de la toiture. Entre ces deux serpents, à la pointe du triangle, s'élevait une croix épatée semblable à celle des templiers : c'était le symbole du Christ triomphant de l'esprit des ténèbres. La face opposée n'a pas de corniche sculptée.

Le pentagone formé par le chœur offre à peu près la même saillie que chacune des branches de la croix romaine. Chacun de ses angles est soutenu par un contrefort à trois étages, surmonté d'une corniche très-mince, de laquelle partent les cintres surbaissés des croisées. Ces cintres sont couronnés d'un feston ou plate-bande en fleurs marguerite, qui règne

en dessous du toit. De chaque côté du chœur descend, comme une draperie, un revêtement en pierre, coupé de manière à loger dans les trois angles qu'on y a ménagés, à gauche, un petit moine accroupi, une levrette et une tête; à droite, un autre moine assis, une tête de loup et deux têtes d'animaux. A partir de ces deux draperies extérieures, au-dessus du point d'intersection des arcades dont les croisées sont couronnées, on aperçoit quelques sculptures, telles que l'agneau pascal, un ange tenant une crosse à la main, une tête entre deux feuilles, etc. Dans le sens du rond-point du chœur, les branches latérales de la croix ont une ouverture de croisée figurée à l'extérieur d'une manière différente pour chaque côté : à gauche, c'est une embrasure presque ogivale, entourée de boules saillantes, surmontée d'un plein-cintre à boudin qui repose sur les chapiteaux sculptés de deux colonnettes assez élevées; à droite, l'embrasure est moins élevée, les colonnettes latérales sont plus massives et plus courtes. La face opposée à cette seconde embrasure présente le cintre d'une ancienne porte aujourd'hui murée, et qui devait servir jadis de communication entre la chapelle et les bâtiments du prieuré. Le cintre de cette porte, sculpté largement en coquille, offre un dessin gracieux que je n'ai presque jamais rencontré dans les monuments de cette époque.

La nef, d'une construction moins solide et plus négligée que celle du chœur et de l'avant-chœur, est faite en pierres de toutes pièces. Elle s'écrase et se penche, malgré deux énormes contreforts qui la soutiennent. Je ne lui crois pas de fondations solides, et je lui assigne une date postérieure à celle des parties qui viennent d'être décrites. Cette nef, ouverte sur le jardin par une petite porte latérale construite au XVII.e siècle, s'éclaire du même côté, par deux fenêtres en ogive qui ont la forme de lucarnes. Elle est surmontée d'un grenier, et se trouve accolée à une maison transversale qui a

peut-être moins encore de solidité qu'elle. Ce n'est pas la partie brillante de l'édifice. Je n'hésiterais pas à en sacrifier les deux tiers.

Le portail de ce monument fut sans doute démoli lorsque les frères Barbier, venus à Morlange en 1688, restaurèrent la nef, et bâtirent la petite maison qui lui est transversale. On lit au-dessus de la porte de la maison :

*Soli Deo honor, laus et gloria.* 1689.

et au-dessus de la fenêtre, cette phrase qui est le complément naturel de la première :

*Ex hoc nunc et usquè in sæcula.*

La maison a une porte de communication avec la nef. Cette dernière, qu'on devrait considérer comme le vestibule de l'avant-chœur, comme une allée conduisant à l'oratoire, est basse, faite en cintres surbaissés, séparée en deux voûtes similaires par une ogive peu prononcée, dont les anneaux partent de deux piliers à trois colonnettes saillantes. L'arc cintré qui sépare la nef de l'avant-chœur est supporté par deux colonnes à piédestal quadrangulaire, surmontées d'un lourd chapiteau sculpté en feuilles déployées. Ces colonnes font saillie des deux tiers de leur épaisseur.

Le chœur, de forme pentagonale, a de l'élévation, de la majesté, de l'ensemble et de l'harmonie sous le rapport des ornements sculptés. Sa voûte semble déjà vouloir prendre l'essor vers l'ogive, mais elle est retenue, dirait-on, par les derniers scrupules du plein cintre.

Chaque côté du pentagone est éclairé par une croisée en verres blancs, longue et ouverte comme les croisées du XVII.e siècle, mais encadrée par une double colonnette et deux arêtes intermédiaires. Chacune de ces colonnettes présente, au point de départ du cintre qui couronne la croisée, un chapiteau sculpté. Le fût de la colonnette contiguë à l'ouverture de la croisée descend plus bas que la croisée elle-

même, tandis que le point de départ de l'autre colonnette a lieu de plus haut. Cette dernière appuie sa base sur les chapiteaux des colonnes intermédiaires aux croisées, et servant de supports aux arceaux. Les chapiteaux des colonnettes précitées sont contigus l'un à l'autre, et sculptés délicatement en feuilles de vigne, de chêne, de laitue, etc. Le cintre qui se trouve dans le renfoncement de chaque croisée n'offre qu'un simple boudin entre deux gouttières assez profondes, tandis que le cintre enveloppant présente un boudin bien en relief et sculpté, celui du centre en feuilles de marguerite, et les quatre autres en coquilles et en vertèbres, d'une manière qui s'harmonise.

Les colonnes liées aux contreforts extérieurs, et servant intérieurement de supports aux cintres du chœur, partent toutes d'un piédestal quadrangulaire surmonté d'une double rondelle, présentent une sorte d'anneau à leurs deux tiers supérieurs, et se terminent, au tiers inférieur des croisées, par un large chapiteau sculpté soit en épis de maïs, soit en feuilles de laitue ou de nénuphar. C'est de chacun de ces chapiteaux que s'élèvent les deux colonnettes dont nous avons parlé ci-dessus. Entre leur contiguité jumelle partent les arceaux de la voûte, qui, taillés en boudin, font chacun une saillie entre deux gouttières, comme les arceaux du XIV.e et du XV.e siècle. Chacun des arceaux se termine à la clef de voûte, qui est décorée d'une couronne de chêne. Un cintre du même style, presque ogival, tant il est élevé, part des deux colonnes antérieures, et sert d'ornement plus que de soutien au chœur; car ce dernier a pour support intermédiaire, entre lui et l'avant-chœur, un cintre massif soutenu par des pilastres carrés avec chapiteaux à gorge. Une niche assez profonde pratiquée à droite du chœur pour recevoir les burettes, est de forme trilobée, à gorge rentrante et à filets. Le maître-autel n'a rien d'antique. Ses statuettes ne datent pas d'une époque antérieure au

XVII.e siècle. Il a été consacré par M. de Coislin, évêque de Metz.

L'avant-chœur, un peu moins élevé que le chœur, se partage en trois voûtes à peu près semblables l'une à l'autre, savoir : une voûte médiane et deux voûtes latérales formant les branches de la croix romaine. La voûte médiane est supportée par des pilastres quadrangulaires surmontés d'arceaux similaires pour ses quatre ouvertures, et de deux arceaux en boudin très-prononcés qui se croisent à angles droits. Au-dessus de l'ouverture intermédiaire au chœur et à l'avant-chœur, se trouve un arc cintré, du même style que celui que nous avons décrit en parlant de la porte extérieure d'une des branches de la croix latine.

Les deux branches intérieures de cette croix, moins élevées que l'avant-chœur, mais ayant chacune les mêmes dimensions, sont éclairées par deux œils-de-bœuf encadrés intérieurement et extérieurement par un double cordon de billettes cylindriques, disposées sur deux plans, et séparées par une arête étroite coupée en biseau. Indépendamment de ces œils-de-bœuf, chacune des branches de la croix latine était éclairée jadis par une fenêtre en plein cintre, pratiquée dans le mur qui sert de retable aux autels. L'autel placé à gauche présente un petit retable en bois de chêne indigne de l'édifice ; l'autel qui est à droite possède, au contraire, un retable en pierre formé d'une niche centrale servant de *sacellum*, et, de chaque côté, de deux colonnes à fût très-court, à piédestal élevé, à chapiteau massif surmonté de l'arcade surbaissée qui sert de couronnement à l'œuvre. Cet autel se trouve parfaitement en harmonie avec le reste de l'édifice et date de la même époque. Il en est de même d'un saint Brice sculpté en bois, assis et adossé au *sacellum*. Les deux statuettes naïves placées de chaque côté sont d'une époque bien postérieure, quoique appartenant encore au moyen-âge.

La seule inscription qui existe à l'intérieur de l'église se trouve gravée sur une dalle au milieu de l'avant-chœur. Elle est historique :

Ci-git frere Thomas Barbier, hermite du tiers-
ordre de Saint-François de Langres, lequel étant
venu icy en 1688 avec frere Simon Barbier son frere
aussy hermite, et mis ensemble ce lieu dans
l'etat auquel il se trouve maintenant, mourut
le 13 avril 1711, age de 58 ans.
Frere Simon deceda le 16 aout 1739, age
de 76 ans, et git leur corps ici.
Priez Dieu pour leurs ames.
R. Q. I. P.

## DIMENSIONS DE LA CHAPELLE,

PRISES A L'INTÉRIEUR.

*Chœur.*

| | |
|---|---|
| Longueur | 16 pieds. |
| Largeur | 16 |
| Hauteur | 20 p. 2 p. |

*Avant-chœur.*

| | |
|---|---|
| Longueur | 14 p. 6 p. |
| Largeur | 37 |
| Hauteur | 18 p. 3 p. |

*Nef.*

| | |
|---|---|
| Longueur | 26 |
| Largeur | 14 |
| Hauteur | 16 |

Ainsi l'ensemble de la chapelle présente 56 pieds 6 pouces de longueur en œuvre.

On voit enclavés dans les murs du prieuré de Morlange des rondes bosses et quelques bas-reliefs qui appartenaient à la chapelle ainsi qu'à la porte d'entrée du jardin. Cette porte, placée en face de l'ouverture de la vallée, est un composé de renaissance dégénérée et de style allemand. Elle a deux ouvertures, une grande et une petite, formées par trois pilastres semblables. Au-dessus de la petite porte se trouvent sculptées les armes d'un abbé de Gorze, Charles de Réménécourt, qui paraît en avoir fait les frais en 1610. La corniche de ce portail était surmontée d'un saint Nicolas au centre, et, de chaque côté, d'un saint Roch et d'un saint Sébastien. L'existence de ces deux saints, patrons-nés de tous les malades atteints d'affection contagieuse, me porte à croire que la construction du portail a pour cause des actions de grâces adressées au ciel, peut-être même un vœu particulier, lorsque ce fléau qui ravagea si cruellement la Lorraine, depuis 1588, eût cessé.

*Cinq fois l'année, aux jours ordinaires et accoutumés*, le curé de Fameck était obligé de célébrer le service divin dans la chapelle de Morlange, *pour raison de la rétribution qu'il percevait d'un char de foin dans le Breuil qui appartenait à l'abbaye de Gorze au lieu d'Ebange* (bail emphithéotique du 27 mars 1746). Ces jours ordinaires étaient la Saint-Roch, la Saint-Sébastien, la Saint-Nicolas d'hiver, la Saint-Nicolas d'été, et le troisième jour des Rogations. A la Saint-Nicolas d'été, il y avait même foire et pélerinage *de moult grande devotion et reverence.*

Je vous ai dit, messieurs, à peu près tout ce que je sais du prieuré de Morlange. Ma notice est le fruit d'une étude rapide, faite en deux heures, pendant que M. Emmanuel d'Huart, historien et protecteur de la chapelle, interrogeait les souvenirs des habitants, et que M. Migette retraçait, avec sa profonde intelligence de l'art, l'esprit architectural

du monument. Si je ne vous ai pas révélé la date précise de sa construction, c'est pour vous la laisser deviner. Elle remonte au commencement du XII.e, peut-être même à la fin du XI.e siècle, époque féconde en fondations religieuses, mais dont les œuvres ont presque toutes disparu. Aussi doit-on regarder sa conservation comme une chose essentielle à l'histoire, comme une source d'indications positives pour ceux qui désirent connaître la marche de l'architecture parmi nous.

### MOYENS DE RESTAURATION PROPOSÉS.

Il faudrait commencer par refaire la toiture qui prend charge, et qui permet à l'eau de s'infiltrer jusqu'aux fondations ; il serait bien d'établir ensuite plusieurs croisées à charnière, afin de pouvoir ventiler l'intérieur et y laisser pénétrer les rayons du soleil. Dès que les murs seront bien ressuyés, on les grattera, pour enlever les mousses, les lichens et les couches de badigeonnage qui les recouvrent ; puis, à l'aide des couleurs symboliques, telles que le bleu, le rouge, le jaune, etc., on tâchera d'imiter l'effet que cherchaient à produire les artistes du haut moyen-âge. Chacun se récrie de nos jours sur l'abus malencontreux des couleurs dans les édifices, et chacun a raison. Mais il faut se rappeler, dans les restaurations monumentales, qu'il fut un âge où les couleurs étaient employées sur les murs comme sur les vitraux : les grandes métropoles italiennes en font foi. Dans nos contrées même, à chaque instant, les couleurs symboliques se retrouvent derrière plusieurs couches de badigeonnage ; mais ce sont des couleurs fines, ménagées avec intelligence, et qui ne font qu'ajouter un caractère de plus au monument.

Quant aux autels, je les ferais très-simples, dans le style

roman tertiaire; je placerais sur des piédestaux, contre les murailles, tous les saints de la chapelle qui n'ont point son âge, et je surmonterais les autels de figures conformes à ces autels eux-mêmes. Peut-être ferait-on bien de raser la maison et moitié de la nef, d'en vendre les matériaux, et de construire une porte en face du chœur. Bien entendu que tous les morceaux de sculpture épars çà et là seront soigneusement recueillis et employés, et qu'on utilisera, autant que possible, en fait de rondes bosses et de bas-reliefs, ce que le temps a respecté.

Je ne pense pas que ces réparations, faites avec intelligence, puissent dépasser la somme de 2,500 à 3,000 fr., parce qu'on a les matériaux sur place, et qu'on se trouve dans l'obligation d'être très-simple, pour demeurer conforme au style général du monument.

## LÉGENDE.

### PLANCHE N.° 1.

Vue de la chapelle du prieuré de Morlange, prise du côté du nord.

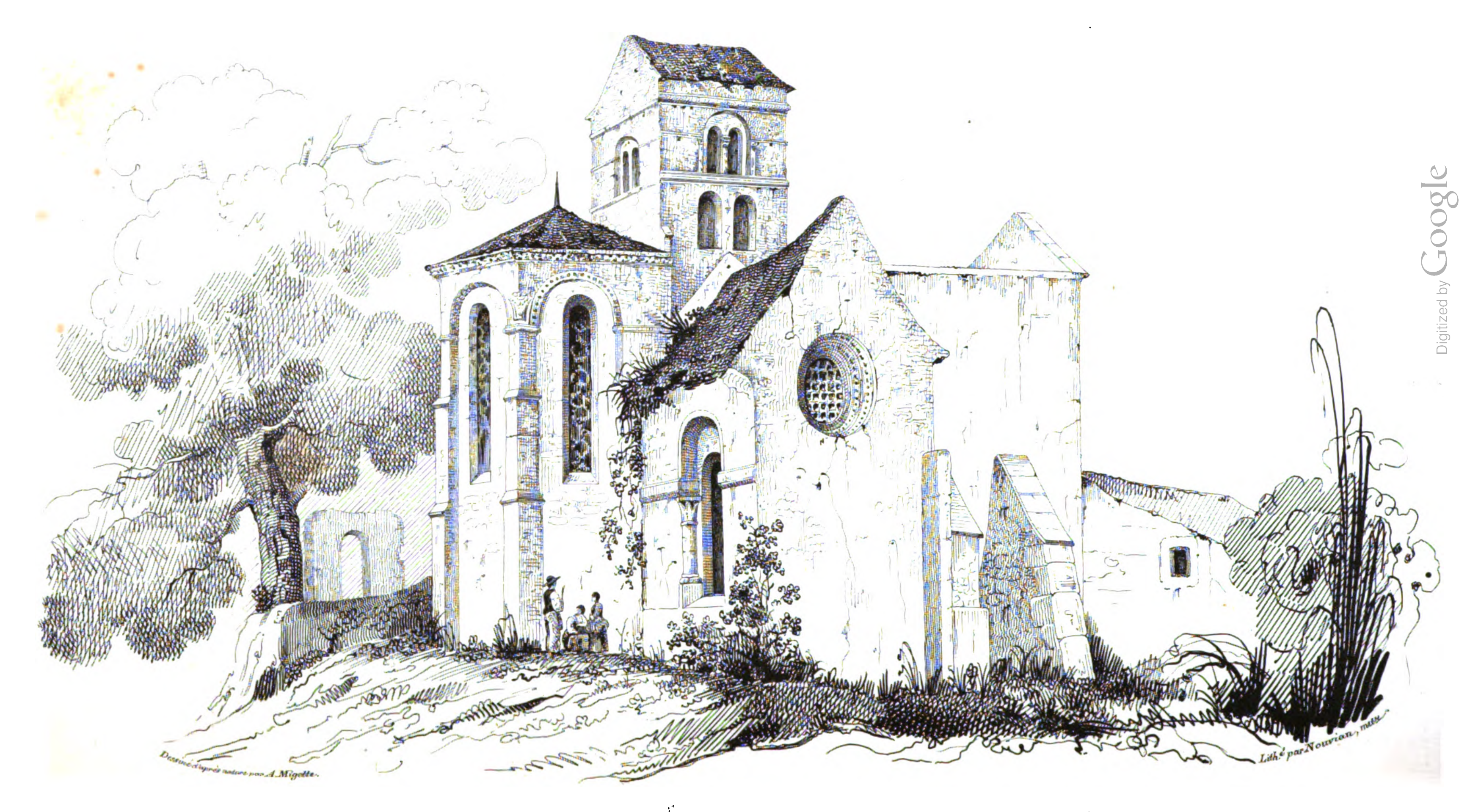
### PLANCHE N.° 2.

Vue prise de l'intérieur.

N.° 1. Chœur.
— 2. Avant-chœur.
— 3. Côté gauche de la croix latine.
— 4. Partie de la nef.

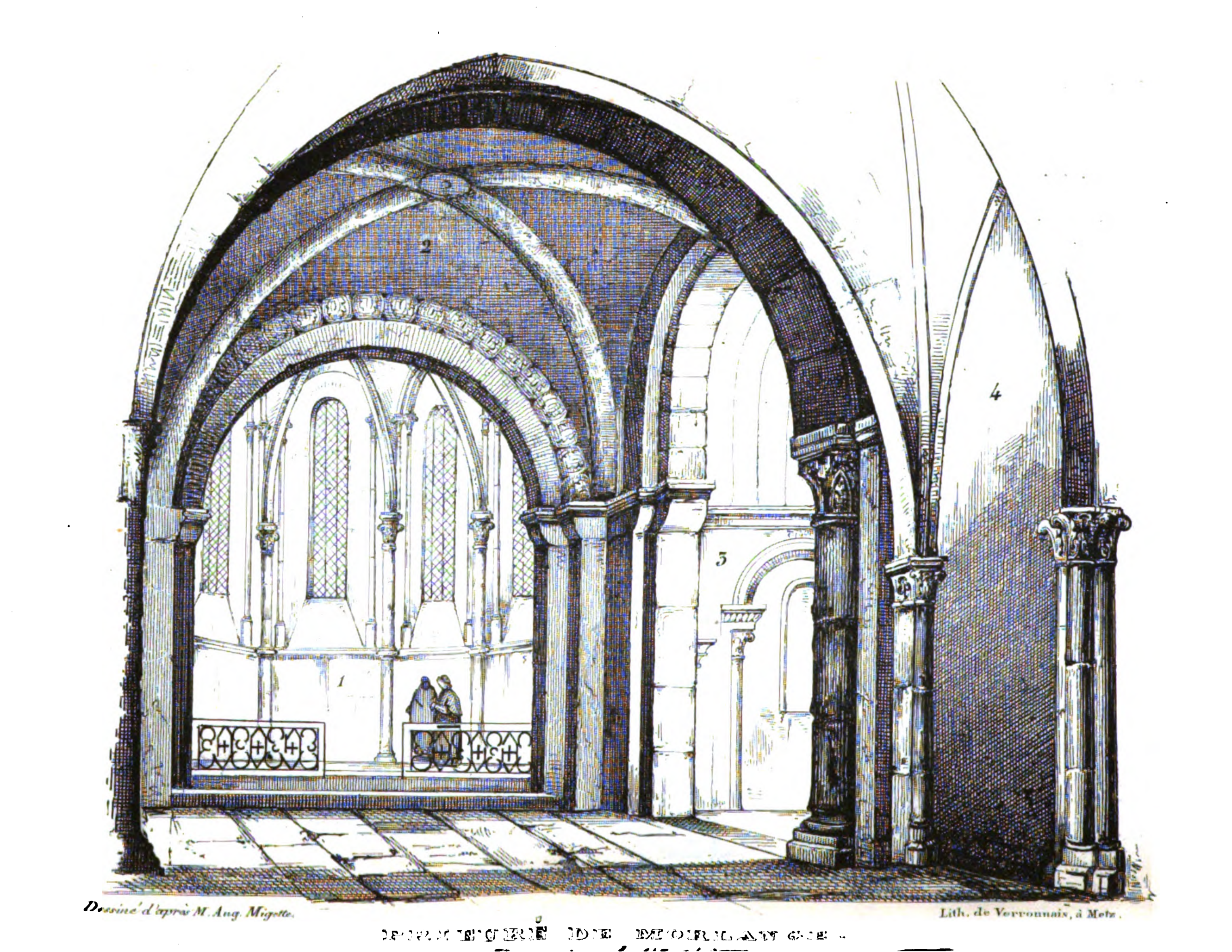
### PLANCHE N.° 3.

— 1, 2, 3, 4. Chapiteaux du chœur.
— 5. Chapiteaux de l'avant-chœur.
— 6. Ornement d'une des colonnettes intérieures des croisées du chœur.
— 7. Corniche extérieure.
— 8. Ornements extérieurs.
— 9. Croisée du clocher, prise du côté du nord.



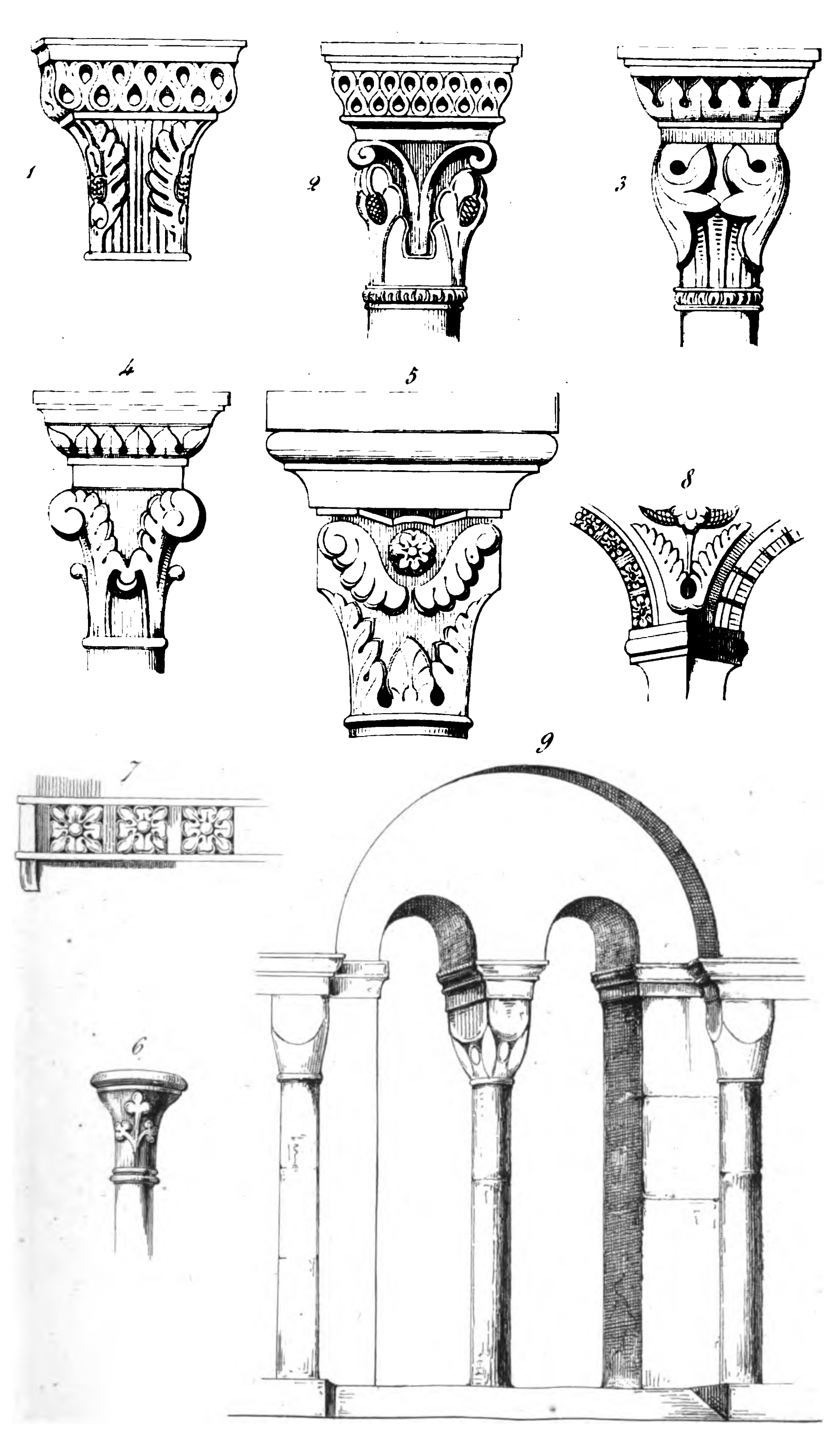

PRIEURÉ DE MORLANGES.

Pl. 2.




*Dessiné d'après M. Aug. Migette.* Lith. de Verronnais, à Metz.

PRIEURÉ DE MORLANGE.




Dessiné d'après les Croquis de M.r Aug. Migette.

Lith. de Verronnais, à Metz.

## BIBLIOGRAPHIE.

# PROMENADES DANS LES VOSGES,

## SOUVENIRS ET PAYSAGES,

Par Ed. DE BAZELAIRE DE RUPPIERRE,

SOUS LES AUSPICES

De M. Ch. NODIER;

Accompagnées de vingt lithographies par MM. C. Roqueplan, Villeneuve, Joly, Bayot, etc.

Un vol. grand in-4.°, imprimé avec luxe. Paris. 1838.

Prix : 15 fr. avec dessins sur vélin — 20 fr. avec dessins sur papier de Chine.

Paris. *Debécourt*, rue des Saints-Pères, n.° 69.
Metz. Veuve *Devilly*, rue du Petit-Paris.
Nancy. *Conti*, rue Saint-Dizier.

La Vosge, cette terre classique des croyances religieuses, de l'art et de la poésie, terre inspiratrice où prêchèrent les pieux disciples du Christ, a vu naître saint Arnould et Jeanne d'Arc, c'est-à-dire la foi politique et la foi conquérante; Claude Lorrain, le plus grand paysagiste de l'Europe; Gilbert et Pellet, échos naïfs d'une littérature indigène, pure comme l'air de la montagne, douce et sonore comme le ruisseau de la vallée, indépendante comme la biche des forêts.

C'est entre ces sommités intellectuelles que s'est placé un jeune homme de dix-neuf ans, non pour les atteindre, mais pour essayer ses ailes, pour mériter leur patronage et commencer sa course vers l'avenir. Que les oracles du goût lui soient en aide; il le mérite par le choix du sujet, empreint de patriotisme, par de nobles pensées exprimées souvent avec bonheur, et par ce sentiment intime du vrai beau qu'on aime à rencontrer dans l'adolescence.

Nous ne pouvons aujourd'hui présenter l'analyse du travail vraiment remarquable de M. de Bazelaire, dont on a déjà pu juger le savoir-faire, par un article sur Gilbert, inséré dans l'un des derniers numéros de la Revue; mais nous nous ferons un vrai plaisir de revenir *aux promenades vosgiennes*, d'interroger les *souvenirs* de notre jeune guide, et de présenter à nos lecteurs quelques-uns de ses *paysages*.

# CONGRÈS SCIENTIFIQUE

## DE FRANCE,

### CINQUIÈME SESSION,

### TENUE A METZ, EN SEPTEMBRE 1837.

Metz. Lamort. 1838. Un volume in-8.° de 632 pages, avec planches lithographiées.

Ce volume, impatiemment attendu, vient enfin de paraître au moment où s'ouvrent les congrès de Clermont, Porentrui, Fribourg, etc. C'est un peu tard; mais on en sera dédommagé par l'abondance, le choix et l'intérêt des matières. Il s'en faut de beaucoup qu'on ait publié tout ce qui fut dit et fait au congrès de Metz : deux volumes auraient à peine suffi; on s'est borné aux procès-verbaux, après les avoir écourtés, et l'on y a ajouté les mémoires et les pièces dont le congrès avait voté l'impression. Tels sont des *Mémoires d'histoire naturelle par MM. Holandre, Levallois, Puton, Gemmellaro, etc.*; une *dissertation du docteur Lahalle sur les moyens de diriger l'esprit et les études de la jeunesse vers l'agriculture;* un *mémoire sur les communications nécessaires à la Lorraine, par M. Maud'heux;* des *renseignements sur la banque du département de la Moselle, par M. Félix de Vioille;* des *considérations sur le système phrénologique, par M. Gromier;* deux *discours de M. le docteur Bégin, touchant l'influence des idées religieuses sur les monuments des anciens peuples;* un *rapport sur l'état de la peinture à Metz, par M. Faivre;* un *mémoire sur l'enseignement,*

*par M. le comte du Coëtlosquet;* une *dissertation philosophique sur le principe de la science, par M. Charles Stoffels;* un *coup d'œil sur l'état de la musique à Metz, depuis Charlemagne jusqu'à nos jours, par M. Camille Durutte;* un *article du docteur de Haldat relatif à des essais destinés à faciliter la répétition de l'expérience fondamentale de la théorie de l'interférence des rayons lumineux;* une *note de MM. Piobert, Morin et Didion sur les effets et les lois du choc, de la pénétration et du mouvement des projectiles dans les divers milieux résistants;* des *recherches du capitaine Didion sur la plus grande vitesse que l'on peut obtenir par la navigation aérienne;* une *description des appareils chronométriques à style* du *capitaine Arthur Morin;* une *notice sur le système et les résultats des travaux adoptés pour l'amélioration de la navigation de la Moselle, par MM. Le Masson et Lejoindre;* une *notice sur divers appareils dynamométriques, par M. Arthur Morin;* un *mémoire sur la température intérieure de la terre, par M. l'abbé Chaussier.*

On a lieu de regretter que le manque de fonds n'ait pas permis de publier d'intéressantes communications faites par MM. *Sélys-Longchamps et Hogard sur l'histoire naturelle; Macherez, sur l'enseignement; Emmanuel d'Huart, sur l'archéologie du Ring,* etc., et que d'autres ouvrages aient éprouvé des *suppressions.*

---

# MÉMOIRES

## POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LORRAINE,

### Par M. NOEL,

AVOCAT, NOTAIRE HONORAIRE A NANCY.

M. Noël est certainement un des hommes du pays qui en connaissent le mieux l'histoire, et qui la traduisent de la manière la plus consciencieuse. Ses riches archives le mettent en position d'avoir une marche assurée dans le labyrinthe des temps anciens, et personne n'apprécie mieux que nous ses travaux. Il a publié cette année deux brochures

intéressantes, comprenant quatre *mémoires* : le premier, sur les *histoires de Lorraine de dom Calmet* ; le second, sur les *archives de Lorraine*, avec quelques *conseils aux personnes qui se proposent d'écrire l'histoire de cette province* ; le troisième est relatif à *Châtel-sur-Moselle* ; le quatrième, qui a le plus d'importance, traite du *domaine ducal*, aliénable en Lorraine jusqu'en 1714, selon toute apparence. Sous ce rapport, M. Noël se trouve en opposition avec beaucoup d'arrêts et quantité de jurisconsultes ; mais il cite des titres, des usages, et ses raisons semblent fort concluantes. Une longue note sur le règne d'Yolande d'Anjou termine le quatrième mémoire.

M. Noël est doué d'un esprit de réfutation remarquable. Il parle les preuves en main, cite à propos, et déploie beaucoup d'érudition. Mais, puisqu'il donne des avis aux autres, nous lui conseillerons à notre tour de ménager les réputations de ces têtes souveraines qui posent d'une manière si honorable dans l'histoire ; de ne point mêler le récit de certaines faiblesses, de certaines erreurs domestiques, s'il en fut, aux actes d'héroïsme, aux bienfaits incessants d'une héroïne lorraine, et de se montrer plus juste envers ses contemporains. Ainsi, il reproche à M. Bégin d'avoir conté, dans son histoire de Lorraine, ce que tous ont conté. Aurait-il oublié que de tous les historiens du pays, M. Bégin est le premier qui ait traité de l'état des sciences, de la littérature et de l'art ; que les règnes de Léopold et de Stanislas sont présentés par lui sous un jour nouveau, et que ses appréciations, ses jugements n'appartiennent qu'à lui seul. Certes la *Revue d'Austrasie* est loin de partager entièrement les idées historiques de son collaborateur, mais elle croit devoir le replacer sur le siège dont M. Noël semble avoir voulu le faire descendre.

# COUP D'OEIL

SUR

## LES FACULTÉS DES LETTRES,

Par M. OLRY.

Paris. Juillet 1838. Brochure in-8.° de 20 pages.

M. Olry est un jeune professeur de mérite qu'une maladie de poi-

trine retient loin de la chaire qu'il occupait au collège de Metz. Nous recommandons son opuscule à ceux qui recherchent des idées justes exprimées avec clarté.

---

## MÉMOIRES ET OBSERVATIONS

*Sur plusieurs cas importants de l'art des accouchements, recueillis en 1836 et 1837 à la clinique de l'école pratique du département de la Moselle,*

Par E.-P. Morlanne.

Metz. Dosquet. In-4.° de 34 pages, avec deux planches lithographiées.

Ce travail statistique, adressé au conseil général du département, prouve l'importance de la maison d'accouchement et le zèle désintéressé de son directeur. Il serait bien à désirer, pour l'art, que des mémoires semblables fussent publiés dans tous les hospices.

---

# LES CHRONIQUES
## DE LA VILLE DE METZ,

RECUEILLIES, MISES EN ORDRE ET PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS

Par J.-F. HUGUENIN, de Metz;

Imprimées et éditées par S. Lamort,

Enrichies du plan de Metz et des attaques dirigées contre cette ville par Charles-Quint, en 1552.

Prix : 15 fr.

La publication que nous signalons comprend les chroniques du doyen de Saint-Thiébault, de Jean Aubryon, de Praillon et de Philippe de Vigneulles. Elles embrassent un espace de 625 années et constituent un véritable corps d'histoire depuis le x.° siècle jusqu'en 1525, époque à laquelle Philippe de Vigneulles cesse ses récits, que Praillon avait sans doute poussés plus loin dans un 3.°

volume que les recherches de M. Huguenin n'ont pu retrouver. Heureusement qu'une compilation faite par un bénédictin a permis à l'érudit transcripteur de conduire nos annales jusqu'au fameux siège de 1552.

M. Huguenin ne s'est pas seulement contenté de les réunir, il les a coordonnées suivant l'ordre des événements, en conservant scrupuleusement à chaque chroniqueur son texte, son idiôme, ses expressions, et ses tournures de phrases surannées, sans se permettre de les rajeunir. Ce sont donc nos archives, revêtues de l'authentique cachet du temps, qu'il a ouvertes devant nous. Par elles, nous sommes initiés à la connaissance du gouvernement, des lois, des usages et des habitudes de nos pères, aux vertus héréditaires de nos paraiges, et au patriotisme de nos citains. Ainsi elles proclament leur courage dans les combats, leur foi vive, leur austère probité, leur générosité dans les réceptions des empereurs, leur grandeur dans les pompes funèbres, leur magnificence dans les cérémonies religieuses, et le respect qui environnait le premier magistrat de notre république, qui, sous le modeste titre de maître-échevin, marchait l'égal des ducs de Lorraine, de Luxembourg et de Bar.

Après nous avoir révélé la vie grave de nos citains et de nos glorieux paraiges, dont pas *un membre*, durant cinq siècles de puissance, ne *forligna* à ses nobles aïeux, *les Chroniques de la ville de Metz* nous introduisent au sein de l'heureuse bourgeoisie du moyen-âge, et nous disent ses joies pures, ses mœurs simples, ses plaisirs ingénus, ses dévotions consolatrices et son culte d'anniversaires mystérieux, avec ce charme, cette suave naïveté qui n'appartiennent qu'à la simplesse de notre vieux langage.

Tel est l'ensemble du travail que M. Huguenin a entrepris. Il forme 1800 pages, grand in-8°, imprimées sur deux colonnes. Il est trop complet pour être rapidement analysé; nous nous proposons d'y revenir dans un second article, et d'essayer quelques observations sur le plan que son auteur a cru devoir adopter.

# CHRONIQUE.

Le 20 août a eu lieu la distribution des prix aux élèves du collège de Metz; deux discours ont été prononcés, l'un par M. Ribout, professeur de troisième, l'autre par M. le recteur.

Le premier a présenté des considérations sur le goût, très-bien senties et finement exprimées; mais sa sévérité à l'égard de l'école moderne s'est quelquefois changée en une partialité académique passionnée.

M. Mézières a parlé avec éloquence de la puissance de la parole, puissance de tous les temps, mais immense surtout sous le régime démocratique des sociétés modernes, et que l'instruction publique devrait peut-être, pour se mettre en harmonie avec ses institutions nouvelles, travailler à développer, dès leur premier âge, dans les jeunes gens dont elle est chargée de faire des citoyens.

La solennité a reçu cette année un nouvel éclat par la proclamation des succès obtenus par les élèves au concours général des colléges de France: heureuse innovation due à M. le ministre de l'instruction publique. Les noms des lauréats pour les classes de mathématiques étaient ceux-ci: MM. Barral, Delatte, Mauzer, Saint-Remy et Schlincker, qui ont obtenu 5 accessits sur 8. Si ce triomphe leur a été doux, il a dû l'être encore plus pour leur professeur, M. Girod; il constate de la manière la plus brillante le mérite d'un enseignement dont nous pouvons apprécier toute la supériorité aux examens pour l'école polytechnique. Nous ne devons pas oublier de citer MM. Humbert et Bonino, qui tous deux également ont obtenu un accessit au concours général.

— Le 21 du même mois, s'est faite la distribution des prix au petit séminaire. La séance a été ouverte par un discours de M. Chaussier sur l'union de la religion et de la science. Le jeune supérieur a tracé avec une rare délicatesse la ligne qui sépare la science et la foi, et les points où elles se réunissent et se confondent. Il a fait à la science une part belle et large, tout en conservant à la religion ses droits imprescriptibles. Les savants reviennent à l'envi à Dieu.

Les hommes religieux, accueillant ces tendances nouvelles, ne provoquent et n'appellent pas moins l'examen de l'intelligence. La science et la religion sont en bonne voie.

La proclamation des prix à été suivie d'une allocution de M. l'abbé Masson, vicaire général. Les élèves ont ensuite chanté un chœur et un trio composés par M. Desvignes.

Dans cette distribution ne figuraient pas les élèves de philosophie et de physique, parce qu'ils ont été transférés au grand séminaire, où ils reçoivent des notions de géométrie, de trigonométrie, d'astronomie, de statistique, de chimie et de physiologie.

— M. Renault, artiste sculpteur, modeleur et médailliste, surmoulant les figures mortes et vivantes, s'est établi depuis peu de jours dans nos murs. Il fait aussi le monument funéraire, et apporte dans l'exécution de ses travaux cette entente parfaite de l'art qu'il a puisée aux grandes écoles de Paris, et surtout sous la direction de son illustre père.

L'atelier de M. Renault mérite d'être visité. Il demeure rue de la Gendarmerie.

— Nous saisissons la même occasion pour annoncer l'établissement de MM. Hussenot et Migette, qui, depuis quelques mois, ont entrepris avec succès la décoration d'intérieur. Ces messieurs dont le mérite, comme artistes, est incontestable, jouissent de l'heureux privilège de bien entendre l'architecture du moyen-âge : leur restauration de l'église de Briey en fait foi.

— En creusant les fondations du nouveau chœur de l'église paroissiale de Grosbliederstroff, arrondissement de Sarreguemines, les ouvriers maçons ont trouvé différentes pièces de monnaie en or du moyen-âge. Elles ont été acquises à bas prix par des juifs, qui jusqu'à ce jour les ont soustraites à la curiosité des numismates lorrains et messins.

— En creusant à Metz un égoût, rues Fournirue et du Change, on est tombé sur un massif de construction romaine, duquel il a été extrait plusieurs pierres ornées de rosaces entourées de feuilles d'acanthe d'une belle conservation. L'architecte de la ville s'est empressé d'*utiliser ces vieilleries* en les transformant en moellons pour bâtir à neuf.

SUITE ET FIN DE LA

# RELATION D'UN VOYAGE DE METZ A JÉRUSALEM,

## ENTREPRIS EN 1395

PAR

## QUATRE CHEVALIERS MESSINS.

Le Caire est la ville la mieux bâtie que nous ayons vue en nos voyages; elle est tellement grande, que nous mîmes trois bonnes heures pour chevaulcher sur nos ânes depuis les portes de ladite cité jusqu'à notre auberge. Nous fîmes notre entrée de nuit, dans la crainte que la grande quantité de peuple qui de jour est par les rues ne nous causât quelque empêchement.

Il nous fut dit que le Caire renfermait 50,000 mosquées, moult nettement tenues et allumées de belles lampes; mais que leurs murailles n'avaient ni peintures ni images; que par contre elles étaient plaquées de fins marbres si bien ouvrés que c'était merveille. Lesdites mosquées sont joignantes à au-

tant d'étuves, en lesquelles se baignent les Sarrasins riches seulement; quant aux pauvres, ils vont se laver mal gracieusement en la mer ou à la rivière.

Notre truchement nous a assuré que 100,000 chameaux étaient journellement employés au seul service des hôtels du Caire : de vérité, c'est chose croyable, car on ne rencontre par les rues que chameaux portant des provéances et de grandes cuves pleines d'eau. On compte en ladite cité du Caire 70,000 cabarets vendant viande cuite, et tant de belles fontaines, de beaux jardins et de belles promenades, que je ne pourrais vous les nombrer. La demeurance du soudan est un très-grand et très-fort château, bâti au pied des montagnes, proche de la mosquée la plus remarquable en longueur, largeur, hauteur et beauté, qui soit au pays des Sarrasins. Sur la place du marché, devers le milieu de la ville, sont les monuments des soudans, moult gracieusement ouvrés en façon de chapelettes. Non loin desdits monuments, plusieurs étranges bêtes nous furent montrées, savoir : six éléphants, un grand, deux moyens et trois petits. Le grand a plus de quinze pieds de long, et il est d'une taille si merveilleuse, qu'il faut lui faire sa litière de cinq pieds de haut. Son poil est noirâtre, ses oreilles sont larges et déliées, ses yeux ronds, vifs et étonnamment petits; son col est si court, qu'il ne pourrait prendre à terre sa provéance, sans un long boyau essortant de son grouin, au moyen duquel il aspire sa boisson et sa nourriture : je vous certifie que lorsqu'il souffle dans ledit boyau, il en tire un son plus éclatant que celui que donne une très-grosse trompe. Sachez aussi que sa mâchoire est armée de deux grandes et grosses dents, à la manière des sangliers. On nous fit ensuite voir cinq autres bêtes non moins étranges, qui ont nom de girafes : elles sont si tellement hautes, qu'il nous semblait à tous qu'on ne pouvait se procurer de lance assez longue pour leur présenter à manger. La girafe a

les jambes de derrière plus courtes que celles de devant, les cornes du chevreuil, le poil et les pieds comme le cerf.

Suivent les détails de la visitation que nous fîmes des saints lieux qui sont au Caire et à Babylone.

A la sortie du Caire pour aller à Babylone, est une église aux chrétiens d'Arménie, en laquelle gît le corps de saint Martin, non pas de celui dont nous faisons la fête en Europe. Et devez savoir que la cité de Babylone est pour ainsi dire joignante à celle du Caire, qu'on en voit encore l'ancienne enceinte, et une porte moult bien conservée et armée de ses tourelles. En cette cité de Babylone, moult grande et moult belle, est une gracieuse et sainte église renfermant la grotte en laquelle la benoîte Vierge Marie et son glorieux fils demeurèrent sept années. Tout proche de cette dévote église est le saint lieu où les bons anges chantèrent le *Gloria in excelsis Deo, et in terrâ pax*, etc. Plus loin est une chapelle consacrée à Notre-Dame-de-la-Colombe, en laquelle gît dans une armoire, sous la protection d'une grille de fer, le bienheureux corps de madame sainte Barbe. De là nous fûmes conduits en une autre église qui, quoique petite, est, à mon avis, d'une grande beauté. En son parvis réside le patriarche d'Arménie, frère du roi de ce pays, lequel sire vient de mourir en France. Ce patriarche est un moult bon et charitable homme : il nous fut conté que tous les jours il nourrissait mille pauvres, et les revêtissait quand besoin était. Je vous dirai encore que la cité de Babylone est située sur le fleuve du Nil, dont les eaux sont toujours troubles, et que ce fleuve vient du paradis terrestre, traverse les terres du prêtre Jean, passe au Caire et se jette dans la mer d'Alexandrie.

Le 25.e jour de novembre nous allâmes visiter les greniers de Pharaon, distants du Caire de quatre lieues. Le chemin en est fort ennuyeux, parce qu'il faut passer l'eau plusieurs fois. Ces greniers, au nombre de quatre, s'aperçoivent de

fort loin, et, de vérité, c'est la chose la plus merveilleuse à voir pour leur grande hauteur, longueur, largeur, et le riche ouvrage dont ils furent jadis faits. Ils sont tous les quatre de figure carrée de quinze cents pieds sur chaque face, et tellement élevés, qu'un homme qui serait au plus haut vous paraîtrait d'en bas gros comme une corneille. Nous en eûmes l'expérience par un ouvrier maçon qui arrachait des pierres tant seulement à la moitié de leur hauteur, et qu'à peine nous pouvions apercevoir. Il nous fut affirmé qu'il y avait mille ans et plus qu'on était à démolir lesdits greniers, auxquels on avait pris les pierres dont on a bâti les édifices publics du Caire et de Babylone. Ces pierres sont taillées en pointe de diamant, et appartiennent au soudan qui les vend à grand profit. Et devez savoir que ces merveilleux greniers furent construits par un roi d'Egypte qui avait nom Pharaon. L'Écriture nous enseigne que ledit roi ayant eu un songe de sept vaches grasses et de sept vaches maigres que ses mages ne purent expliquer, fut avisé qu'il y avait en ses prisons (sans cause) un bon prophète appelé Joseph, fils de Jacob. Pharaon l'ayant fait venir, Joseph lui dit que les sept vaches grasses avaient signifiance de sept années d'abondance, et les sept vaches maigres, de sept années de disette. Sur ce, ledit roi fit faire, par le conseil du benoît Joseph, les merveilleux greniers dont je parle, et les lui donna en gouvernance. Le bon prophète y mit en réserve le superflu des grains de sept années d'abondance; par quoi l'Égypte eut une grande provéance, quand vinrent les sept années de famine.

De retour au Caire, nous fîmes nos dispositions pour nous rendre à Saint-Antoine et à Saint-Paul, dans le désert d'Égypte. Nous nous embarquâmes sur le Nil le 26.ᵉ jour de novembre, et arrivâmes le 28 au monastère de Saint-Antoine-sur-le-Nil. Son église est petite, mais assez belle; elle est environnée d'un grand cloître fermé en façon de forte-

resse, et occupé par trente frères moines faisant dévotement le service de Dieu. Sachez qu'au temps que saint Antoine habitait audit lieu, Notre Seigneur lui fit commandement par son ange d'aller résider autre part, parce que sa première demeurance était trop près des hommes et trop délicate pour faire sa pénitence, et mener comme il convient la solitaire vie d'ermite. Adonc, monseigneur saint Antoine se départit des bords du Nil et s'en fut au désert d'Egypte, comme Dieu le lui avait commandé.

Nous mîmes trois grandes journées pour chevaulcher avec nos chameaux, qui, je vous jure, sont montures bien mal commodes, jusqu'à la seconde retraite dudit grand et bienheureux saint Antoine, laquelle est aujourd'hui une belle et forte maison, close de murs hauts et épais, où les pélerins sont moult honnêtement reçus et hébergés. Vous ne pouvez croire combien tout est à point en ce lieu. L'église, à la vérité, n'est pas aussi grande ni aussi digne qu'à Sainte-Catherine du mont Sinaï, mais l'abbaye est plus belle et plus vaste. C'est grande noblesse que les plantureux jardins et les belles eaux qu'on y trouve, quoique le pays d'alentour soit encore plus terre déserte qu'à Sainte-Catherine. En ladite abbaye de Saint-Antoine-au-Désert, ils sont cent frères moines menant très-sainte vie; ils ne boivent jamais de vin, couchent sur la dure, ne se vêtissent que de laine, et montrent qu'ils sont fort charitables par le gracieux accueil qu'ils font aux étrangers; cependant ils sont schismatiques et circoncis, et ne sont pas baptisés comme nous. Leurs offices qu'ils récitent fort dévotement en leur langage, sont beaucoup plus longs que les nôtres, et leurs adorations à Dieu sont également différentes. Par exemple, ils font le signe de la croix avec l'index de la main droite seulement.

Au lieu où est bâtie l'abbaye dont je parle, demeura saint Antoine, jusqu'à ce que l'ange de Notre Seigneur lui eût révélé

qu'il y avait plus avant dans le désert un saint homme du nom de Paul, près duquel Dieu lui commandait de vivre désormais. Sur ce, le prud'homme saint Antoine se mit à la recherche du benoît ermite, et désespérait de le trouver, quand survint un jeune porc qui le conduisit tout droit à la grotte où saint Paul faisait sa pénitence. Ladite grotte est à une grande et grosse lieue de Saint-Antoine-au-Désert, et je ne peux dire combien cette grande et grosse lieue est difficile à parcourir, tant le chemin est sauvage et étrange. Il faut gravir une longue et haute montagne encore plus peinable que celle du mont Sinaï. Au-delà est une grande plaine en laquelle est bâti le monastère de Saint-Paul, dont la mer Rouge baigne les murailles; elles sont si bien maçonnées en forme de bonne forteresse, que c'est noble à voir. Son cloître sert de résidence à soixante-dix frères moines, qui, à mon avis, sont pareils de manières et de bonté aux frères de Saint-Antoine. Il était bien minuit quand nous frappâmes à leur porte; ils ouvrirent incontinent, et furent aussi empressés à nous servir des rafraîchissements, de la viande fraîche et chaude, que s'ils avaient eu cent ducats à gagner de chacun de nous. En leur maison est une fort belle chapelle établie sous une grotte profonde de plusieurs degrés, en laquelle logeaient saint Paul et saint Antoine, vivant du pain du ciel qu'un corbeau leur apportait tous les matins. Saint Paul mourut le premier, et son compagnon lui donna la sépulture, à l'aide d'un lion qui assista à creuser la fosse et à mettre en terre le benoît corps du saint ermite, qui repose en un petit anglesson à gauche du maître-autel de la chapelle dont je parle. En ladite abbaye sont de belles fontaines, de beaux jardins, et vous fais savoir que les trois églises de Saint-Antoine-sur-le-Nil, Saint-Antoine et Saint-Paul-au-Désert, sont abbaissantes à un seul abbé, et que tous les frères moines, jeunes et vieux, quand ils vont à l'office, portent en leur main une

potence, afin de montrer que tout moine est prêt à souffrir mort et martyre pour le service de N. S. J.-C.

Le mardi, 3.ᵉ jour de décembre, nous repartîmes de Saint-Paul-au-Désert, et le lundi ensuivant nous arrivâmes à Saint-Antoine-sur-le-Nil, environ à heure de vêpres, et tout aussitôt nous montâmes en notre bateau pour revenir à Babylone. Mais le retour n'était pas sans danger, car la rivière du Nil était alors infestée de pirates arabes. Il nous fut conté que durant notre pélerinage à Saint-Antoine et à Saint-Paul-du-Désert, le soudan avait envoyé contre eux neuf bateaux montés de son grand-amiral et de cinquante chevaliers avec leur suite, qui, s'étant laissé surprendre par les bandits, furent tous occis, sans qu'un seul échappât. Nous-mêmes nous fûmes attaqués par une de leurs barques; plusieurs de nos gens furent blessés de leurs traits, notamment un jeune écuyer de Picardie, qu'on appelait messire Pierre de Morqueline, lequel eut la tête percée d'une flèche, et eut moult de peine à se reguérir. Toutefois nous fîmes si bonne contenance, que les pillards ne purent nous entamer, et que, par l'intercession de la doulce Vierge Marie, nous nous départîmes de leurs mains et rentrâmes dans Babylone le jour de la miraculeuse conception de cette glorieuse mère de N. S. J.-C.

Il est à savoir que dans ce fleuve du Nil habitent des serpents qu'on nomme crocodiles, dont nous vîmes plusieurs en diverses places, un, entre autres, de la grandeur au moins d'une demi-lance et plus gros qu'un fort mâtin. Quand nous l'aperçûmes, il était accroupi sur une motte de terre, à la manière des lavandières. Nous virâmes vers lui afin de le mieux voir; mais dès qu'il eut pénétré notre intention, il plongea dans l'eau, et ainsi échappa à notre curiosité. Ce serpent dont la gueule est trois fois plus large que son corps n'est gros, fait un très-grand dommage aux bestiaux des Sarrasins; il est de force à attaquer un buffle, et s'il parvient

à le saisir par son fanon, il l'occit et le dévore sur l'heure. Le buffle est une espèce de bœuf semblable, pour la forme et la grosseur, aux vaches de notre pays, mais dont les cornes sont plates et renversées derrière la tête.

Après avoir pris à Babylone vitaille et rafraîchissements, nous nous embarquâmes de rechef sur le fleuve du Nil, que nous descendîmes jusqu'à Alexandrie d'Egypte. Je ne puis assez dire les merveilles des plantureuses plaines, des beaux jardins, des grands villages, et des grosses villes que nous avions sur notre droite et sur notre gauche durant notre traversée de cinq jours. Nous abordâmes à un petit hameau à deux lieues d'Alexandrie, où notre bagage fut chargé sur les chameaux du soudan, et environ à heure de vêpres nous entrâmes dans la ville d'Alexandre-le-Grand : elle est de grande noblesse à voir, tant elle est bien fortifiée, bien fermée de bons murs, flanquée de hautes tours, et comme tous ses hôtels et édifices publics sont bien tenus. Il nous fut montré la chartre en laquelle fut emprisonnée madame sainte Catherine, et la place où elle eut la tête tranchée; on y voit encore les piliers auxquels étaient attachées les roues qui détranchèrent son benoît corps, dont les saints anges réunirent les morceaux et les portèrent, par le commandement de Notre Seigneur, au mont Sinaï, à treize journées d'Alexandrie, comme je l'ai ci-devant dit. De là nous fûmes menés en une belle et large rue qu'on nomme *rue Saint-Marc*, parce que ce fut en icelle que saint Marc l'évangéliste, patron de Venise, subit son glorieux martyr.

Alexandrie renferme plusieurs belles demeurances pour les chrétiens étrangers, tant marchands que pélerins, lesquelles sont appelées *fondrigo*. Il y a le fondrigo de Venise, le fondrigo des Français, le fondrigo des Génois, celui des Castillans, des Chypriotes, des Napolitains, des Anconains, des Marseillais, des Narbonnais, etc. : ce fut en ce dernier

que nous allâmes loger. Et devez savoir que tous les fondrigo sont administrés par un officier chrétien, qui, pour un prix fixe, héberge les pélerins et les marchands de sa communion, et paie pour chacun d'eux un tribut au soudan. L'officier de notre fondrigo se qualifiait consul de Narbonne et des pélerins.

Le mardi devant Noël, 21.ᵉ jour de décembre de l'an 1395, nous partîmes d'Alexandrie en Egypte pour retourner en Europe, et à peine fûmes-nous sur mer, que la plus horrible tempête se leva soudainement; elle dura le mercredi, le jeudi et vendredi, vigiles de Noël, avec une violence que nos mariniers disaient n'avoir pas encore éprouvée. Notre navire fut plusieurs fois jeté sur le côté; il perdit dans la tourmente son grand mât et un de ses timons. Dans la nuit de Noël, l'ouragan redoubla. Il faisait si noir, que l'on ne voyait pas à deux pieds devant soi. Alors nous n'étions qu'à soixante milles des côtes de l'île de Chypre, mais nous n'avions aucun espoir de les aborder; nous ne songions qu'à bien et dévotement mourir. Tout à coup, vers une heure du matin, que Dieu en soit cent mille fois regracié et loué! il nous saillit une brise qui nous poussa à vingt milles du port de Limissol (île de Chypre), dans lequel, par grâce spéciale de Notre Seigneur et du vent, nous entrâmes le jour de Noël, à heure de tierce, dont un chacun fut moult esjoui. Quant à moi, je vous jure sur mon âme que oncques de ma vie je n'eus peur comme à cette fois, bien que je me sois déjà trouvé à plus de soixante rencontres et batailles, dont j'ai toujours échappé par protection de Notre Seigneur. Mais, à mon jugement, il ne peut et ne pourra jamais exister de péril semblable à celui que je viens de vous décrire. Aussi que Dieu, N. S. J.-C. et sa glorieuse mère, Notre-Dame sainte Marie, soient cent mille fois bénis de m'en avoir sauvé, et qu'ils daignent en garder les âmes et les

corps des chrétiens, comme je les supplie de les préserver de la main et puissance du diable d'enfer. Amen !

La cité de Limissol en laquelle nous abordâmes est détruite et déshabitée en grande partie, depuis la guerre que les Génois firent aux Chypriotes. Nous y séjournâmes jusqu'au jour du nouvel octave de Noël. Le roi Alma ayant envoyé chevaux et mules pour chevaulcher nos personnes, et bêtes de somme pour porter notre bagage, nous partîmes pour la cité de Nicosie. Mais ayant été avisés que nous passions proche du pélerinage de Sainte-Croix-de-Chypre, nous allâmes y remercier Notre Seigneur de nous avoir délivrés du danger de mer dont je vous ai parlé. On donne à ce lieu le nom de Sainte-Croix-de-Chypre, parce qu'on y conserve la croix à laquelle le bon larron fut pendu à la droite de Notre Seigneur, le jour du bon vendredi. Sainte Hélène, impératrice et mère du saint empereur Constantin, l'a fait placer sur la plus haute montagne de l'île de Chypre, et lui a fait construire une très-belle et très-dévote église, en laquelle on révère l'un des clous qui ont servi à crucifier N. S. J.-C. Derrière le grand autel sont deux chapelettes, en l'une desquelles est la croix du bon larron, qui, toute grosse et toute grande qu'elle est, se tient en l'air sans aide de nulle chose quelconque.

Cette sainte relique, si merveilleuse à voir, fait moult de miracles, dont nous a fait récit un chevalier français attaché à la cour du roi Alma, lequel est appelé messire Durand. Il nous conta que lui-même, en 1393, ayant pris congé du roi pour aller en France voir ses amis, fut, avant son départ, en pélerinage à ladite sainte croix, et tout en faisant devant elle ses dévotions, en tailla un morceau, l'ambla en sa bourse de soie verte si secrètement que oncques ne s'en aperçut, et fut incontinent s'embarquer pour l'Europe. Le navire mit à la voile par bon vent et beau temps, dont

mariniers et passagers se réjouissaient fort; mais voilà qu'à deux lieues en mer il s'élève une si violente tempête, qu'il fallut revenir au port. Par trois fois le navire en sortit par beau temps et bon vent, et par trois fois il fallut y rentrer par force d'ouragan, de quoi un chacun s'émerveillait. Le chevalier lui-même en était tout ébahi et ne savait que penser, quand il s'avisa du morceau de la sainte croix qu'il avait amblé. Il se fit tout aussitôt mettre à terre, monta à l'église du bon larron, déposa sur l'autel sa bourse de soie verte sur l'autel, et sans mal-fortune partit à cette fois pour la France, dont il est de retour depuis l'an passé, et toujours demeurant près du roi Alma, auquel il fit l'aveu de son pieux larcin. Le roi le lui pardonna; mais pour en prévenir de nouveaux, il fit faire devant la sainte croix une grande grille de fer qui ne se peut ouvrir que sur son ordre et en présence d'un de ses chevaliers ou écuyers. Et sachez qu'elle nous fut ouverte, car nous avions avec nous un écuyer du roi muni de la permission voulue; nous pûmes donc tout à notre aise visiter cette croix si grande, si grosse, qui se tient si miraculeusement en l'air sans aucun aide humain. Nous remarquâmes à son milieu une petite croisette faite du propre bois de la sainte et vraie croix de N. S. J.-C., dont on prend des empreintes le jour du grand vendredi, lesquelles sont de grande vertu par terre et par mer. De Sainte-Croix-de-Chypre nous allâmes à une ville qu'on nomme Nissa, en laquelle est une maison royale où nous logeâmes, et le mardi ensuivant, à l'heure de midi, nous vînmes en la cité de Nicosie.

Nicosie est une ville très-belle et très-bonne, en laquelle le roi de Chypre fait plus volontiers sa demeurance qu'en aucune autre de son royaume. Je vous fais savoir que ce roi parle assez bien le français, qu'il nous fit grande chère, et montra grand amour à tous les seigneurs pélerins. Je vous

ai déjà dit comment il nous envoya gracieusement à Limissol chevaux, ânes et sommiers pour nous conduire à Nicosie, où il nous fit bailler un bon logement dans le couvent des frères mineurs de Saint-François; j'ajouterai qu'il y fit porter de ses propres matelas pour nous gésir, de ses propres tapis pour étendre en nos chambres, et un présent de cent poulets, de vingt moutons, de deux bœufs, de quatre chèvres, et de quatre *cédri* pleines de vin de *Maruwa*. Le dimanche ensuivant il nous envoya du pain blanc, dix perdrix, dix lièvres, cinq moutons sauvages, et de beaux coursiers pour nous chevaulcher à sa cour, où il nous reçut très-grandement, nous fit servir des rafraîchissements, et manda la reine, qui vint moult gracieusement, accompagnée de quatre de ses fils, de cinq de ses filles, et de nombre de chevaliers, d'écuyers, de dames et de demoiselles de suite. Elle était moult noblement vêtue, portant sur sa tête un beau chapeau d'or, orné de perles et de diamants; ses fils étaient aussi moult richement parés et très-gracieux en manières; il en était de même de ses cinq filles, qui avaient dans leurs cheveux un chapelet d'or et de pierres fines. La reine nous dit des choses merveilleusement bonnes, et le roi, après nous avoir menés battre le gibier, nous fit très-honorablement reconduire en notre hôtel.

Le royaume de Chypre est très-malsain à habiter pour ceux qui ne sont point acclimatés. Il y règne de mauvaises fièvres dont l'étranger qui en est atteint ne peut guérir, comme il advint à messire Simon de Sarrebruck. Ce chevalier avait été durant tout notre pélerinage prou, actif; il était encore tel, quand nous fûmes en la cour du roi; mais rentré au logis, il fut pris de la fièvre, et le 10.e jour rendit son âme à Dieu, que je prie d'avoir en sa sainte paix. Son corps fut enseveli aux frères mineurs sous une tombe bien faite et bien écrite, surmontée de ses armes et de sa bannière.

Nous assistâmes à ses services avec plus de cinquante chevaliers de la cour de Chypre, qui l'avaient moult doulcement visité en sa maladie. L'archevêque de Terso officia solennellement, et fit l'oraison de messire Simon avec simplesse, bonté et moult bien-dire.

Nous quittâmes Nicosie le 12.e jour de janvier, sous la conduite d'un écuyer du roi, et vînmes nous embarquer à Limissol sur un bateau génois en chargement pour Rhodes. Nous eûmes d'abord assez bon vent, et nous voguions à pleines voiles, quand, à la hauteur du golfe de Satani, le temps devint tellement contraire, que nous dûmes chercher un abri dans le port de Château-Rouge, petite île de la seigneurie de Rhodes, à une lieue des côtes de la Turquie. La tempête s'étant calmée, nous nous remîmes en mer; mais elle devint de rechef houleuse; nous fûmes poussés au large sans tenir aucune route, et jetés en une île déserte de la Turquie qui a nom *île du Courant*. Nous y étions depuis quinze jours, quand le 4 février, fête des Bures, arriva, comme par permission du ciel, une barquette qui retournait à Château-Rouge. Nous y prîmes notre passage bien joyeux, je vous jure; car sachez que lorsqu'elle parut, il y avait quatre jours que nous n'avions bu de vin, que nos vitailles et provéances étaient épuisées, et que nous n'avions pour toute ressource que de l'eau puante, corrompue et pleine de vers. Le châtelain de Château-Rouge, qui est frère de Rhodes, nous reçut avec noblesse et bonté, nous fit grande chair, et nous rafraîchit de pain et de vin qui nous furent de grand reconfort. Château-Rouge est une bonne forteresse à cent milles de Rhodes, assise sur une haute montagne de roche environnée de la mer de tous les côtés. Elle a pour population soixante-dix familles grecques qui labourent la terre et travaillent aux salines.

Nous partîmes pour Rhodes le samedi, 21.e jour de fé-

vrier; nous touchâmes à l'île du Porcel, en laquelle est une chapelle consacrée à la glorieuse Vierge Marie; de là nous allâmes renouveler notre provision d'eau douce au golfe de Macri, et fûmes droit à Rhodes, où nous séjournâmes jusqu'à l'octave de Pâques de l'an 1396.

Je vous fais savoir que nous vîmes à Rhodes, en l'église Saint-Jean, plusieurs nobles et précieuses reliques, notamment une épine de la sainte couronne dont N. S. J.-C. fut couronné, de laquelle il y eut, le jour du grand vendredi, à heure de midi, un notable et excellent miracle. Je vous certifie et vous jure qu'à ladite heure de midi, la sainte épine se couvrit de fleurs belles et fraîches, dont moult de personnes s'émerveillèrent et furent dévotement joyeuses; car il est de vérité que cette relique est en autre temps couleur noirâtre, comme une branche coupée depuis longtemps, ainsi je l'ai vue plusieurs fois; mais au jour dont je parle, elle était très-vertueusement fleurie, et les nobles chevaliers, frères servants de l'hôpital, nous ont témoigné que tous les ans, à même jour et même heure, elle faisait son excellent et notable miracle. En la même église de Saint-Jean, il nous fut montré un denier d'or à l'effigie de sainte Hélène, soudé en plomb à un pommier de laiton, dont on prend des empreintes en cire vierge à l'office du saint vendredi, lesquelles ont plusieurs nobles et belles vertus. Environ à deux lieues de Rhodes, en une très-haute montagne, est un digne pélerinage, appelé Notre-Dame de Philerme. Il nous fut conté qu'il y avait en ce lieu une puissante cité au temps où l'île de Rhodes se rebella contre le pouvoir de l'empereur de Constantinople, qui, pour ce fait, la donna en seigneurie aux frères hospitaliers, s'ils pouvaient la conquérir.

Les frères hospitaliers, qui alors demeuraient en Chypre, y étant venus de Saint-Jean-d'Acre en Syrie, après avoir

été déchassés de Jérusalem, eurent tôt soumis l'île de Rhodes, hors la forte cité bâtie sur la montagne de Philerme. Ils la tenaient assiégée depuis sept années, sans pouvoir s'en rendre maîtres, quand ils pensèrent à une grande malice qui leur réussit merveilleusement : ils gagnèrent le herdier de la ville, qui tous les jours, sur le tard, menait son troupeau paître dans les fossés, hors des portes. Dès que les frères hospitaliers se furent accommodés avec lui, et pris jour et heure pour leur ruse, ils firent tuer et écorcher plusieurs grosses bêtes, et s'étant affublés de leurs peaux du mieux qu'ils purent, ils se mirent à ramper sur leurs pieds et sur leurs mains, et entrèrent en ladite cité avec les vraies bêtes de la herde, se tenant si bien au milieu d'elles, que les assiégés ne s'aperçurent du stratagème que lorsque les frères de Rhodes furent maîtres des portes. Ainsi fut prise la forteresse de Philerme, que les vainqueurs déshabitèrent, pour que jamais elle ne fût plus rebelle. Néanmoins ils y conservèrent un bon château, en lequel un chevalier de Saint-Jean réside en qualité de châtelain. On y trouve aussi une petite église desservie par deux caloyers grecs, c'est-à-dire deux moines de la règle de Saint-Basile, qui sont moult bons hommes et faisant dévotement le service de Dieu : ils ont en garde une vertueuse image de la doulce Vierge Marie qui fait moult beaux miracles, en laquelle les habitants de l'île, et spécialement les frères hospitaliers, ont grande dévotion. Nulle autre habitation n'est à présent à Philerme, et cependant il n'y a pas si long-temps que cette cité est détruite. Nous avons vu à Rhodes un gentilhomme du pays qui avait été du siège.

Le 9.e jour d'avril, octave de Pâques, nous quittâmes Rhodes sur un navire grec, et arrivâmes à un port de Morée nommé *Vitilo ;* nous en repartîmes le 19, et, par force de vents contraires, il nous fallut relâcher en une île d'Escla-

vonie appelée l'île de *la Motte*, d'où nous vînmes prendre rafraîchissement à Raguse.

Sachez, pour conclusion, que Raguse est la cité la mieux bâtie, la mieux fermée et la plus jolie que nous ayons rencontrée en tous nos voyages. Elle est petite, à la vérité, mais si notable et si plantureuse de tous biens, que c'est merveille. Elle faisait jadis partie de la seigneurie du roi de Hongrie, mais elle s'est rebellée contre son autorité, a conquis l'indépendance, et aujourd'hui est en gouvernance du commun peuple. Elle renferme de belles églises, ornées de nobles peintures et de riches ouvrages. Sa cathédrale possède le corps du bienheureux saint Blaise, son patron.

Nous en partîmes pour Venise le mardi devant l'ascension de N. S. J.-C., d'où, par spéciale protection de la doulce Vierge Marie et de son glorieux fils, nous, messires Jehan de Raigecourt, Rémion de Mitry, Poince Le Gournaix et Nicolle Louve (l'escripvain d'icelles), tous quatre chevelliers et citains, revînmes sains et saufs en nostre bonne, notable et impériale cité de Mets, sans avoir éprouvé de rechef mal-encombre ni mauvaise fortune, dont soit cent mille fois regracié le Seigneur nostre Dieu.

*In nomine Domini. Amen.*

# OTHELLO -- DON JUAN,

OU

## L'AMOUR ET LA PASSION.

( FRAGMENT. )

Un des plus nobles enfants tombés de Dieu, nourrissant dans les profondeurs de son être le sentiment infini de son origine et de sa fin divines, mais sentiment vague, sourd, obscurci, était allé, à son premier éveil à la vie, chercher dans les créations de Dieu le secret de la destinée qui devait donner satisfaction à ces glorieux instincts.

Il a été admirer les merveilles de la nature dans ses plus naïves comme ses plus grandioses productions ; il a été recueillir ses mille poésies, écouter ses concerts ; et le mot, le chant qu'il entendait résonner de toutes parts, que lui disaient le ruisseau et la feuille des bois, que lui versaient les nuées, ou que lui apportaient les vagues de la mer, était — amour.

Il a été rêver sur les ruines des anciens empires; il a été s'asseoir sur le bord des cratères fumants; se promener sur les redoutables abîmes des glaciers, au milieu des tonnantes avalanches; se reposer à l'ombre des palmiers dans le désert; et il a compris que ce qui devait relier les hommes entre eux, soit pour résister à la dissolution de leur société, soit pour soumettre les éléments de la nature indomptée à leur volonté, était — l'amour.

Et sous le ciel violace du midi, que sa limpide pureté rend si grand, si profond que l'on s'attend souvent, en y plongeant le regard, à voir quelque blanche aile d'ange ou de génie se jouant au milieu des étoiles larges et rayonnantes comme des soleils, il entendait en lui des voix mystérieuses qui n'avaient point d'écho sur la terre. En présence des océans déchaînés et mêlant leurs flots aux vagues du firmament, il sentait se soulever en sa poitrine bondissante des appétits que ne pouvaient repaître les plus abondantes moissons dorées par la main de l'homme. Ces majestueuses sensations de l'infini, c'était Dieu qui l'appelait par son prévenant amour; c'était par l'amour qu'il devait répondre à ce divin appel.

L'amour de Dieu, de l'homme, de la nature, lui apparaissait donc être la triple face de la destinée. L'homme devait exercer sur la nature, par les forces de tous les hommes concentrées dans une unité fraternelle, la providence dont Dieu l'a fait son agent, quand il sait par son saint désir en pénétrer les mystères, en surprendre la loi.

Mais il éprouvait plutôt l'instinct de cet amour que cet amour lui-même; il sentait un vide, une lacune en son âme, comme une côte arrachée de son sein. Il avait besoin de Dieu, mais il ne le possédait pas, il ne savait pas le prier; il voulait aimer les hommes, mais leurs passions l'irritaient le plus souvent, et leur faiblesse lui inspirait plus de mépris

que de compassion : c'était comme une huile qu'il fallait répandre sur ces ressorts, pour les mouvoir et les empêcher de crier; enfin, au fond des poétiques voluptés que lui faisaient goûter les beautés de la nature, il trouvait toujours une impression de mélancolie profonde; il lui semblait qu'une corde manquait à la harpe éolienne de son âme, ou un souffle aux haleines qui la faisaient vibrer.

C'est dans cette inquiétude passionnée, dans cette solitude orageuse, qu'un regard de femme vint à tomber sur son âme. Toute une révélation se fait subitement en lui. La parole de cet être mystérieux a retenti jusque dans la moelle de ses os. En son cœur, depuis lors, chantaient, en ses veines coulaient, en sa chair frémissaient ces pensées :

O vous qui embrasiez mes insomnies de rêves de feu, qui des blondes nuées me jetiez de mystérieuses voix, qui me faisiez soupirer des soupirs de l'automne, ou bien, sur les ailes fuyantes de l'hirondelle, me laissiez dans ma tristesse que je ne savais appeler d'aucun nom; belle inconnue, je sais enfin qui vous êtes !

O femme! c'est toi qui prêtais à toute la nature ces poésies, qui étais le parfum des fleurs, la voix plaintive des solitudes, l'âme exilée de mon âme.

O mon Dieu, que tu fis bien les choses, en séparant notre être pour nous refondre en un baiser !

Pour le peu de jours que l'homme a à passer sur terre, ce n'est pas trop de deux vies, de deux âmes : l'une pour ressentir l'amour dans toutes ses variétés et son immensité, l'autre pour en réaliser la loi dans la création; la femme douée de puissances sympathiques, pour souffler dans l'âme de l'homme ses célestes et religieuses ardeurs; l'homme investi surtout de facultés d'intelligence et de volonté, pour initier la femme aux lois de l'univers, et y manifester en créations ses désirs.

Quelle merveilleuse chose que l'amour, que celui-là surtout qui, doublant notre vie pour la mêler à celle de tous les êtres, nous fait exister d'une existence infinie. Et cet amour ne doit pas être seulement une fugitive ivresse; il doit se renouveler toujours avec ses mêmes enchantements et ses ineffables ardeurs. Pour le rendre éternel, il ne faut que le rendre immense, et pour cela le tremper dans l'amour de celui qui n'a point de limites, et le répandre sur ses créations dont lui seul a assez de jours pour compter le nombre.

Oh! deux âmes sœurs qui se retrouvent, et que l'amour, comme un magnétique réseau, relie à tous les êtres, fait communier avec toutes les pensées, fait résonner de toutes les harmonies; et qui s'étreignent dans deux soupirs, se boivent dans deux larmes, s'aspirent sur deux lèvres épanouies; mon Dieu, mon Dieu, peux-tu nous faire connaître dans ton ciel d'autres félicités!

Voilà avec quelle sublime fureur cet homme se voua à l'amour; voilà comme il jeta tous ses désirs, toutes ses facultés, tout son être dans cet abîme.

Oui, un sombre et terrible abîme, car cet homme s'appelle Othello, le fougueux, l'indompté Maure africain. Mais cette femme qui lui a fait ainsi rêver, pressentir l'amour, ce n'est point la noble, la puissante Desdemone.

Nulle peut-être plus que cette femme n'était belle; nulle n'avait plus de lutinerie dans son sourire, plus de caresse dans sa voix, plus de velours à ses longues paupières. Point d'extase, point d'ivresse ne ressemblaient aux extases où la plongeait le plaisir, à l'ivresse dont elle faisait mourir.

Mais après! après ces idolâtres adorations, après ces heures embrasées de volupté! oh! après, se réveillaient, frémissant dans l'âme de son amant, son besoin d'amour, son désir infini, comme un cadavre que le crime a pensé dérober,

en l'ensevelissant dans les flots, revient grimaçant à leur surface demander au ciel satisfaction et vengeance!

Il est des hommes dont l'âme à la première déception se brise et se dissout; ils replient en leur sein leurs fraîches et natives croyances, les exposent à l'insulte, comme sur un gibet, dans le rire ignoble qu'ils font contracter à leurs lèvres flétries; puis ils se mettent à faire de l'or, mais par des moyens beaucoup moins mystérieux que ceux d'autrefois, et plus positifs, comme tout ce qui est d'aujourd'hui.

L'intrigue, la ruse, la fourberie, la mise à l'encan de leur voix, de leur conscience, toute espèce de vol, excepté celui que la loi punit, sont les fourneaux, les creusets, les instruments merveilleux de ces modernes alchimistes.

Or, quand ils ont transmué tout entière leur âme immortelle en lingots, un peu avant que la vie se retire de leurs membres pétrifiés, ils achètent une femme, ô abomination! ils la font consacrer pour s'assurer de sa fidélité, ô abomination de la désolation!! et désormais ils ne se réveillent plus de la torpeur de cette matrimoniale cristallisation, que quand ils entendent cette injuste épouse étouffer un furtif soupir, et pour la rappeler à ses devoirs sacrés, qui consistent à réchauffer de son jeune sang et panser de ses doigts satinés son cadavre froid, pourri, et déjà visité peut-être par les convives impatients de la tombe.

Pauvre, pauvre femme!!!

Mais aussi pourquoi te laisses-tu vendre? Pourquoi, tant que tu n'as rencontré le cœur qui sut battre avec le tien, ne te conserves-tu libre et pure pour chanter dans ta solitude avec les oiseaux, les brises et les ondes fuyantes? Pourquoi, à tes yeux obscurcis par les sales vapeurs des cités, l'or est-il plus jaune, le diamant plus scintillant que les célestes fleurs que Dieu a semées dans les champs de l'infini pour les douces contemplations des âmes solitaires?......

Mais les déceptions n'abattent et ne dévorent que les passions qui ne poussent point dans l'âme de profondes racines; et Othello se reprendra à chercher de nouveau, et il ira à d'autres femmes, et il pressera d'autres cœurs contre son cœur, jusqu'à ce qu'il trouve une vraie femme qui lui fasse connaître un amour véritable. Oh! alors, les fraîches rêveries de la vallée, et les murmurantes élégies de la forêt, et l'air pur des montagnes, et une âme virginale qui réfléchisse toutes ces poésies et les mêle à ses prières, et ses prières à son amour; oh! oui, ce sont là les célestes félicités!

Malheur! malheur! il a ouvert la plaie de son cœur à d'autres femmes, et il n'a point trouvé dans le leur, pour la cicatriser, les ondes rafraîchissantes.....

Sans perdre de leur fougue et de leur ambition, ses nobles aspirations commençaient à s'obscurcir et s'égarer; ses sens, irrités sans relâche par ses désirs et ses déceptions, allaient peu à peu se déchaînant; et ses infidélités aux femmes, qui n'étaient d'abord que de la fidélité à l'amour, devaient, en se multipliant, finir par dépraver ces mâles et constantes ardeurs, et les changer à leur tour en un sentiment de légèreté et d'inconstance, funeste sentiment qui appartient moins originairement à la nature plus mobile de l'homme, qu'il ne résulte plutôt de l'amour frivole que les femmes ont développé dans sa sensibilité plus forte, dans son cœur moins aimant mais plus passionné.

Que voulez-vous que deviennent deux êtres si beaux que vous les rêviez, si follement épris qu'ils soient l'un de l'autre, qui ont la puérile prétention de se suffire à eux-mêmes; qui, au lieu de répandre leur amour dans l'univers pour vivre

de sa vie infinie, veulent au contraire absorber tout l'univers en lui.

Certes, pour tarir et épuiser de telles affections, qui ne sont en définitive que l'égoïsme poétisé, c'est assez de quelques jours; pour beaucoup même l'aiguille des sombres heures ne recommence point son tour avant d'en avoir marqué le néant.

Il est faux qu'il y ait dans la nature normale des don Juan et des Othello. Don Juan est le même homme qu'Othello, mais qui n'a point rencontré sa Desdemone.

O don Juan! génie du ciel foudroyé dans la fange! que de misérables n'ont pas compris la grandeur de ton origine première, les mystères de ta métempsycose fatale. Que d'esprits secs, vulgaires, bourgeois, n'ont vu en toi que le banal et insoucieux amant de toutes les femmes, que le joyeux prince de la débauche, que le criminel ravisseur des épouses et des fiancées. Pour ceux-là, ton souris de mépris qui glace, ton ironie qui arrête le sang dans la veine.

Oh! que tu es puissant, quand ton sein se soulève en sourds mugissements, comme les vagues de l'Océan sous le souffle des tempêtes. Quand, sortant des bras qui te regrettent et t'appellent encore, pour sécher d'une dernière haleine une paupière demeurée humide, que ton front est beau dans sa mélancolie et son fier dédain!

Non, tu n'es point cet ignoble et lâche roué, corrompant par plaisir, corrompu sans remords; cet insolent ferrailleur qui ne cherche que des sensations, qui ne craint ni les démons ni les hommes, fussent-ils de marbre ou de chair.

Tu n'es point ce fat blasé qui ne jette aux balcons tant d'échelles de soie, et ne mêle ses soupirs aux brises amoureuses de chaque nuit, que pour le lendemain ajouter aux cent noms mélodieux de ses tablettes un nouveau nom, une victime de plus.

Tu n'es point le vil esclave du plaisir, le joyeux convive de l'orgie. Si tous tes sens frissonnent sous un regard de femme, et s'électrisent au seul vent de sa chevelure, ce n'est point le mouvement farouche qui fait hérisser la crinière du lion qui va saisir sa proie; c'est l'espérance toujours déçue, mais sans cesse renaissante, que le ciel va s'ouvrir dans ce regard, pour laisser couler sur ton âme incandescente sa rosée.

Et si l'on te surprend parfois, roulé dans les tavernes et la tête couronnée de fleurs fanées sur d'infâmes poitrines, ce n'est que quand tu sentais le désespoir enfoncé trop avant dans ton cœur, que tu demandais d'émousser ses aiguillons à l'ivresse, que tu cherchais dans les flots de la prostitution la vertu du Léthé pour les souvenirs que tu as plus que d'autres conservés du ciel.

Mais, don Juan, d'autres hommes ont tenté de te mieux comprendre; des poètes nombreux ont essayé de déchiffrer l'hiéroglyphe de ton cœur. Et ceux qui ont le mieux sympathisé à ta royale douleur, n'en ont trouvé la cause que dans une folle étreinte de l'impossible, dans une poursuite aussi vaine qu'acharnée d'un rêve qui ne pouvait revêtir de corps dans notre monde de boue.

Quoi! serait-ce à une chimère que tu sacrifierais tant de douces et innocentes créatures? Ton désir incessant, inappaisable, ne serait-il qu'une révolte insensée contre le destin auquel Dieu a rivé notre existence? Oh! ton crime alors serait, de tous ceux qui marquent les hommes d'infamie, le plus exécrable.

Mais tu es plus infortuné que coupable, plus digne de compassion que d'anathème.

Non, ce n'est point non plus une ombre fantastique qu'évoquait ton orgueil; mais c'est au contraire pour n'avoir pu étreindre que des fantômes d'amour que tu es tombé dans ce délire. Cette sombre ride que tu as au front, cachée sous

ton bonnet de grelots, ce n'est point un fier génie de lumière et d'azur qui l'a tracée sous ses flagellations : c'est l'âme d'Othello qui s'est enveloppée dans ce pli ; ce sont ses vœux trompés, ses sublimes espérances trahies, qu'il a enfermées là comme en une tombe, avant de ressusciter sous sa forme nouvelle.

Tout ce que tu désirais dans tes plus ambitieuses aspirations, ce que tu allais chercher sous tous les soleils de la terre, ce que tu demandais à l'aube ou attendais le soir, n'était qu'un peu d'amour, une pure et vraie larme d'amour sur ta lèvre altérée ; et puis tu serais, n'est-ce pas, tombé les deux genoux en terre, et à Dieu tu aurais crié : merci ; et à la mort : tu peux venir, j'ai vécu.

Vraiment à ce cœur, qui a ne sais quelle redoutable magie de faire de toute la terre un sérail pour ses plaisirs, il ne faudrait pour l'appaiser qu'un peu d'amour. Tu railles, philosophe !

Il existe en effet, à ce propos d'amour, une cruelle et poignante ironie. A entendre ce mot courir de bouche en bouche, on se prendrait facilement à penser que rien n'est plus commun, plus vulgaire que l'amour. S'il était vrai cependant qu'il n'y ait d'appelés à le ressentir qu'un petit nombre d'élus ; hélas ! ce ne serait pas une découverte bien nouvelle qui nous apprendrait que les lèvres de l'homme se plaisent à caresser des mots qui n'ont point de sens à son cœur ; et ce mot est si suave, si enchanté, qu'il rend, rien qu'à le murmurer, plus heureux que la possession même de toutes les autres réalités de la vie.

L'amour ! oh ! comment dire avec une langue que n'a point humectée l'ambroisie, ses poésies, ses extases, sa puissance !

Avec quel pinceau colorer les ailes qu'il attache à notre pensée, et la transporte et la ravit avec la vitesse de l'éclair à travers les régions immenses ?

Comment faire comprendre la magie d'une âme aimante et aimée, qui, dépouillant son linceul corporel, pénètre aussi librement que le feu du ciel au sein de la création, dont l'argile lui devient transparente ?

Et ces miracles ne sont pas réservés au seul amour divin, mais à toute affection qui en découle sainte et pure. On ne peut aimer Dieu sans aimer tous les êtres qui vivent en Dieu, comme l'amour vrai d'une seule de ces créatures nous replonge aussitôt dans l'amour infini.

La parole de l'être aimé saintement devient un écho de la parole universelle qui chante, dans les mille concerts de la création, la gloire de Dieu.

Son sourire attire des légions d'anges sans nombre, avec lesquelles vous entrez, vos lèvres unies à ses lèvres, en une ineffable communion.

Et cette promesse d'éternité que renouvelle au cœur toute vierge et naissante affection, est vraie quand cette affection est elle-même véritable. Sa sainteté abolissant pour elle les limites de l'espace, elle n'en rencontre plus dans le temps ; elle va, elle marche, elle vole, sans s'arrêter à aucun horizon, sans se reposer à aucun seuil, sans s'endormir sur aucune couche que sur celle de la mort, mais pour s'en réveiller plus pure et plus glorieuse, pour s'élancer plus rapide, et plus haut, et plus loin, dans l'infini.

C'est l'instinct d'un tel amour rivé au cœur d'Othello ; et c'est l'incessant démenti que don Juan lui apporte de chacune de ses nuits, c'est ce choc du sentiment contre la passion, qui finit par briser le cœur de l'un contre les sens de l'autre, mais en répandant en ceux-ci toutes les ardeurs du premier, qui, légitimes qu'elles étaient à leur source, deviennent par ce déplacement un insensé délire.

Donc en une nuit de stupeur et de fièvre, j'ai été fou,

se dit-il, de ne demander qu'à une seule femme à la fois de si vastes affections. Sans doute chacune ne réfléchit qu'une couleur de ce prisme infini de l'amour, qui ne doit briller dans toute sa splendeur que par la réunion et la combinaison de ces rayons brisés et solitaires.

Une seule étincelle ne saurait suffire pour incendier cet immense artifice, dont l'effet est manqué pour notre cœur, s'il le fait brûler pièce à pièce, au lieu de le faire éclater en une magnificente explosion.

A moi alors tous les soupirs, toutes les ardeurs, tous les vœux, toutes les joies, et les chants, et les larmes ; à moi l'amour de toute femme !......

A moi toutes ces notes ensemble, pour les harmonier dans mon cœur, et en faire sortir, en émouvant ses plus diverses fibres, l'universelle et harmonieuse symphonie !....

Juste ciel ! quelle fureur s'est déchaînée en son sein ? Qui a donné à ses désirs une si terrible puissance ? qui a allumé à ses regards de si étourdissants éclairs ? Est-ce quelque génie de l'invisible monde auquel il s'est voué, qui jette tant de victimes en pâture à son inappaisable voracité, et qui fait sur leur faible cœur peser sa parole comme la foudre, et les enivre ainsi du souffle qui s'élance de ses lèvres embrasées.

Et il dévore toutes ces pauvres âmes, vaincues sans lutte et sans combat ; et la dernière lèvre à laquelle il a bu le plaisir, a laissé sur la sienne une saveur toujours plus amère, qui lui fait au cœur refluer tout son sang, d'où il rejaillit de nouveau plus impatient dans toutes ses veines plus frissonnantes.

Et quand il revient de ses orgies de feu, et rentré dans sa solitude, son cœur s'emplit de dégoût et de honte, et sa pensée ne trouve de paroles que pour le blasphème, et

il se prend à renier son âme qui se vautre sans pudeur dans son corps de boue. Puis le sommeil vient le saisir dans son épuisement; de douces ombres lui apparaissent, qui lui prennent toutes ses douleurs, et lui suscitent encore de plus fougueux désirs. Et, à son réveil, il pleure et il prie, et ses prières et ses larmes refont de nouvelles ailes à ses espérances, et il emporte dans ses serres une nouvelle proie, et quelque temps ils voyagent ensemble dans les régions ardentes, jusqu'à ce que le faible oiseau ne pouvant plus suivre son vol d'aigle, retombe seul sur les rochers coupants et les grèves arides!......

Mon Dieu! son rêve ne serait-il donc vraiment qu'un rêve? Ne serait-ce pas l'amour que tu as prêté à notre âme pour te le rendre en saintes adorations, que nous faisons dévier en le reportant, dans une coupable idolâtrie, sur un être qui n'en serait point le légitime objet? Ne serait-ce que le pressentiment que nous avons des anges et des beaux séraphins, qui nous inspire à la vue d'une femme, tant qu'elle demeure enveloppée dans ses voiles de mystère, cette ivresse; mais qui, à l'opposé de celle dont des flots brûlants aiguillonnent nos artères, s'éteint le plus souvent sitôt que nous renversons sur nos lèvres la coupe menteuse qu'elle nous présente.

La femme ne serait-elle mise sur la terre, en face de la mort, que pour servir à réparer ses dévastations; et tout ce que Dieu veut que nous lui donnions d'amour, ne doit-il être que sa convulsion, pour réparer par ses effets ceux de la convulsion de notre dernière heure?

Don Juan, don Juan, si cela était vrai!.....

Eh bien, diront de purs esprits, s'il n'a pu arriver par l'amour de la terre à celui du ciel, que ne se retire-t-il sur

la cime aérienne de quelque sainte retraite, pour s'élancer enfin, sur les ailes plus rapides de la prière, vers celui dont l'amour ne trahit jamais.

Mais vous oubliez donc que cet homme s'appelle don Juan, et que dans ses veines coule le sang empourpré de l'amoureux de Desdemone.

Or, si le vautour qui lui dévore le cœur ne se rassasie de son sang, et se changeant en céleste colombe, ne le ravit dans la nuée, ce n'est pas à Dieu qu'il ira crier grâce; c'est dans les bras de granit du commandeur qu'il se laissera étreindre, qu'il entendra gémir ses os consumés par le feu des dernières débauches.

Que voulez-vous! ce n'est pas une leçon de philosophie stoïque que je fais, c'est une page de l'histoire du cœur que j'écris comme elle m'est tracée; car si peu d'hommes poussent aussi loin et avec une telle rage la logique de semblables passions, il en est un grand nombre qui arrivent, si ce n'est avec autant d'éclat, aux mêmes conséquences.

Les âmes assez tendres et naïves pour arriver au grand amour sans que l'autre lui serve de degré, composent parmi les hommes une faible exception. Pour la plupart, il faut qu'un pur regard leur ouvre l'âme aux rayons de la grâce, qu'une mélodieuse parole enseigne à leurs lèvres la prière; il faut que leur cœur, qui ne sait que se passionner pour la femme, se presse contre son sein, et se dilate à sa douce chaleur, et apprenne de lui à battre pour les hommes et pour Dieu. Car en ce sein enchanteur il y a un soupir pour toutes les souffrances, un écho pour toutes les mélodies, quand la volupté, l'égoïsme et la vanité ne l'ont pas cuirassé de leur triple airain.

O divine et terrible créature! terrible, quand tu n'es pas divine; esprit de l'abîme, quand tu n'es pas ange du ciel! tu as fait tomber l'homme en fixant en terre ton sourire, au-

quel il est attaché comme les perles du matin au calice des fleurs ; ne relèveras-tu bientôt vers le ciel ton regard, qui ne le cède pas en magie sur les enfants de la terre, au royal regard qui faisait frémir, rien qu'à froncer sa paupière, les antiques fils des dieux ?..... ?

C. S.

---

# LA NUIT DU NOUVEL AN
## D'UN
## MALHEUREUX.

Une nuit de nouvelle année, un vieillard était à sa fenêtre, et il contemplait d'un regard de long désespoir le ciel immobile, éternellement brillant, et puis la blanche terre, pure et paisible, sur laquelle en ce moment la douleur et l'insomnie ne tourmentaient personne autant que lui; car il était près du sépulcre; ses cheveux étaient blanchis de la neige de la vieillesse, la verdeur de la jeunesse avait passé, et, de toute sa riche vie, il n'emportait rien que des erreurs, des péchés, des maladies, un corps brisé, une âme dévastée, un cœur rongé de poison, et une vieillesse pleine de repentir. Maintenant les beaux jours de sa jeunesse se dressaient comme des spectres autour de lui, et le reportaient à la belle matinée que son père le conduisit au point de la vie où les chemins se séparent, pour aller l'un à droite, lumineux sentier de la vertu, par un vaste pays, tranquille, brillant de clarté, couvert de moissons, habité par des anges; l'autre à gauche, étroit et obscur sentier du vice, dans une noire caverne, dégouttante de poison, pleine de serpents, et remplie d'étouffantes vapeurs.

Hélas! les serpents pendaient à son cœur, et les gouttes de poison à sa langue, et il savait maintenant où il était.

Hors de lui, et animé d'un inexprimable sentiment de haine pour lui-même, il cria au ciel: « Rends-moi ma jeunesse; ô mon père, replace-moi au point où les deux chemins se séparent, pour que je fasse un autre choix! »

Mais il y avait long-temps que son père et sa jeunesse n'étaient plus !

Il vit des feux follets danser sur des marais et s'éteindre sur le champ du repos, et il dit : « Ce sont là mes jours de folie. » — Il vit une étoile se détacher du ciel, et, dans sa chute, briller et se dissiper sur la terre. « C'est moi ! » s'écria-t-il le cœur saignant ; et le remords, comme un serpent, enfonça ses dents plus avant dans ses blessures.

Son imagination excitée lui montra des voyageurs errant la nuit sur des dragons ; devant lui un moulin à vent dressait ses bras menaçants comme pour le briser, et un fantôme resté dans le charnier vide prit peu à peu ses traits.

Tout à coup, au milieu de ses convulsions, se fit entendre un chant qui descendait comme une musique sacrée du haut de la tour de l'église, pour célébrer l'arrivée de la nouvelle année (1). Son émotion s'adoucit. — Il regarda tout autour de lui sur l'étendue de la terre, et il pensa à ses amis de jeunesse, qui, maintenant plus heureux et meilleurs que lui, pères d'heureux enfants et bénis de leur famille, étaient les instituteurs du monde ; et il dit : « Oh ! si je l'avais voulu, je pourrais, comme eux, dormir les yeux secs cette première nuit de l'année ! — Oh ! mes chers parents, je pourrais être heureux, si j'avais rempli les vœux que vous faisiez pour moi chaque nouvelle année, si j'avais obéi à vos sages leçons ! »

---

(1) C'est la coutume, dans plusieurs villes d'Allemagne, d'annoncer l'arrivée de la nouvelle année par un air lent et mélodieux, qu'on exécute sur un instrument au haut de la tour de la cathédrale. Il en est d'autres où se fait entendre un air semblable tous les soirs, quand le jour s'éteint. Rien n'est plus propre à inspirer des pensées mélancoliques, que cette douce musique qui semble descendre du ciel, et répand ses accents sur toute une ville.

*( Note du traducteur. )*

Dans les souvenirs fiévreux de sa jeunesse, il lui sembla que le fantôme qui dans le charnier avait pris ses traits, se dressait ; — et enfin, poussé par la superstition vulgaire que, dans la nuit de la nouvelle année, on peut voir les esprits et lire dans l'avenir (1), il crut voir le fantôme devenir un jeune homme vivant, semblable au beau jeune homme du Capitole qui s'arrache une épine ; et il eut devant les yeux une triste image de ce qu'il avait été jusqu'alors.

Il ne pouvait plus supporter ce spectacle, — il se couvrit les yeux, — des torrents de larmes brûlantes tombaient sur la neige ; — il soupirait encore doucement, sans espérance et hors de lui : « Que ma jeunesse revienne, qu'elle revienne !....... »

Et elle revint, car tout cela n'avait été qu'un songe ; — il était encore jeune. Il n'y avait que ses erreurs qui n'étaient pas un songe ; mais il remercia Dieu d'être encore jeune, de pouvoir se détourner des sentiers fangeux du vice, et revenir au brillant chemin qui conduit au pays des pures moissons.

Comme lui retourne, jeune lecteur, si tu as marché dans ses erreurs : ce terrible songe sera ton juge. — Si plus tard, plein de douleur, tu voulais t'écrier : « Reviens, belle jeunesse, » elle ne reviendrait plus !

(*Traduit de* Jean-Paul *par M. N.*)

---

(1) Cette croyance est encore très-répandue. Il n'est peut-être pas de village où l'on ne s'imagine pouvoir, par quelque pratique bizarre, connaître l'avenir ou faire apparaître des esprits au moment de transition d'une année à l'autre.

(*Note du traducteur.*)

# PIERRE DE LUXEMBOURG.

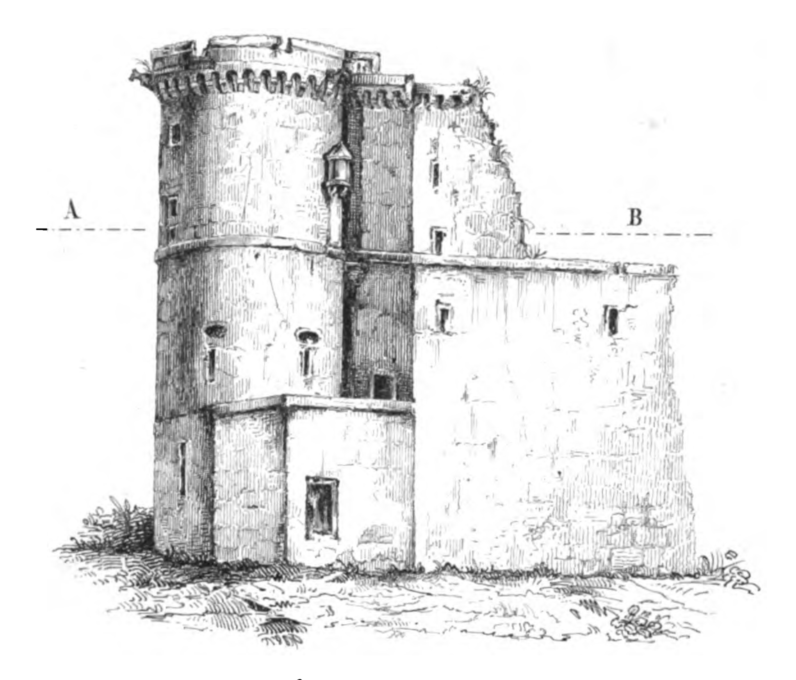
( 13.e SIÈCLE. )

---

Le but principal de la fondation de *l'Austrasie* est la mise en lumière de la vie des hommes qui ont illustré l'ancienne *France orientale*, non moins que l'exhumation des monuments romains ou du moyen-âge qui gisent ignorés en tant de communes du vieux royaume de Lothaire. Aussi, nous venons payer tribut à la revue, en consacrant un article à l'un des enfants les plus célèbres de notre duché de Bar, au bienheureux Pierre de Luxembourg, évêque de Metz et cardinal de *Saint-Georges au voile d'or*. Déjà, dans les livraisons précédentes, deux de nos collaborateurs ont rappelé les titres à l'immortalité du maréchal de Bassompierre et du poète de Fontenay en Vosges. Nous serons heureux si cet exemple trouve des imitateurs ; si Metz et Nancy donnent quelques détails sur leur Fabert et leur Callot, Verdun sur son Chevert, Bar-le-Duc sur son Errard et son François de Guise, La Neuville sur M.me Albert de Saint-Balmont, Domremy sur Jeanne d'Arc, Menil-Laborgne sur Calmet, etc., etc.

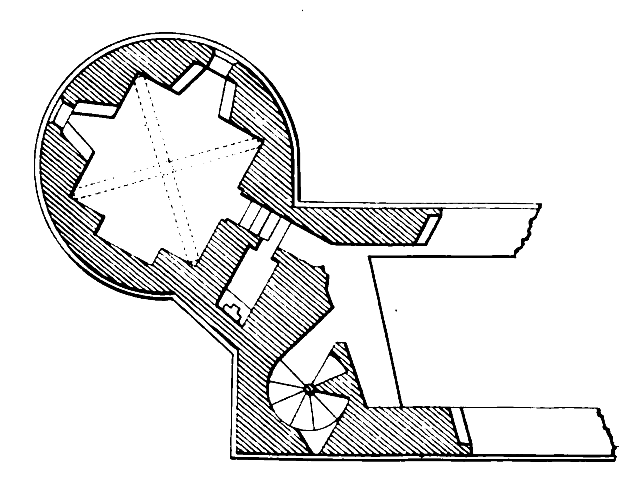
# TOUR S.t PIERRE,

## (Château de Ligny en Barrois.)




*Vue du côté occidental.*

*Plan à la hauteur* AB, *de la chambre S.t Pierre.*





*Lith. de Verronnais, à Metz.*

## § 1.er

## LA CHAMBRE SAINT-PIERRE.

*Dùm plaudit Avenio,*
*Accinat hæc regio*
*Sui civis gloriæ.*
*Nascentem susceperat,*
*Crescentemque foverat*
*Suis hæc urbs Linœium mœnibus.*
(Prose de l'office du B. P. de Luxembourg.)

Ligny était entré depuis cent trente années dans l'auguste maison de Luxembourg, par le mariage de Henri avec Marguerite de Bar, quand Charles V, roi de France, l'érigea en comté (1367) en faveur de Guy de Luxembourg, marié à Mahault de Châtillon, héritière du comté de Saint-Pol. Déjà trois enfants (une fille et deux fils) étaient nés de leur union, et Mahault allait donner le jour à un quatrième, lorsqu'un incendie, causé, dit-on, par le feu du ciel, consuma le château de Ligny, vaste manoir adossé à des tours du XII.e siècle, qui défendaient la porte orientale de la cité. Ce fut au troisième étage de l'une de ces tours, en une chambre sombre et humide, qui n'avait pour tapis que des dalles froides, pour plafond qu'une lourde voûte, pour fermeture qu'une porte brute, pour jour que deux étroites verrières à petit plomb, et pour mobilier que le grabat du sergent d'armes gardien du lieu, que Mahault de Châtillon, suzeraine de deux comtés, compagne d'un prince de la maison impériale, se réfugia, fut prise des douleurs de l'enfantement (20 juillet 1369), et mit au monde un fils, qui, présenté le lendemain aux fonts baptismaux, reçut le nom de Pierre.

Il est probable que le château de Ligny fut promptement réédifié, et qu'à la naissance d'André, la comtesse accoucha, en *confortable appartement*, de son cinquième enfant.

Peu après cette naissance, Guy de Luxembourg périt au combat de Bischweiller près de Juliers. Il mourut en preux, laissant sa veuve chargée d'éduquer sa noble lignée. Mahault sut dignement remplir sa tâche. Elle fit de sa fille Jeanne un modèle de piété compatissante, de son fils aîné Valeran III, comte de Ligny et de Saint-Pol, un chevalier de haut renom, et de son puîné Jean, comte de Conversan, un brillant damoiseau ; mais il ne lui fut point donné de présider à l'éducation de Pierre : il avait à peine sept années, quand Dieu réunit sa noble mère au vaillant époux qu'elle avait perdu. Jeanne, douairière de Châtillon, l'ayant remplacée dans ce devoir pieux, elle emmena son neveu au château de Saint-Pol, et le fit étudier à l'université de Paris, célèbre dans toute la chrétienté par les lumières de ses professeurs, le nombre de ses écoliers et ses vastes privilèges. Le jeune élève, d'une grâce et d'une beauté admirables, fut confié à Hugues Chaudrenier et à Nicolas Claquin, d'Hattonchâtel, ancien aumônier de la comtesse Mahault, et depuis chanoine de Cambray. Ces deux hommes, de vertus et de mœurs austères, s'adjoignirent Michel Alant en qualité de précepteur. La mort seule les sépara de Pierre de Luxembourg, qui, sous eux, fit de rapides progrès dans les lettres, et parvint à un degré de piété et de modestie si éminent, qu'il eut du retentissement jusqu'à la cour d'Avignon, où régnait alors Clément VII, l'antipape, compétiteur d'Urbain VI. La catholicité était dans les déchirements d'un schisme dont la mort de Grégoire XI avait donné le signal. La *ville éternelle*, veuve depuis quelques années du vicaire de Jésus-Christ, avait impérieusement réclamé son retour, et contraint le conclave d'élire le napolitain Barthélemy Prignano, intronisé au Capitole sous le

titre d'Urbain VI. Mais ce pontife ayant, dès l'année suivante, mécontenté les cardinaux, le sacré collège annula son élection, la proclama œuvre de violence, et éleva aux honneurs de la tiare Robert de Genève, qui, sous le nom de Clément VII, fut sacré à Avignon, où il releva le trône pontifical de Grégoire XI. La chrétienté se partagea dès lors entre les deux compétiteurs : Naples et la France reconnurent Clément VII ; l'Allemagne, le Nord et une partie de l'Italie se déclarèrent en faveur d'Urbain. Ce fut une lutte d'interdits, d'excommunications, d'anathèmes et d'intrigues de tout genre. Le pape d'Avignon, comme celui de Rome, n'était occupé qu'à se créer des partisans et à capter ceux de son adversaire. Instruit du mérite de Pierre de Luxembourg et de la prépondérance de sa famille, Clément s'empressa de l'accaparer, et de lui conférer, *proprio motu*, un canonicat de l'Église de Paris, quoiqu'il fût à peine âgé de dix ans ! Loin de considérer sa promotion comme une récompense méritée, le nouveau chanoine n'y vit qu'une obligation de redoubler de zèle et d'humilité. Son assiduité aux offices était exemplaire ; il ne se dispensait d'aucun des emplois dédaignés par ses confrères, et ne pouvant, à cause de son jeune âge, porter seul aux processions la lourde croix qui dépendait de leur matériel, il se faisait aider par un clerc ; mais sa légende assure que, tant que durait la cérémonie, sa pieuse main ne quittait jamais la hampe du signe de rédemption.

En 1380, Pierre fut arraché à ses paisibles études et à ses exercices de piété par un incident qu'il nous faut rapporter. Son frère aîné, Valeran, comte de Saint-Pol et de Ligny, s'était rendu en pèlerinage à Notre-Dame de Boulogne, et avait conséquemment traversé la France, alors en guerre avec les Anglais, qui, maîtres de Calais, désolaient les provinces avoisinantes. Leurs pilleries réveillèrent l'ardeur martiale de Valeran, et il se laissa persuader par le grand-maître des ar-

balétriers de prendre le commandement de cent lances destinées à refouler les coureurs ennemis : mais Valeran donna dans une embuscade, fut pris et mené en Angleterre, où il tint prison sous Edouard III et Richard II. Mis à rançon de 120,000 livres, il eut remise de la moitié à la sollicitation de Mathilde de Courtenay, sœur utérine de Richard à laquelle il avait su plaire ; il lui fut même permis de revoir la France, en livrant en ôtage son frère Pierre, chanoine de Paris. Pierre, sur l'injonction du comte de Ligny, son seigneur temporel, quitta sans murmurer son église, ses chères études, partit pour Calais et y séjourna dix mois, temps que Valeran mit à profit pour solder sa rançon. De retour à Paris, sa réputation de sainteté s'accrut au point que les insignes métropoles de Chartres et de Cambray lui conférèrent spontanément les archidiaconats de Dreux et de Bruxelles, sans l'astreindre à résidence. Les émoluments de ces dignités lui permirent d'étendre ses charités, car toujours il distribua aux pauvres les revenus de ses bénéfices, et il instruisit par des exemples, plus encore que par des préceptes, son jeune frère André, élevé près de lui, et qui, par la suite, occupa le siège épiscopal de Cambray.

## § 2.

## METZ ET AVIGNON.

*Vix erat major merito vel annis,*
*Infulas quandò meruit remenses*
*Qui jugo Christi dedit alta regis*
*Colla sicambri.*
*Tuque metensis, tibi gratulare,*
*Civitas : qualis venit ecce pompâ*
*Pastor! hâc Christus solymas triumphans*
*Scandit ad arces.*
(Hymne du B. Pierre de Luxembourg.)

Les éminents mérites du jeune chanoine-archidiacre ne tardèrent pas à recevoir une récompense encore plus éclatante:

l'Église de Metz avait reconnu l'autorité de Clément VII, mais son prélat, Thierry de Boppart, était le secret partisan d'Urbain, qui comptait, parmi les fidèles de ce puissant diocèse, un grand nombre d'adhérents. Thierry étant venu à mourir dans les premiers jours de janvier 1384, Clément se hâta de lui donner un successeur, et fit choix de Pierre de Luxembourg, alors âgé de quinze années. Il lui accorda dispense canonique, et pour donner plus de poids à sa nomination, sollicité d'ailleurs par Charles VI de France et son oncle le duc de Berry, il le créa cardinal de *Saint-Georges au voile d'or.*

A la nouvelle de la mort de Thierry de Boppart, son suffragant, Bertrand, évêque de Thessalie, que les *clémentins* avaient expulsé l'année précédente à titre de fauteur d'*urbainisme*, rentra à main armée dans l'évêché de Metz, menant à sa suite deux légats du pape de Rome : il s'empara de Moyen-Vic, de Marsal et de Nomeny, et y fit reconnaître le pouvoir d'Urbain.

Cependant le jeune évêque de Metz se disposait à prendre possession de son diocèse; et comme les abords étaient occupés par les *urbainistes*, il fut décidé que le comte de Ligny l'escorterait à la tête de quinze cents cavaliers, qui avaient mission de proclamer, à la pointe de leurs lances, non seulement Pierre de Luxembourg évêque de Metz, mais Clément VII pontife suprême de toute la chrétienté. Tandis que Valeran rassemblait ses hommes d'armes, Pierre était à Ligny près de sa sœur, qui y vivait en odeur de sainteté. Jeanne profita du séjour de son frère pour le fortifier dans ses sentiments de piété, et le maintenir dans sa résolution de se consacrer à Dieu.

Ce fut le jour de Pentecôte de l'an 1384 que le jeune cardinal fit son entrée dans l'impériale cité de Metz : il y fut reçu sans pompe, remettant à des jours plus heureux

son installation *officielle ;* et se rendit en hâte à l'armée de son frère, pressé d'adoucir, par sa présence, les maux d'une guerre entreprise en son nom. Elle fut de courte durée, et couronnée d'un plein succès ; mais les prétentions de Valeran furent exorbitantes : il exigeait pour prix de ses services 44,000 livres, somme énorme que le chapitre de Metz refusa tout d'une voix. Valeran alors demanda la cession de deux places fortes de l'évêché, et Pierre trancha généreusement la difficulté, en engageant à son avide protecteur la totalité de son patrimoine, qui s'élevait à 1200 livres de rente.

Le saint prélat ayant liquidé le temporel de son église, et réuni ses ouailles sous l'autorité de Clément VII, vint retrouver sa sœur à Ligny : il passait près d'elle la plus grande partie de ses journées, se livrant à des lectures pieuses, soit dans l'église collégiale du château, soit dans le parc du manoir, au pied d'arbres séculaires. Toujours levé avant l'aube du jour, le soleil le surprenait tantôt agenouillé sur les bords de l'Ornain, tantôt priant sur le sommet des coteaux qui encadrent la vallée, plus souvent encore dans la demeure des pauvres vassaux de son frère, soulageant leur infortune, soignant les malades et consolant les affligés. Le souvenir de son inépuisable charité s'est long-temps conservé dans la mémoire des sujets des comtes de Ligny. Au dernier siècle encore, ils citaient toujours deux Luxembourg : l'un avec reconnaissance, c'était le bon cardinal Pierre ; l'autre avec orgueil, c'était l'immortel bossu, le maréchal François de Luxembourg, le vainqueur de Steinkerque,

« Malheureux à la cour, invincible à la guerre. »

Après quatre mois passés en la demeure de ses pères, le cardinal-évêque revint à Paris, et y redoubla d'austérités. Il

couchait sur la dure, se macérait la chair, et prenait à peine assez de nourriture pour se sustenter. Sa sœur, dit la légende, lui avait enseigné un secret pour s'exempter de manger sans que ses convives s'en aperçussent ; et quand ses domestiques lui remontraient qu'il détruisait sa santé et abrégeait sa vie par ses mortifications, il leur répondait, en leur montrant son corps : *Curez-vous de cette charogne !* Ses études absorbaient le temps qu'il ne donnait pas aux pratiques religieuses : il se livrait principalement à la lecture des saintes Écritures, à celle de la vie des saints évêques et des matières canoniques.

En cette année 1385, il fit à Metz son entrée solennelle : il parut escorté de son frère Valeran et des principaux seigneurs de son illustre famille, qui avait déjà donné trois empereurs à l'Allemagne, des rois à la Bohême, maints ducs et maints comtes à l'Allemagne et à la France. Au milieu de ces hauts barons chevaulchait le saint évêque, pieds nus, monté sur un âne. Le lendemain il ordonna une procession de la cathédrale à l'abbaye de Saint-Vincent, à laquelle il assista pareillement pieds nus et revêtu de ses ornements pontificaux.

Il était depuis plusieurs mois l'édification de sa métropole, y donnant l'exemple de toutes les vertus, lorsque Clément VII le manda à Avignon. Ce fut avec profonde douleur que le troupeau et le pasteur se séparèrent. Pierre passa par Paris, où il prit congé du roi Charles VI, qui professait pour lui une haute estime et une vive affection. Le monarque le gratifia d'une somme de deux mille livres, tant pour l'indemniser des dépenses qu'il avait faites dans son évêché, que pour l'aider à soutenir dignement son rang à la cour pontificale, où il fut reçu avec tendresse par le pape et le sacré collège. Il crut pouvoir y demeurer sans scrupule, en vertu de la bulle de Grégoire XI qui dispensait les cardinaux évêques de la résidence diocésaine.

Son séjour à Avignon fut marqué par d'amers chagrins. C'étaient les citains de Metz qui, prétextant que Pierre de Luxembourg n'était qu'administrateur, et non prélat canonique de son évêché, puisqu'il n'avait point encore la consécration épiscopale, refusaient de soumettre à sa sanction le choix de magistrats qu'ils devaient nommer de concert. Valeran de Saint-Pol épousa la querelle de son frère, se rua sur le val de Metz la lance au poing, incendia trois maisons fortes, et emmena à Ligny quatre-vingt-dix prisonniers. Il reparut l'année suivante, prit Gorze d'assaut, se logea à Woippy, et commit de grands dégâts dans un rayon de plusieurs lieues. Pierre, déjà atteint de la maladie qui mit fin à ses jours, gémissait, loin de ses ouailles, des maux qui pesaient sur elles. Vainement il suppliait son frère de les épargner, mais Valeran exigeait 12,000 livres de frais de guerre, que Metz se refusait à compter.

La conscience du saint évêque s'alarmait aussi du grand nombre de bénéfices qu'il possédait, contrairement aux statuts de l'Église, et cependant il hésitait à s'en démettre, dans la crainte de formuler une censure tacite contre l'autorité qui les lui avait conférés. Le schisme qui déchirait la chrétienté ne navrait pas moins son âme pieuse. Il avait formé le projet de se rendre près de l'empereur d'Allemagne, des rois de France et d'Angleterre, accompagné des plus habiles docteurs en théologie et en droit canon; il comptait sur leur éloquence pour réconcilier les trois monarques, et pensait que, fort de leur royal appui, il déterminerait Clément et Urbain à abdiquer la tiare, et à donner le repos à la catholicité. S'il avait réussi, il eût épargné à nos pères ces longues années de cabales, d'intrigues et d'excommunications qu'ils ont si péniblement subies; sa gloire égalerait aujourd'hui celle des Ambroise, des Augustin, des Thomas d'Aquin, etc.; et nous, Barrisiens, nous aurions l'honneur de compter parmi

nos compatriotes l'un des pacificateurs de l'Église. Mais, vers la fin de décembre 1386, le saint évêque fut atteint d'une phthisie pulmonaire, occasionnée par ses macérations que le pape lui avait en vain ordonné de modérer. Les médecins lui conseillèrent de quitter Avignon, et le firent transporter à Villeneuve, au-delà du Rhône, dont l'air pur convenait mieux à sa faible constitution. Le développement de sa maladie fut pour Pierre de Luxembourg une occasion de manifester sa patience et sa résignation. Le 29 juin 1387, il fit son testament. Il disposa de ses biens héréditaires en faveur de sa sœur Jeanne, de ses frères André et Jean, comte de Conversan; il alloua à Valeran, son aîné, une somme d'argent en indemnité de son armement de l'année précédente; il fit plusieurs legs pieux à l'église de Metz, d'autres au profit de ses parents et de ses domestiques, et institua légataires du surplus de sa fortune mobilière *les pauvres de J.-C.* existant dans la résidence d'Avignon. Il ordonna que la plus grande simplicité présidât à ses funérailles; demanda d'être enseveli dans le cimetière de Saint-Michel d'Avignon, sans aucune distinction, et voulut que son cercueil, au lieu du drap d'or affecté aux cardinaux, fût recouvert d'un drap de bure grise.

Le 2 juillet, sentant sa fin approcher, il reçut les derniers sacrements, et exhorta son frère André, qui ne l'avait pas quitté depuis son enfance, à prendre les ordres sacrés : cette dernière volonté du saint fut religieusement accomplie. Vers le soir, Pierre de Luxembourg s'endormit dans le Seigneur, âgé seulement de dix-huit ans moins dix-huit jours. Son corps resta exposé pendant trois jours à la vénération des fidèles, et fut inhumé, selon son désir, dans le cimetière public d'Avignon. La légende rapporte plusieurs miracles opérés par son intercession durant ses funérailles. Des goutteux furent, dit-on, guéris, des malades soulagés, et en tel

nombre que, dès le surlendemain de son enterrement, deux notaires apostoliques reçurent l'ordre d'en tenir note pour servir à sa canonisation. Madame Dunoyer, dans ses *Lettres historiques*, cite la cure merveilleuse d'un petit garçon « qui, étant monté sur l'une des tours du château d'Avignon, nommée la *tour de Trouillus*, pour dénicher des moineaux, se laissa choir et fut mis en *marmelade*. Sa mère, sans s'amuser aux cris ni aux larmes, rassembla hâtivement dans un sac les membres fracassés de son fils, et les porta sur le tombeau du saint. Pendant qu'elle était en prières, le sac se prit à *grouiller*, et l'enfant en sortit, demandant où était son moineau, et comme celui de Molière, *s'en fut jouer à la fossette*. A vous parler franchement, continua madame Dunoyer, je crois que l'on peut être sauvé sans croire à celui-là. »

Dans notre siècle de *lumières*, d'incrédulité, d'asphalte et de chemins de fer, où l'on n'ajoute confiance qu'aux faits matériellement possibles, qu'aux vérités démontrées comme le carré de l'hypoténuse, on ne croit plus aux miracles ; en revanche, nous avons les saint-simoniens et l'abbé Châtel, les phalanstériens et la presse périodique, les templiers et le papier de sûreté. Mais en 1387, à cette époque de foi et de poésie, une canonisation était la grande affaire du monde chrétien. Charles VI, l'université de Paris et le chapitre de Notre-Dame avaient tellement à cœur celle du bienheureux Pierre, qu'ils députèrent Pierre d'Ailly vers le pape d'Avignon. Admis à l'audience pontificale, l'aumônier du roi prononça, devant le sacré collège, une savante harangue, remit ses lettres closes, et conclut en demandant la béatification de Pierre de Luxembourg. Le roi de France vint même la solliciter en personne au mois d'octobre 1389 ; mais les affaires du schisme absorbaient tellement le compétiteur d'Urbain, qu'il ne put donner suite à la royale requête, et mourut avant

que droit lui eût été fait. Vainement Jean, comte de Ligny, Louis de Luxembourg, évêque de Térouane, neveux du cardinal, et Louis, comte de Saint-Pol, son petit-neveu, intercédèrent-ils pontife et cardinaux. Ce ne fut qu'au XVI.e siècle, long-temps après l'extinction du schisme d'Occident, que Jules de Médicis, pape sous le nom de Clément VII, rendit la bulle de béatification, datée du 9 avril 1517 : elle ordonnait que les reliques du bienheureux seraient exhumées, mises en châsse et exposées à la vénération des fidèles. Cette exhumation eut lieu le 23 juillet de la même année. Les ossements du saint furent donnés aux célestins d'Avignon, et continuèrent les miracles qu'opérait son tombeau. Son manteau, couleur *rose sèche,* échut aux célestins de Paris, et leur valut aussi maintes cures miraculeuses.

Ainsi Pierre de Luxembourg-Ligny dut à deux papes, du nom de Clément VII, son élévation aux premières dignités de l'Église, et son classement au nombre des bienheureux. Il fut l'avant-dernier de nos compatriotes admis dans la céleste phalange, où Pierre Fourier fut promu au XVII.e siècle.

L'an 1639, à la sollicitation des consuls et des célestins d'Avignon, le pape Urbain VIII établit un office en l'honneur du B. Pierre de Luxembourg, et fixa sa fête au 5 juillet. Avignon et Ligny la célèbrent religieusement. La seconde de ces deux villes lui a érigé une chapelle dans son église paroissiale.

La tour et la chambre *Saint-Pierre* où naquit le bienheureux subsistent encore ; elles servent de gîte aux prisonniers de passage. C'est sans doute à cette destination *carcéraire* que Ligny doit la conservation de ce dernier reste de ses fortifications du moyen-âge. Il était encore, il y a trois ans, un des plus remarquables morceaux d'architecture militaire ; mais un incendie qui dévora en 1836 une usine

adjacente, a calciné sa paroi orientale et détruit sa belle couronne de créneaux.

Pierre de Luxembourg a laissé plusieurs écrits, entre autres, *le Livre de Clergie*, imprimé à Paris, sans date, 1 vol. in-4.°, caractères gothiques; et *la Diète du Salut*, Paris, 1 vol. in-4.°, 1506 : c'est un recueil de conseils adressés à sa sœur Jeanne sur la vie à mener et la conduite à tenir pour arriver à la béatitude éternelle.

BAILLOT, de Ligny.

# LE SIRE DE TORSCHWILLER,

## CHRONIQUE LORRAINE DU 14.ᵉ SIÈCLE.

Le jour de la *Saint-Pierre-ès-liens* de l'an 1302, grande liesse était au château de Torschwiller : son jeune sire avait gagné ses éperons, et son suzerain, le redouté duc Ferry III de Lorraine, daignait lui conférer l'accolade.

Le damoiseau, qui avait nom Wilhelm de Torschwiller, s'était préparé à cet insigne honneur par des jeûnes austères, une nuit de prières, et les sacrements de pénitence et d'eucharistie. Conduit au bain dès l'aube du jour, il avait passé une chemise brodée d'or, et tous les preux accourus pour prendre part aux joûtes et au pas d'armes du lendemain, étaient venus le visiter sur son lit de parade.

Le duc de Lorraine s'étant placé sur le trône qui lui avait été élevé dans la chapelle castrale de Torschwiller, les sires de Gourcy et de Nettancourt introduisirent le récipiendaire vêtu de blanc, portant en écharpe son épée qu'il déposa sur l'autel. L'officiant la bénit et la remit à Wilhelm,

qui fut la présenter au duc Ferry, en le suppliant de l'armer chevalier.

— Damoiseau, sais-tu ce que tu demandes, lui répondit le duc; sais-tu qu'office de chevalerie n'est que périls, dangers, dévouements et combats ?

— Je le sais, mon redouté seigneur.

— Sais-tu quelles peines affreuses attendent en ce monde et dans l'autre le chevalier traître, félon, et foi mentie ?

— Mes pleiges me l'ont enseigné.

— Quels sont-ils ?

— Messires de Gourcy et de Nettancourt (1).

— Je les admets. — Qu'il en soit donc selon tes vœux, et j'ajoute, selon tes mérites, car moi aussi je t'ai vu gagner tes éperons sur mes vassaux rebelles. Jure donc sur les saints Évangiles, et devant Dieu qui nous entend, de n'épargner ni vie ni biens pour défendre la religion, combattre les infidèles, et protéger les veuves, les orphelins, les hommes mésaisés, non puissants et indéfendus.

— Je le jure.

Alors, sur l'invitation des pleiges, l'héritière de Moersperg se leva de son prie-Dieu, et aida à chausser les éperons, à revêtir de son haubert, de sa cuirasse et de ses brassards le *poursuivant de gloire*.

---

(1) Le sire de Gourcy dont il est ici question est Varnier, chevalier, fils de Jean de Gourcy ou Gorcy, issu, par les mâles, des puissants lords de Gorcey, d'Irlande. Jean fit, en 1260, des acquisitions considérables (dans la châtellenie de Longwy), qu'il obtint, *en considération de son illustre origine*, de reprendre en fief du duc de Lorraine.

La maison de Nettancourt, de l'ancienne chevalerie de Lorraine, tire son nom de son bourg de Nettancourt, à quatre lieues de Bar-le-Duc, dont Gilles, sire de Nettancourt, fit hommage en 1256.

Les maisons de Gourcy et de Nettancourt sont encore dignes d'être les *pleiges* de l'honneur.

Et chacun en la voyant à l'œuvre, si émue et si belle, disait que

Flor de lis et rose nouvel,
Quant elle pert ou tans d'été,
Trépassoit-elle de beauté.

Quand Wilhelm de Torschwiller fut ainsi *adoubé*, il fléchit le genou devant le duc de Lorraine, qui lui ceignit son épée, la tira du fourreau, et lui donna l'accolade en le frappant de trois coups de son plat, pour l'avertir de toutes les peines auxquelles il devait se préparer, et qu'il devait supporter avec patience et fermeté, s'il voulait dignement remplir son état. Puis, d'une voix puissante et sonore, il prononça ces paroles sacramentelles :

« Au nom de Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit, de par saint Georges et saint Michel, je te fais chevalier. Sois preux, franc, hardi, courtois et loyal ; souviens-toi de qui tu es fils, et ne forligne jamais. »

Les hérauts crièrent par trois fois *largesse ;* le peuple répondit en criant *Noël !* Le nouveau chevalier reçut successivement de ses écuyers son heaume, sa lance et son écu (blasonné d'argent fascé et déchiqueté de gueules), s'élança sur son cheval sans s'aider de l'étrier, et courut montrer à ses nombreux vassaux celui qui devenait désormais leur défenseur et leur juge.

La cérémonie était à peine terminée qu'un valet corna le dîner. A ce signal, de jeunes pages, portant les uns des aiguières d'argent, les autres des serviettes de lin, offrirent à laver, et versèrent l'eau rose sur les blanches mains des dames. On passa dans les salles du banquet. Le duc, coiffé d'un chaperon drapé, vêtu d'une robe de drap d'or à grandes manches ouvertes et fourrées de martre, s'assit dans un large fauteuil en damas rouge, garni de clous et de crépines d'or,

et dont le dossier très-élevé se recourbait en forme de ciel de lit. Les barons de la Lorraine et leurs nobles compagnes prirent place à la droite et à la gauche de leur majestueux suzerain, tandis que les chevaliers et leurs dames se placèrent selon le rang de leurs fiefs.

On servit huit soupes différentes, et à chaque convive un petit pain blanc en forme de boule, appelé *pain primos*, outre des pains tailloirs en guise d'assiettes. On couvrit d'abord les tables de viandes et de venaison, assaisonnées d'abondantes épices, afin d'aviver la soif et de stimuler la gaîté. On apporta de menues tranches de bois de jeunes cerfs frites dans le beurre, des boudins blancs faits avec du blanc de chapon, du lait, des épices et de l'ambre; des rôties toutes chaudes étendues de moelle de bœuf, des pieds de veau au safran, des pieds de mouton grillés, des cochons de lait farcis de viandes hachées, d'herbes aromatiques, de raisins secs et de pruneaux. Entre ces mets parfumés et brûlants, étaient des salades de laitues et de carottes, ornées des fleurs de la saison.

Les écuyers relevèrent le cochon de lait; et, au son des fanfares, apportèrent dans un plat d'or un paon rôti, la queue déployée, l'aigrette haute, et couvert de toutes ses plumes, maintenues dans le brillant éclat de leurs riches couleurs. Le duc invita sa belle cousine, la dame Duchastelet, à prendre le paon et à le porter au plus digne chevalier; la noble dame, sans hésiter, le plaça devant le sire du Han (1), qui, à grand honneur, se leva, salua respectueusement l'assemblée, et découpa l'oiseau en autant de portions qu'il y avait de convives. Tant que dura le premier service, on but

(1) Du Han, depuis comte de Martigny, maison de l'ancienne chevalerie de Lorraine, éteinte au XVIII.e siècle.



des vins de Bar et de Lorraine renfermés dans des outres de cuir. Après les viandes, on servit des vins de Beaune et d'Aï, avec des anis, du fenouil, de la coriandre; des pâtés de venaison, un sanglier formé avec de la crème frite, des cygnes en pâtisserie qui avaient au cou les armes de Lorraine, des tartes, des tartelettes, des tourtes, des gâteaux, une grande diversité de vins artificiels; enfin, des sucreries faites avec du miel cristallisé.

Trois jours de fêtes et de tournois succédèrent au festin, dont les minutieux détails n'ont peut-être que trop fatigué le lecteur.

Avant d'entrer en lice, Wilhelm de Torschwiller s'approcha de Giselle de Moersperg, et lui dit à voix basse :

« Venez me bailler le prix, car les trouvères ont écrit qu'il appartient au plus amoureux : or, qui peut l'emporter sur moi ? »

Et Giselle avait répondu : « J'y viendrai. »

Wilhelm eut l'honneur du pas d'armes. Il fit vider les arçons à huit fiers joûteurs, qui brisèrent huit lances contre sa poitrine de fer, sans que son plumard en parût tant seulement ébranlé. Les spectateurs crièrent miracle, et proclamèrent le chevalier Wilhelm de Torschwiller le plus intrépide champion de tous les tenants; et quand il passa sous les galeries, faisant lever à son cheval de gracieuses courbettes, les dames lui jetèrent tant de fleurs, de cordonnets et de *galends* de soie, que c'était merveille. Lui, vint humblement à Giselle, qui lui bailla le prix du tournoi : c'était un diamant gros comme l'œil, qu'une *vouire* (1) aurait laissé tomber en buvant

(1) Les *vouires* étaient des fées lorraines qui, au lieu d'œil, avaient un diamant lumineux au milieu du front : elles l'ôtaient pour boire aux fontaines. Celui qui en trouvait un était sûr d'être fort riche le reste de sa vie.



aux fontaines; puis le couronna des *glaïeuls de son chapel*, lui essuya le visage de son blanc mouchoir, répandit sur ses cheveux de la poudre d'or, et lui abandonna ses mains de lis, ses joues de rose..... avec tant d'ingénuité et de tendresse, que chacun, émerveillé, disait : il faut qu'on les marie à Pâques; et Pâques fleurie revit à l'antique manoir Ferry III de Lorraine célébrant le retour de noces du chevalier Wilhelm de Torschwiller et de Giselle, dame de Moersperg.

Durant vingt-deux années, Wilhelm de Torschwiller prit part à toutes les expéditions guerrières de ses aventuriers suzerains. A la désastreuse bataille de Muldorf (1322), où le duc Ferry IV fut fait prisonnier, il sauva l'étendard de Lorraine et revit presque seul la demeure de ses pères, qu'investirent l'année suivante les comtes de Dachsbourg et de Réchicourt.

L'intrépide châtelain tint tant qu'il eut *un os à ronger*. Sommé de se rendre à merci, il dédaigna de répondre, et résolut de se frayer un passage l'épée à la main; mais Giselle ouvrit une voie de salut moins périlleuse.

— Un vaste étang, dit-elle, baigne, vous le savez, une partie de vos murailles, et j'ai connaissance qu'il est en ce moment guéable de la porte basse pratiquée au pied de la tour, dite de Godeman, au vieux saule de l'autre rive. La nuit est sombre, vos ennemis n'ont aucune garde sur le lac, votre coursier est vigoureux, au besoin son noble maître est habile nageur; partez, Dieu et monseigneur saint Nicolas vous seront en aide; mais au port....., donnez un souvenir à votre Giselle : que la flamme des feuilles sèches du vieux saule lui apprenne le salut de son Wilhelm, qu'elle rejoindra après demain à l'ermitage de Notre-Dame-de-Bon-Secours.

— Moi, fuir sans combattre! Giselle de Moersperg a-t-elle déjà oublié que je porte l'éperon doré?

— Moins peut-être que le chevalier Wilhelm de Torschwiller n'oublie aujourd'hui ses serments. Qui désormais pro-

tégera sa compagne...., ses vassaux..., s'il court à une mort certaine que ne commande point l'honneur ?—Et à ces doctes raisons elle joignit tant et de *si douces paroles* que le preux céda.

Mais dans l'obscurité il s'égara, son cheval perdit pied et haleine, le poids de son armure l'entraînait, la perte du chevalier devenait inévitable... un vœu le sauva... Il promit, s'il échappait à l'imminent péril, d'élever en l'honneur de saint Nicolas une église dont la munificence attestât sa piété et sa gratitude. A peine en avait-il proféré le serment, que son fidèle barbet qui nageait autour de lui avec anxiété, le saisit fortement à la genouillère de sa botte et l'entraîna au rivage, où Giselle vit enfin briller la flamme attendue avec tant d'angoisse.

Cependant elle n'était point demeurée inactive. A l'aide de son écuyer, un mannequin couvert des armes de Wilhelm avait été secrètement fabriqué, et le bruit habilement répandu que le chevalier s'était noyé en tentant de franchir le lac à la nage. Il se changea en certitude, lorsque l'on vit le chapelain, en habits sacerdotaux, accompagner un corps qui fut déposé dans la grande salle d'armes, et inhumé le lendemain dans le caveau des sires de Torschwiller.

Les hostilités cessèrent, la forteresse capitula, la garnison fut mise à rançon, et la liberté laissée à Giselle, qui, ceinte du noir bandeau des veuves et de la ceinture aux nœuds déliés, se hâta de gagner l'ermitage de Notre-Dame-de-Bon-Secours, accompagnée d'une suivante portant entre ses bras un petit chien-lion qui semblait endormi.

En se revoyant après tant de dangers, les dignes époux tombèrent à genoux sur les marches de la rustique chapelle. Jamais actions de grâces ne furent plus ferventes !

— Mais comment acquitter mon vœu, les rançons de mes braves ! s'écriait Wilhelm avec l'accent de la plus poi-

gnante douleur ; je ne possède plus au monde que mon épée, et mon souverain est prisonnier !

— J'y ai pourvu, répondit Giselle ; — et se saisissant du petit chien-lion, elle le jeta sur l'autel. Il y demeurait *coi* et inanimé. Le chevalier et l'ermite ne savaient que penser, quand Giselle, décousant la peau du petit animal, en sortit de l'or, des joyaux et des diamants de grand prix.

Les défenseurs de Torschwiller furent donc rendus à la liberté. La puissante médiation du roi de France, Charles-le-Bel, brisa les fers du duc de Lorraine, et Wilhelm reconquit non seulement ses domaines héréditaires, mais encore ceux de Géricourt et d'Archicourt, que, selon dom Calmet, Ferry érigea en comté.

Fidèle à son vœu, le sire de Torschwiller immortalisa sa miraculeuse délivrance par l'érection de cette superbe église dite *du Petit-Saint-Nicolas*, qui s'élève majestueusement au milieu du bourg de Munster-aux-Bois, bâti aux sources de l'Albe (à trois lieues de Dieuze). Les deux sveltes tours de ce bel édifice, de cent cinquante pieds de long sur cinquante de large, s'aperçoivent de fort loin au-dessus des vastes forêts qui couvrent le paysage. L'architecture en est sévère et gothique à la fois. La date de MCCCXXVII, gravée sur l'arc-boutant de l'une des portes, donne celle de la pose de la première pierre du pieux monument, exécuté avec autant de hardiesse que d'élégance. Wilhelm y fonda une collégiale de douze chanoines, qu'il dota très-richement en passant de vie à trépas.

Proche de la sacristie, on voit encore de nos jours un large mausolée, sur lequel repose un chevalier armé, *accosté* d'un fidèle barbet qui mord à la genouillère de sa botte. Avant notre première révolution, un écu fascé et déchiqueté, et cette simple inscription :

*Hic jacet Wilhelm, dominus de Torschwiller et miles,*
*Anno MCCCXXXV,*

indiquaient la dernière demeure de Wilhelm et de Giselle. Ils décédèrent sans hoirs, instituant pour héritier Perrin de Torschwiller, leur cousin, chevalier et bailli de l'évêché de Metz. Ce dernier mourut en 1349, laissant un fils du nom d'Étienne, dont la fille unique épousa un sire de Créhange.

La collégiale subsista avec splendeur jusqu'à l'invasion suédoise ( 1636 ), qui dispersa ses chanoines et dévasta ses domaines que les évêques de Metz réunirent à leur temporel. Ils affectèrent 5000 livres de rente à l'entretien de l'église du Petit-Saint-Nicolas, que ne protégeaient plus les tours de Torschwiller, car Richelieu et ses fureurs avaient passé par notre Lorraine, et certes le manoir aux nobles souvenirs ne pouvait trouver grâce devant l'homme aux échafauds.

# LE MARÉCHAL DE VIEILLEVILLE.

( *Traduit de* SCHILLER. )

---

( 3.ᵉ ARTICLE. * )

La campagne étant finie, Vieilleville partit pour son château de Durestal, où il fut informé secrètement par le secrétaire Malestroit que le roi, à la sollicitation de MM. de Guise et de Nemours, lui avait destiné le gouvernement de Metz, en remplacement de M. de Gonnor. Il apprit en outre que le connétable paralysait le bon vouloir de Henri II, en objectant qu'on ne pouvait destituer le titulaire après sa brillante conduite durant le siège, et qu'il serait plus avantageux à Vieilleville d'être employé dans sa propre province, comme lieutenant au gouvernement de Bretagne. M. de Gyé devait obtenir la survivance de M. le duc d'Estampes, qu'on assurait être très-dangereusement malade.

Henri II s'étant prêté à ces arrangements qu'il croyait dans l'intérêt de Vieilleville, signa les commissions le 22 avril 1553; mais le maréchal fit entendre au roi qu'il ne pouvait accepter la part que lui faisait le connétable, attendu que la santé de M. le duc d'Estampes ne courait aucun danger, parce qu'il comptait en Bretagne trop de parents et d'amis, pour ne pas craindre qu'ils ne se prévalussent de son auto-

---

* Voir la *Revue d'Austrasie*, tome 1.ᵉʳ, pages 31 et 279.

rité pour enfreindre les lois. « Ennemi de tout esprit de parti, je me verrais, dit-il, dans la dure nécessité de traiter les miens en criminels. J'ai à peine quarante-deux ans; l'âge du repos n'a donc pas encore sonné pour moi, et je pense servir plus utilement votre majesté en face des impériaux qu'au fond d'une province, où je n'aurais d'autre besogne que d'observer le flux et le reflux de la mer. J'ajouterai que M. de Gyé est mon vassal, et que, n'étant point en bonne intelligence avec lui, il me serait par trop pénible d'être sous ses ordres. » Il terminait en informant le roi qu'il n'ignorait pas que le commandement de Metz lui avait été destiné, et qu'il s'étonnait qu'on eût fait revenir son maître sur une détermination arrêtée.

Cette lettre courrouça fort Henri II : il vit que le connétable avait surpris sa religion; il l'en tança vertement, et lui ordonna d'ôter sur l'heure le gouvernement de Metz à M. de Gonnor, et d'en investir Vieilleville, qui en prit possession avec des pouvoirs tellement étendus, qu'il avait droit de vie et de mort sur ses administrés, et autorité suprême sur les commandants de Verdun et de Toul. Il était en outre porteur de deux mois de solde qui furent distribués à chaque soldat individuellement, au lieu d'être remis aux chefs des compagnies : c'était prévenir de grandes dilapidations, et affranchir les habitants de Metz de la merci des capitaines envers leurs débiteurs.

M. de Gonnor ayant fait la remise du matériel qui était dans les arsenaux, quitta la ville en recommandant si chaudement à son successeur le capitaine Nycollas, sergent-major de la place, et le prévôt Vaures, qu'il loua extraordinairement en leur présence, que Vieilleville en conçut de la méfiance.

La garnison se trouvait dans le plus grand désordre : chacun était fier d'un siège victorieusement soutenu contre le puissant

empereur d'Allemagne, et se vantait d'avoir mieux fait que son voisin. Metz semblait une arène où les officiers avaient constamment l'épée à la main pour défendre la gloire de leurs soldats, et les soldats pour soutenir l'honneur de leurs officiers. Les bourgeois opprimés, privés de leur liberté et foulés par les logements des gens de guerre, supportaient impatiemment le joug des Français ; et cependant l'ennemi était aux portes ; Thionville, à cinq lieues de Metz, avait garnison impériale ; et Mansfeld commandait, dans le Luxembourg, à de vaillants corps d'infanterie et de cavalerie. Vieilleville, déterminé à rétablir la discipline à tout prix, réunit les chefs de compagnie et leur signifia impérieusement sa résolution, déclarant qu'il ne ferait grâce à aucun prévaricateur, quel que fût son rang. Ceux des officiers qui connaissaient sa fermeté lui offrirent de le seconder, et saisirent cette occasion pour lui manifester le désir qu'il mît à l'avenir moins de sévérité dans la distribution de la solde. Mais Vieilleville leur ayant reproché leur dégradante cupidité, les congédia en leur jurant qu'il périrait avant de se départir, en aucun point, des ordres qu'il venait de leur signifier. Ils furent publiés le jour même, sur la place du marché, devant toute la garnison assemblée. Vieilleville parut monté sur un cheval magnifique, entouré de sa garde allemande, formée d'hommes superbes recrutés dans le pays de Nassau, armés de longues hallebardes et de haches de combat, et portant les couleurs de madame de Vieilleville, noir et jaune, qu'elle avait données à son mari avant leur union.

Cette proclamation et l'imposant appareil qui l'environna imprimèrent une telle terreur que, pendant deux mois, il n'y eut qu'une seule rixe parmi les soldats, encore pour cause de jeu : un homme fut tué, et mort et meurtrier eurent la tête tranchée par la main du bourreau.

Peu après, Vieilleville fut informé que des soldats, sous

prétexte d'aller à l'affût du gibier, battaient la campagne, et dévalisaient les paysans qui apportaient des provisions à la ville. Dix de ces bandits furent saisis, appliqués à la question, jugés, condamnés et exécutés en quelques heures. Cet acte de rigoureuse justice fut suivi de l'exécution d'un de ses propres valets qu'il fit pendre, pour s'être introduit de nuit, avec effraction, dans la chambre d'une fille qu'il aimait. Son propre cuisinier, pour s'être approvisionné aux portes de la ville, au lieu d'avoir fait ses achats sur la place du marché, passa trois fois par les courroies, et fut estropié pour le reste de ses jours.

Mais ce n'était que le prélude de réparations plus éclatantes. Pendant le siège de Metz, vingt-six femmes et filles avaient disparu de leur domicile, enlevées par des officiers et des soldats, qui avaient assassiné les pères et les maris, prétextant qu'ils étaient morts par les boulets de l'ennemi, en travaillant aux fortifications. Les malheureux parents avaient en vain demandé justice à M. de Gonnor; ils avaient été éconduits par un chef qui donnait lui-même l'exemple de l'immoralité, en vivant publiquement avec une fille arrachée à sa famille, et qu'il faisait appeler *madame de Gonnor*.

L'impartialité du nouveau gouverneur les détermina à renouveler leurs plaintes. Vieilleville leur reprocha leur timide silence : ils objectèrent qu'ils avaient craint d'être repoussés par lui comme ils l'avaient été par M. de Gonnor : « Je ne puis être très-flatté, répondit-il, que vous ayez mesuré ma conscience sur celle de mon prédécesseur; néanmoins, désignez-moi les coupables, et vous aurez satisfaction avant que la journée soit écoulée. » Un citain, du nom de Bastoigne, auquel on avait enlevé sa femme, lui remit la liste des ravisseurs. Vieilleville la parcourut, et toujours calme et impassible, il congédia les plaignants en leur recommandant le

plus profond secret, et leur promettant qu'avant neuf heures du soir, ils seraient en possession de leurs femmes et de leurs filles. « Je choisis à dessein la nuit, ajouta-t-il, afin qu'elle couvre de son ombre la honte de vos familles. »

Il eut promptement fait ses dispositions; des sentinelles furent placées, les quartiers furent cernés, et Vieilleville, accompagné d'hommes d'élite, se chargea de présider aux recherches. Il débuta par le logement du capitaine *de Roiddes*, qui avait enlevé la femme du notaire *Lecoq*, l'une des plus belles personnes de la ville. Roiddes refusa d'ouvrir; Vieilleville fit enfoncer les portes. Le capitaine voulut résister, mais à la vue de son chef, il se jeta à ses pieds, en lui demandant s'il avait forfait à ses devoirs. « Je cherche, répondit Vieilleville, une poulette que vous nourrissez depuis huit mois. » Roiddes, qui maniait mieux l'épée que l'arme de la plaisanterie, jura par tous les saints du paradis qu'il n'avait en son logis ni coq ni poule, ni poulette ni chapon. Les assistants se prirent à rire de la naïveté du brave capitaine, et Vieilleville lui-même ne put se défendre de partager l'hilarité générale. Mais retrouvant sa gravité: « C'est la femme du notaire Lecoq qu'il me faut à l'instant, ou je jure sur mon honneur que je fais tomber votre tête. » La belle cependant ne se retrouvait pas: un soldat dévoué à Roiddes l'avait fait évader par une porte dérobée; et déjà Vieilleville ordonnait les apprêts du supplice du capitaine, quand il apprit que la dame Lecoq était rentrée sous le toit conjugal.

Dès que le but de la ronde nocturne fut connu, soldats et officiers s'empressèrent de relâcher les beautés qu'ils tenaient en chartre privée, et toutes étaient rendues à leurs proches avant le terme fixé par Vieilleville.

Il y avait à Metz sept familles nobles (1) qui, depuis un temps

(1) Ces familles étaient non point au nombre de sept, mais de cent dix-huit, divisées en sept *paraiges*. On trouvait dans chacun d'eux des artisans

immémorial, s'étaient arrogé le droit de choisir dans leur sein le premier magistrat de la cité. Elles étaient si vaines de ce privilège que, lorsqu'il leur naissait un fils, on lui souhaitait d'être un jour *maître-échevin*, ou au moins roi de France. Vieilleville résolut d'abolir cette prérogative, et quand les sept *paraiges* (telle était leur qualification) vinrent l'inviter à honorer de sa présence l'élection du nouveau maître-échevin, il leur répondit que cette charge émanerait à l'avenir du bon plaisir du roi de France, et non de privilèges concédés par les empereurs d'Allemagne ; qu'il entendait donc qu'à cette formule : *de la part de S. M. I., du Saint-Empire et de la chambre impériale de Spire*, inscrite en tête des actes publics, il fut substitué celle-ci : *de la part du roi T. C., de l'invincible couronne de France et du parlement souverain de Paris.* « A ces causes, continua-t-il, j'ordonne que Michel Praillon, qui est un fort honnête bourgeois et très-affectionné au service du roi, soit maître-échevin pour cette année. C'est donc moi, messieurs, qui vous invite à assister demain à l'installation de votre premier magistrat ; vous y serez admis comme nobles citoyens de la ville, et non autrement. » — « Quand le maistre-eschevin en exercice, qui avait nom Androuin Roussel, eust ouy ces choses, il broncha tellement que, sans ceulx qui le cottoyoient, il serait tombé par terre, si bien qu'il fallust le porter en son logis et le mettre au lit, où au bout de deux jours il mourut en bon et vray patriote, zélateur de la manutention des statuts de la cité. »

---

et des chevaliers qui avaient un droit égal à la dignité de maître-échevin, dont le choix était déféré au princier de la cathédrale, et aux abbés de Gorze, de Saint-Arnould, de Saint-Symphorien, de Saint-Vincent et de Saint-Clément : ainsi l'avait ordonné une constitution qui dota les Messins de cinq siècles de liberté. *N. du R.*

Le lendemain, Vieilleville procéda à l'installation de Michel Praillon; mais aucun paraige ne se rendit à la cérémonie.

L'ordre qu'il avait rétabli, et aussi l'amour du changement, inhérent à notre faible nature, disposaient le peuple messin à passer sous l'autorité française. Le peuple fit même si bon marché de ses franchises et de ses libertés, qu'il dénonça à Vieilleville une protestation adressée à la chambre impériale de Spire, contre les violences qu'il avait exercées lors de l'élection du maître-échevin. Les rédacteurs furent arrêtés et disparurent : il est probable qu'ils furent secrètement noyés.

Metz jouissait d'une sérénité parfaite; mais les environs étaient infestés de bandits et de gens sans aveu dont Vieilleville eut promptement fait justice, tout en harcelant les garnisons de Thionville et de Luxembourg, auxquelles il prit et tua plus de trois mille hommes en huit mois. Cette guerre de détail déconcerta Mansfeld, et le porta à résigner le gouvernement de Luxembourg, que la reine de Hongrie accorda au comte de Mesgue, nouvellement sorti de l'université de Louvain.

Le sire de Vieilleville était si bien servi par ses espions, notamment par ceux que lui fournissait le village de Marange, qu'il n'y avait pas une fête, pas une foire en pays ennemi, pas une réunion à vingt-cinq lieues à la ronde, auxquelles le gouverneur de Metz n'envoyât deux à trois cents cavaliers et autant de fantassins pour *ouvrir le bal.* Vainement de Mesgue s'escrimait à surprendre ces importuns visiteurs; Vieilleville était toujours si bien instruit de ses mouvements, qu'il arrivait à poiut pour dégager ses gens.

Informé que le cardinal de Lénoncourt, évêque de Metz, cherchait à l'accuser devant le conseil du roi, il voulut une bonne fois lui donner un plausible sujet de plainte. Il manda les chefs de la monnaie, leur défendit, sous peine

de la vie, de frapper au coin du cardinal, et fit briser par le prévôt les matrices épiscopales. Cette brusque mesure mit fin à des dilapidations inouïes, et l'évêque de Metz en fut en si grande rage, qu'il faillit se suicider, et se ligua au comte de Vaudémont et au cardinal de Lorraine pour perdre Vieilleville; mais le roi était tellement satisfait de sa conduite et de ses services, qu'il le gratifia, en dépit des intrigues du connétable, de la compagnie des gens d'armes d'Humières, et octroya à son gendre d'Espinay celle des chevau-légers de Gonnor.

Vieilleville justifia ces nouvelles faveurs par de nouveaux succès. Il allait chercher les impériaux jusque sous le canon de Luxembourg. Le gouverneur de cette ville lui fit proposer une suspension d'armes; Vieilleville répondit qu'ils mériteraient tous deux d'être destitués, si, à l'insu de leurs maîtres, ils se permettaient des capitulations particulières. Il ajouta qu'en cette occasion M. de Mesgue s'était conduit en écolier qu'il faudrait renvoyer à l'université. De Mesgue, honteux de sa lettre, la réclama à Vieilleville, qui consentit à la remettre, à condition qu'il lui serait envoyé, en échange, une cargaison de morue d'Anvers. Le marché fut accepté, et la cargaison fut mangée avec grand assaisonnement de quolibets.

Vers le milieu de septembre 1554, ce même comte de Mesgue pensa prendre sa revanche sur le président *Marillac* et sa nombreuse escorte, tirée de la garnison de Metz. Mesgue apporta tant de mystère dans ses dispositions, que Vieilleville ne fut informé de ses projets que le jour même du départ du président pour Paris. Notre maréchal fit aussitôt lever les ponts-levis, et doubler les postes, qu'il confia aux capitaines de Brosse et Croze, et à trois cents arbalétriers de sa garde; il divisa sa cavalerie en deux détachements de cent vingt hommes aux ordres de d'Espinay et de Devaulx, et les porta

en reconnaissance vers Hagondange. Il fit occuper le petit château de Ladonchamps par trois cent vingt fantassins, et se porta lui-même à la barrière de Thionville, où il établit son quartier-général. Vers neuf heures du soir, d'Espinay et Devaulx lui font dire que l'ennemi, fort de neuf cents chevaux et de huit à neuf compagnies d'infanterie, débouche près de Mézières, et que, ne pouvant tenir contre des forces aussi supérieures, ils se replient sur Ladonchamps.

Vieilleville aussitôt supplée au nombre par la ruse et la prudence. Il fait descendre soixante fortes boîtes de leurs affûts, les met en batterie derrière une mare proche de Ladonchamps, et les fait soutenir par cent arbalétriers du capitaine de Croze. Il confie le commandement de Metz à M. de Brosse, qu'il sait digne de le remplacer, s'il doit succomber dans la lutte; puis il boucle son armure dorée, et, monté sur son cheval de bataille, le fougueux *Yvoy*, marche aux impériaux, suivi de soixante-dix mousquetaires, qui ont chacun cinq coups à tirer.

Arrivé sur le terrain, Vieilleville place un fantassin entre chaque cavalier, et s'avance au pas vers la cavalerie impériale, qu'il déconcerte par une décharge faite à bout portant, tandis que d'Espinay et Thévalles se précipitent sur elle le sabre au poing; que les arbalétriers de Croze l'attaquent en flanc, et que les piqueurs de la Rogue la chargent non moins vigoureusement. Les escadrons ennemis se rompent dès le premier choc; leurs chefs se font bravement tuer; mais la terreur s'empare des cavaliers: ils tournent bride, culbutent l'infanterie, et la livrent sans défense aux coups de Vieilleville, qui en fait une épouvantable boucherie. De Mesgue erra quelque temps à travers la campagne, sauta dans une barque de pêcheur, et gagna Thionville avec deux officiers. Cette victoire coûta la vie à quinze cents impériaux, et la liberté à un plus grand nombre encore. Vieilleville n'eut que huit hommes

tués et douze blessés. Après être rentré dans Metz au son des cloches et au bruit de l'artillerie des remparts, il se dirigea vers la cathédrale, et rendit des actions de grâces au Dieu des batailles, pour le nouveau succès accordé à ses armes.

Par un singulier hasard, il arriva que Henri II chargeait le duc de Nemours de lui envoyer le cordon de ses ordres par dépêche datée du jour même de sa victoire sur le comte de Mesgue. Mais Vieilleville répondit qu'il ne pouvait recevoir cette distinction que des mains du roi; qu'il en avait fait serment à François, lors de sa promotion aux honneurs de la chevalerie.

Le prévôt et le sergent-major de la ville, que M. de Gonnor avait si chaudement recommandés à son successeur, servaient avec un zèle et une intelligence qui maintenaient leur faveur; mais ils se rendirent coupables de plusieurs forfaitures : ils laissèrent évader, à prix d'argent, des prisonniers condamnés à mort, et publièrent que, ne valant pas une corde de chanvre, ils les avaient fait noyer. Un de ces prétendus noyés fut repris et envoyé au gibet; il y marcha enveloppé d'un grand manteau dont il entortilla si habilement l'exécuteur des hautes œuvres, qu'il pût facilement s'échapper. La rumeur publique accusa Vannes et Nycollas d'avoir touché mille écus du criminel pour le soustraire à son arrêt. Vieilleville les fit saisir sans miséricorde. Appliqués à la question, ils avouèrent leurs prévarications, et furent étranglés, l'un dans son cachot, l'autre sur la place publique.

La conjuration la plus sérieuse que Vieilleville eut à déjouer fut celle des pères cordeliers (de Metz), connus sous le nom de frères Baudes (1). Leur père gardien, originaire de Nivelle,

(1) Metz était depuis sept siècles une ville libre et impériale, quand, le 10 avril 1552, les Français furent admis dans ses murs comme *alliés*, comme

séduit par la reine de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas, avait consenti à introduire dans la ville soixante-dix officiers espagnols déguisés en moines. Ils devaient mettre le feu à une centaine de maisons, et, profitant de l'épouvante et de la confusion qu'aurait produites l'incendie, ouvrir la porte du Pontifroy à l'armée impériale, qui se serait répandue dans Metz aux cris de *vive la liberté! à bas Vieilleville!*

Ce complot fut éventé par un espion que le maréchal entretenait à Luxembourg : il informa Vieilleville que la division du comte de Mesgue venait d'être renforcée de huit cents cavaliers, de douze cents fantassins et d'un corps nombreux de gentilshommes; que leur destination était encore un mystère; mais que deux cordeliers d'un certain âge avaient été introduits secrètement dans le cabinet du gouverneur de Luxembourg, et qu'ils avaient eu avec lui une longue conférence.

Sur ces données, Vieilleville fait prendre les armes à deux compagnies d'infanterie, et se rend au couvent des frères Baudes. Il demande le père gardien et ses moines: on lui répond avec embarras que le révérend père est à Nivelle, et que les pères recueillent en ville les aumônes des fidèles. Vieilleville conçoit des soupçons, et procède lui-même à une minutieuse perquisition. Son œil d'aigle aperçoit, au fond d'une cellule, deux moines portant sous leurs frocs des vêtements militaires. Il les arrête, et la crainte des tortures leur fait avouer qu'ils sont officiers au service de l'empereur; qu'ils ignorent pour quelle raison on les a affublés d'une robe noire,

---

*protecteurs.* Ses annales nous disent quel fut leur protectorat! Ses franchises furent foulées aux pieds, et 60,000 citoyens expulsés! Les frères Baudes qui étaient *citoyens de Metz*, et appartenaient à l'un des trois ordres politiques de cette ville *libre*, *impériale* et *non conquise*, étaient-ils donc si coupables de tenter de soustraire leur patrie au joug d'oppresseurs étrangers? *N. du R.*

et qu'ils pensent en être instruits au retour du père gardien qui est attendu le jour même. Vieilleville les envoie au secret, et fait occuper militairement le couvent, avec ordre de laisser entrer tous les cordeliers qui se présenteraient, mais avec défense absolue d'en laisser sortir un seul. Puis il fait fermer les portes de la ville, à l'exception de celle du Pontifroy, et s'établit garde en chef de cette porte. Il achevait à peine de manger le dîner du capitaine Salcède, que la sentinelle signala deux frères Baudes qui arrivaient par la route de Thionville : c'était le père gardien et son vicaire. Vieilleville les fait saisir et comparaître devant lui. « Eh bien ! monsieur le fourbe, lui dit-il, vous sortez du cabinet du comte de Mesgue ; vous venez d'ourdir de nouvelles trames contre le roi, mon maître, et sa ville de Metz. Je sais tout ; mais telle confession, telle absolution : votre tête est à ce prix ; si vous êtes vrai, elle restera sur vos épaules, et, *foi de Vieilleville* (1), il vous sera permis de traîner votre vie partout ailleurs qu'en votre maison de Metz ; car pour cette ville, il faut en faire votre deuil : elle est à la merci de mes gens ; vos pères sont dans mes filets, et j'ai pris du même coup deux plaisants novices, je vous jure, qui sont plus fiers d'être officiers au service de la reine de Hongrie que frères de l'observance. »

Le père gardien se jeta à ses pieds, en confessant que les deux officiers étaient des fratricides appartenant à sa famille, qu'il avait soustraits aux rigueurs de la justice. Pour toute réponse, Vieilleville manda le prévôt avec ses aides, et mit sous les yeux du moine la lettre de l'espion luxembourgeois, ainsi que le rapport constatant que de nouveaux officiers venaient d'être découverts sous le froc des cordeliers. « Je cède, s'écria le chef des frères Baudes, non à la crainte des tortures, mais à la volonté du ciel qui vous protège si évidemment. Sachez

(1) Nous verrons quelle fut cette *foi de Vieilleville*.

donc que, sans l'avis de votre espion, Metz rentrait cette nuit même sous le protectorat de l'empereur ; que son lieutenant avec l'élite de ses troupes est à six lieues de vous, et qu'il sera aujourd'hui sous vos murs vers neuf heures du soir.» Puis, par un aveu complet, il tenta d'émouvoir, en faveur de sa communauté, l'implacable gouverneur de Metz, qui le fit garrotter et conduire au secret.

Vieilleville n'était pas homme à réfléchir long-temps pour prendre un parti, et la rapidité de ses décisions avait toujours été la cause première de ses nombreux succès. Arrivé à l'hôtel du Gouvernement, il fait sonner à cheval, commande à ses capitaines de réunir son infanterie, et au sergent-major de Saint-Chamans, de faire porter cinquante fagots sur les plates-formes des tours de la ville, dont la flamme trompeuse doit, vers sept heures du soir, nourrir la confiance des impériaux. Quand il se fut assuré que tout était en bon ordre, il dit à ses capitaines : « Or sus, marchons sans bruit et en diligence : Dieu aidant, je vous ferai voir de terribles choses cette nuit. Et il se porta rapidement vers la forêt de Sylvange que devait traverser l'ennemi. Là, il forma de sa cavalerie cinq détachements échelonnés de distance en distance ; ses hommes de pied se couchèrent à plat ventre dans le taillis, à droite et à gauche de la route, et ses arquebusiers furent placés assez loin pour que l'odeur des mèches ne pût pas trahir leur présence. En indiquant à chacun son poste, Vieilleville recommanda de laisser libre la route de Thionville, fidèle à l'adage : qu'il faut faire pont d'argent à son ennemi.

Chacun commençait à maugréer contre la lenteur des impériaux, lorsqu'à dix heures et demie, leurs coureurs, au nombre d'une soixantaine, entrèrent dans la forêt de Sylvange pour y faire leur métier d'éclaireurs. Ils s'en acquittèrent si bien, que pas un ne s'avisa de fouiller le taillis, et que les hallebardiers français, couchés dans les broussailles, enten-

dirent à l'aise les joyeux propos de ces honnêtes pillards, qui se croyaient déjà maîtres de la ville de Metz.

Enfin, la colonne ennemie parut, et s'enfourna dans le guêpier où elle était si impatiemment attendue. En tête marchaient les arquebusiers dans un désordre complet; après eux, venait en *amateur* la cavalerie noble. De Mesgue qui la commandait ne cessait de parcourir la ligne pour presser les traînards. « Hâtons-nous, criait-il à tout moment, car déjà nous avons vu les feux; notre retard apportera préjudice à la faction. » Au moment où le dernier cavalier disparaissait entre les arbres, Vieilleville se précipite la lance en arrêt sur les derrières de l'ennemi, aux cris formidables de France! France! Vieilleville! charge! charge!

On devine aisément la stupeur que cette brusque attaque jeta parmi les nobles brabançons. Chacun d'eux appelle ses valets et demande ses armes. Aux cris des cavaliers de Vieilleville, les arquebusiers se lèvent, s'entremêlent aux hallebardiers et déchargent leurs arquebuses à bout portant; les tambours font un vacarme affreux, et les hallebardiers piquant ceux qui ne sont pas atteints par les arquebusades, achèvent de porter l'épouvante dans cette troupe déjà débandée.

Tout est en déroute dans l'escadron noble. La fusillade, la charge que battent les tambours, ont donné l'alarme au comte de Mesgue. « Mort-Dieu! s'écrie-t-il, nous sommes trahis. Par le diable! qu'est-ce ceci? » Et déjà il s'apprête à rebrousser chemin pour aller au secours de ses gentilshommes, mais une nouvelle embuscade vient se mettre de la partie. Il essaie de faire face à cette attaque de flanc, lorsque les arquebusiers à cheval de M. de Lancques se ruent à leur tour, les uns sur son infanterie, les autres sur sa cavalerie. De Mesgue et les cavaliers qui lui restent s'élancent alors pêle-mêle vers le village de Sylvange, dans l'espoir de s'y établir; mais une verte décharge les arrête, le cri fatal

de *sauve qui peut* se fait entendre, et la débandade commence (1).

A onze heures, c'est-à-dire, une demi-heure après l'entrée des coureurs ennemis dans le bois de Sylvange, tout était terminé, et les impériaux, en fuyant, avaient laissé derrière eux quatre cent cinquante prisonniers et onze cent cinquante-cinq morts. Cette victoire, remportée le 17 octobre 1555, coûta aux Français quinze hommes tués et une trentaine de blessés.

Dès le lendemain, Vieilleville fit commencer l'information contre les frères Baudes, et prononça la mise en liberté des officiers travestis en moines; « car, dit-il, ce sont de braves coquins que ceux qui jouent ainsi leur vie pour le service de leur maître; » mais il ordonna que, revêtus de leurs frocs, ils fussent promenés dans toutes les rues de la ville, proclamés à chaque carrefour *les moynes de la reyne de Hongrie*, et mis hors des portes de Metz, un bâton blanc à la main.

(*La suite au prochain numéro.*)

---

(1) Voir, pour plus de détails sur ce combat, notre numéro du 15 mai dernier.

# CHRONIQUE.

Le mois de septembre a été choisi cette année, comme précédemment, pour l'époque de la réunion extraordinaire de plusieurs sociétés savantes.

La sixième session du congrès scientifique de France s'est tenue à Clermont-Ferrand ; elle comptait 230 membres, parmi lesquels se trouvaient plusieurs savants étrangers. Elle a duré, comme à Metz, onze jours au lieu de dix fixés par le programme. Les séances ont été abondamment pourvues de travaux, et, en outre, elles ont été suivies de courses géologiques et archéologiques.

Durant cette session, la société pour la conservation des monuments historiques a eu plusieurs séances qui ont offert beaucoup d'intérêt.

La septième session aura lieu au Mans (Sarthe).

La société géologique a eu sa réunion extraordinaire à Porentruy (Suisse) ; son but était d'étudier le Jura bernois, si bien décrit dans le savant ouvrage de M. Thurmann, directeur du collège et de l'école normale de cette ville, et dont un exemplaire a été offert à chacun des membres, qui, lors des premiers jours de la réunion, étaient au nombre d'environ 70. Cette société, à la suite de plusieurs séances, et après avoir visité le Banay et une partie de la chaine du mont Terrible, a parcouru les montagnes qui étaient le but principal de sa réunion. Elle passa par *Delémont*, le *Weissenstein*, *Soleure*, *Bienne*, l'île *Saint-Pierre*, *Laneuville*, et par les passages de *Pierre-Perthuis* et du *Pichoux*. Elle devait faire l'ascension du Chasseral, mais le mauvais temps s'y opposa.

La société vit avec le plus vif intérêt ces montagnes formées par le soulèvement d'énormes masses de rochers, qui présentent les accidents les plus étonnants et les plus incompréhensibles pour l'œil qui n'est pas exercé au genre d'observations auquel la société se livra. Partout, sur son passage, cette réunion fut accueillie avec le plus grand empressement par les autorités du pays et par la population : des fêtes lui furent offertes dans les différentes localités où elle s'arrêta.

Le congrès de la société d'histoire naturelle helvétique s'est réuni à Bâle. Cette session, qui dura trois jours, comptait plus de 200 membres. La société alla visiter une saline située près de cette ville. Plusieurs fêtes furent données aux différents membres pendant leur séjour en cette ville.

A cette réunion succéda le congrès de Fribourg, en Brisgaw ; on y comptait plus de 600 membres, tant naturalistes que médecins. Indépendamment des séances, il y eut plusieurs courses géologiques. Une réception brillante fut faite aux divers membres, que le grand-duc de Bade honora d'une fête, et dont chacun d'eux reçut des ouvrages scientifiques.

Dans toutes ces assemblées, qui réunissaient un grand nombre de

notabilités scientifiques, des communications et des discussions du plus haut intérêt eurent lieu; on y proposa des questions qui seront pour beaucoup de membres un sujet de recherches et d'observations nombreuses.

Telles ont été, en aperçu, ces fêtes de la science. Puissions-nous voir se développer de plus en plus en France le principe de ces grandes assemblées, qui procurent aux savants des moyens si faciles d'ouvrir des relations entre eux.

---

## LIBRAIRIE DE VERRONNAIS.

### MESSAGER BOITEUX DE LA MOSELLE. — MESSAGER BOITEUX DE METZ. — ALMANACH DU PEUPLE.

**1839. — 14.e ANNÉE.**

Il est une sorte d'ouvrages qui ne font aucun bruit par le monde; qui, dans leur obscure destinée, après avoir passé entre les mains calleuses de l'industriel et de l'agriculteur, tombent dans le domaine de l'oubli et passent sans avoir le moindre retentissement vers l'avenir : tels sont les Almanachs bourgeois, boiteux, populaires, conteurs, menteurs, nécromanciens ou autres. Il faut donc, pour mettre au jour des feuilles si éphémères, avoir un autre but que la gloire, un autre que l'argent, car elles ne rapportent presque rien : ce but est tout à fait moral, et sous ce rapport, nous applaudissons aux tentatives faites par M. Verronnais pour répandre annuellement vingt-quatre mille petits livres parmi le peuple. S'il doit en résulter seulement un enseignement utile par page, voilà plus de quinze cent mille bons préceptes qui font au nouvel an leur entrée dans le monde. Aucun homme, convenons-en, ne donne d'aussi jolies étrennes.

Les Almanachs de cette année sont faits avec le même soin que ceux des années précédentes. On y trouve un calendrier fort complet, d'après le bureau des longitudes; des détails intéressants sur les plantations, les découvertes, la culture des céréales; des conseils hygiéniques, des indications sur la médecine vétérinaire, sur les foires; et enfin de l'histoire vraie autant que l'histoire moderne peut l'être, des anecdotes, des chansons et des gravures.

Nous ne ferons qu'un petit reproche à M. Verronnais, c'est d'avoir dans l'un de ses Messagers, dans celui de Metz, très-souvent sacrifié l'utile à l'agréable. En agissant ainsi, il a peut-être oublié l'esprit positif, essentiellement commercial, calculateur, sérieux et réfléchi de la cité.

En résumé, nous avons reconnu dans les trois opuscules précités bon choix de matériaux, belle impression et beau papier. Le ciel leur soit en aide!

*Ces Almanachs se trouvent chez tous les Libraires de France.*

# LE PHILTRE.

## Nouvelle.

### I.

Ne soyes decepveur de femmes ;
Honourc-les, ne les diffamès.
CHRISTINE DE PISAN. — *Dits moraux.*

Le 17 novembre de l'année 1494, Florence se trouvait dans la plus grande agitation ; mais on pouvait facilement reconnaître que cette agitation n'était pas causée par une de ces émeutes si fréquentes dans les cités italiennes du moyen-âge. Le peintre Lebrun, qui a reproduit avec tant de talent le jeu des sentiments sur les physionomies, aurait pu, en examinant les visages des citoyens qui se pressaient vers la porte San-Frediano, étudier la triple expression de la méfiance, de la joie et de la curiosité. Les fenêtres des palais et des maisons étaient garnies de monde ; dans les rues, des hallebardiers serraient la foule contre les murs ; toute corniche, tout chapiteau offrant une saillie, suppor-

taient des enfants qui semblaient faire partie de la capricieuse ornementation de l'architecture gothique. — Le roi de France Charles VIII allait entrer à Florence (1).

Offrant un contraste étrange avec son père, Charles VIII, roi chevalier et aventureux, avait résolu de faire valoir les droits qu'il tenait de la maison d'Anjou sur le royaume de Naples. A la tête d'une nombreuse armée, il avait quitté son royaume avec le projet de se faire couronner à Rome non seulement roi de Naples, mais encore empereur de Constantinople, comme aurait pu le faire un des héros de ces épopées naïves qui, reproduites d'abord par les presses de Vérard et de Galliot du Pré, devaient tomber à celles de la Bibliothèque bleue.

Ce fut à Lyon, après un magnifique tournoi, que l'expédition de Charles VIII fut décidée; et lorsque cette belliqueuse résolution eut été prise, le roi s'aperçut seulement que rien n'était prêt, que l'argent même lui manquait. Il se tira d'affaire comme l'un des enfants prodigues de nos vieilles comédies : il engagea une partie de ses domaines, emprunta à la banque de Gênes 100,000 ducats à 56 pour 100 d'intérêt, et quitta la France le 1.er septembre 1494. Rencontrant sur son chemin plus de fêtes que de batailles, l'armée française passa par Turin, Asti, Parme, Plaisance, Fiorenzuola, et arriva devant Sarzanne. Ce fut là que Pierre de Médicis, successeur de Laurent le Magnifique, se présenta comme envoyé de Florence à Charles VIII, auquel il abandonna diverses forteresses. Pierre retourna ensuite dans la ville que

(1) Tous les détails historiques qui se trouvent dans ce chapitre sont tirés du *Vergier d'honneur*, de l'*Histoire de Charles VIII*, du comte de Ségur; de l'*Histoire des Républiques italiennes*, de M. de Sismondi; des *Annales* de Muratori, des *Vies des grands Capitaines français*, de Brantôme; des *Mémoires* de Comines, etc., etc.

son père avait gouvernée avec tant de gloire ; mais les Florentins, irrités de la lâcheté qu'il avait montrée, l'en bannirent. Florence n'était pourtant pas opposée à Charles VIII. Malgré le tort que ce roi lui avait fait, en favorisant les projets de liberté de Pise, elle ne voulait pas se montrer à lui comme une ennemie. Le moine Girolamo Savonarola, que la hardiesse de ses prédications devait plus tard conduire sur un bûcher, était du reste favorable à la France. Il exerçait une grande influence sur les Florentins, à qui il présentait Charles comme un libérateur, prétendant que le ciel voulait qu'il entrât dans leur ville. C'était donc grâce aux discours de Savonarola que notre armée s'éloignait de la villa Pandolfini pour trouver à une distance de huit milles une brillante réception dans Florence la Belle. Le gouvernement de cette cité était pourtant décidé à conserver sa liberté. Il avait appelé des *condottieri* avec leurs bandes et armé les citoyens, mais ces précautions étaient cachées dans les murs épais des vieux palais ; tout à l'extérieur avait un air de fête.

Tout à coup les cloches sonnèrent, un immense murmure s'éleva des rangs du peuple : Charles VIII arrivait. Les corps de la cité, tant ecclésiastiques que séculiers, allèrent à sa rencontre ; on lui présenta les clefs de la ville, on lui prêta foi et hommage, puis l'armée française commença à défiler, et la foule ébahie vit passer le cortège suivant : des coulevriniers, la bande des piquiers avec leurs étendards, la bande des arbalétriers, la bande des hallebardiers à la livrée du roi, portant des chaînes au cou, de courtes épées et des chausses de drap d'or ; six mille soldats commandés par M. de Clèves et le comte de Nevers ; les archers d'ordonnance et les hommes d'armes à cheval, tous gentilshommes, ayant chacun à sa suite un page, deux écuyers et deux archers ; la bande des deux cents arbalétriers, celle

des archers de la garde, conduites par MM. de Crussol, Claude de la Châtre, et M. de Coquebourne, son fils; la bande des cent gentilshommes du roi, les pages d'honneur, les valets de pied. Après cette brillante foule qui s'avançait au bruit des clairons, des trompettes, des cornets et des tambourins, paraissait Charles VIII. Il montait le *Savoie*, cheval noir superbe, mais borgne. Charles était recouvert d'une armure étincelante de pierreries. Sur sa tête il portait une couronne d'or ornée d'une grosse escarboucle. Sa taille, quoique bien prise, était petite; « aussi les étrangers lui donnèrent pour devise, sans qu'il la prist de luy-même, ce vers glorieux :

« *Major in exiguo regnabat corpore virtus.* »

Brantôme, qui nous apprend cette particularité, dit que Charles « avait le visage beau, doux et agréable, » et se fâche fort contre Guichardin, qui, par esprit de parti, s'est plu « à le descrire difforme de corps et de visage. »

Le peuple, ému des discours de Savonarola, salua de cris de joie le roi de France, au-dessus duquel quatre seigneurs florentins tenaient un dais de drap d'or. Le grand-écuyer, le prévôt de l'hôtel, les chevaliers de l'ordre, des ducs, des marquis, des comtes, des barons, des cardinaux, des évêques, des abbés, des présidents, des gens du conseil, des trésoriers, venaient ensuite. Les valets de chambre, les écuyers, les officiers, les échansons, les panneliers, toute la maison du roi enfin marchait après. Le cortège était terminé par des valets, des pages, des vivandiers, des lavandiers, « et autres moindres gens. »

C'était une troupe semblable à celle dont il est parlé dans le joli roman de *Jehan de Paris*.

Le roi, après avoir traversé des rues pleines de peuple,

de fleurs et de draperies, s'arrêta à la cathédrale où il fit son oraison; puis on le conduisit dans le palais que les Médicis possédaient dans la Via Larga. Ce palais, où plus tard devait loger Charles-Quint, existe encore; il est maintenant connu sous le nom de *Pallazzo Ricardi.*

Nous venons d'agir comme les faiseurs d'opéras : nous avons groupé, dans notre introduction, une foule de personnages, et les acteurs qui doivent occuper le premier plan de la scène ne se sont pas encore détachés des comparses. Nous ne voulons pas mériter plus long-temps le reproche d'aller sur les brisées des chroniqueurs; nous ne raconterons pas comme quoi Charles VIII, qui n'avait pas une idée bien nette du droit des gens, s'imagina qu'il avait en quelque sorte pris Florence, et se trouva fort embarrassé de savoir s'il la ferait administrer pour son compte, ou s'il la rendrait à Pierre de Médicis. Ces détails appartiennent à l'histoire, ainsi que les nobles paroles de Pietro Capponi, qui, voyant les honteuses conditions que l'on voulait imposer à sa patrie, s'écria : Eh bien, s'il en est ainsi, faites sonner vos trompettes, nous sonnerons nos cloches.—Phrase énergique qui fit comprendre à Charles sa véritable position. S'il eût persisté dans ses projets de domination, il est à croire qu'en dépit des cent quarante pièces de canon que Paul Jove compta avec terreur dans l'armée française, cette armée aurait été mal traitée dans des rues étroites et tortueuses où chaque palais serait devenu une forteresse; le vieux cri de la république florentine : *Peuple, Liberté!* eût peut-être résonné aussi haut que notre cri chevaleresque : *Montjoie, Saint-Denis!*

Les chevaliers du roi de France furent logés dans divers palais, et cela valut à plus d'une femme d'être enfermée dans un cloître tant que notre armée séjourna à Florence. Le caractère d'Harpagème que La Fontaine a si bien es-

quissé était alors commun en Italie ; mais loin de donner toujours lieu à des scènes comiques, il amenait parfois des péripéties aussi tragiques que celle d'Othello. Les dames italiennes prenaient du reste grand plaisir à voir les Français. Nous avançons ce fait d'après maître André de la Vigne, qui, dans un manuscrit intitulé *le Vergier d'honneur*, a raconté l'expédition de Charles VIII, et nous a déjà fourni les principaux détails que nous avons donnés sur l'entrée de ce roi à Florence. Le poète-chroniqueur dit avec une fatuité toute patriotique :

> Les Florentines à faces angéliques,
> Dames de Sienne, Romaines authentiques,
> Vinrent illec voir le roi des hardis,
> Et leur sembloit estre à ung paradis
> De voir François en leur terre marcher......

Nous sommes forcé d'interrompre notre citation, les vers qui suivent pouvant aujourd'hui sembler plus que naïfs. Maître André nous conserve les noms de quelques-uns des plus gentils compagnons de l'armée française : c'étaient MM. de Bourdillon, de Balzac, de Lachaulx, de Galliot, de Chastillon, Georges d'Edoville, Paris, etc. Tous nos chevaliers enfin jouissaient d'une réputation si séduisante, que lorsque madonna Imelda di Ricasoli, jeune et charmante veuve, apprit qu'elle logeait dans son palais M. Aymon de Salving, son page, ses deux écuyers et ses deux archers, elle se séquestra dans ses appartements, et n'en sortit guère que pour se rendre à la messe. M. Aymon n'était du reste pas un *roué*. — Que l'on nous pardonne cet anachronisme de mot. — Jeune et timide, il en était à sa première campagne ; il se souvenait des leçons de sa mère, et du long regard qu'il avait jeté sur le château paternel en

s'en éloignant. Sa figure eût charmé un sculpteur qui aurait cherché le modèle d'une tête de séraphin ; ses cheveux, d'un blond clair, tombaient en boucles légères le long de ses joues roses comme celles d'une jeune fille ; ses yeux bleus étaient vifs, son front élevé et plein de franchise. Quoique d'une apparence frêle, Aymon était un jeune homme que ne fatiguait pas le poids de l'armure ; il excellait dans les rudes exercices qui, à cette époque, remplaçaient la vie de thèmes et de versions dans laquelle s'affaiblit la jeunesse de nos jours. Son habileté à manier la dague empêchait ses compagnons de lui trouver l'air trop candide. Il s'était battu en duel, ce qui lui avait fait grand honneur, avec M. de Lachaulx, lequel s'était permis de l'appeler enfant de chœur. M. de Lachaulx, après avoir reçu un bon coup d'épée dans le bras, avait pris le jeune chevalier en grande amitié.

Comme Aymon parlait un peu l'italien, il lui fallut peu de temps pour être impatronisé dans le palais Ricasoli. Il eut bientôt fait la conquête du chapelain de madonna Imelda ; il jouait avec lui aux échecs, et bientôt le bon vieillard fit à la jeune veuve un rapport si favorable de la conduite de son hôte, qu'elle mit moins de soin à éviter sa présence.

Plus Aymon voyait Imelda, plus il devenait sédentaire au palais Ricasoli. Ses amis l'apercevaient à peine ; il ne se laissait tenter ni par les chances du passe-dix, ni par celles du *tarot*, jeu inventé en Allemagne, et qui faisait fureur.

Un jour trois gentilshommes, le chef et le verbe hauts, envoyant des œillades et des sourires à toutes les fenêtres où apparaissait une tête de femme, après avoir suivi la rue Ognissanti, entrèrent au palais Ricasoli qui y est situé, et demandèrent M. Aymon de Salving : ces trois chevaliers étaient MM. de Lachaulx, Galliot et d'Edoville. Leur cos-

tume était digne de leur réputation d'élégance. Ils portaient une espèce de soubreveste ample mais courte ; cette soubreveste était fixée à la hauteur des hanches par une riche ceinture à laquelle pendait une épée ; leurs jambes étaient recouvertes d'un pantalon de soie cramoisie ; à leurs pieds étaient des chaussures de forme arrondie ; car les poulaines venaient enfin de disparaître, grâce aux excommunications qui n'avaient cessé de les frapper. Nos chevaliers avaient sur la tête un chapeau à bords étroits et bas de forme. Le chapeau était né sous Charles VII ; on l'avait d'abord porté à la campagne. Louis XI en fit un usage habituel et le mit en vogue ; mais aux médailles de plomb dont il l'entourait, les élégants substituèrent bientôt des plumes ; aussi les têtes de MM. Galliot, de Lachaulx et d'Edoville étaient-elles magnifiquement empennées. Leurs visages, entièrement rasés, s'encadraient en quelque sorte d'une épaisse et longue chevelure, mode qui excitait au plus haut point l'indignation d'un certain Pierre des Gros, lequel dit dans un livre appelé *le Jardin des Nobles :* « Folastres sont ces cuideraulx....... qui si grant cheveulx portent et en si grande habunde, qu'ils leur entrent jusques au dos par derrière, par devant leur couvrent le front jusques ès yeux, et ès côtés ont les oreilles couvertes. »

— Par Dieu ! s'écria Lachaulx, en serrant cordialement la main d'Aymon, nous étions vraiment inquiets de toi ; personne de nous ne t'avait vu depuis quatre ou cinq jours. Tu as, je pense, résolu de te faire ermite.

— En attendant, Aymon, vous viendrez aujourd'hui souper avec nous à l'hôtellerie de l'Étoile, dit Galliot.

— Où nous aurons, interrompit d'Edoville, où nous aurons un repas aussi bon qu'on le peut faire en ce pays.

— Depuis que nous sommes en Italie, nous n'avons rien

trouvé d'égal à la *Table du valeureux Roland* (1). Les maîtres queux de ce pays sont de grands empoisonneurs.

—Eh! qu'importe, messieurs, nous saurons franciser la cuisine italienne par nos joyeux propos.

— Quand nous en serons au dessert, chacun de nous aura bien quelques bonnes aventures à conter.

—Nous noierons dans des verres d'Aleatico nos scrupules de discrétion.

Ayant à peine eu le temps de répondre à la brusque invitation qui venait de lui être faite, Aymon fut entraîné à l'hôtellerie de l'Étoile. Une table garnie d'un assez grand nombre de couverts y était déjà disposée, et plusieurs gentilshommes, en attendant le souper, qui alors avait lieu à cinq heures, jouaient au tarot, aux dés et à la morre, jeu d'origine italienne auquel le poète Cocquillart perdit toute sa fortune. Ce qui lui causa un chagrin tel, qu'il venait d'en mourir peu de temps avant l'époque où se passa notre histoire.

Dans la salle de l'hôtellerie de l'Étoile se trouvait réuni tout ce que l'armée française avait de plus brillant, entre autres M. de Balzac, M. de la Palisse, M. de Bourdillon, M. de Chastillon et M. de Bonneval. Ces trois derniers seigneurs étaient fort bien vus du roi, aussi bien vus que les favoris en titre, Briçonnet et de Vesc; on disait :

Chastillon, Bourdillon et Bonneval
Gouvernent le sang royal.

Bientôt on déserta les tables de jeu, pour prendre place autour du souper que l'hôte, escorté de quelques marmitons,

---

(1) La *Table du valeureux Roland* était, au moyen-âge, l'un des plus fameux cabarets de Paris. Il avait été, disait-on, très-fréquenté par les douze pairs. (Voyez les *Visions du Parnasse*.)

venait de servir lui-même. Nous ne tenterons pas de peindre la scène qui commença. Des demandes allaient chercher, au milieu du bruit des plats et des verres, des réponses qui se perdaient en chemin. Des fiasques empaillées versaient activement le vin d'Alcatico, et l'hilarité, les conversations se croisaient, de plus en plus expansives; des confidences étaient faites à haute voix; un voisin parlait à son voisin, qui ne l'écoutait pas. Des récits de batailles, de duels, de chasses, de tournois, se mêlaient à des anecdotes dignes des *Cent Nouvelles nouvelles*. Il était question d'une foule de *belles et honnestes dames* dans le goût de celles de Brantôme; chacun avait à redire de galants succès. Le dieu Cupido, pour parler comme les beaux esprits du temps, suivait l'armée française, et devait bien faire autant de victimes que le dieu Mars. C'était un bruit tel qu'on n'eut pas ouï Jupiter tonner; c'était une orgie dont la musique du *Comte Ory*, lorsque lui et ses chevaliers boivent si joyeusement dans le château de Formoustier, pourrait donner une idée.

Tout à coup M. de Lachaulx s'adressa à M. de Balzac qui se trouvait en face de lui, et qui, par extraordinaire, était silencieux.

— Balzac, lui cria-t-il, je m'étonne d'une chose: vous ne nous avez rien dit de vos succès dans cette ville.

M. de Balzac releva fièrement la tête, repoussa de la main les longs cheveux qui lui envahissaient la figure, et prit un air aussi grave que le pieux Enée se disposant à raconter ses aventures à la reine de Carthage. Puis, bravant les interruptions, les éclats de rire, les phrases dépareillées, les couplets en lambeaux qui volaient de toutes parts, avec un accent sentant la Gascogne, M. de Balzac débita un conte de Boccace, et s'en fit sans façon le héros.

— Et le nom de la dame ? s'écria-t-on, quand l'immoral récit fut achevé.

— Le nom de la dame, messieurs ?

— Oui, oui, oui.

— Madame Imelda di Ricasoli ! s'écria Balzac, en jetant un nom qu'il avait entendu dire être celui d'une des plus jolies femmes de Florence.

Aymon pâlit, puis le sang lui porta vivement au visage ; il se leva en bondissant, et d'une voix entrecoupée par la colère : — Monsieur de Balzac, dit-il, vous en avez menti !

Furieux, Balzac se lève, et l'épée à la main, s'avance contre Aymon qui est déjà en garde. L'insulte a été trop grave pour que l'on songe à arrêter les combattants. Les convives ne quittent pas leur place, et s'apprêtent à être tranquilles spectateurs d'un événement alors si commun que l'on y faisait à peine attention. Dans ces jours énergiques, un duel rentrait dans la vie habituelle : l'épée était au gentilhomme ce que le bréviaire est au prêtre, une chose de chaque jour.

Le bruit grinçant du fer remplaça les bruits joyeux qui tout à l'heure ébranlaient la salle de l'hôtellerie. Les deux adversaires maniaient également bien leurs armes, et les assistants les contemplaient en artistes. Enfin, après une lutte longue et acharnée, Aymon fit un faux pas, et l'épée de Balzac l'atteignit au-dessus du cœur.

## II.

> Quando Angelica vide il giovinetto,
> Languir ferito assai vicino a morte.
> ............... ...............
> Insolita pietade in mezzo al petto
> Si sente entrar per disutate porte.....
> ARIOSTO.— *Orl.*, canto XIX.

Quand Aymon qui avait perdu connaissance revint à lui, il se trouva dans sa chambre, au palais Ricasoli. C'était

une pièce assez vaste et richement meublée; des fresques en couvraient les murs; les personnages qu'elles représentaient, empruntés à la fois à la Bible et à la mythologie, avaient tous revêtu un costume du xv.ᵉ siècle. En face du sacrifice d'Abraham, Atalante suspendait sa course rapide pour ramasser les pommes d'or; auprès d'Hercule filant aux genoux d'Omphale, Agar pleurait dans le désert. Une lampe adoucissant sa lueur dans un vase d'albâtre éclairait à peine ces peintures, et lançait par le haut du vase toute sa lumière au plafond, où des cartouches et des arabesques étincelaient des plus vives couleurs. En face du lit à lourdes draperies dans lequel Aymon avait été placé, deux fenêtres à profonde embrasure disparaissaient sous les plis de longs rideaux de soie; auprès de ces fenêtres, dans un angle de l'appartement, une porte s'ouvrait derrière une portière de cuir doré.

Le bruit de quelques pas à demi étouffés dans la moelleuse épaisseur d'un tapis de Dalmatie avertit le blessé qu'il n'était pas seul, et en levant les yeux, il vit devant lui un homme de haute stature, entièrement habillé de velours noir. Cet homme, auquel on aurait pu donner cinquante ans, avait les traits prononcés; sous son nez aquilin croissaient de longues moustaches grisonnantes, qui, en descendant sur son menton, se confondaient à une barbe presque blanche; sa figure était maigre; les pommettes de ses joues avaient la teinte jaunâtre d'un ivoire terni; des sourcils épais donnaient à ses yeux noirs et enfoncés dans leurs orbites une expression sévère, qu'un sourire rare qui errait sur ses lèvres pincées n'était pas fait pour égayer. Ce sombre personnage était le meilleur médecin et le meilleur chirurgien de Florence, où il s'était fixé depuis quelques années sous le nom de Taddeo, nom porté déjà au xiii.ᵉ siècle par un célèbre docteur. Le nouveau Taddeo n'était,

malgré son grand savoir, pas très-bien vu du peuple : on disait qu'il ne s'en tenait pas aux sciences permises, qu'il savait des choses défendues à l'homme. Le vieux palais délabré qu'il habitait, le soin avec lequel il s'enfermait dans son laboratoire, son passé inconnu de tout le monde, contribuaient à donner plus de force à ces bruits. L'inquisition avait souvent été tentée de le traîner sur cette place de Santa-Croce où Cecco d'Ascoli avait été brûlé vif en 1328 ; mais les preuves nécessaires pour convaincre Taddeo de crime avaient toujours manqué au terrible tribunal.

Le docteur, après avoir regardé si l'appareil qu'il avait déjà mis sur la plaie d'Aymon n'était pas dérangé, se retourna vers d'autres personnes cachées au blessé par les rideaux qui enveloppaient son lit, et dit à voix basse : — Madame, je vous le répète, il n'y a nul danger ; avant dix jours d'ici ce seigneur sera sur pied. Je reviendrai le voir demain.

En tournant la tête, Aymon avait réussi à voir à qui s'adressaient ces paroles. Son regard s'était ardemment arrêté sur Imelda di Ricasoli : il était heureux comme Geoffroy Rudel, lorsque, avant de mourir, il aperçut la comtesse de Tripoli.

Imelda semblait avoir vingt ans. Les beaux esprits de l'Italie d'alors qui auraient vu son portrait exécuté par un grand maître, se seraient dit : ce tableau a été fait comme la Vénus de Praxitèle ; tant de grâce, tant de beauté, ne peuvent être dans une seule femme ; cette expression à la fois voluptueuse et pudique ne peut régner dans le même visage. Quand un œil noir a-t-il eu plus de douceur qu'un œil bleu ? Quand un sourire a-t-il laissé entrevoir des dents aussi brillantes ? Quand un front, à moins que ce ne soit le front d'une madone de marbre de Carrare, a-t-il été aussi blanc ? Si cette femme existait, l'Italie aurait plus d'un Pétrarque !

Près d'Imelda, Aymon reconnut le vieux chapelain et M. de Lachaulx. Celui-ci, voyant que son ami avait repris connaissance, s'en approcha en faisant résonner un jurement qui, adopté par Charles VIII, était alors en grande mode (1).

—Par le jour-Dieu, s'écria-t-il, comment as-tu fait pour te laisser toucher par Balzac?

Taddeo s'adressant à Lachaulx, lui expliqua qu'Aymon avait besoin de beaucoup de tranquillité, et l'engagea à se retirer, ainsi qu'Imelda et le chapelain. La jeune veuve, avec une vivacité toute méridionale, s'avança alors vers Aymon, et lui dit : — On vous a défendu de parler, on ne vous a pas défendu d'écouter; je veux que vous sachiez tout de suite combien je suis reconnaissante de ce que vous avez fait pour moi que vous n'avez presque pas vue, avec qui vous avez à peine échangé quelques mots. Silence, continua-t-elle, en approchant de la bouche d'Aymon, comme pour la fermer, sa jolie main blanche garnie de diamants; silence.

Puis Imelda rejoignit rapidement le docteur, le chapelain et Lachaulx, qui venaient déjà de sortir de la chambre dans laquelle resta seulement le page d'Aymon.

Comme l'avait prédit Taddeo, la blessure du jeune chevalier ne présenta bientôt plus aucun danger; mais la guérison en sembla devoir être plus longue que le docteur ne l'avait cru. Aymon prenait cependant patience. Ses compagnons d'armes venaient souvent le visiter, et égayaient son chevet par mille joyeuses anecdotes; mais, il faut le dire, c'était

---

(1) Quand *la Pasques-Dieu* décéda, — *Louis XI.*
*Par le jour-Dieu* lui succéda; — *Charles VIII.*
*Le diable m'emporte* s'en tint près, — *Louis XII.*
*Foy de gentil-homme* vint après. — *François I.er*
Brantôme, *Hommes illustres français.* Art. *François I.er*

la présence d'Imelda qui abrégeait les journées d'Aymon. Souvent, accompagnée de son chapelain, elle distrayait son hôte par sa conversation vive et enjouée, ou lui lisait quelques tendres poésies qu'il comprenait facilement, car il avait fait de rapides progrès dans la langue italienne. Comme Roger dans le palais d'Alcine, Aymon avait oublié ses rêves de gloire; Lachaulx devait pour lui remplacer la sage Mélisse. Un matin il fit son entrée dans la chambre de Salving en jurant comme un païen; puis s'arrêtant devant le blessé, qui était assis sur un divan :

— Par les saints de Bethléem, s'écria-t-il, tu avais bien besoin de te faire le chevalier de madame de Ricasoli, de te faire donner un coup d'épée ici, comme si les occasions devaient nous faillir en chemin. Que diable ! nous ne sommes plus au temps du roi Artus; quand on est blessé, on ne trouve plus maintenant de baume qui vous guérisse entre deux angélus.

— Lachaulx, je ne sais ce que vous voulez dire. Madame Imelda ne serait-elle pas digne de ce que j'ai fait pour elle? l'histoire racontée par M. de Balzac serait-elle vraie ?

— Eh non, mordieu ! Je t'ai déjà dit vingt fois, et je te répète pour la vingt-unième fois, que Balzac est convenu qu'il avait pris son anecdote dans un livre de contes..... mais c'est bien de cela qu'il s'agit.

— De quoi s'agit-il donc?

— Tu vas rester ici, et nous, nous allons partir dans trois jours.

— Ah ! mon Dieu !

— Tu vas rester ici à te faire soigner comme un damp abbé, tandis que nous allons prendre Rome, Naples, Constantinople, que sais-je, moi ? faire plus de conquêtes que le preux roi Alexandre.

— Oh ! mais je pourrai vous suivre, s'écria Aymon, en

se levant du divan sur lequel la faiblesse l'obligea à retomber presque aussitôt.

— Eh ! non, mon pauvre ami, c'est impossible ; tu en as encore pour quinze bons jours à demeurer céans. Du reste, comme le roi notre seigneur se fera sacrer à Rome, tu auras probablement le temps de nous y rejoindre. Ceci te servira de leçon pour une autre fois ; ne sois plus si prompt à tirer l'épée : un duel, c'est fort bien, quand on n'a rien de mieux à faire ; mais lorsqu'une guerre commence, vois-tu, il faut se ménager pour les affaires importantes. Après cela, tu as autant de bonheur qu'un des chevaliers de la Table ronde ; tu es au mieux, grâce à ton équipée, avec madame Imelda. Si, comme les dames du vieux temps, elle connaissait les vertus des plantes, elle t'aurait soignée elle-même, j'en suis persuadé.

— Qui ose dire.... ? s'écria Aymon.

— Allons, allons, pas d'emportement. Il te va mal de vouloir nier la chose du monde la plus facile à deviner. Les regards que tu portes sur madonna di Ricasoli, la rougeur dont son front se colore quand elle te parle, le bégaiement de ta voix quand tu lui réponds, sont autant d'indiscrétions que vous commettez tous les deux..... Par le jour-Dieu, il n'est pas besoin d'avoir écrit

....... le roman de la Rose
Où l'art d'amour est tout enclose,

pour vous comprendre ; la seule chose que je craigne, c'est que tu ne sois retenu ici après ta guérison.

— Lachaulx, pouvez-vous penser.....

— François Corbueil n'a pas dit sans raison :

Folles amours font les gens bêtes :

Salomon en idolâtra ;
Samson en perdit les lunettes..... (1)

— Vous ne concevez pas quel est l'amour que j'éprouve, Lachaulx. C'est une passion qui porte aux choses généreuses que je ressens ; c'est une passion pure et vertueuse, comme celle que chez mon père j'ai trouvée décrite dans le livre des faits de Jean Boucicaut.

— C'est-à-dire que c'est un enfantillage digne d'un page de quinze ans. J'ai quelques années de plus que toi ; j'ai été amoureux bien souvent, mais jamais à ta manière.

— Mon amour pour Imelda m'engagera à chercher dans la guerre un peu de gloire, à revenir digne d'elle, à......

— A l'épouser, n'est-ce pas ?

— Je n'ose croire à un tel bonheur !

Lachaulx se prit à rire, leva les épaules avec dédain, fit une pirouette, se promena dans la chambre, en affectant un grand air d'indifférence, s'approcha d'une des croisées et se mit à faire résonner les vitres sous ses doigts, en accompagnant ces tymbales improvisées d'un petit sifflement aigu et moqueur. Un long silence se fit entre les deux amis : Aymon, abandonné tout entier à de tendres espérances, ne pensait plus que Lachaulx fût là ; celui-ci repassait avec fatuité les souvenirs érotiques de sa vie aventureuse, et ne pouvait s'empêcher de reconnaître sa supériorité en se comparant à Salving. La conversation se renoua enfin, et en dépit de leurs différentes manières de voir, les chevaliers se quittèrent bons amis.

Ce fut un triste réveil pour Aymon que d'entendre un

(1) Œuvres de Villon, *Double Ballade*, Ed. Coustellier, p. 35.

matin la musique guerrière qui lui avait si souvent fait battre le cœur de joie, annoncer le départ de l'armée française. A ce bruit, Imelda s'enfuit de sa pensée ; il ouvrit sa fenêtre comme pour voir onduler les étendards et scintiller les armures de ses compagnons d'armes ; les sons d'une musique qui s'affaiblissait déjà dans le lointain arrivèrent jusqu'à lui, et il se sentit plein d'une tristesse que la présence de madame di Ricasoli put seule dissiper.

—Vous avez passé une douloureuse matinée, lui dit Imelda, et cela à cause de moi.

— Madame, depuis que je vous vois, je dois l'avouer, je ne regrette plus rien.

— Voilà bien la galanterie française !

— Vous m'avez une fois récité une pièce de vers dont je pourrais m'attribuer la fin ! Le poète, banni de sa patrie, disait que quand même elle voudrait le recevoir, lui ne saurait y revenir, tant était fort l'amour qui le retenait ailleurs.

Aymon leva les yeux sur Imelda : ses traits exprimaient le trouble, mais non pas la colère.

— Je vous aime, s'écria Aymon, comme aimait ce poète dont vous m'avez redit les chants. Oh ! madame, permettez-moi de porter vos couleurs, permettez-moi de placer dans mon cœur votre souvenir à côté de celui de ma mère, et puis que la mort m'arrive par un beau jour de bataille, et j'aurai été heureux.

Salving, effrayé de l'aveu que, presque malgré lui, il venait de faire, se tut ; Imelda aussi se taisait : il comprit qu'il était aimé.

Essaierons-nous de rendre une tendre scène usée par tous les romans. Ces paroles incomplètes, ces phrases interrompues et hésitantes, dont une intonation de voix, dont un regard achève le sens, écrites, sont comme des notes de musique, qui, pleines d'harmonie lorsqu'une bouche habile

les traduit, ne présentent à des yeux ignorants que des caractères muets.

La guérison d'Aymon marchait à sa fin. Un soir, assis près d'Imelda, il avait pris un volume de Pétrarque, que tous deux avaient le projet de lire, et ils venaient de le refermer pour s'écouter parler, lorsqu'une camériste entrant brusquement dans la pièce où ils se tenaient, annonça : messer Lelio di Ripaverde !

Imelda pâlit, et Salving jeta un regard étonné sur un homme de grande taille qui adressait un léger salut à madame di Ricasoli. La mise du nouveau venu était fort riche, ses manières distinguées, et sa figure belle. Malgré la régularité de ses traits, son visage n'était pourtant pas avenant ; son regard et son sourire avaient une expression sardonique et méchante, dont des cheveux noirs hérissés et une barbe taillée en pointe augmentaient peut-être encore l'effet.

Après avoir échangé quelques mots avec Imelda, il se tourna du côté de Salving, et le considéra non sans méfiance ; ensuite tirant de son pourpoint une lettre entourée d'un ruban de soie, il la remit à madame di Ricasoli. — C'est de votre oncle, de messer Riccio, dit-il. Quand vous aurez lu, il sera peut-être nécessaire que nous ayons une conversation particulière.

La jeune veuve, après avoir parcouru la lettre, s'adressa à Aymon. — Seigneur chevalier, ces dépêches m'obligent à avoir avec messer di Ripaverde un entretien sur des affaires de famille ; je voudrais vous éviter l'ennui de nous entendre.

Aymon se leva avec un dépit qu'il ne put cacher, salua Imelda, toisa fièrement Lelio, et sortit l'esprit plein de soupçons et de jalousie.

## III.

*Serafina.*—Y que me direis asi ?
*Ricardo.*—Que estais muy mal empleada.
*Serafina.*—Y estuviera mejorada con vos ?
*Ricardo.*—Presumo que si.
LOPE DE VEGA. — *La esclava de su galan.*

—Me permettez-vous, madame, dit Ripaverde à Imelda, dès qu'ils furent seuls, de vous demander quel est le jouvenceau en compagnie de qui je vous ai trouvé?

— Messer Lelio, répondit madame di Ricasoli d'une voix assurée, cette question est celle que pourrait m'adresser un mari, et vous n'êtes pas encore le mien..... Je veux cependant bien vous apprendre que ce jouvenceau, comme vous le nommez, est un chevalier de l'armée du roi Charles VIII, qu'il s'appelle Aymon de Salving, qu'il s'est battu....

—Pour vous? interrompit Lelio.

—Vous l'avez dit, messer, et peut-être avez-vous deviné à la paleur de son teint qu'il a été grièvement blessé.

Lelio prit avec humeur le manuscrit resté sur la table.

—Les rimes de Pétrarque! s'écria-t-il en riant d'un rire forcé; ah! je vois que vous avez renouvelé la scène de Françoise de Rimini; Pétrarque a été votre Gallehaut (1). Un Lancelot seul a peut-être manqué, pour que l'imitation fût complète.

—Et ce Lancelot, messer, voudriez-vous en jouer le rôle?

—Il me semble que j'en aurais presque le droit.

—Et il me semble à moi que je suis libre.

(1) Celui qui servit les amours de la reine Genièvre. Voyez l'épisode de Françoise de Rimini et les romans de la Table ronde.

— Au point où nous en sommes.....

— Qu'y a-t-il donc eu entre nous pour vous autoriser à prendre ce langage ; pensez-vous être le maître ici?

Etonné du ton décidé avec lequel s'exprimait Imelda, Lelio reprit avec plus de douceur :

— Madame, cette lettre de votre oncle.....

— Mon oncle a-t-il aucun pouvoir sur moi? Il n'est plus mon tuteur, grâce à Dieu! et le premier mariage qu'il m'a fait contracter ne m'a pas rendu assez heureuse pour que je me croie forcée de suivre ses inspirations.

— Ceci, madame, comme diraient nos professeurs de Bologne, est *ad hominem*, et s'adresse à moi.

Imelda ne répondit rien.

— Il me semble, continua Lelio, que lorsque je vous vis, il y a trois mois, à Bologne, vous ne fîtes pas une opposition bien vive au mariage projeté par messer Riccio. Je croyais même pouvoir espérer.....

— Ai-je jamais prononcé une parole qui ait pu vous engager à espérer?

— Alors du moins vous ne me montriez pas d'antipathie.

— Eh bien! soit, je n'avais pour vous que de l'indifférence.

— Et pour que cette indifférence se soit subitement métamorphosée en haine, il faut que vous ayez de l'amour pour un autre.

Ce dialogue prenait à chaque mot une accentuation plus aigre. Imelda était très-animée, on le devinait à sa voix. La langue italienne, si douce quand elle est parlée nonchalamment par une femme, devient, dans la bouche de cette même femme, si elle est irritée, vibrante et incisive. Alors ce n'est plus cet idiôme qui, a dit Byron, « découle comme des baisers de la bouche d'une femme, et résonne comme s'il était écrit sur du satin avec des syllabes articulées par le souffle du midi. »

—Oui, messer, j'ai de l'amour, s'écria vivement Imelda ; cela devrait vous importer peu ; mais vous semblez prendre à ce qui me touche un intérêt si vif, que je ne vous cacherai pas mes sentiments.

— Et l'objet de cette passion ?

— Est M. Aymon de Salving.

— Et sans doute vous allez le suivre à la guerre comme l'une des vagabondes héroïnes de Boyardo. Le casque en tête, la cuirasse au flanc, la lance à la main, vous allez chevaucher par monts et par vaux, échangeant l'honneur d'une femme contre l'honneur d'un guerrier : cet honneur-là vous sera encore plus facile à acquérir que l'autre ne vous le serait à garder.

— Je vous savais bien lâche, mais je ne croyais pas que vous le fussiez assez pour m'outrager, s'écria Imelda, en bondissant d'indignation. Le silence et le mépris devraient seuls vous répondre, et cependant je veux vous dire encore un mot, parce que ce mot accroîtra votre rage. J'épouse Aymon de Salving : à lui mes châteaux, mon palais, ma fortune ; à lui tous ces biens, que vous ambitionniez plus que mon amour ; à lui tout cela, mon brave seigneur : à vous, la gloire d'être venu insulter une femme, parce qu'elle était seule. Pourquoi donc tourmentez-vous ainsi la poignée de votre épée ? Prenez garde, c'est une arme à laquelle vous n'êtes pas habitué.... Si c'était une fiole de poison, ah! cela serait bien différent ; c'est votre arme cela : on se rappelle la mort de messer Pristegliorani.

Imelda, après avoir dit ces mots, s'arrêta les bras croisés en face de Lelio, et fixa sur lui un regard plein de dédain et de colère. Comme effrayé, Ripaverde s'avança vers la porte en murmurant des imprécations ; puis au moment où il allait sortir, il se retourna, et faisant à Imelda un geste menaçant :— Madame, dit-il, votre roman aura aussi son Lancelot !

L'agitation que cette scène avait causée à la jeune veuve était telle, qu'elle ne songea plus à dissimuler ses sentiments. Elle courut vers Aymon, et, avec une franchise qui, de la part d'une Italienne du moyen-âge, n'avait rien de surprenant, lui raconta ce qui s'était passé; puis lui dit tout-à-coup :—Aymon, vous m'avez demandé de porter mes couleurs; je vous demande plus, moi, je vous demande de porter votre nom.

—Ah! madame, s'écria Aymon, les paroles me manquent pour exprimer ce que je ressens à la fois de joie et de tristesse : vous m'aimez assez pour vouloir m'épouser, je vous aime trop pour y consentir.

— Comment! murmura Imelda en pâlissant.

—Je suis noble, madame, mais je suis pauvre; je suis le cadet de ma famille, et vous, vous êtes riche, vous avez des villas, un palais; moi, je n'ai que mes armes, mon cheval, et peut-être quelque chose dans l'avenir. Laissez-moi partir, laissez-moi rejoindre l'armée du roi, mon maître : là, je pourrai me faire ma part de gloire, et alors, si vous ne m'avez pas oublié....

—Aymon, je vous crois trop sincère pour penser que vous veuillez cacher un refus sous ces paroles; je les regarde comme dictées par un sentiment exagéré de délicatesse, et je vous dirai, à mon tour, que mon honneur exige que vous m'épousiez; après ce que j'ai avoué à messer Lelio, il le faut. Hésitez-vous encore?

—Oui, oui, j'hésite encore, répondit Aymon en arrêtant des regards pleins d'amour sur la ravissante figure d'Imelda : aurais-je le courage de vous quitter, si vous étiez ma femme!

—En me donnant à vous, reprit avec entraînement la belle Italienne, je prendrai les mâles idées des femmes de la France, je serai la première à vous rappeler votre devoir; si vous manquiez de force, j'en aurais pour vous.... Ce n'est pas, je l'espère, la crainte de quitter votre patrie qui pour-

rait mettre des empêchements à mes projets : votre patrie sera la mienne. Que m'importe l'Italie ? Ce vieux palais que j'habite, quels doux souvenirs a-t-il pour moi ? Ai-je vécu heureuse ici ? Oh ! non, pas avant de vous avoir vu.

Quelques jours après cet entretien, une foule immense se portait vers la cathédrale, où l'on célébrait le mariage de madonna Imelda di Ricasoli avec un chevalier français, M. Aymon de Salving.

## IV.

*Atqui nec herba, nec latens in asperis*
*Radix fefellit me locis.*
— Hor. In Canidiam.

Un soir, peu de jours après son mariage avec Aymon, Imelda sortit de son palais accompagnée d'une seule caméristе. Le temps était triste et froid, il avait neigé dans la matinée ; aux approches de la nuit, le vent s'était élevé, et la lune apparaissait rarement à travers les nuages, qui glissaient rapidement sous un ciel obscur. Les deux femmes s'éloignaient cependant du palais Ricasoli. Elles étaient arrivées au Borgo della Croce, l'un des quartiers les plus déserts de Florence, quand elles remarquèrent qu'un homme les suivait ; hâtant alors leur marche craintive, elles se trouvèrent bientôt en face d'une maison vaste et délabrée.

— C'est ici, Laura ? dit Imelda.

— C'est ici, madame, répondit la suivante, en laissant retomber un lourd marteau de bronze sur la porte de chêne devant laquelle elle s'était arrêtée. Les hurlements d'un chien répondirent seuls d'abord à ce bruit ; puis on entendit des pas résonner sur les dalles de la voûte intérieure, et une lumière répandit quelque clarté à travers les interstices de la

porte à laquelle on avait frappé ; le grincement des verroux que l'on tirait annonça que l'on s'apprêtait à ouvrir, et la figure maigre de Taddeo se montra par l'huis entrebaillé. Le docteur jeta un coup d'œil inquiet sur les deux femmes ; mais à peine la lampe de cuivre qu'il tenait à la main eut-elle projeté ses rayons sur Imelda, que cette inquiétude se dissipa. Il fit une légère inclination à la nouvelle mariée, et se rangea de côté pour la laisser passer. Adressant ensuite à son chien qui grognait sourdement un geste plein de menace, il se mit en marche le premier.

La demeure du docteur avait une apparence peu rassurante. Un large corridor suivait la porte d'entrée ; à son extrémité, deux escaliers, aux degrés usés, perdaient leurs spirales dans des ornements d'architecture gothique. Ce corridor donnait sur une cour assez grande, autour de laquelle régnait un portique qui rappelait le cloître d'un couvent. Au-dessus de ce portique, dans un mur construit en grosses pierres taillées à facettes, se trouvaient des fenêtres disposées irrégulièrement, et dont la plupart n'étaient garnies que de vitres brisées. Des flocons de neige chassés du haut des toits par des bourrasques de vent tombaient jusque sous les arcades, où Imelda, frissonnant de froid, et peut-être d'épouvante, s'avançait sur les pas de Taddeo.

Le docteur s'arrêta devant une petite porte, et introduisit les deux femmes dans une pièce ogivée. Des piliers s'adossaient aux angles de cette espèce de salle, et de leurs chapiteaux s'élançaient des rameaux de pierre qui se réunissaient à la clef de la voûte. Deux fenêtres s'ouvraient en face de la porte d'entrée ; une autre porte, placée à côté d'une vaste cheminée, où quelques charbons rougissaient au milieu d'un monceau de cendres, conduisait au laboratoire du docteur. Au milieu de la chambre étaient un fauteuil et une table, couverte de quelques parchemins, parmi lesquels on remar-

quait le *Sommaire philosophique*, petit traité d'alchimie écrit en vers français par le malheureux Nicolas Flamel. Des requins et d'autres monstres marins suspendus aux ogives semblaient nager dans l'air; le long des murs, divers animaux empaillés occupaient des ais de bois auprès de quelques ouvrages d'Arnaud de Villeneuve; de l'*Historia animalium*, d'Albert le Grand; du livre *de Gemmis*, de Marbodeus; de l'ouvrage du premier docteur Taddeo, *In divinum prognosticorum Hippocratis librum*, et de beaucoup d'autres productions du même genre, au milieu desquelles on rencontrait les noms d'Averrhoès, d'Aristote et d'Hippocrate. A trois pieds de terre, dans des cases, on voyait plusieurs plantes aux vertus desquelles on ne croit plus : là, se trouvait le safran, sur lequel le soleil exerce sa puissance, et qui, comme la myrrhe, le nard, l'encens, le baume et le bois d'aloès, a la propriété d'égayer; l'armoise, qui donne la hardiesse; la graine de fenouil, qui, influencée par les Pléiades, est excellente pour la vue; la mandragore, la menthe, qui, de même que le saphir et le rubis, inspirent l'amabilité. Près de ces plantes et de beaucoup d'autres encore, brillaient autant de pierreries que chez un joaillier : le diamant, parfait pour préserver des sorcelleries et des visions, étincelait entre le balai, l'émeraude, l'escarboucle et la cornaline, bijoux chastes comme le nénuphar; le cristal, merveilleux contre les enchantements par le regard, était auprès de la topaze, qui modère l'impétuosité de la colère; l'améthyste, qui éloigne l'ivresse, avait sa place à côté du corail, qui dissipe la mélancolie (1).

Au milieu de ces pierreries étaient des baguettes de diverses formes et de différents bois, ayant des propriétés non

---

(1) Voyez les *Histoires prodigieuses,* liv. 1, ch. XIII, et les *Diverses leçons de Messie, gentilhomme de Séville.*

moins remarquables : c'étaient des baguettes divinatoires. Les unes ressemblaient à des cannes ; les autres, grosses comme le doigt, et d'un pied et demi de long, étaient fourchues. Il y en avait en coudrier, pour découvrir les veines d'argent ; en frêne, pour les mines de cuivre ; en pin sauvage, pour les mines de plomb et d'or. Elles avaient sans doute été coupées d'un seul coup, un mercredi, à l'heure planétaire de Mercure : cela était prescrit : « *Virga debet uno ictu incidi die Mercurii ortu solis*, *etc.*, *etc.* (1)

—Madame, dit Taddeo à Imelda, après lui avoir avancé un fauteuil devant le feu à demi éteint, qui a pu, à une pareille heure et par le froid qu'il fait, vous engager à quitter votre palais, où je serais accouru au moindre mot de vous ?

—Docteur, répondit Imelda, le temps me presse tellement que j'ai craint le moindre délai. Vous avez peut-être appris mon mariage ?

Taddeo fit un signe d'affirmation.

—Tout à l'heure, reprit Imelda, Aymon m'a appris que demain, au point du jour, il partirait de Florence pour rejoindre l'armée française. Il n'avait pas voulu me faire connaître plus tôt cette résolution, tant il redoutait mon désespoir.

—Et vous voudriez, dit Taddeo en passant sa main droite sur sa barbe, et vous voudriez avoir un moyen pour le retenir près de vous ?

—Dieu me préserve d'une semblable pensée ; j'aime trop Aymon pour vouloir l'empêcher d'accomplir son devoir.

Le docteur garda le silence, avec l'air d'un homme qui attend une explication.

—Ce que je viens vous demander, poursuivit Imelda, c'est qu'Aymon me reste fidèle. Il m'aime, je le sais, mais

---

(1) *Traité de la Baguette divinatoire.*

il est bien jeune. Que de séductions il peut rencontrer dans cette ville de Naples où les femmes sont, dit-on, si belles! Votre science est grande, docteur; l'est-elle assez pour ce que je désire? Est-il en votre pouvoir de composer un philtre tel que celui qui causa les infortunes d'Iseult et de Tristan?

En achevant ces mots, Imelda glissa une bourse dans la main sèche et ridée du docteur; il la pesa comme Basile, et, comme Basile, ne trouva plus de difficultés à ce qu'on lui demandait.

—Et ce philtre, dit-il, en ignorant encore de quels ingrédients il le composerait, il vous le faut....?

— Cette nuit, puisque Aymon part demain.

— Quelque temps me sera nécessaire pour préparer ce précieux breuvage. Sa composition d'ailleurs exige une attention qui réclame la solitude. Je vous engage, madame, à regagner votre palais, où moi-même je vous apporterai la potion merveilleuse.

—Docteur, une bourse comme celle que vous avez déjà reçue vous sera encore remise.... mais c'est trop peu pour vous qui, dit-on, avez le secret de faire de l'or; je vous accorderai tout ce que vous souhaiterez.

Taddeo s'inclina, en assurant qu'il n'était que trop payé, et prit la lampe qui brûlait sur la table, pour reconduire Imelda: déjà elle se trouvait sous le portique.

Lorsque les deux femmes se furent éloignées de la demeure du docteur, celui-ci, souriant de la crédulité d'Imelda, s'arrêta à l'entrée de la cour pour voir, à la lueur de sa lampe, les ducats briller à travers les mailles de la bourse qui lui avait été donnée. Il fut brusquement tiré de cette contemplation par un coup violent frappé à la porte du palais. Cachant lestement l'argent dans sa ceinture, et le remplaçant dans sa main par un petit poignard qu'il dissimula dans une manche longue et large, il alla ouvrir.

Un homme, le même qui avait suivi Imelda, entra d'un pas délibéré, en s'écriant : —Bonsoir, savantissime docteur !

—Que Dieu vous conserve, messer ; que voulez-vous de moi ?

—D'abord, que tu me fasses entrer dans ton repaire. Penses-tu que ma toque de velours et mes plumes ne soient pas suffisamment abîmés par l'horrible temps qu'il fait ?

Taddeo conduisit avec crainte l'étranger dans la pièce que nous avons décrite. Celui-ci s'assit sans façon dans le fauteuil du docteur, rapprocha les tisons les uns des autres, les recouvrit d'un peu de bois, puis s'adressant à Taddeo :—Tu vas me raconter, maître, ce que madonna di Ricasoli est venue faire céans.

— Je vous le dirai, messer, quand je saurai de quel droit vous m'interrogez.

— Ta vue est donc bien baissée ! Lève ta lampe à la hauteur de mon visage.

— Lelio di Ripaverde ! s'écria, en reculant, Taddeo, qui venait d'exécuter machinalement le mouvement que l'étranger lui avait conseillé.

—Quand on a fait ce que nous avons fait ensemble, brave docteur, on ne doit pas s'oublier si promptement. Ne te souvient-il plus du délicieux cordial que tu as fait prendre à mon oncle, messer Pristegliorani, dont j'étais l'héritier ? Faut-il te rappeler que deux jours après que l'excellent homme eût bu cette potion à jamais calmante, le meilleur sculpteur de Bologne était occupé à lui faire une tombe ? Quand on lie connaissance sous d'aussi favorables auspices....

—Plus bas, plus bas, s'écria Taddeo avec terreur.

—Personne, mon maître, ne peut nous entendre ici ; mais je sais sur ton compte des choses dignes d'être dites à la très-sainte inquisition.

—Et croyez-vous, messer, que vous pourriez me perdre

sans être gravement compromis ? Je suis votre complice, voilà tout.

— Fort bien ; mais nos professions sont différentes : moi, je suis un riche et joyeux cavalier, et toi, tu es un alchimiste, ta réputation est faite ; mille soupçons planent sur toi. Tu m'accuserais de tous les crimes qui pourraient naître dans ton esprit imaginatif, que personne n'ajouterait foi à tes paroles. Je dirais un seul mot, et l'on serait enchanté de te faire figurer sur un bûcher. Prends garde à toi, savantissime docteur, si tu ne veux pas répondre à mes questions.

— Que voulez-vous donc savoir ?

— Je te l'ai déjà dit. Qu'est-ce que madame di Ricasoli est venue faire ici ? Point de mensonges surtout.

Taddeo, après un instant de silence, raconta tout ce qui s'était passé entre Imelda et lui. Il ajouta ensuite : — A mon tour maintenant à vous interroger. Quel intérêt si grand avez-vous à connaître les projets de madame Imelda ?

— Tu es bien curieux ; n'importe, je satisferai à ta demande. J'ai aimé Imelda ; elle m'a méprisé, je la hais, je veux m'en venger. Le hasard m'a déjà secondé en me faisant rencontrer cette femme ce soir. C'est un philtre, dis-tu, qu'elle t'a demandé ? avec quoi comptes-tu le composer ?

— Je ne le sais vraiment pas encore. Il faudrait une science bien profonde pour pouvoir rendre une femme certaine de la fidélité de son mari.

— Par Bacchus ! le bon docteur est aussi plaisant que Buffalmaco. Mais dis-moi, ami, où sont donc toutes tes drogues ?

— Dans cette autre pièce, dit Taddeo, en désignant la petite porte située près de la cheminée.

— Prends ta lampe et conduis-moi au milieu de ton sanctuaire.

— Quels sont vos desseins ?

—J'ai fait, depuis que nous nous sommes vus, des études assez sérieuses en chimie, et je pourrai t'aider dans la composition de ton breuvage. Voyons, ouvre donc cette porte !

Taddeo hésitait.

—Excellente figure d'*auto-da-fé !* s'écria Lelio en ricanant.

La porte s'ouvrit, et tous deux entrèrent dans le laboratoire.

## V.

L'amoroseta bevanda
Non feric ab son cairel,
Tristan d'Iseult plus fortmen,
Quand ill venion d'Irlanda.
*Un troubadour.*

La nuit allait bientôt finir, Aymon n'avait plus qu'à se couvrir de ses armes ; Imelda, enveloppée dans de longs voiles blancs, le visage pâle, le regard fixe, s'appuyait immobile sur un piédestal qui supportait une lampe. On eût pu la prendre pour la statue de la Douleur.

— Imelda ! s'écria Aymon, en s'arrêtant devant elle, est-ce là ce que vous m'aviez promis ? Me montrez-vous ce courage qui devait venir en aide au mien ? Me sera-t-il possible de vous quitter ? Ayez pitié de moi !

— Je présumais trop de mes forces, dit Imelda, en commençant une phrase que des sanglots interrompirent.

— De grâce, ne pleure pas ainsi, tu me rendrais lâche ! Fais comme ma pauvre mère : lorsque je la quittai, elle s'approcha de moi, elle m'embrassa ; puis, détournant la tête pour cacher ses larmes, elle me dit d'une voix ferme : pars, mon enfant, rappelle-toi qui tu es, et ne forligne pas. Ce noble précepte, dont jusqu'à présent je me suis souvenu, c'est une autre femme qui veut me le faire ou-

blier. Et cette femme est la mienne, et elle m'avait promis de prendre les idées d'une Française !

— Aymon, vous me reprochez de vous aimer trop.

— Oui, puisque cet amour devient une passion amollissante ; puisque au lieu de me porter aux hardies entreprises, il ne tente qu'à m'efféminer.

La pauvre Italienne, tout à sa tendresse, ne comprit pas les paroles, et se jeta dans les bras d'Aymon. Alors, lui, sentant que son courage s'évanouissait, s'éloigna brusquement d'Imelda, et tira le lourd rideau qui cachait la fenêtre de l'appartement. Le ciel s'était éclairci, les épais nuages dont il était couvert la veille avaient disparu, et les étoiles s'éteignaient, à l'approche du jour, dans un azur limpide. L'aurore ne devait pas tarder à paraître ; de blanches lueurs frappaient déjà les vitraux de la croisée, et y faisaient scintiller les diamants d'une belle gelée.

Aymon leva la partie inférieure de la fenêtre, et un air vif et piquant vint fouetter le front brûlant d'Imelda. Plus calme, elle quitta le fauteuil sur lequel elle s'était jetée, s'approcha de son mari, et sans rien dire, lui passa le bras autour du cou : elle était belle et triste comme Juliette, quand le chant des oiseaux annonçait à Roméo l'instant du départ.

— J'ai une prière à vous faire, s'écria-t-elle tout à coup.

— A moi !

— A vous ; et je connais si bien votre tendresse pour moi, que je crains que cette prière ne vous irrite.

— Que voulez-vous donc, Imelda ?

— Nous autres Italiennes, nous sommes jalouses plus que les femmes de France. Vous voir partir ne cause pas toute ma douleur, je crains que vous ne m'oubliiez.

— Imelda ! dit Salving d'un ton de reproche.

—Vous m'aimez, je le sais, mais....

— Quels sont les serments les plus sacrés ?

— Parler d'un serment, c'est presque être déjà infidèle.

— Mais si tu ne veux croire ni à mon amour, ni à mes promesses, comment puis-je tranquilliser ta jalousie?

— Vous avez lu l'histoire d'Iseult et de Tristan; vous vous rappelez ce philtre.....?

— Hélas! le temps des philtres est passé; le secret de ces magiques breuvages est perdu.

— Non, Aymon, non, car voilà un philtre, — et Imelda présenta un flacon à Salving.

Un sourire passa sur les lèvres d'Aymon. — Puis-je t'aimer plus que je t'aime! dit-il.

— Ne me refusez pas la seule grâce que je vous ai demandée. Avant votre départ, ce flacon sera vidé; n'est-ce pas que vous le voulez bien?

— Et qui t'a donné....?

— Un homme d'un grand savoir, ce docteur Taddeo qui a soigné votre blessure.

— Et l'effet de ce philtre....?

— Est de rendre notre amour durable autant que notre vie.

— Enfant!

— Je vais boire la première, et pourtant je n'ai besoin que d'écouter mon cœur pour vous aimer toujours.

Imelda déboucha la fiole, la porta à ses lèvres, puis la remit à Aymon; il vida d'un trait le reste du breuvage.

Pendant cette scène le jour avait paru; un soleil beau pour un soleil d'hiver montait dans le ciel que veinaient à peine quelques légers nuages; les matines avaient déjà été chantées dans tous les couvents; le bruit des cloches annonçait qu'à chaque autel la messe allait être célébrée; les rues et les places s'animaient; des paysans apportant des fruits et des fleurs franchissaient joyeusement les portes de la ville. Tout s'éveillait. Le page, les deux archers et les

deux écuyers d'Aymon attendaient pourtant encore leur maître.

Depuis plus de deux heures le cheval de Salving hennissait et piaffait dans la cour du palais Ricasoli, lorsqu'on se décida enfin à monter à la chambre d'Imelda, On frappa à la porte, personne ne répondit; on ouvrit : Aymon et Imelda étaient morts; près d'eux était un flacon vide.

Tout le peuple qui avait assisté, peu de jours avant cette catastrophe, au mariage du chevalier français et de la dame italienne, assista avec une curiosité pleine de pitié à leurs obsèques. Une longue foule suivit les deux cercueils qui, un soir, à la rougeâtre clarté des torches, et portés par des hommes vêtus de longues robes blanches, quittèrent le palais Ricasoli.

Aux prières que les assistants disaient pour le repos des deux âmes, se mêlaient des demandes qui restaient sans réponses. — Comment Aymon et Imelda étaient-ils morts?

Après avoir cherché le mot de cette sinistre énigme, la bonne ville de Florence, qui a toujours beaucoup aimé le plaisir, au bout de quelque temps ne pensa plus guère aux pauvres trépassés; et elle les avait oubliés complètement, lorsqu'un évènement imprévu vint tout éclaircir.

L'inquisition surveillait de près maître Taddeo; elle crut découvrir qu'il se mêlait de magie, et on le mit à la question. Entre autres choses, le docteur, *interrogé par la torture*, raconta la visite que lui avait faite Imelda, puis la visite de Lelio, et déclara que celui-ci l'avait forcé à composer avec du poison le philtre demandé par madame di Ricasoli. On dressa un bûcher sur la place *Santa-Croce*, et l'on fit, à la grande joie du peuple, un superbe *auto-da-fé* du docteur.

L'inquisition songea aussi à poursuivre Lelio di Ripaverde, mais elle fut forcée de renoncer à ce projet; elle apprit que

l'honorable héritier de messer Pristegliorani était en grande faveur auprès des Borgia, auxquels il avait, dit-on, fait connaître comment, avec la bave d'un porc enragé, on pouvait composer l'*acqua toffana,* poison merveilleux que dut plus d'une fois envier la marquise de Brinvilliers.

Lorsque le roi Charles VIII, après son entreprise sur le royaume de Naples, revint à Pise, Lachaulx, qui l'accompagnait, y rencontra le page d'Aymon. Après la mort de son maître, il était venu rejoindre une garnison française qu'on avait laissée dans cette ville. Lachaulx apprit avec douleur, du page, les diverses circonstances que nous avons racontées. Fouillant ensuite dans son escarcelle, il y trouva de l'argent que la veille il avait gagné au passe-dix à M. de Balzac, et le donnant au jeune homme :

— Mon ami, lui dit-il, tu feras dire avec cela des messes pour l'âme de ton maître.

Puis il fredonna les vers de Villon :

> Folles amours font les gens bêtes :
> Salomon en idolâtra ;
> Samson en perdit ses lunettes.....

Et mon pauvre Aymon en est mort ! ajouta-t-il en soupirant.

THÉODORE DE PUYMAIGRE.

# NOTICE

SUR

# MADAME DE SAINT-BALMONT.(1)

( 17.e SIÈCLE. )

Barbe-Alberte d'Ernecourt (2), dame de Saint-Balmont, fille unique de Marguerite de Housse de Watronville et de Simon d'Ernecourt, naquit au château de Neuville, en Verdunois, le 14 mai 1607. Issue d'une illustre maison

(1) Tirée des mémoires de l'abbé Arnauld et de Tallemant des Réaux, historiens contemporains; de *l'Amazone chrétienne*, par le père Jean-Marie, religieux pénitent du tiers ordre de Saint-François; Paris, 1678, 1 vol. in-12; de la *Vie de Madame de Saint-Balmont* par le père des Billons, de la compagnie de Jésus; Paris, 1773, 1 vol. in-12; de dom Calmet, *Notice de Lorraine;* enfin, de documents inédits.

(2) La maison d'Ernecourt, aujourd'hui éteinte, était de l'ancienne chevalerie de Champagne. Une branche de cette noble famille s'était établie dans le Verdunois vers le milieu du XVI.e siècle.

Elle portait d'azur à trois pals abaissés d'argent, et en chef trois étoiles d'or.

Litho. par Ch. Nouvian. Metz.


Barbe Alberte d'Ernecourt



Dame de Saint Balmont.

de Champagne, elle en avait hérité des inclinations dignes de sa haute naissance. D'une piété exemplaire, d'une bienfaisance inépuisable, elle joignait au courage du guerrier la modestie de la femme chrétienne. La beauté de ses traits répondait à celle de son âme ; mais elle était d'une telle indifférence pour ses avantages extérieurs, qu'ayant eu la petite vérole, elle se réjouissait d'en être marquée, disant qu'elle serait plus semblable à un homme. Cette héroïne, dont la vie ne fut qu'un prodige de valeur et de vertus, épousa, à l'âge de dix-sept ans, Jean-Jacques de Haraucourt, seigneur de Saint-Balmont, colonel de cavalerie, gouverneur et bailli de Bar. Elle en eut un fils né en 1630, mort en 1644 ; et une fille mariée à Louis des Armoises, sénéchal de Lorraine, damoiseau de Commercy, etc. M. de Saint-Balmont ne le cédait à mademoiselle d'Ernecourt ni en naissance ni en mérite, mais il était enclin à la prodigalité : il dissipa en peu d'années son patrimoine, et s'endetta de plus de 200,000 livres. Sa femme, quoique séparée de biens, lui fut généreusement en aide. Elle renonça à la cour, aux avantages que lui offrait sa position sociale, se confina à vingt-trois ans dans son château de Neuville, et paya les dettes de son mari, qui profita des moments passés près d'elle pour la rendre un *cavalier accompli*. Il lui enseigna à faire des armes, à dompter les chevaux les plus fougueux, à franchir hardiment la barrière et arquebuser au galop, à trente pas, une tête de poupée. Elle l'accompagnait dans ses chasses à courre, au faucon, et à ces *combats* qu'on livrait alors *avec fracas et appareil* aux bêtes fauves de nos forêts. Tels étaient les délassements de l'amazone, quand Richelieu, froissé dans son orgueil, lança sur la Lorraine les Suédois de Weimar (1636). Ils portaient sur leurs drapeaux l'effigie d'une femme pourfendue, environnée de soldats armés de torches et de glaives, et avaient pris pour cri de guerre : *Lorraine!* L'empereur à son

tour déchaîna contre eux les Hongrois et les Cravates de Galas, traînant à leur suite la peste et la famine. On sait les effroyables ravages des séïdes de l'*homme rouge* (1), et l'héroïque résistance du peuple lorrain. M. de Saint-Balmont y prit une part glorieuse : son nom, son rang (2) lui en faisaient un impérieux devoir ; mais, dès la première campagne, la fortune trahit sa bouillante ardeur : son régiment fut écrasé, et lui-même fut contraint de rendre son épée à Weimar. Le rachat de sa liberté, la remonte de ses équipages et de ses escadrons, jetèrent sa femme dans de nouveaux embarras d'argent. Elle vendit ses troupeaux, congédia sa maison, et se retira près de sa tante, madame de Chérisey, abbesse de Bouxières. Chassée de cette retraite par les hordes suédoises, elle revint à Neuville, et recueillit à son tour madame de Chérisey et ses chanoinesses : mais elles portaient en elles le germe du typhus, et leur vénérable abbesse en fut la première victime. Madame de Saint-Balmont lutta contre l'épidémie avec cette intrépide charité qui, dans les maladies contagieuses, est le plus sûr des préservatifs. Son courage en inspira aux plus timides, et bientôt Neuville ne redouta plus la *mort noire*. L'active prévoyance de sa châtelaine l'avait soustrait aux horreurs de la famine, et son épée allait l'affranchir des avanies des gens de guerre. Un ca-

(1) Richelieu. Epithète caractéristique donnée à cet homme de sang par Victor Hugo, dans *Marion Delorme*.

(2) L'illustre maison de Haraucourt, l'un des quatre grands chevaux de Lorraine, a fini à Charles-Elisée-Joseph, marquis de Haraucourt, capitaine des gardes du corps du duc Charles IV, mort le 21 août 1715, dernier de son nom et de ses armes. Elle a formé plusieurs branches ; celle de Haraucourt Saint-Balmont avait pour chef Jacob de Haraucourt, grand-écuyer de Lorraine, marié à Elisabeth de Reinach, dame *de Saint-Balmont*, dont il eut Jean-Jacques de Haraucourt Saint-Balmont, qui épousa Barbe-Alberte d'Ernecourt, etc.

pitaine de cavalerie en cantonnement sur ses terres apprit le premier à connaître Barbe d'Ernecourt. Cet officier ayant reçu peu courtoisement ses réclamations, elle lui envoya un cartel signé *le chevalier de Saint-Balmont;* le capitaine accepta le défi; l'amazone le combattit en habit d'homme, et le désarma à la première passe. « Vous avez cru, lui dit-elle avec beaucoup de dignité, vous mesurer contre le chevalier de Saint-Balmont, mais c'est sa belle-sœur qui vous rend votre épée, et vous prie d'avoir à l'avenir plus de déférence pour les prières des dames. » « Oncques depuis, ajoute un historien contemporain, on ne revit ledit capitaine ni sous enseigne, ni sous drapeau, tant il fut navré de honte et de confusion. »

Dès ce jour, madame de Saint-Balmont résolut de ne confier qu'à sa valeur la défense de ses domaines; mais, vassale du roi de France, ce fut sa cause qu'elle embrassa, tandis que son mari, sujet du duc de Lorraine, combattait dans les rangs des impériaux : ils obéissaient ainsi tous deux à la loi qui régissait les fiefs, à cette chaîne féodale qui unissait, par réciprocité de services, le chétif tenancier au puissant monarque. L'héroïne fit fortifier régulièrement son village de Neuville, qui se peupla d'artisans accourus des villes ouvertes aux coureurs ennemis. De ses vassaux les plus braves, elle forma un corps d'élite de soixante fantassins et de quarante cavaliers, dont l'instruction fut confiée à un gentilhomme nommé Manheule, capitaine réformé du régiment de son mari. Ce fut avec des forces aussi faibles qu'elle tint pendant vingt-trois ans la campagne, et triompha, en vingt-deux rencontres, des Cravates et des Espagnols.

(1636.) L'organisation de cette petite troupe était à peine terminée, qu'une sentinelle placée sur le clocher de Neuville signala cent cavaliers qui enlevaient les troupeaux du village. Madame de Saint-Balmont, armée de pied en cap, s'élance

sur son coursier arabe, et, suivie de quelques gentilshommes, charge en tête les maraudeurs, tandis que Mauheule avec son infanterie les attaque en flanc. Les Neuvillois, qui voyaient le feu pour la première fois, hésitent et se laissent envelopper. L'amazone s'en apercevant, perce la cavalerie ennemie, reçoit cinq coups de pistolet que son buffle amortit, et arrive à ses fantassins comme ils étaient près de mettre bas les armes. Sa présence retrempe leur courage; elle les dispose le long d'une haie, et leur commande de ne faire feu qu'à bout portant. Leur bonne contenance déconcerte les assaillants; une nouvelle charge de cavalerie porte la confusion dans leurs rangs; ils se débandent, abandonnant butin et prisonniers.

(1637.) L'année suivante, un corps de troupes lorraines aux ordres du marquis de Blainville pénétra dans le Verdunois et jeta le pays dans la consternation. La prudence demandait peut-être que madame de Saint-Balmont se cantonnât dans son château; mais apprenant que M. de Montalent, gouverneur de Toul, s'était laissé refouler dans le village de Vraincourt, et que toute retraite lui était coupée, elle courut le dégager, et tomba sur les Lorrains avec tant de furie, qu'elle les mit en pleine déroute. L'intrépidité qu'elle déploya dans cette circonstance lui conquit l'admiration des généraux français et espagnols; ils recommandèrent à leurs soldats *de se garer des terres de l'héroïne, s'ils ne voulaient être bien frottés*. Quant aux Cravates, elle leur faisait une guerre à outrance et sans quartier. Tallemant des Réaux élève à quatre cents le chiffre de ces bandits que la châtelaine de Neuville prit ou tua de 1638 à 1659, époque de leur entière destruction. Ce n'étaient plus ces corps francs de Galas, qui servaient d'éclaireurs à l'armée impériale, mais un ramassis de gens sans aveu de tous les pays, qui faisaient la guerre pour leur propre compte, et ne vivaient que de meurtre

et de pillage. Dès qu'une troupe de ces malfaiteurs était dénoncée à l'amazone, elle la traquait sans relâche. Elle coursa un jour si vivement un chef dont elle avait détruit la bande, qu'elle creva deux chevaux sur ses traces. Son lieutenant s'était réfugié dans le village de Fresne, à trois lieues de Neuville : l'héroïne y arrive au milieu de la nuit, monte seule à la chambre où il reposait : *il faut mourir*, lui dit-elle, en lui présentant le bout d'un pistolet. Surpris dans son premier sommeil, le brigand n'oppose aucune résistance et se laisse garrotter ; il fut conduit à Bar, où prompte justice en fut faite. Un carme déchaussé l'assistait à la mort : *ma plus grande peine,* lui disait-il*, n'est pas d'être pendu, mais d'avoir été pris par une femme.*

Les impiétés des Cravates excitaient au plus haut point son ardeur belliqueuse. Elle écrivait à son confesseur : « Je viens d'étriller à Benoistevaux bon nombre de ces bandits qui faisaient des insolences aux pélerins et osaient blasphémer dans l'église. J'ai eu si grande satisfaction que la sainte Vierge ait permis que je la vengeasse de ces impies, et qu'elle ait daigné en commettre le soin à mon épée, que j'ai souhaité avec passion mourir en cette rencontre, où je servais deux grandes reines, l'une du ciel, l'autre de la terre. J'étais assez incommodée de ma santé, et d'un bras que je croyais perdu ; mais dans la chaleur de l'action, la force lui a été rendue. »

Benoistevaux (*benedicta vallis*), à quatre lieues de Saint-Mihiel, est un ancien prieuré dépendant de Notre-Dame de l'Estanche, ordre des prémontrés. Sa chapelle est célèbre depuis plus de six cents ans par la présence d'une vierge miraculeuse qui est toujours en grande vénération dans le Verdunois. René II, duc de Lorraine, vint y mettre ses états sous la protection de la mère de Dieu, et Nancy tout entier s'y rendit en procession le 6 mai 1642, sous la conduite de M. du Hallier, son gouverneur.

Comme Benoistevaux n'avait plus d'habitants pour veiller sur sa sainte statue, madame de Saint Balmont la fit transporter dans sa chapelle castrale de Neuville, et la restitua fidèlement aux prémontrés, dès qu'ils furent rentrés au prieuré.

Tandis qu'elle était occupée de ces soins pieux, un parti de soixante Espagnols, cantonnés au village d'Oinville (à six lieues de Neuville), enleva trois de ses vassaux sur la route de Saint-Mihiel. Ils eurent bientôt sur les bras l'héroïne et toutes ses forces. La lutte fut vive ; madame de Saint-Balmont fut légèrement blessée de deux coups de feu, en s'élançant seule sur dix-sept Espagnols retranchés dans une chambre. Elle fit sauter la cervelle à leur capitaine, et commanda aux seize autres de mettre bas les armes; tous tombèrent à ses genoux en implorant merci. L'amazone les envoya à M. de Feuquières, gouverneur de Verdun, qui leur demanda, en riant, s'ils avaient dans leur pays beaucoup de femmes de la trempe de la châtelaine de Neuville. Ils répondirent qu'ils lui avaient vu faire des actes d'une vaillance tellement téméraire, qu'ils la tenaient pour l'*homme* le plus intrépide de France. « Ce fut à cette époque, nous dit l'abbé Arnauld, que j'eus l'honneur de faire la connaissance de madame de Saint-Balmont; je la rencontrai au cercle de madame de Feuquières, où tout Verdun vint lui rendre hommage. C'était une chose assez plaisante à voir combien elle était embarrassée dans ses vêtements de femme, et avec quelle liberté et quelle vigueur, après les avoir quittés, elle montait à cheval et redevenait un brillant capitaine de cavalerie. Elle avait toujours l'épée au côté, et se coiffait d'un chapeau garni de plumes bleues (le bleu était sa couleur); elle portait ses cheveux longs et pendants, un justaucorps, une cravate, des manchettes, un haut-de-chausses, et des bottes éperonnées; elle passait par-dessus son haut-de-chausses une jupe qu'elle quittait quand elle montait à cheval. Elle avait la voix et

la révérence d'un homme; son esprit était vif, son ton d'une politesse exquise; elle parlait beaucoup, gesticulait fort, et poussait la gaîté jusqu'à contrefaire l'allemand francisé. »

Cette femme, si terrible dans les combats, était dans son intérieur un modèle de douceur et de bonté. Sa maison, formée à son exemple, avait la piété et la régularité du cloître; elle se composait de dix gentilshommes, de cinq dames de compagnie, et de vingt-cinq à trente domestiques. C'était trop de monde pour sa fortune, trop peu pour sa générosité. Elle savait bien ne pas en avoir besoin, mais il lui était si doux de faire des heureux, qu'elle ne pouvait en diminuer le nombre.

De ce même principe naissait son amour pour les pauvres. Ce que nous appelons un don, elle le nommait une dette. Ses terres lui rapportaient annuellement quatorze mille boisseaux de blé; elle en consommait sept mille, et distribuait le reste aux nécessiteux. Les Neuvillois étaient surtout l'objet de sa prédilection; madame de Saint-Balmont disait qu'ils ne connaîtraient jamais l'oppression ni le besoin, tant qu'elle aurait une épée à son côté et un écu dans son escarcelle. L'amazone tint parole : Neuville était comme une oasis au milieu des ruines et de la désolation générale; sa population tripla en vingt années (de 1638 à 1659), et ne compta pas un seul indigent!

Initiée aux détails de la vie intérieure de ses vassaux, madame de Saint-Balmont était à la fois leur conseil et leur juge. Elle les consolait dans leurs afflictions et les soignait dans leurs maladies avec le zèle d'une sœur de charité. Elle s'intéressait à leurs plaisirs, et les encourageait souvent de sa présence. Mais tant que dura l'invasion, elle défendit les danses dans ses domaines. « Nos voisins, disait-elle, accablés de malheurs, passent les jours dans les larmes, ne faisons rien qui les porte à croire que nous sommes sans com-

passion pour leur misère : de trop bruyants divertissements seraient une sorte d'insulte aux calamités publiques. »

Son château, ouvert aux prêtres fugitifs, aux religieuses expulsées de leurs monastères, renfermait un hospice où Français, Lorrains, Allemands, Espagnols, indistinctement admis, oubliaient leurs haines nationales pour bénir de concert leur noble bienfaitrice. Lors de la déroute du marquis de Feuquières sous les murs de Thionville (1639), plus de quatre cents blessés français durent la vie à ses soins généreux ; ses chariots les recueillirent sur le champ de bataille, et jusque dans le camp des impériaux.

Sa bienfaisance était celle que l'humanité doit au christianisme : c'était le pardon des injures et le bien rendu pour le mal, selon le texte de l'Évangile. Nous lisons qu'un gentilhomme ruiné, que l'héroïne avait noblement secouru, la paya de la plus noire ingratitude, et qu'elle se vengea du misérable par de nouveaux bienfaits. Une de ses amies voulait qu'elle lui fît au moins sentir qu'elle était instruite de son indigne conduite. « Je m'en garderai bien, répondit madame de Saint-Balmont, ce serait perdre le fruit de ma charité. J'ai appris de saint Paul qu'il fallait amasser des charbons ardents sur la tête de ses ennemis. »

Elle était du tiers ordre de Saint-François d'Assise ; non seulement elle en suivait rigoureusement la règle, mais elle portait sous ses vêtements guerriers la haire et le cilice, et ajoutait aux jeûnes prescrits ceux du vendredi et du samedi. Elle faisait tous les ans deux retraites de dix jours, sous la direction de son confesseur ; entendait deux messes chaque matin, et passait quatre heures en oraison. A la Toussaint, elle habillait douze pauvres ; lavait les pieds à douze veuves le jeudi saint, et les servait à table ; enfin, les dimanches et les jours de fêtes, elle faisait distribuer à deux cents indigents de la soupe, de la viande, du pain et du vin.

Elle jouait très-agréablement du luth, et versifiait avec facilité. Elle a publié, sous le titre des *Deux Jumeaux*, une tragédie sur le martyre de saint Marc et de saint Marcellin, dont il est parlé avec éloge dans la *Bibliothèque des Théâtres* de Maupoint. Elle a laissé manuscrites une tragédie sur la mort de Jésus-Christ et une autre sur le martyre de sainte Gondelaine, qu'un auteur contemporain dit renfermer d'admirables situations.

Cette héroïne avait rendu le nom de Saint-Balmont célèbre par toute la chrétienté. Louis XIII désirait ardemment connaître personnellement celle qui le portait avec tant d'éclat. Il chargea M. de Feuquières, gouverneur de Verdun, de mettre à sa disposition deux compagnies, l'une d'infanterie, l'autre de cavalerie : c'était offrir à l'amazone les moyens de se couvrir d'une gloire plus éclatante. Elle refusa. « Mes gens me suffisent, répondit-elle ; toute mon ambition se borne à leur apprendre à secourir les malheureux, et à les empêcher de le devenir eux-mêmes. » Le grand Condé, qui avait reçu d'elle d'importants services lors de la prise de Thionville, n'en parlait qu'avec admiration, et l'honora de lettres extrêmement flatteuses. Un jour elle se présenta à l'audience du héros ; elle avait à réclamer une sauve-garde pour un de ses parents, et à excuser l'emportement d'un de ses serviteurs. A peine l'arrivée de la châtelaine de Neuville fut-elle connue dans le camp français, que plus de quatre cents officiers vinrent respectueusement se ranger autour d'elle. Ce fut environnée de ce brillant cortège, que l'humble guerrière parut devant le vainqueur de Rocroi, qui l'accueillit avec la plus haute distinction, et s'empressa de déférer à ses demandes.

L'épreuve la moins équivoque d'une vertu solide, c'est le malheur, et Dieu le réservait à madame de Saint-Balmont : son fils qui faisait ses études au collège de Bar, et qui don-

nait les plus belles espérances, mourut de la petite vérole à l'âge de quatorze ans. Cette perte cruelle lui fut annoncée le dimanche de la Passion de l'an 1644. Dans son abnégation chrétienne, elle s'écria : *Dieu me l'avait donné, Dieu me l'a ôté, que son saint nom soit béni!* Mais elle était mère, et la nature reprit ses droits. Cependant elle se résignait, quand on lui apprit, sans ménagement, que M. de Saint-Balmont, dans cette ardeur de gloire et de fidélité qui transporte de nobles courages, avait trouvé une mort glorieuse, mais téméraire, en combattant les hordes suédoises. Les forces de l'héroïne, épuisées dans une première lutte, parurent l'abandonner sous le poids de sa nouvelle douleur. Elle fut prise d'une fièvre ardente qui mit ses jours en danger.

Madame de Saint-Balmont était vénérée des populations et adorée de ses domestiques; sa maladie les jeta dans la stupeur. Ils frappèrent le ciel de leurs plaintes, et Dieu se laissant fléchir, rendit la châtelaine de Neuville à la veuve, à l'orphelin, à l'artisan, au cultivateur, qui n'avaient de ressources et d'appui que dans sa générosité et son courage.

Lors du mariage de sa fille, en 1646, l'amazone voulut renoncer au monde et s'enfermer dans un cloître, mais la guerre grondait encore sur l'héroïque Lorraine. Ses amis et les directeurs de sa conscience lui représentèrent que les campagnes qui l'environnaient ne devaient leur tranquillité qu'à son courage; qu'elle seule savait les garantir des fureurs des Cravates et des Espagnols; que sa charité exigeait donc qu'elle continuât à rendre aux malheureux des services justifiés par les succès. L'héroïne se soumit, et pendant treize années encore elle fut la providence du Verdunois.

La paix ayant été donnée à nos provinces vers le commencement de l'année 1659, madame de Saint-Balmont résolut de s'arracher à des populations qui ne cessaient de

la bénir, mais qui pouvaient enfin se passer de sa garde vigilante. Elle met ordre à ses affaires, fait à chacun de ses domestiques un sort avantageux, et substitue ses vastes domaines au fils aîné de sa fille; puis, elle réunit sa maison et lui dit un éternel adieu. Elle quitta Neuville dans la nuit du 19 au 20 mars (1659), accompagnée de deux de ses dames de compagnie, et d'un gentilhomme de sa famille qui lui devait son éducation. Arrivée à Bar-le-Duc, elle va droit au couvent des religieuses de Sainte-Claire, remet à son parent son cheval, son épée, ses pistolets, se fait ouvrir les portes d'un monastère où l'humble guerrière était connue depuis long-temps par ses bienfaits, se jette aux pieds de l'abbesse en présence de toute la communauté, et la supplie de l'admettre, avec ses deux compagnes, au rang de ses novices. L'ordre des *pauvres claristes* était d'une rigueur effrayante. Madame de Saint-Balmont en embrassa la règle avec joie, et l'observa dans toute son austérité; mais sa santé, affaiblie par de longues infirmités, ne put seconder sa ferveur. Après de vaines épreuves, elle fut obligée de quitter la bure qu'elle croyait prendre pour dernier vêtement. Elle revint à Neuville, accablée des plus cruelles souffrances, et tâcha de les supporter chrétiennement. La grandeur d'âme qui avait marqué toutes les actions de sa vie, éclata encore dans sa pieuse résignation. Pendant cinq mois, on la vit souffrir, et on ne l'entendit point se plaindre. Dégagée de toute affection terrestre, sentant la mort dans son sein, elle employait le peu de force qui la soutenait, pour tourner vers Dieu des regards fermés pour le monde, et implorer sa divine miséricorde avant de paraître devant son redoutable tribunal. Ce fut dans ces exercices de la plus vive foi, de la plus ferme espérance, de la plus ardente charité, entre des paroles touchantes et un silence éternel, que l'illustre châtelaine remit son âme entre les mains de celui qui l'avait créée. Moment fatal pour tant de pauvres dont elle était la mère et la pro-

tectrice ! Moment heureux pour elle, qui entrait en possession de l'éternité ! Elle mourut le 22 mai 1660, à l'âge de cinquante-quatre ans.

Ses traits, empreints d'une douce sérénité, furent exposés pendant trois jours à la vénération publique. Plus de vingt mille Lorrains, Verdunois et Barrisiens, vinrent se prosterner devant ses restes, qui furent portés à l'église paroissiale de Neuville, et inhumés sous la tombe où déjà reposaient le fils et le mari de la pieuse amazone. Avec eux s'éteignit le nom, si difficile à porter, de Haraucourt Saint-Balmont; il fut dignement relevé, en 1760, par Marie-Charlotte-Elisabeth, comtesse de Raigecourt (1), issue de l'héroïne au sixième degré. Ce fut sous le titre de *madame de Saint Balmont* que la descendante de notre glorieux paraige de Port-Sailly fut admise au chapitre de Remiremont : ce titre, elle le devait au hasard de sa naissance; elle l'a justifié par sa bienfaisance et sa piété.

---

(1) Aujourd'hui madame la marquise de Saint-Mauris-Châtenois.

# LA FIANCÉE DE MOINCE.

## CHRONIQUE LORRAINE.

### (13.^e SIÈCLE.)

Les archives de notre bibliothèque nous apprennent que le château de Louvigny, à cinq lieues de Metz, existait dès ce XII.^e siècle, « à l'âme toute religieuse, au corps tout barbare, à l'esprit aussi vigoureux que le bras, » et qu'il était *desservi*, à cette époque de prouesses et d'honneur, par l'antique maison de Gournay, qui en elle personnifiait le courage. Des preux y commandaient donc, et bien des efforts s'étaient brisés contre les murailles de Louvigny, lorsque vengeance à tirer d'un attentat atroce le mit en vassalité du duc de Lorraine.

Il est à savoir qu'à une demi lieue de cette puissante forteresse s'élevait, en l'an de grâce 1288, la maison forte de Moince (1),

(1) La maison forte de Moince fut détruite par l'invasion suédoise de 1635. Elle était construite un peu au-dessous de son moulin banal, qui est encore debout. Le ban Bazin, sur lequel s'étendait sa juridiction, est aujourd'hui connu dans le pays sous le nom de *Bré-Bezi*.

dont le vieux sire, peu d'heures avant de passer de vie à trépas, *avait accordé* sa fille Isabelle au jeune damoiseau Ponce de Gournay, fils de Hugues de Louvigny, et légué son fief de Moince à Renaud de Raucourt, que ses méchancetés et sa rudesse avaient fait surnommer *le Sauvage*. Ce mécréant, aux traits difformes, à l'âme aussi noire que le corps, ne put voir sans convoitise les charmes de sa belle-sœur, qui, selon l'usage, ne devait disposer de sa main que lorsque l'année de son deuil serait révolue. Repoussé avec horreur, Renaud médita une épouvantable vengeance. Il feignit de s'amender, cessa d'entretenir Isabelle de son adultère amour, et mit tous ses soins à captiver la confiance des deux amants : elle lui fut aisément accordée, tant la jeunesse est oublieuse et crédule! Bientôt il leur persuada de devancer la longue attente, et de s'unir par un mariage secret. C'est à minuit que son chapelain doit leur donner la bénédiction nuptiale. Ponce de Gournay accourt ivre de bonheur; Renaud va lui-même querir l'orpheline, mais la main qu'il lui présente est teinte de sang. Isabelle frémit, hésite; le mécréant l'entraîne à l'autel avec une joie satanique. Elle se rassure en apercevant Ponce de Gournay à genoux sur son prie-Dieu, et paraissant plongé dans un profond recueillement. Les fiançailles commencent; le prêtre prononce les paroles sacramentelles, mais vainement il interpelle le damoiseau. L'anxiété d'Isabelle est à son comble. Dans son trouble, sa main rencontre celle de son amant; elle était glacée : Isabelle était la fiancée de la mort!... Elle ne proféra pas une plainte, elle ne versa pas une larme : l'infortunée était privée de la raison, et n'entendit pas le *mal rire*, le rire infernal de l'assassin de Ponce de Gournay.

A la nouvelle de l'épouvantable attentat, le sire de Louvigny et son frère, l'abbé de Saint-Symphorien, arment leurs vassaux, et Moince est investi. Mais le duc Ferry de Lorraine

est le suzerain de Renaud le Sauvage. Il doit secours à son vassal, car il *jure son innocence ;* il lui arrive en aide, et contraint Hugues de Gournay à lever le siège de la maison forte. En sa soif de vengeance, le malheureux père court à Ferry *le Luitteur*, place ses mains dans les siennes, et lui prête foi et hommage, sauf les droits de l'impériale cité de Metz. Le duc, satisfait, rappelle ses bataillons, et livre Renaud à ses propres forces. Sa défense n'est pas moins opiniâtre : vingt assauts sont donnés à Moince, vingt assauts sont repoussés. Déjà le découragement gagnait les assiégeants, lorsque Isabelle, couverte de sa blanche robe nuptiale, armée d'une arbalète et de flèches acérées, paraît inopinément au milieu d'eux. A ses paroles brèves et incohérentes, à ses gestes impérieux et rapides, on la proclame inspirée. Elle commande, on obéit ; les assiégés reculent, une pierre brise le casque de Renaud, *la fiancée de la mort* ajuste sa tête sans défense, et le meurtrier de Ponce de Gournay a cessé de vivre. Les portes de Moince sont enfoncées, la garnison est massacrée sans pitié, sans miséricorde. On ne revit plus Isabelle, soit qu'elle périt dans le combat, soit qu'elle terminât ses jours dans l'un de ces asiles alors en tant de lieux ouverts à l'infortune. Cependant vous n'ôteriez point de l'idée des habitants de la contrée que, pendant les nuits orageuses, la fiancée de la mort *revient* sur les ruines de la maison forte, nommées dans le pays les *mal-rires de Moince*, et que, triste et solitaire, elle se promène drapée de longs voiles blancs.

Raucourt et Moince furent alloués à l'abbaye de Saint-Symphorien, qui, à la prière de Renaud de Bar, soixante-neuvième évêque de Metz, les remit à Arnoult et à Perrin, fils de Renaud le Sauvage, et reçut en indemnité, du généreux prélat, les dîmes de Louvigny. (*Hist. des bénédictins.*)

Ce bourg, d'après Paul Ferry, eut cruellement à souffrir

de l'invasion des Grands-Bretons. Il paraît qu'il se releva grandement de ses cendres, puisque nous lisons qu'en 1416 ses intrépides sires contraignirent le duc de Lorraine à renoncer à ses droits de suzeraineté. René II s'empara de sa forteresse en 1490, et en passa la garnison au fil de l'épée. Les Messins la reprirent au siècle suivant, en furent expulsés de rechef, et y rentrèrent enfin par le traité de Nomeny (1604).

Les Gournay cessèrent, vers l'an 1610, de posséder Louvigny. Il advint successivement à MM. de Fayol et de Bazelaire. Aujourd'hui son vaste château appartient à notre antique famille Louyat (également orthographiée Louyot), qui, en 1230, fonda à Metz la chapelle du Pontifroy, et mérita l'insigne honneur de porter dans les combats la bannière de notre cité : c'est vous dire qu'elle faisait partie de cette bourgeoisie du moyen-âge qui reconstruisit la moyenne propriété. Le bourgeois de cette époque était un personnage important, pouvant posséder certains fiefs, et souvent appelé à délibérer sur les plus graves affaires de la patrie. Il y avait de grands, de petits et de francs-bourgeois. A Metz, tous étaient nobles, ayant armoiries ; « et pour monstrer (1) que tous citains et habitants de la dicte ville sont tous d'une mesme condition noble et franche, je me contenterai de rapporter que, lorsque du temps passé, on publioit le prest (2), on nommoit tous les habitants par leurs noms et surnoms seulement, sans les qualifier ny sieurs, ny gentilshommes, ny nobles, ny escuyers. J'en dirai aultant, continue le même auteur, en l'honneur de la ville de Toul, que les bourgeois d'icelle sont tous

(1) Mémoires de noble Jehan du Pasquier, année 1602.

(2) « Le prest, dit noble Jehan du Pasquier, estoit la seule imposition au temps passé, et si modérée, qu'il est souvent survenu des desbats entre personnes de qualité, de ce que l'une s'estimait méprisée parce qu'elle n'estoit pas aussi imposée que l'autre. »

d'origine, de condition et de naissance noble, franche, et exempte de servitude... ayant entendu raconter à des personnes de qualité et dignes de foy qu'au parlement de Saint-Mihiel il y avoit eust un jugement rendu par lequel, nonobstant qu'une fille du baron de Beaufremont, gentilhomme d'ancienne noblesse, eust esté déshéritée par son dict père, pour avoir espousé un enfant de Toul, appelé Pistor, fils d'un boulanger, telle cause ne fust pas trouvée légitime pour la déshériter; attendu que si le dict Pistor n'estoit pas de condiction pareille à celle dudict sieur de Beaufremont, ny de sa fille, néanmoins, estant enfant de Toul, il estoit de race noble, et partant de naissance requise pour avoir en mariage la dicte demoiselle, qui fut ainsy déclarée en plein parlement ne point s'être mésaillée. »

Telles furent les franchises et les immunités de nos pères. Elles étaient basées non sur une oscillante cote d'impôts, non sur un caprice de bourse, mais sur *l'égalité, la générosité et la valeur* (1); aussi durèrent-elles six siècles. « Quand, après le même laps de temps, la religion et la philosophie solderont leurs comptes; lorsqu'elles supputeront les jours qui leur auront appartenu; lorsque l'une et l'autre dresseront le pouillé de leur passé, de quel côté sera la plus large part de souvenirs, la plus grosse somme de libertés? (2) »

E. D'H.

---

(1) Mémoires manuscrits de Dupré de Genest. (Bibliothèque de Metz.)

(2) Châteaubriand, *Etudes historiques*.

# LE MARÉCHAL DE VIEILLEVILLE.

( *Traduit de* SCHILLER. )

( 4.e ARTICLE. )

Vieilleville avait dépêché un courrier au roi pour l'informer de sa victoire et lui demander un congé de deux mois, prétextant que des intérêts de famille l'appelaient en Bretagne; mais son vrai motif était d'éluder, par son absence, la parole donnée au père gardien. Il lui avait promis la vie, et cependant la justice exigeait que le monde fût purgé de cet effroyable incendiaire. Il voulait obtenir aussi l'autorisation de construire à Metz une citadelle, qui devait entraîner une dépense de 1,100,000 livres, et la démolition de trois églises (1) et de deux cent cinquante maisons. Il ne s'abusait point sur les obstacles qu'il rencontrerait dans les conseils du roi, notamment de la part du connétable et du duc de Guise, qui épuisaient l'épargne pour fournir à leur aventureuse expédition

(1) Ces trois églises étaient celles des Templiers, des Dames de Saint-Pierre et de Sainte-Marie. L'hôpital du Petit-Saint-Jean fut donné aux dames de Sainte-Marie; la commanderie de Saint-Antoine fut allouée à celles de Saint-Pierre, et les chevaliers de Malte, héritiers des templiers, reçurent un hôtel sur les Murs.



contre le royaume de Naples ; mais Vieilleville espérait que sa présence applanirait les difficultés, et déjouerait en même temps les menées des cardinaux de Lorraine et de Lénoncourt, qui le déchiraient à belles dents à la cour et dans les cercles de la capitale.

Henri II s'empressa d'accorder un congé au gouverneur de Metz, et désigna M. de la Chapelle-Biron pour y commander pendant l'absence de Vieilleville. Celui-ci ayant installé son lieutenant, partit pour Fontainebleau, où se trouvait alors la cour, emmenant avec lui le comte de Saulx qu'il destinait à sa seconde fille, dame d'honneur de la reine. Le roi l'accueillit avec la plus haute distinction, et tint un chapitre extraordinaire pour sa réception dans l'ordre de Saint-Michel. Tous les chevaliers furent convoqués par lettres closes ; le connétable et le cardinal de Lénoncourt y manquèrent seuls. Ils se dirent malades ; mais aucun ne fut dupe de leurs *faintyses et symultes*.

Le cardinal de Lorraine portait une telle haine au nouveau chevalier, que, malgré la faveur qui l'environnait, il résolut de l'attaquer en exaction. Il pria le monarque de réunir le conseil et de l'honorer de sa présence, annonçant qu'il avait à faire des communications de la plus haute importance. Chaque conseiller prend place selon son rang : le cardinal se lève ; et débuté en rappelant que les rois de France ont toujours été les soutiens de l'Église : il en cite de nombreux exemples ; « et néanmoins, ajoute-t-il, une des puissantes colonnes de notre sainte religion, un de ses plus hauts dignitaires, duquel je puis dire qu'il est du bois dont on fait les papes, a de graves plaintes à élever contre les empiétements du pouvoir laïque... » Vieilleville comprenant aussitôt qu'il s'agit de son administration, interrompt brusquement l'orateur et réclame la parole. Le cardinal veut répliquer, mais le roi lui fait signe de s'asseoir, et commande à Vieilleville de parler. Alors avec une ironie qui excite l'hilarité de l'as-

semblée, il dit qu'à la véhémente péroraison de M. de Lorraine, il avait été en grande alarme, qu'il avait cru la chrétienté en grand péril, Rome menacé d'une invasion du Grand Turc, et qu'une nouvelle croisade allait être proclamée; mais que, grâce à Dieu, les glaives resteraient dans leurs fourreaux et les écus dans les coffres, puisqu'il ne s'agissait que de ses débats avec M. de Lénoncourt, adversaire si peu redoutable, ajouta-t-il, que n'osant m'attaquer en face, il se retranche derrière le grand nom du cardinal de Lorraine. Puis il énuméra lui-même les griefs de l'évêque de Metz, et les réfuta si victorieusement, qu'il fut couvert d'applaudissements. Le roi le combla d'éloges, et ajourna la séance au lendemain pour entendre le cardinal de Lénoncourt, que le chancelier eut ordre de faire citer par l'huissier de la cour. Mais le prélat fit défaut; il quitta secrètement son abbaye, et se réfugia chez son frère, au château de Nanteuil-sous-Dammartin : c'était donner une seconde fois gain de cause au gouverneur de Metz, que de refuser d'entrer en lice.

Vieilleville, habile à profiter de son triomphe, fit agréer au roi le projet de construction d'une citadelle à Metz. Il en démontra tellement l'opportunité, que Henri II lui ordonna d'en garder le plus profond secret, notamment envers son conseil, « d'autant, dit-il, que mon compère (il nommait ainsi le connétable) s'y opposerait formellement, ainsi que mon cousin de Guise; car ils sont tous deux après deux ou trois millions d'or, pour aller conquester le royaume de Naples par une intelligence que nous avons avec le pape et le Napolitain Caraffe; et si nous pouvons honestement rompre la tresve qui est entre le roi d'Hespaigne et moy, mon armée sera bientost en campaigne, de laquelle doibt estre chef mon dit cousin de Guise. A cest cause, il nous fault chercher ung expédient ailleurs qu'en mon espargne. Je veulx faire dépescher ceste citadelle, et tout bien

considéré, je n'en saiche poinct de plus à main que d'aller à Paris où j'ai de bons serviteurs, qui me fourniront du soir au lendemain les quatre à cinq cent mille francs qu'il faut pour commencer. Mais tenez, je vous prie, la chose secrète; car, dès aujourd'hui, je ferai brayre mon partement de ce lieu, pour le quitter dans cinq jours, ne fust-ce que pour donner loisir de nettoyer ceste maison, en laquelle il y a plus de huict mois que nous séjournons. »

De retour à Paris, le roi manda deux riches marchands de la cité qui, sur sa signature, lui prêtèrent 500,000 francs en or, dont 400,000 furent remis à Vieilleville pour payer les *monstres* des garnisons des Trois-Évêchés, et commencer les travaux de la citadelle de Metz.

A peine Vieilleville avait-il repris les rênes de son gouvernement, qu'il eut à déjouer une trame fort habilement ourdie par deux lancepessades de la garnison, qui avaient juré de venger la mort de leurs frères, que Vieilleville avait fait rouer vifs pour avoir donné des coups et coupé le nez à une fille publique. Ces deux lancepessades, nommés Comba et Vaubonnet, s'étant aperçus que M. de la Chapelle-Biron ne veillait pas sévèrement aux portes de Metz, complotèrent de les livrer aux Espagnols. Ils s'adressèrent au comte de Mesgue, ainsi qu'à la reine de Hongrie, qui, dans sa joie, leur fit compter 1200 écus, avec lesquels ils achetèrent une maison à Metz pour y élever une taverne. Comme on était en trève, M. de la Chapelle-Biron leur accorda sans difficulté une licence de commercer avec la prévôté de Thionville, d'autant plus que leur demande fut appuyée de quelques présents. C'était faciliter leurs relations avec le gouverneur de Luxembourg, qui vint à Metz déguisé en paysan, et passa plusieurs jours à examiner les fortifications, et s'assurer de la négligence apportée dans le service de la place. Il y gagna un tambour du nom de *Balafré*;

dont Comba et Vaubonnet firent leur porteur de dépêches.

Vieilleville, à son retour, ayant trouvé malséant que des lancepessades, qui avaient rang d'officiers, descendissent à tenir une taverne, en parla à La Mothe-Gondrin, leur capitaine, qui lui répondit que depuis que leurs frères avaient été roués, ils n'avaient plus goût au service, et qu'ils comptaient le quitter prochainement. Dès que Vieilleville apprit qu'ils étaient frères de suppliciés, il se douta qu'il y avait quelque *anguille sous roche*. Il manda Comba, et lui dit que, sachant qu'il parlait facilement l'espagnol, il voulait le charger d'une mission, et le conduisit lui-même au quartier du capitaine de Beauchamp, auquel il donna l'ordre de se saisir du lancepessade, de le garrotter, de le tenir en chartre privée, et d'en garder le plus profond secret. Puis il fit prévenir Vaubonnet que son camarade était absent pour le service du roi, et qu'il ne rentrerait pas avant quatre jours. Mais le domestique de Beauchamp, qui était frère du Balafré, ayant vu par le trou de la serrure l'*empoignement* de Comba, courut en avertir le tambour, qui comprit que la mèche était éventée. Il fit demander une audience à Vieilleville, se jeta à ses pieds, implora miséricorde, lui révéla le complot, et avoua qu'il avait déjà fait sept voyages à Thionville, porteur de lettres adressées au comte de Mesgue. Non seulement Vieilleville lui accorda son pardon; mais, tirant un rubis de son doigt, il le lui donna, en lui promettant de faire sa fortune, s'il le servait avec zèle et fidélité. Le Balafré jura par tous les saints que le roi n'aurait pas désormais de plus dévoué serviteur.

Vieilleville se rendit alors près de Comba, et le força d'écrire au comte de Mesgue que tout allait bien, mais qu'il le conjurait de se hâter; qu'ils n'avaient pas un moment à perdre, que le *renard* était de retour, et qu'ils avaient à se méfier de son heureuse étoile. Le Balafré porta la lettre et rapporta la ré-

ponse ; elle annonçait que l'entreprise était fixée à la nuit du lendemain.

Vieilleville réunit ses capitaines, et, pour couvrir sa prise d'armes, les prévint que M. de Vaudémont, avec lequel il avait long-temps vécu en inimitié, devait passer le lendemain en brillant cortège, et qu'il voulait aller à sa rencontre non en courtisan et en faiseur de *bien-veignants*, mais comme il appartient à des guerriers ; qu'en conséquence toute sa cavalerie monterait à cheval, accompagnée d'un détachement de mille arquebusiers ; ajoutant qu'il espérait que cette déférence envers le prince lorrain témoignerait au roi de la sincérité de sa réconciliation. Ayant congédié son monde, il passa chez Beauchamp, où il contraignit Comba d'écrire de nouveau au comte de Mesgue que les choses allaient de mieux en mieux, que Vieilleville s'éloignait de Metz avec ses meilleures troupes, et que les Espagnols pouvaient approcher de ses murs en toute sécurité.

De Mesgue, qui se formait à force d'écoles, voulut à son tour masquer ses mouvements militaires. En conséquence, il manda à Vieilleville, par estafette, que le comte d'Aiguemont ayant l'intention d'aller rendre ses devoirs à M. de Vaudémont, serait forcément obligé d'emprunter le territoire français, mais que la trêve qui existait entre leurs souverains serait fidèlement observée ; et par le Balafré il prévenait secrètement Comba que l'entreprise était retardée d'un jour, parce que le comte de Mansfeld voulait absolument être de la partie. Vieilleville fit en conséquence avertir ses capitaines que leur visite militaire à M. de Vaudémont était remise au lendemain. Il était dans la joie de son âme ; ses mesures étaient si habilement concertées, qu'il avait la certitude de donner une seconde édition de la journée des embuscades. Mais elle échoua par la trop grande bonté du capitaine de Beauchamp, qui se laissa si bien *engeoller* aux prières de son prisonnier, qu'il consentit à lui ôter ses fers pour quelques heures.

Beauchamp était très-intéressé, et, dans sa parcimonie, tirait lui-même son vin. Etant descendu à la cave avec Comba, ce dernier le renversa sous les futailles, gravit lestement l'escalier, ferma soigneusement la trappe, et se sauva à toutes jambes. Beauchamp cria en désespéré, et parvint à se faire ouvrir; mais il était trop tard : l'oiseau avait déniché. Le malheureux capitaine informa son chef de sa mésaventure. Vieilleville était encore à table avec ses principaux officiers, *devisant* sur la promenade *guerrière* du lendemain. En apprenant l'évasion de Comba, il entra dans une fureur épouvantable, s'élança sur Beauchamp, et l'eût tué sans l'intervention de ses capitaines. Il donna l'ordre de lever sur le champ les ponts-levis de la ville, et d'arrêter Vaubonnet et trente Espagnols déguisés en paysans, qu'il savait cachés dans sa taverne. On en prit quinze, les autres furent sabrés dans les rues; mais trois parvinrent à s'échapper à la nage, et portèrent l'alarme dans Thionville. Comba ayant été découvert chez une blanchisseuse, fut remis entre les mains du prévôt, qui eut promptement instruit son procès et celui de Vaubonnet. Ils furent tirés à quatre chevaux, et les Espagnols pendus ou roués vifs.

Le comte de Mesgue demeura convaincu que son adversaire avait fait un pacte avec le diable, et qu'un malin esprit lui révélait ses projets les plus secrets. Quant à Vieilleville, il conçut tant de dépit de l'avortement du triomphe qu'il se promettait, qu'il en fit une maladie des plus graves. On désespéra de sa vie. Henri II envoya un de ses pages lui témoigner son royal intérêt, et l'assurer que s'il avait le malheur de perdre un sujet aussi fidèle, son gendre d'Espinay succéderait à son gouvernement. Cette marque de faveur eut une telle influence sur l'illustre malade que, dès ce jour, il entra en convalescence, et fut, peu après, en état de supporter le voyage de Durcstal, où il séjourna huit mois.

Vers la fin de 1557, sa santé se trouvant rétablie, il partit pour Paris, afin obtenir les *monstres* de ses garnisons. Ce n'était pas chose facile : le trésor était épuisé par la désastreuse expédition d'Italie. Le roi eut encore recours aux marchands de la cité, qui lui prêtèrent 200,000 écus qu'il remit à Vieilleville. Le gouverneur de Metz s'empressa d'en informer son lieutenant, M. de Sennecterre, qui craignait chaque jour une rébellion. Il était dû quatre mois de solde, et le danger était d'autant plus grand, qu'on avait ôté à sa garnison douze compagnies de vieilles bandes, et qu'on les avait remplacées par des légionnaires de Champagne et de Picardie, troupes aussi mal disciplinées que mal commandées. Vieilleville ordonna de Paris au grand-prévôt de faire une enquête minutieuse sur leur conduite et sur celle de leurs chefs ; car, au rebours du proverbe, écrivait-il, il voulait *battre les chiens devant les lions*, et les étriller de main de maître. Il suivit de près sa lettre, et arriva inopinément à la tête de soixante-dix chevaux. Son retour consterna les coupables. Ayant mandé sur le champ le grand-prévôt, il prit connaissance de son information, ordonna à sa cavalerie de stationner au Champ-à-Seille, à ses vieilles bandes d'infanterie d'occuper les principaux carrefours de la ville, et se fit amener trois capitaines légionnaires convaincus d'avoir tiré sur sa garde, et insulté M. de Sennecterre. Il les força de lui faire réparation à genoux ; puis il les fit descendre dans les caves de l'évêché, où le bourreau les décapita.

Leurs têtes, exposées sur les trois places principales de la ville, exaspérèrent les milices de Champagne et de Picardie. Deux compagnies se réunirent en armes au Saulcy, demandant raison de la mort de leurs chefs. Vieilleville envoya contre elles le sergent-major de Saint-Chamans et ses arquebusiers, qui, d'une seule décharge, couchèrent cinquante miliciens sur le carreau, et mirent les autres en fuite. On

en prit un bon nombre, qui furent pendus sans miséricorde. Les lieutenants des capitaines exécutés craignant pour leur vie, demandèrent leur congé et la permission de sortir de la ville, dont les portes étaient fermées. Vieilleville leur fit dire qu'ils pouvaient aller où bon leur semblerait; que le roi n'avait nul besoin de pareils serviteurs. Mais ils débauchèrent cent soldats de leurs compagnies et les entraînèrent avec eux : c'était provoquer leur arrêt de mort, que Saint-Chamans se chargea d'exécuter : il les atteignit près des arches de Jouy, et les tailla en pièces. Cette nouvelle boucherie attéra les légionnaires. On leur conseilla de recourir à la protection de M. d'Espinay, qui parla si chaleureusement pour eux qu'il obtint leur grâce. Ayant ensuite comparu devant son beau-père, celui-ci les admonesta vertement, leur fit jurer de servir fidèlement le roi à l'avenir, et les invita à dîner. Toute la ville ressentit une vive joie de cette grâce inopinée, dont l'honneur appartenait à M. d'Espinay; car Vieilleville était si irrité contre ces malheureuses milices, notamment depuis qu'il savait qu'elles avaient refusé tout service pendant dix jours, qu'il avait juré de les exterminer. Toutefois il ne se fia pas uniquement à leurs promesses, et pendant plusieurs mois, il exerça sur elles la plus minutieuse surveillance. Il faisait souvent lui-même les rondes. Une nuit il trouva un légionnaire dormant en faction; il le tua raide, disant à ceux qui l'accompagnaient qu'il ne lui avait point fait de tort, qu'il le laissait dans l'état où il l'avait trouvé, et que, puisqu'il ne voulait pas servir comme sentinelle, il servirait au moins d'exemple. Il commanda qu'on le laissât vingt-quatre heures sur la place, puis le fit jeter dans la Seille.

Vieilleville ayant remis ces *novices d'armes* à l'ordre et en bonne discipline, résolut d'enlever Thionville aux Espagnols. Il envoya querir secrètement à Trèves un certain Jean Klauer qui lui devait la vie, et dont il connaissait l'activité et l'in-

telligence. Il lui promit une compagnie de cavalerie de cent *reîtres pistoliers*, si dans huit jours il lui apportait une situation exacte de la garnison de Thionville, et des renseignements précis sur la profondeur de ses fossés et la hauteur de ses remparts, sur son artillerie de position et de petit calibre; enfin, des indications sur le point le plus faible de la place. Jean Klauer l'assura qu'il lui rendrait bon compte de sa mission.

Au terme fixé, le Trévirois était de retour, nanti du rapport le plus circonstancié sur Thionville et sa garnison. Vieilleville, émerveillé, combla d'éloges son agent, et lui compta le prix de sa compagnie (400 écus), avec ordre de n'enrôler que des Allemands. Dans la crainte d'une surprise de dépêches, Vieilleville fit apprendre par cœur à son secrétaire Carlois le rapport de Jean Klauer, et l'expédia à Henri II, alors occupé du siége d'Amiens. Admis en audience secrète, Carlois proposa au roi le siége de Thionville, que son maître s'engageait à mener à bonne fin en sept jours. Il expliqua le plan du siége avec habileté, ajoutant que s'étant procuré un crédit de 100,000 livres, il comptait lever en Allemagne six régiments d'infanterie et sept compagnies de cavalerie, qui, avec les détachements tirés des garnisons des Trois-Évêchés, porteraient ses forces à douze mille hommes. Le roi agréa le projet avec autant de joie que d'empressement, créa Vieilleville lieutenant-général de ses armées de Champagne, de Lorraine, de Luxembourg et du Pays-Messin, et assigna aux frais de l'entreprise les recettes de la province de Champagne.

Vieilleville averti que ses lansquenets et ses reîtres pistoliers étaient en marche au nombre de sept mille cinq cents hommes, partit à la tête des garnisons de Metz, Toul et Verdun, avec douze canons de gros calibre, vingt-deux pièces légères, et douze coulevrines de campagne de dix-huit pieds de long. Il parut devant Thionville le 17 avril 1558, au grand étonnement des habitants et de la petite garnison.

Vieilleville occupa aussitôt les environs, empêcha l'arrivée des vivres, coupa toute communication avec Luxembourg, et fit placer sur la Moselle des ponts de bateaux. Jean Carèbe commandait la place. Brave de sa personne, il était peu expérimenté, « ayant été nourri toute sa vie à la judicature, et tiré de la mairie de Louvain pour commander là-dedans. » Le 26, arrivèrent les troupes allemandes, conduites par des princes de Lunebourg, de Deux-Ponts, de Wurtemberg, qui voulaient gagner leurs éperons à l'école du premier capitaine de France.

L'investiture était formée, et Vieilleville allait ouvrir le feu, lorsqu'une dépêche de François, duc de Guise, l'arrêta. Ce prince, usant des prérogatives attachées à son titre de lieutenant-général du royaume, et comme représentant la personne du roi dans toutes les terres de la domination française, écrivit à Vieilleville une lettre ainsi conçue: « Ayant entendu que vous « aviez en main une belle entreprise, j'ay dépesché en diligence « le capitainne La Salle, pour vous prier de n'en commencer « l'exécution que je ne sois rendu près de vous.... Par ainsi, je « vous commande de m'attendre et de ne rien entreprendre « davantaige.. » Il fallut obéir. Vieilleville, rongeant son frein, répondit que M. de Guise serait le bien venu, mais que le moindre retard pouvait compromettre le succès du siége. La Salle l'assura que le duc serait dans dix jours devant Thionville. « Il n'y sera pas dans trois semaines, s'écria Vieilleville, et cependant si je n'avais pas les mains liées par son grade de lieutenant-général, je mettrais ma tête en jeu que dans deux heures je serais maître de la place, et avant quatre jours de Luxembourg. Quant à cette forteresse, il ne faut plus y songer : de Mesgue aura le temps de prendre ses mesures et de déjouer les miennes. »

Ce ne fut en effet que le 28 mai, plus de trois semaines après l'investiture, que M. de Guise arriva. Il s'était fait pré-

céder du grand-maître de l'artillerie de France (M. d'Estrées), qui inspecta la place de Metz, le parc de siège et de réserve. Il fut émerveillé de l'ordre que Vieilleville avait établi, et des approvisionnements qu'il avait amassés. « Et quant il eust veu tout cest attirail et de telle diligence apresté, il ne se pust garder de jurer tout hault qu'il estoit fort aisé à M. de Guise d'avaler Thionville, puisqu'il le trouvoit tout masché. » Ajoutant « qu'il luy faschoit fort, comme à tout seigneur de marque et d'honneur, quand les princes couroient leur fortune, et vennaient par ambition leur ravir la gloire et le fruict de leur labeur. »

Le grand-maître fit charger le matériel de siège sur trente-cinq bateaux, montés de douze cents pionniers. Ils débarquèrent à La Neufville-aux-Noyers (1), sur la Moselle, et du plus loin qu'ils aperçurent M. de Guise, ils lui crièrent avec ironie : « *Allons, monsieur, allons mourir devant Thionville ; il y a long-temps que nous vous attendons.* »

Le duc assembla, pour la forme, un conseil de guerre, et mit en délibération sur quel point porterait la principale attaque. Vieilleville proposa de la diriger sur une petite tour du côté de la porte de Luxembourg. Le maréchal de Strozzi combattait son avis avec une aigreur qui lui donnait à penser, quand M. de la Marck, l'ayant tiré à part, le prévint que le maréchal n'était que l'écho de M. de Guise, qui, jaloux de sa faveur près de Henri II, voulait lui ravir toute part à la prise de Thionville. Il l'avertit que le point d'attaque était arrêté d'avance, et l'engagea à faire *contre fortune bon cœur*. En effet, Strozzi fut d'avis de réunir tous les efforts sur la rive droite de la Moselle, dans la direction opposée à la

(1) Probablement une annexe du village d'Ebange, nommé autrefois *la Ville-aux-Noyers*. (N. du trad.)

porte de Luxembourg. Son opinion fut adoptée par le conseil, qui le tenait pour un ingénieur consommé. Et Vieilleville ayant été appelé à se prononcer, répondit que, sans se départir de ses convictions, le bien du service exigeait qu'il se soumît à une décision prise à la majorité. M. d'Estrées reçut donc l'ordre d'ouvrir le feu par la rive droite de la Moselle. Ses pièces étaient si admirablement servies, qu'elles firent taire l'artillerie de la place, et pratiquèrent une large brèche. Strozzi et le duc de Guise triomphaient. Ils ordonnèrent un assaut général. Les troupes s'élancèrent avec cette confiance que donne un premier succès ; mais elles furent arrêtées par un fossé de quarante pieds de profondeur, et par des décharges d'arquebusade parties de créneaux et de casemates que l'artillerie n'avait pu découvrir. On fit avancer du canon qui dut franchir la Moselle à travers mille dangers, et que le grand-maître parvint à mettre en batterie devant la brèche, vaillamment défendue par les assiégés, à l'abri d'une gabionnade construite à la hâte. Strozzi tirait depuis quatre jours à pleine volée sur l'escarpe du retranchement que nous venons de signaler, sans en pouvoir éteindre les feux. Dans son dépit, il voulut foudroyer la ville, et fit chercher six coulevrines ; et « comme il faisoit ce commande de colère et sans prendre garde à luy, » il fut frappé au-dessous du sein gauche d'un coup d'arquebuse, et tomba dans les bras de M. de Guise. « *Ah! tête-Dieu!* s'écria-t-il, *le roi et votre grâce perdent aujourd'hui un serviteur fidèle.* » Le duc le voulant admonester de son salut, lui remémora le nom de Jésus. « *De quel Jésus venez-vous me ramentevoir icy? Je renie Dieu! ma fête est finie.* » Le prince, redoublant ses exhortations, l'engagea à songer que dans peu d'instans il serait devant son juge. « *Je serai*, reprit le moribond, *où sont tous ceux qui sont morts depuis six mille ans!* » et en achevant ces mots, le matérialiste expira. C'était au reste

finir comme il avait vécu. La veille encore, étant à souper en nombreuse compagnie, il avait demandé : *ce que pouvait faire Dieu avant qu'il eût créé le monde ?* Vieilleville, qui était présent, lui avait répondu qu'il fallait, sur ce chapitre, respecter le silence de l'Écriture sainte, qui n'enseigne aux hommes que ce qui est nécessaire à leur salut. *C'est, il faut en convenir*, reprit le maréchal, *une fort belle chose que votre Écriture sainte, et fort habilement inventée.* A ce propos impie, Vieilleville sortit de table, prétextant une indisposition, et jurant qu'il n'aurait jamais rien à démêler avec de pareils athées.

On était au seizième jour de tranchée ouverte, et l'attaque par la rive droite de la Moselle, dirigée sur la *tour aux puces*, ne faisait aucun progrès. Il fallut en revenir à l'avis ouvert par Vieilleville ; le duc lui donna carte blanche. On travailla donc, sur la rive gauche de la rivière, à de nouvelles tranchées, en avant de la porte de Luxembourg. Elles furent achevées en trois jours et trois nuits. On parvint sur le bord du fossé, devant un « tourillon qui n'estoit percé ny flanqué en aucun lieu, et avait plustost façon d'un colombier que d'une forteresse. » Ce fut là que s'ouvrit la brèche. Dès qu'un petit passage fut aperçu, quelques soldats déterminés s'y jetèrent. La tour prise, Vieilleville ordonna l'assaut, mais il fut repoussé avec perte ; une balle brisa le cimier de son casque, et son fidèle Jean Klauer fut tué à ses côtés. Après quelques heures de repos, l'attaque fut reprise avec une nouvelle vigueur. On fut sur le point d'entrer de vive force dans la place ; Vieilleville y pénétra le troisième. Déjà les cris de France ! France ! ville gagnée ! se faisaient entendre, lorsque Carèbe parlementa.

( *La suite au prochain numéro.* )

# MADAME DORVAL.

Revenez tous, revenez vite de vos vallées, de vos montagnes; madame Dorval veut bien rester encore quelques jours dans nos murs.

Que faites-vous maintenant dans vos campagnes éplorées? les oiseaux se sont enfuis; le vent dans la forêt n'est plus qu'un mugissement de douleur, et les étoiles au ciel se sont voilées du deuil de la terre.

Venez assister à un tout autre spectacle que celui d'une nature inanimée. Venez, non pour voir de tragiques combats, des luttes de passions furieuses: les rêveries et les prières de la solitude sont préférables sans doute à ces dévorantes sensations; mais aujourd'hui que la poésie et la foi ont, désertant la terre, tari l'amour au cœur de tant de femmes; à cette heure sombre où l'on pourrait rallumer la lanterne de Diogène pour chercher une femme, comme lui cherchait un homme, venez voir ces poétiques ombres, Adèle, Thérésa, Marie, Kitti Bell, évoquées, vivifiées par l'âme de madame Dorval, et vous comprendrez ce que peut la femme, quand elle veut, quand elle sait aimer.

La terrible impression que je reçus à la représentation de *Clotilde* me fit mesurer dans toute son étendue cette puissance inouïe. L'amante infortunée allait terminer par un

crime une existence brisée par la douleur. Comme le froid contact du reptile, le nom seul de suicide me fait frisonner; mais madame Dorval exprimait ce désespoir d'amour avec une si vraie, une si profonde douleur! sa voix était si palpitante de sanglots, sa figure si affreusement belle! J'entendis derrière moi murmurer ces paroles: Dieu ne saurait punir ce crime dans un si noble cœur; et je pris la main de celui qui venait d'exprimer une pensée qui m'étouffait. Mais, arraché bientôt à la fascination de la magicienne, je sentis cette poignée de main me brûler, et je me dis: une puissance qui va jusqu'à faire absoudre le plus audacieux attentat sur la providence de Dieu, quel miracle d'héroïsme ne saurait-elle enfanter, orientée par la foi en cette providence. En vérité, la femme peut deux fois créer l'homme: la mère pétrir son argile, et l'amante son âme. Et s'il y a tant d'hommes qui ne vivent qu'en leur corps, et rampent dans la vile poussière, c'est qu'il est peu d'épouses qui sachent achever l'œuvre de la mère, souffler en son sein les haleines de vie.

C'est une illusion de penser que madame Dorval joue des rôles appris, étudiés. Elle ne joue pas, elle crée; elle ne se souvient pas, elle invente. Elle crée, elle invente autant que le poète, souvent beaucoup plus poète que celui dont elle exprime la pensée. Elle est poète dans les intonations si vraies de sa voix, dans les mille figures qu'elle donne à sa changeante figure, dans la douce ou sombre mélancolie de son sourire, dans les regards impérieux dont elle foudroie, comme une reine habituée à un long commandement. Elle est poète dans ses fureurs de lionne, dans ses moelleuses caresses d'amante; elle est poète dans ses majestueux silences, poète dans sa démarche; et jusque dans les plis de sa robe, il y a de la poésie.

Mais dans le souffle qu'elle tire de son sein, qui ne se voit pas, qui ne se touche pas, qui ne s'entend pas, mais qui se sent, qui vous enveloppe, vous enchaîne; qui vous fait dire d'une pensée que vous trouvez fausse, horrible à la lecture : c'est vrai, c'est sublime; qui vous fait enfin absoudre le crime des lâches, que de fascinante poésie !

C'est que ce souffle n'est point un vain son que lancent, en se jouant, ses lèvres dans l'air : c'est toute son âme qui se répand en lui, qui va trouver votre âme, et la force de prêter à ses pensées un fidèle écho.

Mais quelle folie à toi, femme prodigue, de jeter ainsi ta vie à des êtres qui ne te la rendront qu'en de fugitives clameurs ! Ne saurais-tu, comme ta grande rivale que tu as déjà fait oublier, mouvoir, animer, par le seul mécanisme de l'art, la statue que les poètes te donnent à achever ? Pourquoi ressentir, en de si vraies angoisses, de fantastiques douleurs ? pourquoi pleurer des larmes si amères, si embrasées ?

N'ajoute donc pas une foi aussi naïve aux furieuses paroles de tes amants d'une heure; de grâce, ne crois pas ainsi à leur poison désespéré, à leur poignard jaloux. L'amour, dans le monde réel, ne croit plus à la mort; et toi, dans ton monde de chimères, tu t'obstines à lui ouvrir ton sein, à lui donner à tordre ton cœur !

Tu ne sais donc pas ce que tu t'apprêtes, à te livrer ainsi aux transports de ta passion ? Tu ne sais pas que la pauvre femme paiera un jour l'imprudence de la comédienne ! Tu ne sais pas que la mort se rendra enfin à tes téméraires caresses !

Et une fois, à minuit, quand le spectateur, moins crédule que toi, redemandera Adèle pour réchauffer de ses enthousiastes bravos son corps glacé par le fer du frénétique

Antony ; quand il rappellera Kitti pour ressusciter avec des fleurs son âme éteinte, comme une fleur en une terre étrangère, voilà que la toile se lève, morne, sur un pâle visage qui jette, au milieu d'universels rugissements, cette parole d'épouvantement : *Madame Dorval se meurt........!*

Eh bien, après tout, il faut toujours mourir ; et mourir d'un foudroyant amour vaut bien peut-être la longue défaillance d'une infirme vieillesse.

Si c'est là ta pensée, poursuis donc ta route ; va où t'emporte ta terrible destinée.

Car au milieu des étourdissements de la gloire, des enivrements du temps, il y a parfois une place en ton vaste cœur, dans ton existence galvanique, une heure pour la pensée éternelle.

Cette croix suspendue à ton bras, et qui ne te quitte jamais, n'est point un banal ornement, un caprice de mode. Je ne sais quel doux souvenir, ou quelle pensée sainte, peut-être quelle douloureuse sympathie, tu attaches à ce signe de souffrance. Hier, dans ta fureur de femme trahie, ce bracelet se brisa ; et au milieu d'un emportement où tu eusses sacrifié les plus riches parures, tu ne voulus pas que cette croix demeurât à tes pieds, et tu te baissas pour la relever.

Or, n'est-ce pas, quand tu sentiras ton sang se glacer pour la dernière fois dans tes veines, tu porteras à ta lèvre repentante ce divin symbole de celui qui a dit ces touchantes paroles : *Il sera beaucoup pardonné à qui aura beaucoup aimé ;* et les larmes des poètes, enfants chéris entre tous de Dieu, te feront un baptême qui t'aidera peut-être à obtenir ce pardon.

S.

## BIBLIOGRAPHIE.

Il suffit de jeter les yeux sur les travaux littéraires de notre époque, pour se convaincre qu'ils se rattachent principalement à l'histoire. L'impulsion donnée par les Châteaubriand et les Guizot a porté ses fruits. De tous les points de notre France se déroulent les phases si dramatiques du passé. Il n'est aujourd'hui si mince cité qui ne veuille avoir son histoire. Les vieilles archives sont fouillées, les traditions sont fidèlement recueillies, et chaque jour un nouvel élément vient grossir le monument élevé aux vieux âges.

Verdun n'a pas voulu rester en arrière, et nous avons à signaler un double travail sur l'antique *Verodunum*, qui, par un heureux hasard, parait simultanément :

1.° L'*Histoire politique et religieuse de Verdun*, par M. Jussy, membre de l'Institut historique; 2 volumes in-8.° de 6 à 700 pages chacun, avec cartes et plans, publiés en 40 livraisons. A Verdun, chez Lippmann, libraire-éditeur ; prix : 10 fr. le volume.

2.° L'*Histoire de Verdun depuis son origine jusqu'en* 1830, par M. Clouet, ancien bibliothécaire, et M. l'abbé Clouet, bibliothécaire actuel, professeur au collège diocésain, etc.; 3 volumes in-8.° de 5 à 600 pages, avec cartes et plans, publiés par livraisons. A Verdun, chez Villet-Collignon, libraire-éditeur ; 30 c. la livraison.

L'auteur de l'*Histoire politique et religieuse de Verdun* n'a pas reculé devant sa tâche ardue. Il a feuilleté avec espoir et courage les chartes, les cartulaires et les manuscrits qui pouvaient lui être en aide, et a compulsé avec persévérance les archives de la Bibliothèque royale; il a ainsi éclairci maints faits, et redressé maintes erreurs accréditées. L'histoire de Verdun a donc trouvé dans M. Jussy un observateur sévère et impartial, un critique studieux et zélé.

Tout en s'occupant du Verdunois, l'auteur n'a pas négligé les contrées qui l'avoisinent. Il a tracé avec rapidité de savantes notices sur Metz, Toul, Nancy, etc., qui assurent à son œuvre une place distinguée dans toutes les bibliothèques lorraines et messines.

C'est avec non moins de confiance que nous signalons à nos lecteurs le consciencieux travail de MM. Clouet, qui à un style pur et élégant ont su joindre la plus scrupuleuse exactitude. « Elle est notre seule prétention (nous disent modestement les deux savants historiens), et nous ne croyons pas être désavoués par nos concitoyens en affirmant que nos recherches nous mettent à même de ne pas demeurer, sous ce rapport, trop au-dessous de leur attente.»

L'histoire de Verdun, écrite au XVI.e et au XVIII.e siècle, n'avait encore été enseignée que sous le point de vue ecclésiastique. Le chanoine Roussel et le bénédictin Cajot, comme l'archidiacre de Wassebourg, avaient négligé de parler de la commune verdunoise, de nous dire ses mœurs et ses usages, de traiter de son commerce, et de décrire ses monuments. Ils s'étaient contentés de poser quelques jalons, mais qui ont suffi pour guider MM. Clouet non moins heureusement que M. Jussy.

Le texte de l'*Histoire de Verdun depuis son origine jusqu'en* 1830 est accompagné d'un cahier de planches lithographiées avec soin. Il donne la vue de la ville en 1500 et en 1669, et celle de sa magnifique cathédrale avant l'incendie de 1755. Il reproduit son admirable cloître, la série des monnaies, des sceaux et des armoiries de ses évêques; enfin, les plans de ses églises et de ses monuments debout ou détruits.

---

Notre ville de Metz a été visitée, le 2 de ce mois, par M. le chevalier de Wiebeking (de Munich), conseiller intime de S. M. le roi de Bavière, ancien directeur général des ponts et chaussées, commandeur des principaux ordres d'Allemagne et de Russie, membre de dix-sept académies, etc. Ce savant distingué a bien voulu nous ouvrir ses portefeuilles, et nous remettre un prospectus d'un grand travail qu'il vient de terminer sur l'Italie ; il a pour titre :

*Analyse descriptive et raisonnée des monuments de l'antiquité, des édifices les plus remarquables du moyen-âge et du dernier temps, des rivières, des canaux navigables et des canaux d'irrigation, des desséchements, des ponts et des ports de l'Italie;* par le chevalier de WIEBEKING, conseiller intime de S. M. le roi de Bavière, etc.

2 volumes in-4.°, accompagnés de 89 planches. — Prix : 226 fr. — A Munich, chez l'auteur ; à Manheim, chez Artaria, libraire ; à Paris, chez Gœry, quai des Augustins, 41 ; à Metz, chez Verronnais, rue des Jardins, 14.

L'ouvrage est divisé en neuf livres.

## PREMIER VOLUME.

*Premier livre.* Analyse descriptive, historique et raisonnée des objets relatifs à l'architecture hydraulique, qui se trouvent dans le royaume Lombardo-Vénitien, accompagnée des définitions et principes de cette science ; description de plusieurs constructions hydrotechniques ; des meilleures méthodes de fonder solidement les édifices ; de la construction des épanchoirs de fond ou des déversoirs à ouvertures pour le passage des crues extraordinaires. Le lecteur trouve aussi dans ce livre la description des canaux navigables et d'irrigation du royaume Lombardo-Vénitien, la construction d'un pont sur les lagunes de Venise, enfin une analyse des moyens de protéger, devant cette cité, le Lidi contre les vagues, et d'améliorer les ports et les canaux de Venise, et les moyens d'assainir cette ville, page 1 à 127.

*Deuxième livre.* Analyse descriptive, etc., etc., de quelques monuments antiques, des édifices les plus remarquables du moyen-âge et des derniers siècles, dans le royaume Lombardo-Vénitien; accompagnée de remarques sur les différents styles architecturaux qui furent employés en Europe depuis l'antiquité jusqu'à notre temps, et d'observations sur la meilleure manière à suivre pour construire les églises, les couvents, les cloîtres et les palais, page 127 à 212.

## SECOND VOLUME.

Ce volume est divisé en deux parties ; la première partie contient deux livres, la seconde cinq.

### PREMIÈRE PARTIE.

*Troisième livre.* Analyse descriptive, etc., des édifices les plus remarquables, des canaux naturels et artificiels des duchés de Parme, de Modène, de Guastalla et des légations du pape ; accompagnée d'une description du port d'Ancône ; de principes sur la meilleure construction des môles dans la mer ; projet pour établir un port devant

Trieste ; description de la nouvelle route de Forli à Ponte-Seve ; analyse descriptive, etc., des édifices les plus remarquables de Florence et de ses environs, de Fiesoli, de Prato, de Pistoie et de Lucques ; analyse de l'état hydrotechnique de l'Arno et du Serchio ; moyens de corriger le cours de ces rivières ; de dessécher les marais de Fuccechio, de Bientino et de la Via Reggio, qui entourent le lac Massaciuccoli, et enfin description des aqueducs de Lucques et de Pise. Dans ce livre se trouvent aussi les principes pour établir des fontaines. P. 1 à 88.

*Quatrième livre*. Analyse descriptive, etc., des édifices les plus remarquables de Pise, de Livourne, de Volterra, de Sienne, de Pienza et d'Orvieto ; du desséchement de la vallée de la Chiano et des Maremmes; d'un canal navigable entre le Tibre et l'Arno, et des édifices les plus remarquables de Cortone, de Pérouse, d'Arezzo, d'Assisi, de Spoletto, de Narni, de Castellana, de Terni, etc.

A ce quatrième livre est ajoutée une notice relative aux grands ponts et aux grands édifices bâtis aux dépens de S. M. I. la grande-duchesse Marie-Louise.

La conclusion de cette première partie du second volume contient : 1.° un exposé de la grande part que les architectes de l'Italie ont au progrès de l'architecture civile ; 2.° des notions sur les maisons rurales dans quelques contrées d'Italie ; 3.° différentes et meilleures manières de construire les maisons rurales, relatives à des exemples qui répondent à tous les vœux des agronomes expérimentés, page 89 jusqu'à la fin de la première partie du second volume.

### SECONDE PARTIE.

*Cinquième livre*. Recherches et principes concernant les ordres architectoniques envisagés sous leur rapport avec les monuments de l'antiquité, et employés en Egypte, en Nubie, à Baalbec et à Palmyre, en Asie-Mineure, en Grèce, en Sicile et en Italie. Ces recherches sont accompagnées de principes sur l'emploi des colonnes et sur les proportions des parties de chaque ordre, démontrés par les meilleurs exemples, page 1 à 66.

*Sixième livre*. Analyse descriptive, historique et raisonnée des monuments de l'antiquité en Italie et en Sicile, et de quelques restes

des édifices romains que l'on trouve encore dans d'autres pays, p. 67 à 174.

*Septième livre.* Analyse descriptive, etc., des édifices les plus remarquables de Rome et de ses environs, bâtis depuis l'introduction du christianisme jusqu'à nos jours, page 174 à 226.

*Huitième livre.* Analyse descriptive, etc., des édifices les plus remarquables du royaume de Naples, bâtis depuis l'introduction du christianisme jusqu'à nos jours, page 227 à 248.

*Neuvième livre.* Analyse descriptive, etc., des édifices les plus remarquables en Piémont, bâtis depuis l'introduction du christianisme ; du port et de l'aqueduc de Gênes ; de la nouvelle route qui traverse les Apennins ; du dessèchement des Marais-Pontins, et des constructions grandes et utiles que le gouvernement d'Autriche a fait exécuter.—Ce livre présente encore des faits de l'ignorance, de la jalousie et de l'indifférence de quelques personnes pour les progrès de l'architecture hydraulique, et pour les projets les plus importants et les plus utiles. Le second volume est terminé par une notice sur le château de Hohenschwangau, propriété de S. A. R. le prince royal de Bavière.

M. le chevalier de Wiebeking prépare les mêmes études sur la France et sur la Belgique. Elles formeront un fort volume in-4.°, accompagné de 50 planches. — Prix : 120 fr. — M, de Wiebeking est auteur d'une foule d'autres travaux dont nous donnerons la nomenclature dans notre prochain numéro.

---

## *ERRATA DU NUMÉRO D'OCTOBRE.*

Page 282, ligne 12, au lieu de *sérénité*, lisez : *sécurité.*
Page 285, ligne 10, au lieu de *François*, lisez : *François I.er*

# ÉTAT

DE

# L'ÉDUCATION PUBLIQUE A METZ.

---

Si donc l'on excepte quelques sujets épars dont l'éducation a été moins négligée, il ne faut pas se dissimuler qu'une génération presque entière est vouée à l'ignorance.

*Statistique publiée par le Préfet de la Moselle en* 1803.

Je ne connais pas de ville en France où l'on ait tant et aussi bien fait qu'à Metz pour l'instruction publique.

*Le Duc d'Orléans en* 1838.

Metz s'est placé à la tête des autres villes de France sous le rapport des sacrifices faits pour l'éducation publique et des résultats obtenus. Ce point a été comme un terrain

neutre où tous les partis se sont rencontrés dans la pensée du bien qui était à faire, et ont réuni leurs efforts pour le réaliser.

Si toutefois la ville de Metz n'eût fait que répandre davantage l'enseignement, ce n'eût été qu'un bien médiocre, car l'*instruction* seule est loin de suffire pour former des hommes et des citoyens.

Il fallait donner, d'une manière sérieuse et profitable, l'*éducation* religieuse, morale, intellectuelle et physique; former du tout un ensemble complet et indivisible, en comprenant bien que l'une des parties ne pouvait rester en arrière, sans laisser toutes les autres en souffrance.

Il fallait moraliser l'instruction avant de la rendre populaire; autrement elle n'eût abouti qu'à jeter le trouble dans la société et dans les familles, au lieu d'y propager l'ordre et la civilisation.

Nous avons cru utile de donner un aperçu de ce qui a été fait à cet égard; car nous avons souvent entendu des personnes sages élever contre l'enseignement établi à Metz des critiques qui nous ont convaincu qu'elles n'en connaissaient pas bien l'esprit et les détails, et que leur jugement eût été moins sévère, s'il eût été prononcé en plus grande connaissance de cause. D'ailleurs, tant de questions sont liées à celle de la bonté de l'enseignement établi, qu'elle est d'une importance générale. Les familles y trouvent-elles une garantie et une sécurité suffisantes? Les deniers publics y sont-ils employés avec discernement et économie? Les forces des jeunes intelligences ne sont-elles pas usées ou dispersées par l'étude approfondie d'un nombre trop varié de connaissances? La société n'a-t-elle pas quelque chose à redouter, pour le bon ordre, d'une instruction prodiguée sans mesure et sans discernement? Ceux qui la reçoivent en seront-ils plus propres à leur profession, plus heureux ou plus moraux?

Il y a peu d'intérêts, publics ou privés, qui ne touchent de plus ou moins près à des points aussi essentiels.

## I.

### *De l'instruction publique en France.*

Pour s'occuper avec fruit de l'état de l'instruction publique dans une localité, il est indispensable de jeter un coup d'œil sur ce qui a lieu dans le reste de la France ; car les faits particuliers doivent, si l'on veut en comprendre la cause et en apprécier la valeur, être rattachés aux faits généraux et comparés avec eux.

Depuis la restauration, une grande révolution s'est faite en France dans l'instruction publique. Il s'est manifesté une tendance de plus en plus prononcée à reporter sur l'instruction primaire les encouragements donnés à l'instruction secondaire, et à accorder, dans l'enseignement, une part plus large aux sciences et à la littérature moderne.

Dans les premières années de la restauration, l'instruction primaire était extrêmement négligée : aucune allocation n'était portée au budget en sa faveur ; l'Université semblait ignorer que tout l'enseignement pût servir à autre chose qu'à former des bacheliers ès lettres, et encore étaient-ils souvent d'assez mince littérature. Un grand nombre sortaient des collèges avec une instruction toute de luxe pour eux, et dont ils n'avaient que faire pour l'exercice de leur profession ; n'ayant omis d'apprendre que ce qu'il leur importait de savoir.

« Voyez revenir un écolier du collège après plusieurs années, dit Montaigne avec sa rude énergie ; rien n'est si malpropre à mettre en besogne : tout ce que vous y reconnaissez davantage, c'est que son latin et son grec l'ont rendu

plus sot et plus présomptueux qu'il n'était parti de la maison : il en devait rapporter l'âme pleine ; il ne l'en rapporte que bouffie : j'aimerais autant qu'il eût passé le temps à jouer à la paume ; au moins le corps en serait plus dispos et plus alaigre. »

Quoique peu flatté, le portrait n'était pas moins resté parfois vrai : malheureusement une éducation aussi vaine et peu nourrie était donnée à un très-grand nombre de jeunes gens sans fortune, dont elle agrandissait les désirs, tout en réduisant leurs moyens de se suffire à eux-mêmes. Les collèges royaux comptaient 5,450 bourses, dont 3,600 à la charge du gouvernement, et 1,850 à celle des communes (1).

En 1817, le nombre des bourses du gouvernement fut réduit, avec raison, de 3,600 à 2,380. De nouvelles réductions eurent lieu en 1821, 1827, 1829 et 1830, et le nombre ne s'élève plus actuellement qu'à 1,674. Les communes se sont de même déchargées successivement de près des trois quarts de leurs bourses, et les élèves boursiers ne sont plus maintenant qu'au nombre de 2,174, au lieu de 5,450. Les économies considérables provenues de ces réductions ont été employées avec fruit en encouragements à l'instruction primaire, et ont ainsi satisfait un besoin plus réel et plus populaire. Car le don gratuit de l'instruction secondaire n'est, de la part de l'État, qu'un bienfait ; celui de l'instruction primaire est une dette.

Aussi le nombre des élèves des collèges royaux est-il moindre qu'en 1829, malgré l'augmentation de la population, et le désir d'instruction beaucoup plus généralement répandu. Quant aux collèges communaux, réduits de plus

---

(1) *Rapport sur le budget de l'instruction publique pour* 1835, par M. Gillon, p. 23.

du quart, ils ne comptent plus que 22,023 élèves au lieu de 29,700 (1). Toutefois, on doit reconnaître que l'enseignement des collèges a éprouvé d'importantes améliorations. Les sciences exactes, l'histoire, la géographie, la littérature moderne et les langues mortes ont reçu une large part dans l'instruction. En outre, 19 collèges royaux sur 40 ont créé des écoles spéciales où l'étude des langues mortes tient peu ou point de place, et dont plusieurs constituent un véritable enseignement professionnel. Ce sont, à proprement parler, des écoles primaires supérieures, qui finiront par enlever une grande partie des élèves de l'enseignement secondaire, lorsqu'on aura simplifié l'étude mnémonique des langues mortes.

L'instruction primaire, loin d'éprouver la décroissance suivie par l'enseignement secondaire dans le nombre des élèves et dans le chiffre des secours alloués par l'État, a suivi une marche inverse. En 1824, on la voit, pour la première fois, portée au budget de l'État pour une somme de 46,700 francs (2). Cette allocation est déjà plus que double en 1829, et, grandissant progressivement chaque année, s'élève à 1,940,000 francs (3) pour 1839, indépendamment de 3,700,000 francs alloués par les départements, et de sacrifices bien autrement considérables faits par les communes.

Avec des encouragements aussi puissants, cet enseignement devait naturellement prendre une très-grande extension; aussi, depuis 1830 seulement, plus de 23,000 nouvelles

(1) *Rapport au roi sur le budget de* 1839 *par le ministre de l'instruction publique.*

(2) *Documents statistiques publiés en* 1835 *par le ministre du commerce*, p. 148 et 149.

(3) Y compris 340,000 fr. pour l'inspection des écoles primaires.

écoles ont été ouvertes ; plus de 8,000 communes qui n'en avaient pas en ont été pourvues, et le nombre des enfants reçus dans les écoles primaires s'est élevé de 1,642,206 à 2,651,492.

La création si récente des écoles primaires supérieures a déjà produit de grands résultats : 328 écoles ont été ouvertes, et comptent 9,832 élèves, nombre presque égal à celui des colléges royaux (1).

Pour présenter la situation de l'instruction publique en France, on ne doit pas omettre de mentionner l'enseignement ecclésiastique, qui reçoit dans les petits séminaires un nombre plus que double de celui qui passe ensuite dans les grands séminaires. Cet enseignement, qui forme une concurrence redoutable pour les colléges royaux, a souffert un rude échec en 1830 par la suppression de 1,600,000 francs de bourses. Néanmoins, il tend à se relever avec vigueur ; car, de 1833 à 1837, le chiffre des élèves des petits séminaires s'est élevé de 12,810 à 16,600.

Ces trois espèces d'enseignement qui existent maintenant en France, fortement organisés et s'améliorant chaque jour tous les trois, assurent aux pères de famille un choix facile dans le mode d'enseignement, et mettent l'instruction à portée de tous les besoins.

Nous allons maintenant examiner la part prise dans ce mouvement général par la ville de Metz, qui possède chacune de ces trois espèces d'enseignement.

---

(1) *Rapports de M. Gillon sur les budgets de l'instruction publique pour* 1834, p. 19 ; pour 1839, p. 21, 24, 25 et 28.

## II.

### *Système général et centralisation des écoles municipales de Metz.*

L'enseignement municipal de Metz se divise en trois parties bien distinctes :

1.° Les salles d'asile, lesquelles comptent environ 900 enfants âgés de deux à six ans ;

2.° Vingt écoles élémentaires, fréquentées par 2,600 enfants de six à treize ans ;

3.° Une école primaire supérieure, comptant 70 à 80 élèves âgés de plus de treize ans, qui est partagée en deux parties, dont l'une porte le nom de *Cours industriels*, mais sur le point d'être avec raison réunies en une seule école, par suite d'une nouvelle organisation.

La ville entretient en outre :

Une école de musique et une école de dessin, dont l'enseignement est commun aux écoles élémentaires et à l'école primaire supérieure ;

Un cours de botanique ;

Enfin des cours industriels élémentaires destinés aux jeunes ouvriers qui n'ont pas été pourvus d'instruction dans les premières années de leur existence. Cette dernière école est naturellement transitoire, et ne paraît pas devoir continuer de subsister, lorsque l'enseignement élémentaire aura porté ses fruits.

Une agence générale a été créée pour centraliser le travail de bureau relatif à la tenue de toutes ces écoles, coordonner les détails du service, et lui imprimer un esprit de suite et d'unité qui était indispensable.

Les mêmes hommes peuvent ainsi suivre de vue les élèves

à leur passage d'une école dans une autre d'un degré supérieur. Tout est fait mieux et à moins de frais. Une surveillance générale voyant du même coup d'œil les détails et l'ensemble, assure à chaque chose les ressources qui lui sont nécessaires, sans négliger celles qui sont également utiles.

Cette création, qui date de 1834, a été une idée extrêmement heureuse, et dont les résultats ont eu la plus grande utilité. La même centralisation faite dans les bureaux de la mairie eût été bien loin de présenter de pareils avantages. Matériellement d'abord, elle eût été impossible, puisque les dépenses actuelles des bureaux de la mairie se renfermant déjà avec peine dans le maximum des crédits fixés par la loi, on ne pouvait y ajouter tout ou partie de ce que coûte l'agence générale. Il était donc indispensable de spécialiser cette partie des dépenses en lui donnant une existence indépendante et distincte.

Mais, sous le rapport moral, il importait bien davantage qu'un service de cette nature ne fût pas confié à un commis sans titre ni existence officiels, et par conséquent sans responsabilité morale. Il était nécessaire d'avoir pour intermédiaire auprès des familles un homme d'une position honorable et indépendante, et dont l'influence toute paternelle se fît sentir sur les maîtres et sur les élèves. A l'administration, au conseil municipal, au public et aux familles, il fallait quelque chose de plus que la responsabilité purement nominale et fictive du maire, un homme faisant son occupation exclusive de la chose, prêt à rendre compte de chaque partie du service, ayant une autorité et une capacité suffisantes pour observer tous les inconvénients auxquels il fallait pourvoir, étudier et préparer toutes les améliorations qu'on pouvait raisonnablement espérer. Fort heureusement, le choix est tombé sur la personne qui convenait le mieux, et le titulaire actuel doit être considéré comme ayant eu une très-grande

part dans tout ce qui s'est fait de bien à Metz pour l'instruction publique.

Les dépenses de l'agence générale s'élèvent à 3,450 fr. par an, savoir : 2,000 francs pour le traitement de l'agent général, 800 francs pour celui de deux employés, 400 francs pour loyer et chauffage des bureaux, et 250 pour frais d'impression. Les employés, étant en trop petit nombre, sont surchargés d'un travail vraiment excessif, ce qui tourne au détriment du service. En effet, l'agence est chargée de la direction et de la surveillance des instituteurs, d'inspections journalières dans les classes; de la distribution aux élèves des bons pour fournitures de livres, plumes et papier; de l'entretien du mobilier des écoles; de la tenue des livres, et des réponses aux demandes d'admission dans les écoles diverses; de la correspondance avec les autorités, et de la préparation des décisions relatives à l'instruction publique; des rapports de vive voix et par écrit avec les élèves et les parents, pour fournir à toute heure les renseignements les plus divers à un très-grand nombre de personnes, ou entendre leurs réclamations; de la rédaction des affiches, circulaires et imprimés, et d'une foule de détails trop longs à énumérer.

Tout est vigilant, paternel et soutenu dans cette administration. Si un élève s'abstient de fréquenter les écoles par suite d'une maladie un peu prolongée, l'agent général se présente chez les parents comme envoyé par le maire pour visiter le jeune malade et lui faire connaître son état. Si les études d'un enfant viennent à souffrir par sa faute ou par la négligence de ses parents, le même agent mande ceux-ci, et leur fait, toujours au nom du maire, des observations pleines de bonté dans l'intérêt de leurs enfants.

Deux fois par semaine, tous les instituteurs se réunissent chez l'agent général en une conférence où l'on s'entretient de

tout ce qui concerne le bien du service. On peut ainsi faire aux maîtres, par forme de conversation, une foule de remarques dont leur amour-propre eût pu souffrir, s'ils eussent été mandés spécialement pour les recevoir. Cette censure générale des études, exercée avec autant de fermeté que de douceur, produit le plus grand bien.

Indépendamment de ces communications verbales, toutes les semaines chaque instituteur adresse un rapport écrit et confidentiel, indiquant par états distincts la situation numérique des écoles, les noms des élèves fréquemment absents, de ceux qui sont malades ou en congé, ou ont encouru des reproches graves, avec l'indication de ces reproches. Ce rapport est écrit sur un cadre imprimé, indiquant un grand nombre d'autres annotations à donner d'une manière succincte sur les besoins matériels et la situation morale des classes. L'agent général analyse tous ces documents particuliers, et adresse à son tour au maire un rapport général hebdomadaire qui présente le tableau de la tenue générale des écoles dans son ensemble et tous ses détails. Le rapprochement de ces rapports donne d'ailleurs un moyen facile de comparer les résultats obtenus par les divers instituteurs. Par exemple, si une classe compte habituellement beaucoup moins d'absents que les autres, il y aura lieu de penser que le maître se sera concilié, par sa douceur ou sa fermeté, une autorité plus grande sur l'esprit de ses élèves.

Tels sont une partie des avantages de la centralisation municipale, qui, dans l'instruction publique, est tout à fait sage et rationnelle. C'est d'abord celle qui est le plus dans la nature des choses; car la commune est la véritable unité politique : elle est dans l'État ce que la famille est dans la cité. Le maire étant d'ailleurs président de huit comités communaux pour l'instruction primaire, du conseil municipal, du bureau de bienfaisance et de la plupart des éta-

blissements de charité, résume en lui un grand nombre d'influences qui peuvent ainsi se seconder et concourir au même but; tandis que, sans ce lien commun, ces divers pouvoirs se contrarieraient souvent, au lieu de s'entr'aider. Par ses rapports journaliers avec le préfet, le maire peut obtenir du conseil général ou de l'État les secours ou les autorisations que réclame le bien de la cité. Chargé de dresser le projet de budget communal, il propose les allocations qui lui semblent convenables. Ayant dans toutes les parties qui sont sous sa direction un personnel d'employés assez nombreux, il peut nommer aux emplois qui viennent à vaquer, ceux des élèves qui se sont fait remarquer par leur bonne conduite et leur capacité, et y trouver ainsi une garantie de leur gestion, en même temps qu'un moyen de récompense et d'émulation. Président du bureau de bienfaisance, il fait réduire ou retrancher les secours aux familles indigentes qui refusent sans motifs d'envoyer leurs enfants aux écoles, et rien ne lui interdit d'en reporter une partie sur celles dont les fils témoignent, par leur application et leur moralité, qu'ils ne reçoivent de leurs parents que de bons conseils et de bons exemples. Aucunes fonctions ne sont plus étendues ni plus variées que celles de la première magistrature municipale d'une grande ville, et je ne sais rien de plus capable de satisfaire une noble ambition de faire le bien.

## II.

## SALLES D'ASILE.

Il existe dans toute la France 330 salles d'asile, qui recueillent 28,500 enfants (1).

---

(1) *Rapport sur le budget de l'instruction publique pour* 1839.

Metz compte six établissements de ce genre, où sont admis 900 enfants. L'un d'eux est entretenu par le bureau de bienfaisance, et quatre autres par des associations philanthropiques. Tous ensemble reçoivent de la ville, outre la jouissance de locaux payés par elle ou lui appartenant, un secours de 2,400 f., ce qui porte l'allocation à 2 fr. 67 c. par enfant, ou environ le tiers de la dépense totale annuelle pour chacun d'eux.

La première de ces salles a été ouverte en 1834, sous les auspices de M. Lech, curé de Saint-Vincent, par un comité de dames, présidé par madame Sers, et dont M. l'abbé Pierre fut nommé secrétaire-trésorier. D'autres souscriptions ont facilité l'ouverture de nouvelles écoles, mais on ne saurait omettre de mentionner le don de 2,000 francs fait par M. Emile Bouchotte, qui a singulièrement accéléré la création de ces utiles établissements.

On comprend quelle est leur importance dans une grande ville où les enfants des pauvres restent abandonnés pendant les heures de travail de leurs parents. Recueillis dans des asiles, ils y reçoivent les premiers éléments de l'éducation religieuse, de la lecture et de la numération. Les petites filles apprennent à tricoter ou d'autres menus ouvrages à leur portée. On commence à les former à la discipline de l'enseignement mutuel, de sorte qu'en entrant dans les écoles de cette méthode, ils perdent moins de temps pour apprendre une tactique à laquelle ils sont façonnés. Plusieurs asiles sont placés dans les mêmes bâtiments que des écoles mutuelles, afin que les familles qui ont des enfants d'un âge différent ne soient pas obligées de faire plusieurs courses pour les mener à leur classe. Dans chacune de ces salles, toutes placées au rez-de-chaussée, pour éviter la fatigue de monter et descendre des escaliers, se trouve un lit de camp sur lequel vont se coucher les tout petits enfants qui sentent le besoin du sommeil. Tout est tenu avec beaucoup de soin, d'ordre et de pro-

preté. Les enfants sont traités avec une grande douceur, et généralement il paraît exister une véritable affection réciproque entre eux et leurs maîtresses.

Peut-être serait-il bon de changer le nom de *salles d'asile*, qui, rappelant trop l'idée de secours donnés à des indigents, peut suffire pour éloigner ceux qui ne le sont pas. D'ailleurs, ces écoles, ne dussent-elles être peuplées que des enfants des pauvres, n'auraient pas besoin de le rappeler par leur nom.

## III.

## ÉCOLES ÉLÉMENTAIRES.

Indépendamment d'un assez grand nombre d'institutions privées, Metz compte vingt écoles primaires publiques, savoir :

Trois écoles chrétiennes, quatre écoles mutuelles catholiques, et une école mutuelle israélite, pour les garçons ;

Trois écoles chrétiennes, trois écoles mutuelles catholiques, une école mutuelle israélite, l'école des dames du Sacré-Cœur, et l'école des dames de Saint-Vincent de Paule, pour les filles ;

Les deux écoles du Fort, l'une pour les garçons, et l'autre pour les filles ;

L'école protestante pour les deux sexes.

### ÉCOLES CHRÉTIENNES.

Les trois écoles dirigées par les frères de la Doctrine chrétienne comptent 650 enfants. Dans chacune d'elles, les élèves sont partagés en trois classes qu'ils suivent successivement. Indépendamment de l'instruction religieuse,

ils apprennent la lecture, l'écriture, le calcul, l'histoire de France, la géographie, et le dessin linéaire. Tous les jours, ils sont conduits à la messe, à moins que le mauvais temps ne l'empêche.

Bien que les frères aient la qualité d'instituteurs communaux, et que les dépenses de leurs écoles soient à la charge de la ville, cependant ils ne reçoivent pas leur direction des autorités municipales comme les instituteurs des écoles mutuelles; ils ne dépendent pas non plus du clergé diocésain, mais obéissent directement à leur supérieur général, qui réside à Paris.

Nous pensons que les résultats obtenus par les écoles mutuelles de Metz sont supérieurs à ceux des écoles des frères, même sous le rapport de l'éducation religieuse, et nous avons entendu des ecclésiastiques aussi consciencieux qu'éclairés énoncer un pareil avis. Toutefois, on ne saurait qu'approuver le parti pris par la ville de Metz de soutenir et de subventionner les écoles chrétiennes.

En effet, il est bon de varier les méthodes d'enseignement dans une grande ville, et de les mettre en présence l'une de l'autre. La liberté dans le choix de l'enseignement, en tout ce qui est compatible avec le bon ordre, est un droit sacré pour les familles, et on ne doit rien négliger pour les faire jouir entièrement de l'exercice de cette liberté. Un grand nombre de familles accordent leur confiance aux écoles chrétiennes, puisque celles-ci comptent plus d'élèves que les écoles mutuelles; une bonne administration devait donc chercher à satisfaire une sympathie aussi prononcée, et non à la contrarier. Et même les familles pauvres ne devant pas être exclues du bénéfice de cette option, il y avait lieu de subventionner à la fois ces deux méthodes d'enseignement. Une conduite aussi libérale était certainement préférable aux exigences exclusives d'étroits préju-

gés, qui froissent et aigrissent les opinions contraires, au lieu de les éclairer. D'ailleurs, des allocations de secours autorisent en compensation, dans l'instruction populaire donnée par les frères, une surveillance et une intervention plus directes de l'autorité municipale, qu'il était sage de s'assurer.

L'existence simultanée des deux méthodes leur a beaucoup profité, chacune des deux ayant tenu à ne rester sur aucun point trop en arrière de l'autre. On doit, par exemple, rendre cette justice aux frères, qu'ils ont donné chez cux de l'extension à l'instruction, qu'ils ont emprunté plusieurs pratiques à l'enseignement mutuel, et introduit ce mode dans plusieurs de leurs exercices. Ils eussent fait sans doute beaucoup plus encore, si une latitude plus grande leur eût été laissée; car leur zèle, si plein de désintéressement, égale leur humilité et leur patience. Mais leur constitution les fait dépendre d'un pouvoir central éloigné, qui naturellement se préoccupe plus des besoins et de l'unité du service général que des modifications particulières réclamées par les exigences d'une localité où l'enseignement est plus avancé.

Au reste, nous ne pouvons mieux faire que de citer l'opinion émise sur les frères par M. Faivre, dans son rapport présenté en 1831 à l'académie, au nom d'une commission nommée par elle pour comparer les deux modes d'enseignement. On ne pouvait aucunement reprocher au rapporteur de la partialité en faveur des écoles chrétiennes, et l'époque où le rapport a été fait n'en comportait pas plus de la part du public. Voici comment s'exprimait M. Faivre :

« Assurément, messieurs, les frères de la Doctrine chrétienne ont plus gagné que perdu dans notre opinion, à la visite que nous avons faite de leur établissement; et si nous avions apporté contre eux le préjugé défavorable qui pèse

aujourd'hui sur leur ordre, et dont l'expression d'ailleurs n'a été qu'une simple manifestation d'opposition politique, nous serions sortis de leur maison éminemment convaincus que rien n'était moins fondé. Leur zèle et leur dévouement sont au-dessus de tout éloge ; à des manières douces et affectueuses ils joignent un extérieur simple et sans rudesse. On les représente communément comme des pédants inflexibles : leur réglement, que nous avons eu grand soin d'examiner, prescrit les ménagements les plus minutieux dans l'emploi des corrections ; les châtiments qu'ils infligent sont rares et peu rigoureux ; en général, ils portent dans l'application des peines et dans celle des récompenses un discernement peu commun. Enfin, bien que l'enseignement mutuel l'ait, à notre avis, emporté sur le leur pour les succès obtenus, les efforts de ces messieurs sont loin d'avoir été sans résultats, et nous nous sommes plu à reconnaître que pour l'écriture surtout, au moins telle qu'on l'enseigne aujourd'hui, leurs élèves laissent peu à désirer. »

Ce rapport contient, du reste, contre l'enseignement des écoles chrétiennes plusieurs objections, dont quelques-unes sont justes, d'autres peu fondées, par exemple, celle d'être plus dispendieux que celui des écoles mutuelles. Cette erreur a été souvent commise par beaucoup d'autres, et il importe de la rectifier, non que nous admettions le moins du monde que le mérite de l'instruction réside principalement dans le rabais du prix de revient, mais parce qu'il faut avant tout être juste et vrai pour tout le monde.

En effet, le traitement des frères n'est que de moitié de celui des instituteurs des écoles mutuelles à Metz, et il y a dans le reste du département cent vingt instituteurs (1) qui jouissent de traitements plus élevés que les leurs.

---

(1) *Recueil des actes administratifs pour l'année* 1838, n. 55.

Les onze frères reçoivent chacun 600 francs par an ; la ville leur fournit en outre des logements dont elle estime la valeur annuelle du loyer à 1,450 francs, ce qui fait en tout 8,050 francs (1) pour le logement et le traitement des frères. Cette somme, répartie entre 650 élèves, donne 12 fr. 38 c. pour chacun d'eux.

Les instituteurs et préposés des écoles mutuelles reçoivent 7,900 francs pour 600 élèves, ce qui fait 13 fr. 17 c. par élève. Mais il est à remarquer que quatre instituteurs ont moins de cinq ans de service, et que lorsqu'ils auront atteint ce temps d'exercice, ce qui aura lieu à une époque rapprochée, leur traitement doit éprouver une augmentation de 200 francs pour chacun d'eux, ce qui fera pour chaque élève 14 fr. 50 c., au lieu de 13 fr. 17 c.

L'éclairage, les moyens d'étude et les prix coûtent, pour les écoles chrétiennes, 600 francs (2), ou moins d'un franc par élève, et pour les écoles mutuelles, 1,560 fr., ou 2 fr. 60 c. par élève. Et cependant il y a dans les écoles chrétiennes beaucoup plus d'indigents auxquels il est nécessaire de fournir les moyens d'étude, tels que livres, plumes et papier.

L'article du chauffage ne peut être comparé, celui des écoles des frères n'étant pas porté au budget de la ville, parce qu'il est couvert par les dons des parents des élèves les plus aisés.

Les écoles chrétiennes prennent d'ailleurs une part beaucoup moindre que les écoles mutuelles dans les frais généraux ; il est même une partie de ces frais qui ne leur profitent aucunement, tels que ceux du traitement d'un instituteur

---

(1) Budget de la ville de Metz pour l'exercice 1838.

(2) Ibid.

suppléant. L'économie paraît donc être sur tous les points en faveur des écoles chrétiennes.

En résumé, la ville porte à son budget 7,200 francs pour les élèves de ces dernières écoles, ce qui fait 11 fr. 06 c. par élève. En admettant, avec l'administration (1), que la quote-part de chaque élève dans les frais généraux doive être évaluée à 2 francs, ce serait en tout 13 fr. 06 c. par élève, le tout indépendamment de la jouissance des locaux accordés par la ville pour la tenue des classes et le logement des frères.

P. DE SAINT-VINCENT.

( *La suite au prochain numéro.* )

---

(1) Projet de budget de 1837.

# RHEINSTEIN. -- LE RHIN.

## TRADITIONS POPULAIRES. (*)

### I.

Une vieille tradition raconte qu'à Bingen le Rhin s'abîme dans le sól, pour reparaître sept lieues plus loin seulement, à Saint Goar, où se termine sa course souterraine. C'est une image heureuse pour exprimer l'aspect qu'en un temps reculé le grand fleuve a dû présenter sur ce point. On peut, du reste,

(*) Extrait du *Panorama de l'Allemagne*, publié par une société d'hommes de lettres français et allemands, sous la direction de *J. Savoye*. Cette charmante production littéraire donne un tableau complet de l'Allemagne *ancienne* et *moderne :* son histoire civile, religieuse et militaire, sa géographie, son histoire naturelle, sa législation, ses mœurs, ses traditions populaires et mythologiques; elle traite de sa littérature, de ses sciences, de ses arts et de ses monuments, etc., etc. — Le *Panorama* formera quatre gros volumes in-4.° Chaque livraison est accompagnée d'une jolie couverture d'une feuille in-4.°, impression de luxe, et de deux gravures ou lithographies exécutées par les premiers artistes de Paris et de l'Allemagne. — Le prix de la livraison est de 60 c. — A Paris, au bureau du *Panorama*, rue Richer, n.° 24; à Metz, chez *Robert*, rue du Faisan.

se l'expliquer encore par la vue des lieux tels qu'ils sont aujourd'hui.

Au-dessous de Mayence, la vieille ville de Guttemberg, se déroule dans sa majestueuse largeur le Rhin, borné sur ses deux rives par de fécondes et riantes campagnes, et baignant de ses eaux une foule d'îles aux contours gracieux. La terre forme, à gauche, une berge légèrement inclinéevers le fleuve et qui s'étend ainsi jusqu'aux environs de Bingen. Mais, sur la droite, les collines accidentées et couvertes de vignes se rapprochent bientôt du Rhin, pour lui offrir en tribut une riche succession d'endroits florissants dont les noms sont chers au voyageur comme au gourmet. Voici Bieberich, la coquette résidence des ducs de Nassau; Nieder-Walluf, où s'ouvre le Rheingau, région célèbre et bénie, dont les hauteurs, dorées par le soleil, sont abritées par le Taunus qui dresse derrière elles sa tête ombragée de forêts; Eltvil (*Alta villa*), avec ses ravissantes perspectives et son vin; le Grævenberger, si digne de recommandation; l'orgueilleux Johannisberg, qui prête son nomau roi des vins, et que de bizarres vicissitudes ont fait passer des mains de riches moines à celles d'un maréchal de France, pour enfin, après les courtes jouissances du duc de Valmy, l'adjuger en dotation politique au prince de Metternich; voici encore Geisenheim la jolie, et Rudesheim, fier du nectar de ses montagnes et des ruines de ses quatre châteaux. Mais là, de même qu'à l'antique ville de Bingen sur l'autre rivage, s'annoncent déjà, par des signes remarquables, les prochaines limites du Rheingau.

Depuis Mayence jusqu'à ces deux endroits, règnent les temps et la civilisation modernes. Si le passé, avec ses reliques pittoresques, s'y montre quelquefois, c'est comme un piquant et passager contraste, réveillant bien de poétiques souvenirs, mais ne réussissant jamais à produire d'illusion complète.

Au-delà de Rudesheim et de Bingen, au contraire, la nature revêt un nouveau caractère. Les versants abruptes des montagnes se resserrent étroitement; la plaine cesse, après s'être laissé apercevoir une dernière fois à l'embouchure de la Nahe, le long de laquelle elle se développe aux regards comme à travers une longue-vue magique; le Rhin lui-même change d'aspect. Jusqu'alors magnifique et tranquille, car rien ne le troublait dans son cours assuré, il s'irrite, en quelque sorte, contre les obstacles qui rétrécissent sa route, et frappe en grondant les digues infranchissables qui semblent le braver.

Si, partant de Rudesheim, on examine son lit, ce sont, à droite et à gauche, des masses saillantes de rochers qui descendent au fond du fleuve et l'occupent dans toute sa largeur, perçant encore çà et là au-dessus des eaux, comme pour attester que leur continuité n'est nulle part interrompue. Bientôt le Rhin se détourne de l'ouest vers le nord, et découpe, en se repliant ainsi, une espèce de langue de terre dont l'intervention au milieu du paysage produit un singulier effet d'optique. Les deux rives se confondent tout à coup, et la chaîne séculaire qui les borde s'avance de telle sorte, qu'elle empêche l'œil de rien découvrir au-delà de ce point d'arrêt. Puis, les continuels mugissements du torrent, les flots d'écume qui s'agitent à sa surface, tout se réunit pour témoigner de la lutte acharnée qu'il soutient contre la montagne où il va se creuser un passage. On croit le voir se précipiter avec fureur au-devant d'un gouffre ténébreux.

C'est là précisément le terrain où nous attend la tradition. Devant nous, au milieu du Rhin, se trouve le *Bingen-Loch* (le trou de Bingen), tourbillon qui fut jadis la terreur des bateliers, mais qui, nécessitant à peine aujourd'hui quelques mesures de précaution, ajoute seulement, aux autres plaisirs du voyage sur le fleuve, l'agréable assaisonnement d'un danger à éviter. A côté, s'élève la fameuse Tour des Souris

(*Mausthurm*), où, comme l'apprend la légende populaire, l'indigne archevêque Hatto de Mayence fut, en punition de son avarice, dévoré vivant *par les souris*. A droite enfin, sur la pointe même qui forme le promontoire, gisent les ruines du vieux château d'Ehrenfels. Elles servent de bornes au Rheingau et marquent le commencement d'une autre contrée, d'une autre époque. C'est que le moyen âge cesse de se manifester uniquement par des amas de pierres, informes débris des monuments d'autrefois, et que, dès ce moment, il se présente dans toute sa vivante réalité du treizième et du quatorzième siècle.

En face des ruines d'Ehrenfels et d'Asmannshausen, si recherché des voyageurs, trône, au sommet d'un roc escarpé, un château qui captive invinciblement les regards du passant. Il lui apparaît si imposant avec ses hautes murailles et ses créneaux dentelés, avec ses lourds ponts-levis et ses poternes mystérieuses, avec tout son attirail de tourelles et de meurtrières, intact comme s'il venait d'être construit la veille ! Que ce château soit habité, on ne peut en douter, d'ailleurs, car des cheminées sort une épaisse fumée qui tournoie dans l'air, et, sur une des tours, veille un gardien dont le cor, pour signaler l'approche de l'étranger, donne quelques sons aigus que redisent cent et cent fois les profonds échos des montagnes voisines.

Rheinstein, voilà le nom qne porte ce château. Jadis, il appartenait à de redoutés chevaliers, brigands de profession, qui, en ce temps où le droit du plus fort faisait la loi, s'embusquaient sur la route du Rhin pour imposer aux voyageurs force contributions à leur profit. Mais au treizième siècle, assiégée par les troupes de la ligue rhénane, et prise, après une sanglante résistance, par Rodolphe de Habsbourg, la forteresse fut en partie détruite, et ses possesseurs, nobles ou non, livrés au supplice que depuis long-temps ils avaient mérité,

c'est-à-dire à la corde. En vain de puissants amis s'adressèrent à l'empereur pour obtenir de lui qu'il commuât, en faveur des brigands de noble extraction, la peine corporelle en une amende d'argent, leurs instances ne furent pas écoutées, et la rigoureuse sentence s'exécuta. La chronique a conservé, comme un éclatant témoignage de son amour pour la justice, les paroles qu'en cette circonstance prononça Rodolphe : « Ne troublez pas le cours de la justice, répondit-il. Laissez « les voleurs subir leur sort. Car ce ne sont pas des chevaliers, « ce sont les plus vils des scélérats, ceux-là qui pillent le « pauvre à main armée, qui brisent violemment la paix, et qui « foulent aux pieds les lois les plus sacrées de l'empire. La « vraie noblesse est celle qui reste fidèle à sa foi jusqu'à « la mort, et qui n'a dans ses rangs ni voleurs ni brigands. « Cessez donc, vous qui voulez être tenus pour nobles, de « m'implorer en faveur de misérables qui, fussent-ils comtes « ou ducs, n'échapperaient pas, aussi vrai que je suis juge, « à la peine de mort qu'ils ont tous encourue. »

La bannière du fort fut arrachée de ses créneaux et remplacée par les couleurs impériales, soit pour indiquer la victoire remportée sur ces opiniâtres champions du brigandage féodal, soit pour préserver les bâtiments d'une entière destruction.

Depuis long-temps, néanmoins, la bannière de l'empire avait disparu à son tour des murs de Rheinstein, lorsque son possesseur actuel, le prince Frédéric, neveu du roi de Prusse aujourd'hui régnant, tira, pour ainsi dire, l'antique château de ses ruines, le fit rebâtir avec libéralité dans le style du moyen-âge, et arbora le drapeau noir et blanc sur ses tours ressuscitées.

Dans cette demeure toute chevaleresque, le prince a donné de brillantes fêtes, où tous les invités parurent avec le costume du siècle des Franz de Sickingen et des Goetz de Berli-

chingen. Lors d'une visite que je fis à Rheinstein, il y a quelques années, je pus juger par moi-même du charme particulier que durent avoir ces solennités dont l'ordonnateur aurait pu, sans anachronisme, reculer la date de quelques cents ans.

Un chemin, aussi commode que la pente difficile de la montagne a pu permettre de le faire, conduit jusqu'à l'entrée du château. Là, devant le visiteur qui demande à être introduit, s'abaisse le pont-levis au bout duquel le portier ouvre, en souhaitant amicalement la bien-venue, une porte lourde et étroite. C'est à cet instant qu'il faut dire adieu au monde moderne pour se donner tout entier à la chevalerie, dont chaque pas en avant laisse découvrir une manifestation nouvelle.

Les armes et la guerre, voilà son élément. On s'en convainc facilement dès la première galerie qui forme l'entrée du premier étage, et dont les murailles n'ont d'autres ornements que des armures bruissantes de soldats. Plusieurs d'entre elles ont été trouvées dans les fouilles faites à Rheinstein même.

La salle des chevaliers achève cette espèce d'initiation au moyen-âge militaire. Des matériaux gothiques en ornent le plafond et les parois. Sur le devant d'une vieille cheminée est sculptée une représentation naïve des principaux faits de la guerre de Troie; les meubles et les croisées sont embellis d'habiles ciselures sur bois; et, quant aux étoffes, elles sont couvertes de broderies figurant le plus souvent les armoiries de nombre de familles princières ou nobles, connues jadis. Outre les peintures sur verre qui décorent les fenêtres, et les monuments précieux qu'on a tirés des ruines du château et qu'on garde dans un bahut à part, il faut encore citer, comme dignes d'intérêt, des armures de chevaliers appendues à l'entour de cette vaste pièce, ainsi que des armes de tout genre, remontant à la même époque, et quelques antiquités romaines, entre autres une épée déterrée à Xanten, sur les bords du Rhin.

Au milieu de ces témoins éloquents d'un passé que l'imagination se plaît à embellir avec d'autant plus d'amour qu'il est maintenant plus éloigné, on aperçoit subitement des armes françaises du temps de l'empire. A leur aspect, le concierge ne manque jamais de s'écrier avec toute l'emphase d'un enthousiasme de commande : « Cette cuirasse et ce casque, tels que vous les voyez, ont été recueillis par Son Altesse Royale le seigneur de ce château sur le champ de bataille de Châlons-sur-Marne. » Jusque-là on ne s'était pas douté certainement que les sires de Rheinstein eussent jamais eu l'occasion de se rencontrer avec des cuirassiers français dans les plaines de la Champagne. A quoi bon cette surprise brutale qui tombe comme de la glace au travers des plus poétiques rêveries ? A quoi bon cet intempestif anachronisme qui dérange l'harmonie d'un monument où se reconnaît partout ailleurs le goût délicat de son créateur ?

Il n'est pas une des pièces du château qui ne soit disposée et meublée dans le style du moyen-âge. Ce sont ici des armoires antiques, avec de minutieuses ciselures; là, de vieilles pendules aux figures de verre; tantôt des vases en terre grossièrement travaillés, tantôt des coupes d'argent d'un fini précieux.

Au second étage, ce qui attira surtout mon attention, ce fut, dans la chambre à coucher des maîtres du château, le bois de lit sculpté de la princesse, qu'on montre à tous comme un rare objet de curiosité, de même qu'en Saxe on a fait long-temps parade de la couche attribuée au comte de Gleichen et à ses deux épouses. Puisse le premier être préservé du sort de la relique saxonne, jetée naguère, un lendemain de bataille sans doute, dans un feu de cheminée bien prosaïque, par des troupiers tourangeaux ou gascons en goguette !

Avant de quitter ces riches appartements, disons que, dans celui du prince, est un tableau de Lucas Cranach, représentant

Frédéric-le-Sage de Saxe et sa mère, à côté d'un portrait de Franz de Sickingen, peint dans sa jeunesse. Ce dernier a été transporté d'Ebernbourg, près Kreuznach, à Rheinstein. On dit qu'arrivé à un âge plus avancé, Franz avait coutume, pour se désennuyer, de tirer à l'arbalète sur sa propre figure, et l'on montre encore aujourd'hui les traces que ses flèches ont laissées sur la toile.

Une particularité contribue à rehausser la valeur intrinsèque de ce magnifique ameublement qui, du reste, se compose en partie d'objets réellement anciens, en partie d'imitations exécutées avec un art parfait : c'est que la plupart sont des cadeaux offerts par des personnages ou des familles de haute distinction.

Est-on, enfin, parvenu au faîte de l'édifice, alors le site le plus romantique s'étale, avec ses mille incidents variés, sous les regards du spectateur. Mais, en présence de cette nature sauvage et puissante qui semble défier l'imagination par le nombre et la bizarrerie de ses caprices; en présence de cette contrée où rocher contre rocher, montagne contre montagne, château contre château, se pressent fantasquement groupés le long du Rhin, gigantesque serpent qui les enlace tous de ses replis, on ne peut se défendre d'un désir intime au fond de l'âme : ne fût-ce que pour un court instant, on voudrait retourner en arrière, vers ces temps chevaleresques dont, du sommet de chaque colline, quelque souvenir nous appelle; on voudrait revivre avec les générations de ce passé lointain, ou du moins entendre un écho fidèle des sentiments, des joies, des peines, des soucis, des passions qui les agitèrent.

Ce désir, c'est à la tradition populaire qu'il appartient d'y répondre : les bords du Rhin sont un de ses gîtes favoris; elle n'a pas fait défaut à Rheinstein. Heureux celui qui, comme moi, a pu, assis au sommet de ses tours, entendre réciter sa légende!....

## II.

Vers le commencement du treizième siècle, un chevalier habitait ce château, Sifrid de Rheinstein, aussi fameux par sa richesse et sa puissance que redouté pour ses brigandages et ses méfaits.

Un jour qu'il revenait d'une de ses expéditions sur les grandes routes, il remonta la montagne avec un lourd butin, et de plus, avec une femme merveilleusement belle. Cette femme, il l'avait enlevée en Franconie; mais, après en avoir triomphé comme vainqueur, il rentrait dans le château de ses pères subjugué par elle.

Ce fut le signal d'un surprenant changement dans les habitudes du chevalier et dans l'aspect de sa forteresse, que l'arrivée à Rheinstein de la noble Jutta. Plus de violences, plus de brigandages. Le marchand passa tranquillement avec sa pacotille devant le terrible château, et les mariniers oublièrent les craintes que depuis longues années leur inspirait la vue de ses murailles. Tant la jeune femme avait de ses mains si douces caressé l'heureux Sifrid, tant elle l'avait supplié avec une voix si tendre de renoncer à sa manière de vivre, qu'il n'avait pu lui refuser satisfaction à cet égard. L'amour n'est-il pas tout-puissant?

D'un bruyant repaire de bandits qu'il était naguère, Rheinstein devint un séjour de calme et de bonheur. Peu à peu ses hôtes farouches l'abandonnèrent, les hommes d'armes allant chercher ailleurs la licence et la fortune qu'ils ne trouvaient plus au service de Sifrid. Voilà ce qu'avait voulu Jutta, pour goûter en paix les pures jouissances de son ménage.

Ce bonheur pourtant ne devait pas durer. A peine une année s'était-elle écoulée, que dame Jutta donna une fille à son époux; mais en la mettant au monde, elle expira dans les

bras de Sifrid. Qu'on juge du désespoir de celui-ci! A sa joie d'un instant succéda une tristesse indicible, qui dégénéra avec le temps en noire misanthropie. Une chose seulement rattachait à la vie le chevalier, c'était la sollicitude que réclamait de lui l'éducation de son enfant, dont chaque trait, chaque mouvement lui rappelait, hélas! le précieux souvenir de sa Jutta toujours pleurée.

En grandissant, Gerda, c'est ainsi qu'on avait nommé la jeune fille, Gerda acquérait tous les talents qui sont l'apanage d'une noble demoiselle. Comme une fleur délicate, elle s'épanouissait dans sa retraite au gré des soins pleins d'amour de son père.

Quelque retiré du monde, cependant, que vécût Sifrid, il ne pouvait refuser l'hospitalité aux voyageurs fatigués, aux pieux pélerins qui s'arrêtaient au pied de la montagne. C'est ainsi que la nouvelle du trésor caché dans son château se répandit au loin dans le Rheingau et dans les pays d'alentour. Bientôt on vit affluer chez lui une foule de seigneurs, de chevaliers, tous désireux de conclure un mariage qui leur promettait un double profit, les charmes ravissants de la fille avec les grandes richesses du père. Pour échapper à des sollicitations aussi multipliées, le vieux maître de Rheinstein ne vit plus à la fin d'autre parti à prendre que de convoquer les prétendants à Mayence, la ville voisine, où devait se tenir un tournoi, auquel il promit d'assister avec Gerda, annonçant que la main de sa belle héritière serait le prix du champion le plus brave et le plus renommé.

Grand fut le nombre des combattants qui se présentèrent pour prendre part à ces jeux. Chacun cherchait à l'emporter sur les autres par la magnificence de sa suite, l'éclat de ses armes et le raffinement de ses manières; car, dès son apparition au tournoi, Gerda, sans que l'arrêt trouva des contradicteurs, avait été proclamée la plus belle. « Heureux, disait-on

de toutes parts, celui à qui sera donné le droit de l'emmener comme sa fiancée! heureux qui pourra passer ses jours à s'enivrer de ses regards! »

Dans la foule des chevaliers accourus à Mayence, deux surtout se faisaient remarquer, Kurt d'Ehrenfels, le possesseur du château dont il portait le nom, et Kuno de Reichenstein, dont la résidence était voisine de Rheinstein, et se trouve souvent indiquée dans les chroniques comme appartenant aux mêmes seigneurs que ce dernier. L'un et l'autre portaient une épée déjà célèbre par maints exploits de guerre ou de tournoi; mais si plus gracieux et moins âgé, Kuno avait pour lui les avantages d'un esprit cultivé et d'une brillante jeunesse, Kurt, rude soldat, qu'on avait aussi surnommé *le Méchant*, l'emportait, à son tour, par l'étendue de ses biens. Faut-il ajouter que, dès long-temps, Gerda se sentait portée par un tendre penchant vers son voisin de Reichenstein, tandis que Sifrid accordait involontairement la préférence au riche seigneur d'Ehrenfels? Ce fut toutefois pour Kurt que le destin, par un de ses bizarres caprices, se prononça, en dépit des prières ferventes que, dans l'intimité du cœur, la jeune fille adressait au ciel.

Après avoir éloigné du champ clos tous ses autres rivaux, après avoir couché sur le sable plus d'un prétendant qui se rêvait déjà l'heureux époux de sa Gerda, le sire de Reichenstein dut finalement céder la victoire à la force supérieure du chevalier d'Ehrenfels. Avec la couronne, il vit s'évanouir tout espoir d'obtenir la main de la dame qu'il s'était choisie pour l'adorer.

Vint le jour fatal fixé pour les noces. Les prières de Gerda n'avaient pu vaincre la décision de son père, ni détourner d'elle le sort qu'elle redoutait. Les joues pâlies par la souffrance, les yeux brûlés par les larmes, elle apparut d'abord avec sa brillante parure et ses joyaux précieux, non comme

l'heureuse fiancée qu'on attendait, mais comme une victime vouée au sacrifice. Tout à coup son attitude changea. Avant de se laisser traîner à l'autel, une fois encore elle voulut recourir à sa patronne, et s'agenouiller, pour l'implorer, dans la chapelle du château. Elle y vola. « Sans toi, sans ton secours, ô Marie, pleine de grâces, il me faudra mourir de douleur. Oh! protège-moi, et garde ton enfant d'une misère pareille. » Combien en son ardente dévotion resta-t-elle ainsi recueillie devant l'image de la Vierge céleste? On ne sait. Mais lorsque l'impatient Ehrenfels accourut pour la relever avec colère, elle marcha vers lui d'un air plein d'assurance : « Partons, » dit-elle, en jetant un dernier regard du côté où, sur le faîte des tours de Reichenstein, Kuno, morne et désolé, se tenait les yeux tournés vers le château témoin de son malheur.

Gerda demanda que, pour la route à faire jusqu'à l'église, on lui sellât la blanche haquenée qu'en des temps plus heureux le sire de Reichenstein lui avait offerte le jour même où elle atteignait sa dix-huitième année. On fit ainsi qu'elle désirait. Puis le pompeux cortège descendit la montagne au pied de laquelle s'élevait alors la chapelle de Saint-Clément, dont les restes, situés à distance égale entre les deux antiques manoirs, sont également restaurés aujourd'hui.

Indécis, ne sachant pas encore s'il devait chercher vengeance de son rival ou bien s'ensevelir à jamais dans un cloître, Kuno restait plongé dans son chagrin, quand un spectacle extraordinaire l'arracha tout à coup à ses accablantes préoccupations.

Au moment où le cortège, arrivé près de la chapelle, se disposait pour la cérémonie, le cheval de Gerda, jusqu'alors paisible, se redressa violemment, renversant autour de lui tout ce qui l'approchait, et prenant à bonds précipités un furieux essor. Aussitôt les cavaliers en foule de le suivre.

D'abord il parut diriger sa course vers le Rhin, où Gerda, loin d'obéir aux cris de Kurt, l'excitait de la main à se précipiter, préférant la mort dans les fraîches eaux du torrent à la couche d'un époux détesté. Sur le bord même, toutefois, le fidèle animal se détourna, et, plus prompt qu'une flèche, franchit soudainement le roc escarpé au sommet duquel surplombait Reichenstein avec ses bâtiments ; à peine Kuno eut-il assez de temps pour faire baisser le pont-levis, et recevoir dans ses bras la bien-aimée que le destin lui rendait.

Puis, ayant donné cours aux vives émotions de sa joie, il ordonna qu'on fermât les portes, qu'on armât les meurtrières, qu'on se préparât, en un mot, à la défense la plus désespérée. Peine inutile! Le ciel avait prononcé son arrêt tout entier. Peu de minutes plus tard, Sifrid de Rheinstein, porté sur un brancard, était aux portes du château, grièvement blessé d'une chute de cheval ; il demanda qu'on l'admît en ami, et, de son propre mouvement, bénit une union que le doigt de Dieu semblait désormais lui prescrire de former.

Quant à Kurt, on apprit son sort en voyant, encore tout paré pour la fête, le canot qui l'avait amené triomphant à Rheinstein, regagner Ehrenfels avec un cadavre. Emporté par sa fougue sauvage sur les traces de Gerda, le malheureux était venu se briser aux rochers de la côte.....

« O Vierge sainte! jamais tu n'abandonnes les amants fidèles et pieux.... »

SAVOYE.

# LE MARÉCHAL DE VIEILLEVILLE.

( *Traduit de* Schiller. )

( 5.e ET DERNIER ARTICLE. )

Aux termes de la capitulation, le gouverneur de Thionville, les débris de sa garnison et les habitants de tout âge et de tout sexe, durent sortir le lendemain de la place. « C'était une chose fort piteuse à voir que le désolement de tant de vieillards, de femmes, de filles, d'enfants, de malades et de blessés expulsés de leurs demeures et contraints d'abandonner leurs héritages. Il n'y avait personne qui n'en fût ému jusqu'aux larmes, hormis M. de Guise, qui avait exercé une plus grande rigueur encore à Calais. »

Thionville devint une ville française; ses maisons furent vendues à l'encan, et acquises par les Messins pour une somme de 60,000 écus, dont 20,000 furent versés au trésor, et les 40,000 autres donnés en gratification aux soldats qui s'étaient distingués pendant le siège (1).

(1) La jouissance de ce nouveau peuple ne dura guère Le traité de Cateau-Cambrésis rendit Thionville à Philippe II, qui rappela les bourgeois expulsés, et les rétablit dans leurs demeures. (Teissier, *Histoire de Thionville*, page 101.)



Vieilleville remit le commandement de sa conquête à M. de Vadoncourt, guidon de sa compagnie d'hommes d'armes. Il licencia les corps étrangers, et distribua à leurs chefs deux cents médailles en or, du poids de trois écus, portant l'effigie du roi et de la reine de France admirablement exécutée.

Metz accueillit en libérateur le héros de Thionville, qui l'affranchissait des continuelles alarmes où le tenait le voisinage de la forteresse espagnole. Elle était d'une telle importance, que Vieilleville espérait que Philippe II dirigerait contre elle la puissante armée qu'il commandait en personne; « et s'il la fust venue attaquer, il estoit résolu de se jecter dedans et d'y mourir, n'estimant sa vie au prix de l'honneur de tenir contre un roi d'Hespaigne et d'Angleterre, fils du plus grand et du plus belliqueux empereur que le soleil ayt rayonné depuis Charlemagne. » Mais Philippe marcha sur Amiens, et le roi de France s'avança contre lui à la tête de soixante mille hommes.

Les deux armées étaient depuis trois mois en présence; Henri souhaitait ardemment la paix, Philippe ne la désirait pas moins vivement. Il ne fallait donc que trouver un médiateur. Vieilleville comprit son maître, et dépêcha au roi d'Espagne un moine habile, natif de Metz, se disant originaire de Cologne. Ce fut le moine qui prononça le mot de *paix*; et ce mot fut écouté. Henri II apprenant qu'il devait à Vieilleville la cessation des hostilités, le manda à la cour, et lui témoigna hautement sa reconnaissance. Dans ses entretiens particuliers, il lui parla avec aigreur de M. de Guise, de sa conduite au siège de Thionville, et le questionna sur la triste fin de Strozzi. Vieilleville, en adroit courtisan, répondit qu'il ne fallait jamais désespérer de la miséricorde divine, et qu'en sujet fidèle, il devait s'abstenir de propager des bruits injurieux à la mémoire d'un proche parent de sa souveraine. Henri lui exprima le regret qu'à la mort de ce maréchal, il n'eût point

demandé son grade, ajoutant qu'il y avait des droits mieux fondés que M. de Thermes. « Je m'en serais bien gardé, répliqua Vieilleville, car j'ai pour maxime que les hautes dignités militaires ne doivent être conférées qu'à la paix ; autrement, c'est tuer l'émulation, et se créer autant d'ennemis qu'il y a de prétendants. »

Député aux conférences tenues à Cateau-Cambrésis, le gouverneur de Metz y déploya une habileté qui en activa la conclusion. La paix fut enfin signée le 3 juin 1559, et Vieilleville eut mission d'en porter la nouvelle au roi, qui, dans sa joie, le créa maréchal de France, et donna ordre au trésorier de la couronne de lui compter dix sacs de mille écus, et quatre de pareille somme à ses gendres d'Espinay et de Thévalle.

Peu après le duc d'Albe arriva à Paris avec une suite de vingt princes et de cinq cents cavaliers. Il venait épouser, au nom de son maître, l'infortunée Elisabeth de France, fille de Henri II. Le séjour du digne ministre du roi d'Espagne fut à la fois le signal de fêtes brillantes et de persécutions religieuses. L'opinion s'était répandue à la cour que le parlement de Paris était, au fond du cœur, complice des hérétiques. Le cardinal de Lorraine le dénonça au conseil du roi. « Il faut, s'écria le fougueux prélat, tendre un piège à ces hommes dangereux, les inviter à parler, à produire leurs sentiments, et les punir ensuite d'après leur propre confession. » Il propose un lit de justice dans lequel le roi viendra, sous le voile du doute et d'une sorte de condescendance, consulter le parlement. « Quand cela ne servirait, ajouta le cardinal, qu'à faire voir au roi d'Espagne que vous êtes ferme en la foi, et que vous ne voulez tolérer en votre royaume chose quelconque qui puisse apporter tache à votre excellent titre de roi très-chrétien. Encore devez-vous aller franchement et de bon courage : il faut donner curée à tous ces grands seigneurs d'Espagne qui ont

accompagné le duc d'Albe, et pour honorer et solenniser le mariage de leur roi avec madame votre fille, faire brûler en place publique une demi-douzaine de conseillers au parlement comme hérétiques luthériens, et ainsi vous préserverez tout le corps. » Cette proposition est discutée, le connétable appuie l'avis du cardinal de Lorraine, Vieilleville seul atteste le vieil honneur français, et essaie de détourner son maître d'aller faire *l'office d'un théologien-inquisiteur de la foi.* A cette occasion, il lui rappelle que Louis XI ayant dépêché le cardinal de la Balue, évêque d'Angers, pour aller recevoir à Lyon six mille Italiens que le duc de Savoie envoyait à son aide, dans ses guerres contre le duc de Bourgogne, le maréchal Joachim de Rouault vint se présenter devant lui botté, éperonné, et accompagné de cinquante gentilshommes en tenue de voyage, et lui demanda *assez effrontément* s'il n'avait aucun ordre à lui donner pour sa ville d'Angers. Le roi s'étant informé du motif qui le faisait partir si inopinément, de Rouault lui répondit qu'il allait tenir chapitre et ordonner des prêtres, pensant qu'il pouvait faire aussi bien la charge de M. de la Balue, que M. de la Balue faisait la sienne. Louis XI eut si grande honte d'avoir ainsi perverti l'ordre, qu'il fit courir après l'évêque d'Angers, révoqua la mission qu'il lui avait donnée, et envoya le maréchal exercer l'état et l'office qui lui appartenaient. « De même, sire, continua Vieilleville, si vous allez faire ceux de prêtre en votre cour de parlement, il faudra que M. de Lorraine nous vienne apprendre comment nous devons nous tenir à cheval et coucher notre bois, quand nous courons en lice ; enfin, nous enseigner les *garbes*, gestes et contenances d'un brave et adroit homme d'armes. D'autre part, vous mêlerez la tristesse aux joies du mariage de votre fille, et vous lui donnerez un mauvais présage par des exécutions de justice

sanguinaires et cruelles. » Mais en vain le sage maréchal ébranla un moment son maître, le crédit du violent cardinal l'emporta sur l'avis de l'honneur.

Le roi se rendit donc au parlement. Ses premières paroles respirèrent la concorde. « Heureux, dit-il, d'avoir rendu la paix à mon royaume, je voudrais la donner aux consciences, et m'environner des lumières des interprètes des lois de l'État. » Pendant quelque temps on discuta avec assez de calme; mais parmi les conseillers « était un nommé Anne Dubourg qui soutint si audacieusement la religion réformée, en déprimant celle de son maître, que le roi commanda de l'arrêter, jurant, en grande colère, qu'il le ferait brûler vif en place publique avec cinq ou six autres de ses confrères *mal sentant de la foy*. »

Henri II, au sortir de cette expédition, traversa Paris avec pompe, et de toutes parts entendit des murmures qui lui firent vivement regretter de ne pas avoir suivi les conseils de Vieilleville.

Ce fut par cet acte de violence qu'il préluda aux fêtes du double mariage de sa fille et de sa sœur. Elles s'ouvrirent par un tournoi dans lequel les Français coururent avec une merveilleuse adresse. Ils prouvèrent aux Espagnols qu'ils leur étaient supérieurs à la lance, à l'escrime et à la course. Vieilleville y fit de notables coups. Il férit si dextrement un chevalier espagnol, qu'il l'enleva de sa selle et le jeta de l'autre côté de la lice, « ce qui fut un cas admirable, et qui n'advint plus tant que les joûtes durèrent. » A ces jeux guerriers succédèrent les épousailles par procuration de madame Elisabeth de France. Vieilleville pressait vivement le roi de les faire suivre de celles de sa sœur, observant que tant de festins, de banquets et de carrousels ruinaient sa noblesse et son trésor. Mais Henri lui répondit que le mariage de madame Marguerite ne pourrait avoir

lieu avant la fin de juillet, qu'il était entravé par la question de sa dot ; que son futur, le duc de Savoie, demandait la restitution du Piémont, de la Savoie, de la ville de Bourg et du pays de Bresse, et que le connétable, qui conduisait la négociation, espérait conserver à la France le marquisat de Saluces. Vieilleville fut tellement *ébahi* de cette confidence, qu'il ne put se défendre de remontrer au roi qu'il ne pouvait comprendre que, pour marier une fille de quarante ans, qui aurait fort bien fini ses jours en une bonne abbaye, il se dépouillât de provinces dont la conquête avait coûté cent mille hommes et 40,000,000 de francs ; qu'au reste il voyait bien qu'en cette affaire la dot de madame Marguerite n'était qu'un prétexte, et que le connétable ne démembrait ainsi la France qu'en paiement de sa rançon, fixée à 400,000 écus par M. de Savoie.

Le roi ne sut que répondre à cette *brave* remontrance, sinon convenir qu'il s'était grandement oublié en faisant de tels avantages à sa sœur, et qu'il lui était bien démontré que le connétable, en lui proposant d'unir madame Marguerite au duc de Savoie, et de la gratifier de la septième partie de son royaume, n'avait eu en but que d'obtenir sa liberté sans finances. Comme ils en étaient sur ce point, arriva un gentilhomme de M. de Montmorency, annonçant que les conditions du contrat de mariage étaient réglées, et que le connétable avait tant bataillé, que le marquisat de Saluces demeurait à la couronne de France. Henri songeant sans doute aux fêtes qui allaient en résulter, se montra fort joyeux, d'affligé qu'il était peu auparavant, et se prit à dire qu'en restituant la Savoie, le Piémont et la Bresse, il faisait acte de justice chrétienne, et déchargeait l'âme de son père de ses spoliations envers un pauvre prince. Quand Vieilleville vit son maître *tresbucher en la piété et au christianisme* au point d'accuser la mémoire de son père,

il se garda bien de répliquer, et craignit d'avoir trop parlé; mais il tardait trop à Henri de montrer dans un nouveau tournoi son ardeur chevaleresque, pour s'offenser des sages réflexions d'un fidèle serviteur. Ce fatal tournoi eut lieu le 29 juin, dans la rue Saint-Antoine. Les quatre tenants étaient le roi, le duc de Guise, le prince de Ferrare et le duc de Nemours. Henri se fit armer par Vieilleville, bien que cet honneur appartînt à M. de Boisy, grand-écuyer de France. « Vieilleville, obéissant à ce commandement, ne se put garder, en lui mettant l'armet en tête, de lui dire, avec un profond soupir, qu'il ne fit de sa vie chose plus à contre-cœur que celle-là. » Henri, dans ces jeux terribles, déploya une grande habileté; son ardeur s'enflammait à mesure qu'il obtenait des succès. Enfin, les courses avaient cessé, et les spectateurs s'applaudissaient de ce que la lice n'avait point été ensanglantée par les accidents trop ordinaires à ces sortes de combats, lorsque le roi, enivré de la faible gloire dont il venait de se couvrir, aperçoit deux lames qui restaient encore entières. Il en saisit une, et commande à Montgomery, son capitaine des gardes, de s'armer de l'autre, pour commencer une joûte nouvelle en l'honneur des dames. En vain les reines font-elles supplier le roi de s'en abstenir; en vain Vieilleville lui jure-t-il par le Dieu vivant que, depuis trois nuits, il rêve que le 29 juin doit être pour son maître un jour fatal, Henri veut de nouveaux applaudissements, et donne l'ordre à Montgomery de se mettre en défense. Le choc fut terrible entre deux champions d'une force extrême. Dans la secousse, la visière du roi se soulève, un éclat de lance brisée le blesse au front au-dessus de l'œil gauche. Il tombe; on l'emporte sans connaissance au palais des Tournelles. Les secours de l'art furent impuissants; on ne put parvenir à retirer l'éclat, encore que « d'habiles chirurgiens anatomi-

sèrent quatre têtes de criminels qui leur furent livrées, et contre lesquelles ils faisaient cogner, par grande force, des tronçons de lance au même côté que le roi avait été atteint. »

Le quatrième jour, ce malheureux prince reprit assez ses esprits pour recevoir la reine, et lui recommander ses enfants, sa famille, et la célébration du mariage de sa sœur. Il eut lieu le 9 juillet 1559, et Henri expira le lendemain, à l'âge de 41 ans. Vieilleville perdait en lui un maître qui avait su l'apprécier, et qui lui eût fait faire la plus grande fortune, puisqu'il lui destinait l'épée de connétable. Déjà, pour l'attacher de plus près à sa personne, il lui avait donné le gouvernement de l'Isle-de-France, en gratifiant de celui de Metz son gendre d'Espinay.

Les Guises régnaient sous le nom du faible François II. Les vexations, les actes arbitraires et les abus de pouvoir qu'ils se permirent soulevèrent une noblesse fière, jalouse de ses droits et impatiente du joug étranger. Telle fut l'origine de la conjuration d'Amboise. Jean de Bari, seigneur de la Renaudie, gentilhomme périgourdin, fut choisi pour conduire l'entreprise. Il avait sous ses ordres trente capitaines expérimentés, cinq cents chevaux et nombre de fantassins. Son but était de se saisir des deux Lorrains, et d'affranchir le roi de leur tutelle. Mais un traître révéla le patriotique complot, et jeta les Guises et leurs adhérents en grande alarme. Par leur conseil, le roi fit appeler Vieilleville, et lui ordonna d'aller trouver les conjurés, et de leur demander le sujet d'un rassemblement armé non loin de sa demeure. Il veut qu'il leur représente qu'ils compromettent la réputation de fidélité et de dévouement à ses maîtres que s'est acquise la nation française, et jure que si ses sujets ont des réclamations à lui adresser, qu'ils peuvent lui soumettre leurs plaintes en toute assurance, qu'il engage

sa parole de prince qu'ils obtiendront bonne justice. — Vieilleville qui connaissait la duplicité des Guises, ne se souciait point d'une mission qui pouvait cacher une trahison. Il répondit au roi que La Renaudie et ses complices lui semblaient tellement coupables, qu'il n'hésitait point à qualifier leur prise d'armes de crime de lèse-majesté; que, dans le sentiment de leur culpabilité, ils ne pourraient ajouter aucune foi aux paroles de pardon que lui, simple gentilhomme, leur porterait de la part d'un maître offensé; qu'il fallait donc en charger un prince du sang, ce qui serait comme un arrêt sans appel et une déclaration officielle que le roi ne pourrait se rétracter, à raison de la grandeur de son envoyé. Cette adroite réponse ayant été trouvée pertinente, le duc de Nemours fut dépêché vers les insurgés. « Jetez vos armes, leur dit-il; quel sujet fidèle oserait se présenter à son roi dans un semblable appareil? Je m'engage sur l'honneur à vous conduire en sa présence; mais faites à Sa Majesté des prières, et non des menaces. » Cette proposition fut acceptée, et Nemours signa l'engagement que les jours et la liberté de quinze d'entre eux qu'ils députèrent à Amboise seraient respectés. En entrant dans la ville, ils furent conduits non devant le roi, mais dans les cachots. Nemours, irrité du mépris que l'on faisait de son sauf-conduit, réclama la parole royale. Le chancelier Olivier répondit qu'un souverain n'était point tenu à la garder envers des sujets rebelles. Le supplice de ces quinze gentilshommes, victimes de la plus noire perfidie, ne fut différé que pour obtenir, par les tortures, des déclarations contre les princes ennemis des Guises; mais pas un ne les chargea. Tous montrèrent une fermeté inébranlable. L'un d'eux, nommé Castelnau, déploya devant ses juges tant de noblesse et de dignité, qu'une grande partie de la cour s'intéressa pour lui et sollicita sa grâce; mais l'impla-

cable cardinal avait décidé sa mort. Arrivé sur l'échafaud, il adjura le duc de Nemours en exécution de sa parole, trempa ses mains dans le sang de ses compagnons, et les levant au ciel : « O mon Dieu ! s'écria-t-il, je te prie, en mourant, de venger le sang de ces martyrs ! ».

Ce n'était que le prélude d'exécutions plus sanglantes encore, qui, dans Amboise seul, s'élevèrent à plus de douze cents ! Elles navrèrent du plus profond chagrin le cœur du chancelier Olivier : il craignit d'être regardé comme le complice des fureurs du cardinal de Lorraine. Troublé par des images sinistres, ce vieillard tomba malade, et bientôt on désespéra de ses jours. Le cardinal étant venu le visiter, la vue de ce ministre lui parut tellement odieuse, qu'il ne voulut plus le revoir. On l'entendit s'écrier : *Maudit cardinal, tu te damnes, et tu nous damnes tous avec toi!* Il expira deux jours après.

Si Vieilleville s'était habilement soustrait à la perfide mission d'amener les conjurés à livrer leurs principaux chefs, il ne put avec le même bonheur éviter de combattre un de leurs rassemblements formé dans l'Orléanais ; mais il agit avec une humanité qui ne laissa aucune besogne aux cours prévôtales. Il mit en liberté les prisonniers, « lui déplaisant extrêmement, comme père du soldat, de voir défaire par le bourreau d'honnêtes gens qui n'avaient pris les armes que pour arracher leur roi et leur patrie à la tyrannie d'avides étrangers. »

La promptitude et l'heureux résultat de son expédition lui firent grand honneur dans l'esprit du roi et de la reine-mère, et les déterminèrent à l'envoyer pacifier Rouen, que les réformés ne cessaient d'agiter. Vieilleville partit à la tête de sept compagnies de gens d'armes, désarma la bourgeoisie rouennaise, fit saisir une trentaine de factieux, et ordonna que leur procès fût instruit non comme reli-

gionnaires, mais comme fauteurs de troubles et de désordres. Parmi les coupables se trouvaient des catholiques, qui ne furent pas plus épargnés que les huguenots. Cet acte d'équitable justice concilia les deux partis, et pour un temps rendit le calme à la province de Normandie.

Vieilleville rejoignit la cour à Orléans, et la trouva fort occupée de l'arrestation du prince de Condé, frère du roi de Navarre. Pour éprouver son maréchal, François II lui commanda de visiter l'illustre prisonnier. Mais Vieilleville qui se doutait « de quelle boutique sortait ce commandement, et à quelle fin il avait été forgé, » répondit qu'il avait une telle aversion pour les perturbateurs du repos public, qu'il n'avait jamais pu se déterminer à les saluer courtoisement. « Je vois bien, monsieur le maréchal, répartit le roi, qu'il est malaisé de vous surprendre; car sachez qu'en vous parlant de mon cousin, je n'avais d'autre but que de connaître votre opinion sur son emprisonnement. » Vieilleville conseilla de l'envoyer à la Bastille, et d'épargner les jours d'un prince du sang qui n'était coupable d'aucun crime de lèse-majesté.

Le château d'Orléans était une arène de discorde, où les Guises, la reine mère, le roi de France et Antoine de Navarre s'entre-déchiraient. Pressé d'échapper à ce flux et reflux d'intrigues, Vieilleville supplia son maître de lui permettre de retourner dans son gouvernement. Mais François II et Catherine de Médicis avaient trop besoin de ses conseils pour consentir à s'en séparer, d'autant plus qu'ils lui destinaient une mission de haute confiance près des princes de l'empire.

Mais avant que Vieilleville eût reçu ses instructions, le roi tomba malade, et mourut dans la dix-huitième année de son âge, après dix-sept mois de règne et dix-sept jours de maladie (5 décembre 1560). Son frère Charles IX, âgé

de dix ans et demi, lui succéda. L'habileté de Vieilleville fit déclarer la reine-mère régente, et le roi de Navarre lieutenant-général du royaume. Le prince de Condé sortit de prison, et les Guises quittèrent la cour. Le cardinal se retira à son abbaye de Noirmoutier ; son frère vint à Paris, et se rapprocha du connétable et du maréchal de Saint-André : cruel triumvirat qui devait couvrir la France de sang et de meurtres !

Vieilleville renouvela la demande d'un congé, qui lui fut enfin accordé. Il alla prendre madame de Vieilleville à Durestal, et se rendit avec elle à Metz, où il fut accueilli avec de grandes démonstrations de joie. La bourgeoisie et la garnison furent au-devant de lui jusqu'à la plaine de *Fristau*, et lui donnèrent le simulacre d'un combat. Ce fut au bruit des fanfares et du canon des remparts qu'il entra dans son ancienne résidence. Son séjour y fut marqué par une suite de bals et de festins tels qu'on n'eût pas mieux fait pour le roi.

Vieilleville ayant reçu l'ordre de se rendre en Allemagne, et d'y notifier l'avènement de Charles IX au trône de France, partit de Metz dans les premiers jours d'avril de l'an 1562, avec une suite de soixante chevaux et de quinze à vingt gentilshommes de marque. Il fut d'abord à Heidelberg, près du comte palatin de Bavière, qui, prévenu de son arrivée, vint à une lieue au-devant de lui avec toute sa maison. « A Heidelberg, nous dit Vincent Carlois, nous vîmes une chose fort rare et fort étrange, que je ne puis passer sous silence : c'était un gros et puissant lion, aussi privé qu'un chien. Il se jetait parmi nous sans offenser personne, et quand il était ennuyé de nous regarder, il montait à la chambre de madame la comtesse, s'y couchait de son long comme un dogue, attendant qu'on lui apportât pour son ordinaire un quartier de chien ou de toute autre bête ;

et étant repu, il retournait de lui-même à sa loge aussi doucement qu'un chien courant à son chenil. » D'Heidelberg, l'ambassadeur de Charles IX alla à Stuttgard, puis à Weimar, où il fit compter aux ducs Jean-Frédéric et Jean-Guillaume de Saxe la pension de quatre mille écus que la couronne de France leur servait à titre de descendants de l'empereur Charlemagne. Le mauvais état des chemins n'ayant point permis à Vieilleville de passer par Hesse-Cassel, il se dirigea directement sur Vienne, où l'empereur l'accueillit avec la plus haute distinction. *Soyez le bien-venu, monsieur le maréchal*, lui dit gracieusement Ferdinand, *bien que je sache que vous n'êtes point ici pour me restituer votre gouvernement de Metz, ni mes villes libres de la rive gauche du Rhin; mais j'ai tant entendu votre éloge, que j'ai le plus grand désir de faire avec vous ample connaissance.* Et le prenant amicalement par la main, il le conduisit dans son cabinet, Vieilleville y resta deux heures. Dans le courant de la conversation, il ne put se défendre d'observer au chef de l'empire qu'il avait traversé ses états héréditaires, et qu'il était entré dans Vienne avec une suite de soixante chevaux, sans avoir aperçu un seul factionnaire ni un seul piquet militaire; que cependant sa capitale ayant à trente lieues d'elle un pacha qui commandait à vingt mille hommes de cavalerie et à trente mille hommes d'infanterie, exigerait une surveillance plus sévère. Ferdinand fut tellement frappé de la justesse de cette remarque, qu'il résolut d'établir des corps-de-garde de distance en distance. Mais Vieilleville lui objecta que cette mesure pourrait exciter de l'inquiétude, et lui conseilla de se contenter d'un poste placé sur la tour la plus élevée de la ville, qui, au moyen d'un signal convenu, avertirait des mouvements de la plaine. Cette idée fut goûtée de l'empereur qui, par gratitude pour son auteur, ordonna que ce poste d'observation porterait le nom de *Vieilleville*.

Vieilleville vit au banquet impérial l'archiduchesse Elisabeth. Charmé des grâces de son esprit et des avantages de son extérieur, il forma le projet de l'unir à son jeune maître, et en parla à l'empereur, qui en reçut l'ouverture avec joie.

De retour à Paris, l'habile négociateur eut ordre de se rendre à Londres, et d'empêcher la reine d'Angleterre de traiter avec les huguenots de France qui avaient repris les armes. Il manœuvra si adroitement qu'Elisabeth ne voulut pas recevoir l'envoyé de Coligny.

Vieilleville apprenant que le prince de Condé marchait sur Paris à la tête de douze mille reîtres, se hâta de repasser la mer. Il eut la mission de couvrir la capitale, et s'en acquitta avec le bonheur qui lui était habituel. Condé se replia sur la Normandie, et fut vaincu sous les murs de Dreux. Mais cette victoire coûta la vie au maréchal de Saint-André que Vieilleville aimait tendrement. Saint-André s'étant acharné à la poursuite des huguenots, tomba dans un gros de leurs cavaliers que commandait Baubini, dont il avait confisqué les biens à son profit. *Meurs, traître*, lui dit Baubini, *meurs de la main d'un homme dont tu as pris les dépouilles*, et il lui cassa la tête d'un coup de pistolet.

L'amiral de Coligny rallia l'armée protestante, forte encore de douze mille hommes, et envahit la Normandie. La reine lui opposa Vieilleville, auquel elle manda de se rendre sur le champ à Rouen, se méfiant de la capacité de son gouverneur, Jean d'Estouteville, seigneur de Villebon. « C'était, nous dit le spirituel Brantôme, un vieux catholique fort zélé, fort séditieux, qu'au temps des guerres étrangères on avait surnommé avec raison le *capitaine Boute-feu*, et qui sans cesse mettait en tête des catholiques de faire des insolences aux huguenots. » Mais la haine que leur portait Villebon lui fut fatale. Informé qu'un riche religionnaire, appelé Boisgiraud, faisait de fréquents voyages à Rouen dont il avait été banni, il le fit saisir,

mettre à mort, s'appropria quatre mille écus d'or qu'il avait sur lui, et commanda que ses restes demeurassent sans sépulture. Vieilleville, outré d'une telle barbarie, les fit inhumer, et ordonna une enquête sur la soustraction des quatre mille écus. La peur prit au capitaine *Boute-feu*. Il dépêcha un de ses affidés à Vieilleville, qui ne voulut pas le recevoir, et menaça de le faire jeter par les fenêtres de son hôtel; l'envoyé se vengea en prêtant au maréchal des propos offensants sur son patron. Cependant des amis communs s'étant interposés, provoquèrent un rapprochement que Vieilleville scella par un dîner. Villebon, échauffé par le vin, se plaignit de la fâcheuse interprétation donnée à la mort de Boisgiraud, et le maréchal l'engagea à mettre en oubli cette malheureuse affaire. « Comment, vertu de Dieu! s'écria Villebon, que j'oublie qu'on a osé avancer que je n'étais pas digne de ma charge, et que le roi devrait me l'ôter! Je maintiens devant cette compagnie que vous, M. de Vieilleville, vous en avez menti par la gorge. » Vieilleville se leva furieux, et cria à Villebon d'aller vomir ailleurs ses *mentries*. Villebon met la main à l'épée, Vieilleville tire la sienne, et d'un coup de revers abat le poignet de son adversaire. On emporte le gouverneur de Rouen. Ses neveux veulent relever sa main : *Non*, dit Vieilleville, *elle s'est fourrée dans ma barbe, elle doit sécher sur place.* La bourgeoisie s'émeut, court aux armes, et, enseignes déployées, tambour battant, se rue sur l'hôtel de Vieilleville, qui, avec l'aide de ses gentilshommes, soutint un siège de seize heures. Le rhingrave de Salm accourut à son secours avec huit cornettes de reîtres et un régiment de lansquenets, et força les Rouennais à lâcher prise. Ils laissaient sur le carreau cent cinquante morts et autant de blessés. Le maréchal trouva la correction assez forte, et leur pardonna généreusement.

Le roi ayant appris que la confédération germanique armait

pour ressaisir Metz, Toul et Verdun, cédés à la France par le traité de Cateau-Cambrésis, nomma Vieilleville son lieutenant-général dans les Trois-Évêchés, et telle était la terreur qu'imprimait son nom, que sa présence à Metz suffit pour arrêter le recrutement de l'armée des cercles.

Vieilleville assista à la prise du Hâvre-de-Grâce (1563) et suivit le roi à Paris, n'usant de sa faveur que pour rendre la paix à sa patrie déchirée par les factions. Charles IX avait pour lui l'affection d'un fils, et cherchait les occasions de lui en donner des marques. Après la mort de Montmorency, tué à la bataille de Saint-Denis, il voulut lui donner l'épée de connétable; Vieilleville refusa avec un désintéressement qui lui gagna tous les cœurs. Cependant le roi était parvenu à lui faire accepter le gouvernement de Bretagne; mais le duc de Montpensier, qui le convoitait depuis long-temps, le réclama avec une insistance qui alla jusqu'à verser des larmes. Charles IX était dans un embarras extrême: sa parole était engagée, et il craignait de mécontenter un prince puissant. Vieilleville trancha généreusement la difficulté en donnant son désistement; toutefois il écrivit au roi qu'il était bien marri qu'un prince aussi valeureux que M. de Montpensier se fût laissé gagner à l'ambition jusqu'à usurper les armes du sexe féminin pour parvenir à ses desseins et courir sur sa fortune.

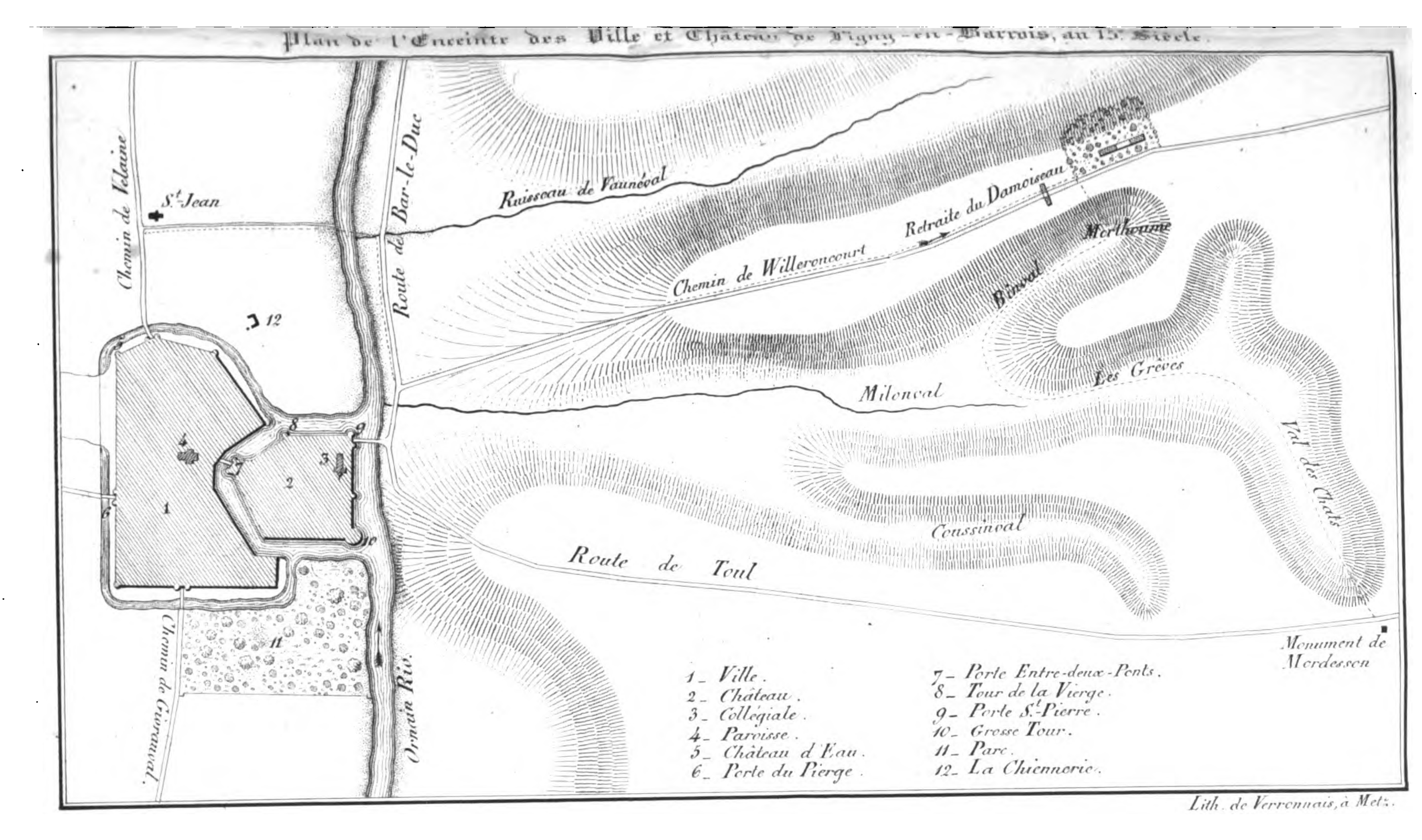
Envoyé en 1571 près des cantons suisses, il en obtint les capitulations les plus avantageuses, et vint enfin se reposer en sa belle demeure de Durestal, où le roi Charles IX, qui aimait fort le plaisir de courir le cerf, alla le visiter avec la reine, la reine-mère, les ducs d'Anjou et d'Alençon, et tous les princes de France; ils y séjournèrent plus d'un mois, festoyés magnifiquement. « Mais comme l'envie et l'ambition font leur demeure ordinaire en la maison des rois, quelques méchants, jaloux du bon visage du maître, firent empoisonner

le serviteur. » Vieilleville mourut le 30 novembre 1571.

Le roi et les reines le pleurèrent amèrement. Ils perdaient en lui un vieil ami, une colonne du trône, un preux zélé pour l'honneur de ses rois. C'était le vrai père du peuple, le soutien de la justice et le législateur de l'art militaire.

« Que la France, s'écrie son panégyriste François du Paz, eut sujet de le regretter ! S'il eut vécu, il eut évité bien des troubles, bien des malheurs, qui après lui mirent la monarchie à deux doigts de sa perte ! »

Plan de l'Enceinte des Ville et Château de Ligny-en-Barrois, au 15.e Siècle.




Lith. de Verronnais, à Metz.

# CHRONIQUE BARROISE.

( 15.e SIÈCLE. )

*Bella, horrida bella!* VIRG.

Ores, estoit ledict Jehan mirifiquement aspre et peu enclin à mercy.... Et fist illec appréhender et occire de male mort ung dont il avoit jà robé la femme.
*Discours des faicts et dicts de ce temps.*

Dans les premiers mois de l'année 1433, c'est-à-dire vers les fêtes de Pâques, le pouvoir des Anglais en France déclinait de son apogée, grâce à l'impulsion donnée par l'héroïque vierge de Domremy, que secondèrent puissamment les preux du parti de Charles VII. Mais le farouche léopard possédait encore les provinces maritimes et régnait à Paris, pendant que deux factions rivales, les Bourguignons et les Armagnacs, troublaient le royaume, et agitaient la Lorraine et le Barrois, privés de leur duc que Philippe de Bourgogne retenait en prison. Lorrains, Barrisiens, Commerciens et Lignois se faisaient une guerre à outrance. C'est ainsi que le comte de Ligny, Jean II de Luxembourg, chaud Bourguignon, le même qui, à Compiègne, avait pris et vendu aux Anglais l'amazone barroise, dévastait le territoire de son voisin, le damoiseau de Commercy, Robert de Sarrebruck, qui était du parti de Charles VII, ou d'Armagnac. Or, depuis quelques

semaines, les armes du comte n'avaient pas été heureuses. Battu en plusieurs rencontres par le damoiseau, il avait été contraint à se renfermer dans son château de Ligny, avec une forte garnison composée de soudards déterminés, et renforcée par les bourgeois de la ville, qui formaient une milice redoutable.

Robert de Sarrebruck avait pour confident et pour ami (si les princes ont des amis) un vassal nommé Pantaléon Lambert, qui nourrissait contre Jean de Luxembourg une haine mortelle et bien motivée. Dix à douze ans s'étaient écoulés depuis que l'écuyer avait épousé Alix de Vignot, jeune, belle et naïve fille, dont l'affection devait semer de fleurs sa carrière et lui faire trouver paradis sur terre. Après trois années qui leur avaient semblé trois jours, Jean de Luxembourg vint par aventure à Commercy. C'était un sire *aspre et peu enclin à mercy*, mais beau chevalier, et qui savait, quand il voulait s'en donner le passe-temps, se faire bien avenir des dames et damoiselles. Voir Alix, lui offrir son hommage, fut l'affaire d'un instant. Soit légèreté naturelle, soit vanité satisfaite, la jeune femme abandonna son mari, et suivit le comte dans son manoir. Ce seigneur malheureusement n'était pas d'un caractère à soupirer long-temps pour les mêmes yeux; peu de mois suffirent pour en être à ne plus montrer à dame Alix que froideur et dédain, et la seule ressource qui lui resta fut de se jeter dans un cloître où, depuis lors, elle expia dans les larmes et la pénitence les erreurs de son jeune âge. Maintenant vous comprendrez à merveille avec quel zèle Lambert devait exciter son seigneur à poursuivre sans miséricorde le sire de Luxembourg, et à l'assiéger dans son castel pour lui porter les derniers coups.

Un beau jour d'avril, le damoiseau paraît sur les hauteurs et descend dans la vallée avec tous ses gens d'armes, traînant à sa suite force engins de siège, avec lesquels il espérait ruiner les murailles et les fortes tours du château de Ligny. Mais le comte

avait fait mettre son manoir dans un bel état de défense. L'enceinte de la ville offrait bien plusieurs points vulnérables, mais Luxembourg ne tenait pas à la conserver : il n'y avait même laissé, pour la garder, que quelques compagnies bourgeoises, et s'était renfermé, avec ses soudards et l'élite de la milice urbaine, dans son château, forte citadelle défendue par neuf belles tours qui flanquaient une muraille épaisse et élevée, précédée d'ailleurs par la rivière d'Ornain et par un large fossé rempli d'eau.

Informé de la faiblesse de la garnison et des défenses de la ville, le sire de Sarrebruck résolut de s'en rendre maître d'abord, afin d'assaillir ensuite le château avec plus de succès. En conséquence, dès le surlendemain de son arrivée devant Ligny, et vers minuit, une troupe choisie parmi ses gens les plus alertes et les plus braves franchit le fossé entre la porte du *Pierge* et la tour du *Château-d'Eau*, appliqua les échelles à la muraille, et, sans éprouver beaucoup de résistance de la part des bourgeois qui gardaient cette partie de l'enceinte, pénétra dans la ville, et porta partout le fer et la flamme. Pantaléon Lambert, qui dirigeait cette attaque, suivi de quelques hommes dévoués, et espérant surprendre le château à la faveur de l'effroi et du trouble occasionnés par le sac de la ville, marcha droit à la porte d'*Entre-deux-Ponts*. Le capitaine de garde en avait laissé le pont-levis baissé et la herse levée. Lambert y pénétra sans peine avec sa petite troupe, et s'il eût été suivi du reste des assaillants, Jean de Luxembourg aurait eu un terrible compte à rendre de ses méfaits. Mais presque tous les Commerciens s'étant répandus dans la ville pour piller, à peine eut-il été enfourné dans l'étroit passage d'*Entre-deux-Ponts*, que le capitaine, voulant réparer sa faute, fit lever le pont et baisser la herse, et une partie de la garnison du château étant accourue, les imprudents furent pris comme dans une ratière. Force leur

fut de céder et de se rendre, au nombre de vingt-neuf, qui furent désarmés, garrottés et descendus dans les basses fosses des tours du château, jusqu'à ce que le comte de Ligny eût prononcé sur leur sort.

La décision ne se fit pas attendre. Jean de Luxembourg qui avait passé la nuit à voir *ardre et brûler* toutes les maisons de sa ville, et dont le naturel était, comme nous l'avons dit, peu porté à la mansuétude, fit comparoir le lendemain, jour de Saint-Marc, Pantaléon Lambert dans la salle où il prenait sa réfection du matin, en compagnie de son neveu, pupille et héritier, Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol, fort jeune encore, mais endurci déjà par son oncle aux fatigues de la guerre. Dans la salle se trouvaient en outre quelques féaux gentilshommes, et dans un coin obscur, un homme gros, grand, nerveux, chevelu, vêtu d'une casaque rouge, allemand d'origine, ayant nom Jacques Scherr.

Lambert, chargé de chaînes, placé entre quatre archers, montrait une contenance noble et ferme, et semblait résigné à toutes les conséquences de sa position, comme un homme qui depuis long-temps a fait divorce avec le bonheur.

— Messire Lambert, lui dit Jean de Luxembourg, je suis vraiment marri de la situation où vous voilà, et ce par votre faute; mais j'en veux user en bon prince, et comme, sans doute, vous eussiez fait cette nuit, si, au lieu d'être mon captif, vous m'eussiez tenu en votre puissance. Çà donc, répondez en toute franchise, car vos paroles dicteront les miennes. En quelle façon m'eussiez-vous traité, vous et votre sire, si mon château fût venu en votre possession?

— Il ne m'est permis, monseigneur, de préjuger ce qu'aurait déterminé messire Robert, dont Dieu bénisse les armes et emprises! Pourtant dois-je supposer, connaissant que je suis de sa générosité et noblesse d'âme, qu'il vous eût reçu à rançon, nonobstant ses griefs contre votre personne. Quant

à moi, à vrai dire, si mon seigneur eût daigné s'enquérir de mon conseil en cette occurrence, je ne vous dois céler que je ne l'eusse incliné à clémence, non plus qu'envers un larronneur, ravisseur, félon et foi-mentie.

—Par l'âme de mon père! voici un coq qui chante bien haut, encore qu'il soit en cage. Je ne sais qui me tient....

En cet instant préfix, un homme d'armes annonça de la part du capitaine Garnier, préposé à la garde de la porte d'*Entre-deux-Ponts*, qu'un religieux, sur l'autre bord du fossé, demandait entrée au château, à cette fin de remettre au sire de Luxembourg un cartel du damoiseau de Commercy.

— Qu'on l'admette, dit le comte de Ligny, mais qu'on l'introduise par une poterne; oncques ne veux que le pont soit baissé avant que ces *damoiseaux* aient vidé mes domaines. Quant à vous, messire le bien intentionné, continua-t-il en se tournant vers Lambert, vous qu'on surnomme comme expert en la gaie science et tant soit peu négromant, que vous révèle sur tout ceci votre don de prophétie ?

—Jean de Luxembourg, répondit fièrement le prisonnier, aujourd'hui ton parti triomphe, mais le temps n'est pas éloigné où tu maudiras le jour qui t'a vu, rebelle à ton suzerain, tendre la main aux ennemis de la France, et trahir les lys pour la croix de Bourgogne. Tu ne mourras pas sans que ces deux bannières aient flotté unies pour chasser les Bretons du royaume, et sans que ton légitime souverain soit rétabli dans sa toute-puissance. De ce jour, la longue lignée de tes successeurs deviendra le plus solide appui des rois de France, car ils prendront à cœur de racheter ta félonie par un entier dévouement.

— Par saint Jean ! ce ne sera du moins tant que le fils de mon père pourra tenir une épée, prophète de malheur! et voici mon beau neveu Louis qui m'a juré maintes fois sur la vraie croix de n'être oncques l'ami de tes damnés Valois et

Armagnacs. Peu me chaut de ce que feront mes arrière-petits neveux ; mais si monseigneur de Bourgogne saigne du nez, je m'en lave les mains, et, comme dit mon savant frère l'évêque de Thérouane : *Etiam si omnes*, *ego non*. Et maintenant, encore une fois, Pantaléon Lambert, que crois-tu qu'il advienne de toi, à cette heure que tu es chu en mon pouvoir?

—Je suis préparé à tout, répondit l'écuyer sans s'émouvoir ; mon cœur est à mon seigneur, mon âme appartient à Dieu, mon corps est entre les mains des méchants : qu'il soit fait à la volonté du Tout-Puissant.

Alors fut introduit l'envoyé du damoiseau, dom Anthoine Aubry, bénédictin, chapelain et confesseur de Robert de Sarrebruck, lequel, après les salutations d'usage, remit, sans parler, son parchemin au comte Jean. Celui-ci ne sachant lire, en sa qualité de gentilhomme, le passa à un clerc qui se trouvait près de lui, avec injonction d'en faire lecture à haute voix. Le tonsuré lut donc ce qui suit :

« A toi, Jehan de Luxembourg, comte de Ligny, traître « à ton roy, moi, Robert de Saarbruck, damoiseau, seigneur « de Commercy, fais assavoir que déjà ta ville et ses fauxbourgs « étant en mon pouvoir, et ton chastel serré par mes hommes « d'armes et engins de guerre, tu ayes à me livrer, d'huy à trois « jours, ledit chastel, ès quel traîtreusement as pris aucuns de « mes hommes, et nommément Pantaléon Lambert, mon amé « et féal escuyer. Si tu octroyes me remettre amiablement « lesdits hommes et chastel, licence sera à toy et à tes vassaux « et soudards d'en issir, vies et bagues sauves. Sinon, la « prise par force dudit chastel doit s'ensuivre ; et toy, comte « Jean de Luxembourg et les tiens, répondez corps pour « corps de la vie et salut de chacun de mesdits féaux ser- « viteurs, comme aussy des suites que pourront avoir ladite « prise et assault. »

Le damoiseau voulait sans doute agir par la terreur sur

l'esprit de son ennemi, mais il avait mal choisi son homme; car le sire de Ligny, après un rire sardonique, s'exprima de la sorte :

— Il appert que ces gens de Commercy sont tous doués du don de prophétie. Ils ne peuvent ouvrir la bouche ni mettre la main à la plume sans parler en négromants. Mais par le saint chef de mon patron, il est besoin de retorquer pareille outrecuidance. Or çà, frocard, retourne vers ton seigneur, et lui reporte que, n'eût été son insolent cartel, j'aurais pu renvoyer, avec ou sans rançon, ses gens chus en mes mains, mais que si demain il veut se lever avant tierce, il pourra se donner le passe-temps de les voir accrochés par Jacques Scherr, mon bourrel, cy présent, aux créneaux des tours d'*Entre-deux-Ponts*. Quant à la prise de mon chastel, qu'il sache que ce sera seulement quand il aura passé sur mon cadavre, et ce n'est, je crois, encore pour d'huy à trois jours. Pour toi, moine, rends grâces à ta robe et à ta qualité d'envoyé, sans lesquelles tu figurerais la hart au col avec tes pénitents.

C'était un rude chrétien que Jean de Luxembourg!

Dom Anthoine, en se retournant pour sortir, aperçut messire Lambert, qui était resté muet témoin de cette scène; il se jeta dans ses bras :

— Adieu! lui dit-il, féal et digne escuyer du plus noble maître, adieu! La palme du martyre t'attend. Prie pour nous qui demeurons dans cette vallée de larmes. Reçois ma bénédiction et porte-la à tes compagnons de trépas. Et pour que la mort ne te soit amère, remémore-toi la passion et les mérites de notre divin rédempteur.

Il dit, et les deux Commerciens se séparèrent pour retourner, l'un à son cachot, l'autre vers son seigneur.

Le lendemain, avant l'aube, Jacques Scherr pendit haut et court les vingt-neuf patients aux créneaux des tours. Le

jeune comte de Saint-Pol voulut assister à cette œuvre de déloyauté, criant même au bourreau :

—Accroche, accroche, Jacques, voici céans belle besogne ; m'est avis que tu ne te douloiras point aujourd'huy que la *penderie* ne va pas : monseigneur mon oncle ne doit certes laisser chômer ton talent.

Robert de Sarrebruck, en sortant de son logis, eut la douleur de voir ses gens pendus et strangulés, et au milieu d'eux, son favori Pantaléon. Alors il jura par les plaies du Sauveur qu'il tirerait vengeance d'un tel méfait, et qu'il ne laisserait pas pierre sur pierre du château de Ligny, après en avoir occis le seigneur et tous les soudards, bourgeois et manants. Il commença, dès ce jour, à faire avancer ses engins contre le château; mais c'était un plus rude morceau à prendre que n'avait été la ville. Aussi quoique le damoiseau, en habile *engeigneur*, eût choisi pour attaque le point plus faible en amont de la tour *de la Vierge*, après six jours et six nuits consumés en efforts, il n'était guère plus avancé qu'au premier jour, tant les assiégés faisaient belle défense; et il commençait à délibérer, à part soi, comment il pourrait, sans entacher son blason, abandonner si difficile entreprise.

La fortune lui en fournit un motif plausible. Le 3 mai, dès le matin, il reçoit un message de dame Marie de Coucy, son épouse, lui annonçant qu'un fort parti de Bourguignons s'est avancé sur ses domaines jusqu'à Void et Sorcy, dévastant tout sur son passage, et paraissant vouloir profiter de son absence pour s'emparer de Commercy; qu'il eût donc à faire diligence pour s'y trouver au plus tôt, et dès cette nuit même, si faire se pouvait, sans quoi ses fidèles vassaux renfermés dans la ville ne comptaient pas la lui conserver. Pour sûreté du message, la dame de Commercy en avait chargé Michel, son fils aîné, qui fit à Robert un tableau alarmant de la terreur répandue dans le pays par les Bourguignons.

Malgré ces nouvelles, le damoiseau ne pouvait se résoudre à lever le siège. Il regardait son honneur comme engagé à se rendre maître du château, et à venger ses amés vassaux si indignement mis à mort. Cependant la crainte de tout perdre l'emporta, et il fut résolu qu'on partirait la nuit suivante, le plus secrètement possible, en laissant même devant la place les machines de guerre, afin de ne pas donner l'éveil à l'ennemi, et pour ne pas embarrasser la retraite par ces *impedimenta*. Sur la minuit donc, dans le but de regagner Commercy en droite ligne, Robert de Sarrebruck et ses gens sortirent de Ligny par la porte de *Velaine*, puis tournèrent à droite pour passer l'Ornain en aval du château, au-dessous de la *Chiennerie*. Ils espéraient cacher leur retraite jusqu'au jour, mais un incident sur lequel ils ne devaient point compter, vint déjouer leurs prévisions.

Il se trouvait alors à Ligny un individu, jadis voleur de grand chemin, la terreur du pays, lequel après avoir long-temps échappé aux mains de la justice, était tombé dans celles de Jean de Luxembourg. Ce prince, grand justicier, lui avait fait scier les deux tibias par son maître bourreau, Jacques Scherr, et l'avait banni de la ville. Mais depuis environ trois ans, le *Sans-Pattes* (c'est le nom sous lequel il fut connu après sa punition) s'était construit une petite chaumière sur le chemin du *Petit-Nançois*, vers l'embouchure du ruisseau *Vaunéval*. Il vivait là à peu près seul; car, quoique sa mutilation ne le rendît plus redoutable aux gens du pays, aucun cependant ne se hasardait à l'aller visiter dans son repaire. Jacques Scherr seul lui faisait quelques visites, et vivait avec lui dans une sorte de familiarité.

La nuit du 3 au 4 mai était éclatante de sérénité; maître *Sans-Pattes*, qui ne dormait pas, rôdait comme d'habitude autour de son manoir. Ayant aperçu beaucoup de gens passant la rivière et prenant la direction du chemin

de *Willeroncourt*, et ne doutant pas que ce ne fussent les Commerciens, il courut, aussi vite que le lui permettaient ses genouillères et ses béquilles, vers la porte du château qui débouchait sur la rivière. Arrivé là, au bout du pont dormant, il héla, en se faisant un porte-voix de ses deux mains, la sentinelle placée sur la tour *Saint-Pierre*. Ce factionnaire était justement Eustache Dusaux, un de ses parents, qui, l'ayant reconnu, lui demanda quelle lubie le faisait courir à pareille heure.

— Fais moi de suite parler à Jacques Scherr, répondit le banni, il y va du salut de monseigneur le comte et du château que vous gardez.

Dusaux fit mander aussitôt Scherr, qui avait son domicile dans la tour même.

— *Deuh !* (interjection indigène) ma pratique! quel démon te fait promener si matin? dit le bourreau en voyant son ancien patient. Viens-tu céans pour voir la *Mélusine* (1) sur sa tourelle? Que me veux-tu? mon raccourci. Est-ce pour me redemander tes deux *quilles?* Je t'avertis que tu n'en trouveras tantôt plus que les os; car, pour la chair, les vers du parc, où je les ai enfouies, doivent depuis long-temps en avoir fait curée.

—Je sais bien, Jacques, que tu es toujours un plaisant bourrel et moult gentil gausseur, mais ce n'est le temps de deviser; prends plutôt cure de faire à savoir à monseigneur le comte que les damoiseaux de Commercy passent la rivière auprès de ma baraque, et qu'à leur silence et précaution, m'est avis qu'ils veulent s'en aller sans payer; ils tirent vers Willeron-

(1) La famille de Luxembourg, comme celle de Lusignan, avait pour protectrice une Mélusine, fée moitié femme et moitié poisson, dont l'effigie se voyait sur les portes et girouettes du château, se baignant dans un cuvier et peignant sa longue chevelure.

court, si j'ai bonne vue, et plusieurs sont déjà engagés dans le chemin, en attendant que le reste ait passé l'eau.

Jacques Scherr ne se le fit pas dire deux fois, et courut à toutes jambes au manoir seigneurial. Il avisa d'abord messire Pierre de Mordesson, escuyer, lieutenant du comte, sur lequel celui-ci se déchargeait d'une partie de son autorité, et qui commandait la ville et le château, quand le seigneur était absent. Dès que l'écuyer fut instruit de ce qui se passait, estimant qu'il fallait user de célérité dans cette occurrence, il ne jugea pas même à propos de faire éveiller Jean de Luxembourg, mais rassemblant au plus vite tous les hommes de la garnison qui étaient sur pied, il se fit ouvrir la porte, s'engagea dans le vallon de *Milonval*, déjà encaissé, comme aujourd'hui, entre deux collines couvertes de vignobles et de *saussayes*, tourna à gauche dans la gorge de *Binval*, et parvint, avant l'aurore, au chemin de Willeroncourt, au point culminant, d'où le plateau domine et découvre la vallée de l'Ornain.

Les Commerciens, dont le passage avait été ralenti par la crue des eaux et par les précautions qu'ils prenaient pour ne pas donner l'éveil à leur ennemi, enfilaient alors, comme l'avait dénoncé le *Sans-Pattes*, le chemin montant de Willeroncourt. Ils marchaient sans bruit et sans précipitation; aussi Pierre de Mordesson les gagna de vitesse, et s'établit de manière à leur couper toute retraite. A cet effet, il plaça la moitié de ses gens sous les ordres de Bertrand le capitaine, en travers du chemin, faisant face à Ligny, et lui-même, avec le reste, se jeta en embuscade dans de petits bois taillis qui bordaient la route, sur la gauche, en tirant vers le nord.

A cette saison de l'année, la brièveté des nuits est telle que déjà, en apparaissant au sommet de la côte, la colonne commercienne voyait se dessiner devant elle, sur un ciel nuancé par l'aurore, les crêtes des collines qui la séparaient

de Willeroncourt; tandis que derrière elle, dans la vallée, le cours de l'Ornain serpentait en une longue ligne de flocons brumeux, depuis Bar-le-Duc jusqu'aux lieux où fut *Nasium*. Le damoiseau et son fils marchaient en tête. Pressé d'arriver aux bords de la Meuse, dont le séparaient quelques cents pas, Robert excitait ses hommes d'armes à accélérer leur marche pour sortir des domaines du comte de Ligny, lorsque ses regards découvrirent la petite troupe commandée par Bertrand. Robert ne douta pas que ce ne fussent les ennemis; mais confiant dans le nombre et la valeur de son escorte :

— Compaings, cria-t-il à ses gens, c'est ici qu'il faut laisser nos os ou passer sur le ventre à ces malandrins. En avant donc, à Commercy ! Saarbruck ! à la rescousse ! Main basse sur les Bourguignons !

Le choc fut terrible, et soutenu vigoureusement par les gens de Ligny, qui fléchirent cependant peu à peu pour amener leurs ennemis à la hauteur de l'embuscade. A peine y furent-ils parvenus, que de la gauche du damoiseau s'élèvent les cris : Luxembourg et Saint-Pol ! vive Bourgogne et mort aux Armagnacs ! En même temps paraît la bannière au lion rouge de Luxembourg, et Pierre de Mordesson tombe, comme une avalanche, sur le flanc des Commerciens. Ceux-ci, heurtés à l'improviste par ce torrent, cèdent à leur tour le terrain, et poussés en tête et en flanc, commencent à *dévaler* vers la gorge de *Binval :* c'est ce que voulait leur adversaire. Le désavantage de la position, l'acharnement de leurs ennemis, les fatigues des nuits précédentes, achevèrent de les démoraliser. Ils se débandèrent bientôt, et ce fut un sauve qui peut général, au milieu duquel les gens de Mordesson les tuèrent drus comme mouches, et jonchèrent la terre de leurs morts.

Le sire de Commercy et son fils, jugeant la retraite impossible par la voie directe, gagnèrent, escortés de quelques cavaliers, le vallon des *Grèves*, se dirigeant vers la route de Saint-Aubin. Pierre de Mordesson les voyant s'échapper, se

lança à leur poursuite avec l'élite de ses hommes d'armes, et les atteignit sur cette route au point où elle commence à descendre vers Ligny.

— Eh ! sire damoiseau, cria-t-il, voulez-vous donc nous dire adieu sans m'avoir octroyé l'heur d'une passe à fer émoulu ? N'ayez soucy pour votre écusson, messire ; j'ai nom Pierre de Mordesson, et suis, Dieu mercy, bon gentilhomme.

Robert qui, avant toutes choses, avait hâte d'arriver, crut ne devoir tenir compte de cet appel ; mais le jeune Michel, que ses dix-neuf ans rendaient plus susceptible sur le point d'honneur, s'arrêta au défi proféré par Pierre. Faisant volte-face et courant sur lui, il lui porta un terrible coup d'estoc qui ébranla l'autre sur ses arçons. Furieux d'être arrêté par si jeune barbe, le Bourguignon saisit à deux mains sa redoutable hache d'armes, et tomba sur Michel si vertement, qu'il lui pourfendit le crâne et l'abattit à ses pieds. Le damoiseau, que le bruit du combat avait arrêté dans sa fuite, accourait au secours de son fils, mais il n'arriva que pour le voir moissonné par la hache de Mordesson. Alors, terrible comme la lionne à qui le chasseur a ravi son lionceau, et déterminé à mourir ou à le venger, il s'élança de toute sa vitesse sur le meurtrier, le saisit de ses bras robustes, et tous deux roulèrent bientôt sur la poussière du chemin. La lutte fut longue. Les cavaliers des deux partis voyant leurs chefs aux prises, s'arrêtèrent spontanément pour être spectateurs de ce duel à mort. Enfin, Robert ayant réussi à placer son ennemi sous ses genoux, saisit sa dague, et la plongea à plusieurs reprises dans la gorge de l'écuyer, s'enivrant ainsi de vengeance et s'abreuvant de sang.

Les hommes de Ligny voyant leur capitaine occis, tournèrent bride et laissèrent le damoiseau et ses gens. Le malheureux père courut à son fils dont il délaça le heaume, mais, hélas ! le jeune preux avait cessé de vivre.

—Malheur ! malheur sur moi ! s'écria alors le pauvre père.

Ah ! beau fils, pourquoi êtes-vous venu dans cette malencontre ? Comment me présenter aux yeux de votre mère qui vous manda vers moi plein de jeunesse et de santé, et à qui je ne ramène qu'un cadavre ! Mais, aussi vrai que j'espère en Dieu, je reviendrai céans poursuivre ma vengeance, et détruirai ce nid de vautours et ses habitants maudits.

Ayant recueilli ces déplorables restes, le damoiseau les fit transporter jusqu'à Saint-Aubin sur un cheval de son escorte. Là, on plaça le corps dans une charrette couverte, et le triste convoi arriva, au nombre de cinquante hommes environ, aux portes de Commercy. Grande fut la consternation des vassaux de sire Robert, mais plus grande encore fut la douleur de madame Marie de Coucy !

Les cadavres des Commerciens restèrent sur place, sans sépulture, par ordre du comte de Ligny, et furent abandonnés aux loups et aux oiseaux de proie. Cette contrée, engraissée de leur sang, a conservé le nom de *Mort-Homme*, ou, en patois du pays, *Mourthoume*.

Jean de Luxembourg fit enterrer son fidèle écuyer sur le lieu même du combat, et lui érigea une tombe colossale, sur laquelle un rimeur du pays inscrivit ces vers :

Enterré gist soubz cette pierre
Un valeureux escuyer nommé Pierre
De Mordesson, du comté de Ligny,
Lequel, pourchassant l'enemy,
Trouva trespas en cet endroict précis.
Dieu ly pardoint et ly doint paradis !
Ains mourust-il chéry de son seigneur,
Sire Jehan de Luxembourg *Sans-Peur*,
Qui, moult marry de son trespassement,
Fist à son loz bastir ce moniment.
Le IV.e jour du mois de may, l'an de graice M et CCCCXXXIIJ.
Priez Dieu pour ly.

Une pierre énorme de ce mausolée, connue sous le nom de *Grosse-Pierre*, était encore debout il y a peu d'années. Pour perpétuer le souvenir de son serviteur mieux que ne le ferait un monument périssable, le comte ordonna que le vallon par lequel son lieutenant avait gagné le damoiseau de vitesse, et le ruisseau qui l'arrose, s'appelleraient *Mordesson*. Depuis lors les Lignois se qualifient avec orgueil *Enfants de Mordesson*, et s'accueillent par ce titre, lorsqu'ils se rencontrent loin de leur patrie.

Robert de Sarrebruck fut distrait de ses projets de vengeance par ses guerres à outrance contre les Bourguignons, *car ce fust en son temps un moult rude chevaulcheur et bastailleur si oncques en fust jamais.*

La conduite du *Sans-Pattes* lui valut d'être réhabilité et réadmis parmi les habitants de la ville, où il demeura jusqu'à sa mort, après laquelle il fut inhumé dans la chapelle de *Saint-Jean-de-Froide-Entrée*, que le feu duc de Bourgogne, Jean-sans-Peur, alors tuteur du comte de Ligny, avait fait construire en 1419, sur le chemin de *Velaine*.

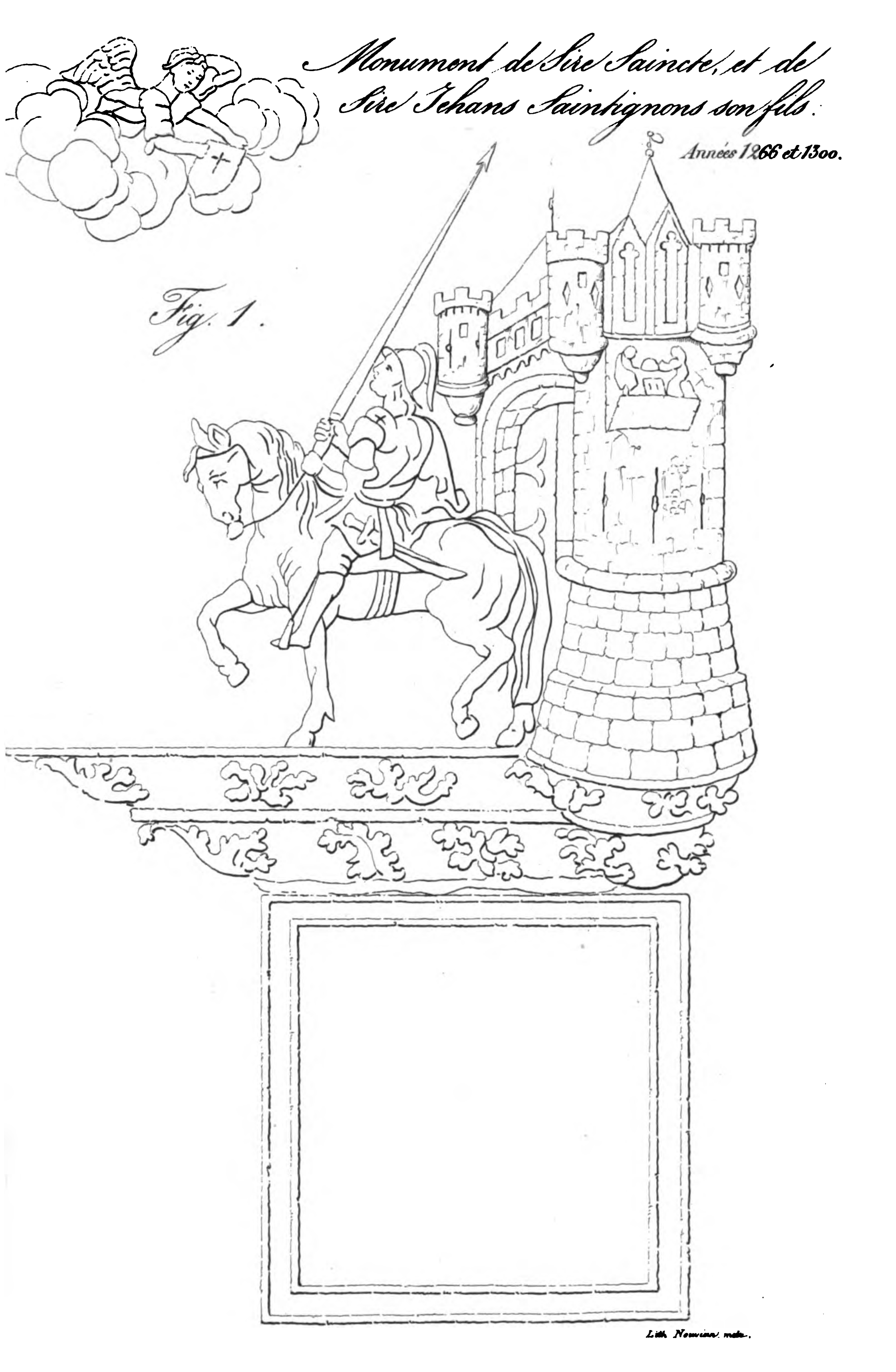
Quant au comte Jean, on sait qu'il fut fidèle à son serment de haine à la maison de France, qu'il refusa d'adhérer au traité d'Arras, et qu'il affecta une indépendance que Charles VII s'apprêtait à punir, lorsqu'il mourut *opportunément*, en 1440. Le comté de Ligny passa d'abord à son fils Arnoul, puis à son neveu Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol, qui, à l'exemple de son oncle et de son cousin, fut le constant ennemi de ses suzerains. Il guerroya contre Louis XI dans la *ligue du bien public*. Réconcilié en apparence avec ce prince, il en reçut l'épée de connétable, la main de Marie de Savoie, et un grand accroissement de territoire. Mais ayant trahi à la fois la France et la Bourgogne, Charles-le-Téméraire le livra à Louis XI, qui lui fit trancher la tête en place de Grève, le 19 décembre 1475.

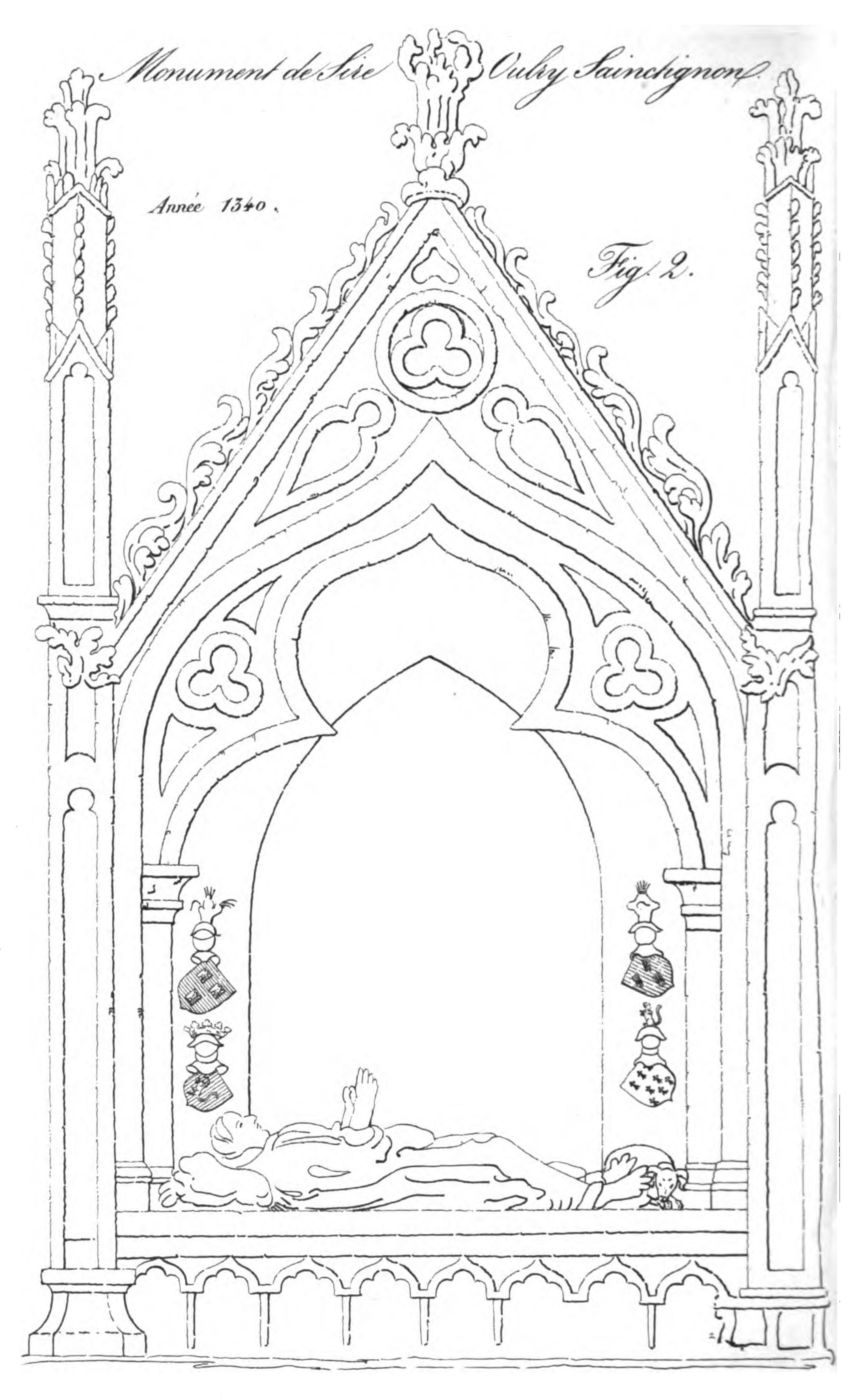
BAILLOT, de Ligny.

# LETTRE
## AU RÉDACTEUR DE *L'AUSTRASIE.*

Monsieur le rédacteur,

La génération actuelle est née de celle qui a vu finir, avec le XVIII.e siècle, l'ancien ordre politique qui régissait la France. Pleine du sentiment de sa force, elle s'est élancée vers l'avenir aux cris de *plus de passé !* puis, tout à coup, saisie d'une inspiration soudaine, elle est revenue sur ses pas et a fait halte au milieu des ruines. Ceux qui la voient aujourd'hui si soucieuse de tout ce qui fut avant elle, se demandent la cause d'un tel prodige. En vain on la chercherait dans l'instinct d'une vaine et froide curiosité, c'est un sentiment plus profond, plus réfléchi, qui émeut et préoccupe aussi fortement les esprits : c'est qu'avant de s'engager plus loin, l'intelligence sociale a senti l'irrésistible besoin de s'éclairer de l'expérience des siècles; c'est que nul ne veut franchir les limites d'une ère inconnue, sans emporter les traditions de sa patrie, ses souvenirs et ses dieux. Les passions politiques se sont tues devant cette patriotique émulation du savoir et de la pensée; toutes les prévoyances élevées y ont pris part, toutes les affections généreuses y ont applaudi, tous les arts qui font revivre et parler aux yeux le muet langage des temps, s'y sont associés. Ce concours de tant de généreux efforts ne peut manquer de produire les plus heureux résultats : il rétablira, pour plusieurs époques, le relief effacé de notre physionomie, l'expression indécise de notre allure; et notre histoire, enrichie par toutes les dépouilles arrachées à l'oubli, pourra dire avec certitude quels ont été nos usages, nos


Monument de Sire Saincte, et de Sire Jehans Saintignons son fils.
Années 1266 et 1300.
Fig. 1.


Monument de Sire Oulry Sainchignon
Année 1340.
Fig. 2.

mœurs, nos lois, nos destinées, sources fécondes en enseignements pour les âges à venir.

Parmi les éléments qui fourniraient d'utiles lumières pour marcher à ce but, il en est un qui, s'il était négligé, laisserait un vide notable, je veux parler des faits qui se rapportent à l'histoire de ces anciennes familles dont se composait autrefois le premier ordre de notre monarchie. Compagnes de nos premiers rois, groupées par un principe puissant en mille dynasties autour de la dynastie royale, elles ont soutenu et raffermi sa marche à travers les vicissitudes de douze siècles, et nous ne pouvons faire un pas sur notre sol sans découvrir les traces profondes qu'elles y ont laissées, sans réveiller quelque souvenir de leur ancienne gloire. Ainsi, l'histoire de ces anciennes familles se lie à celle de nos localités, et chacun de nous est comptable envers leurs historiens des documents qu'il peut avoir sauvés du grand naufrage. Je viens donc, M. le rédacteur, répondant à votre appel, vous prier de mettre à la disposition de MM. Clouet le peu que j'ai, le peu que je sais sur l'épiscopale cité de Verdun, dont, depuis vingt ans, ils compulsent si fructueusement les annales. Ce sont de simples dessins au trait de deux tombeaux de la maison de Saintignon, mais qui, selon moi, résolvent une assez importante question, c'est que les armoiries et les noms de famille ne furent ni fixes, ni héréditaires en nos contrées avant le quatorzième siècle.

Le premier de ces monuments, que l'on voyait avant notre première révolution dans la chapelle de Saint-Bernard de la cathédrale de Verdun, portait les dates de 1266 et de 1300. Il représentait un chevalier sortant d'un château flanqué de trois tourelles; ce chevalier était armé de pied en cap, monté sur son cheval de bataille, les yeux levés vers un ange qui lui présentait un écu chargé d'une croix que le sculpteur avait reproduite sur le manteau du chevalier.

Sous ce petit groupe en bas relief, on lisait ces deux inscriptions tracées en lettres gothiques : CY GIST LI SIRE SAINCTE QUI FUT FILS JEHANS DIT LE PRESTRE, CITAIN ET ESCHEVIN DONS PALAIX DE VERDUN, QUI MORUT L'AN DE GRAICE NOSTRE SEIGNOUR MCCIIIJ ET VI LY SISIME JOR DONS MOIS DE MAR.

CY GIST SIR JEHAN SAINTIGNONS FILZ SIRE SAINCTE QUI MORUT L'AN DE GRAICE NOSTRE SEIGNOUR MCCC (1).

L'autre monument existait dans l'église de l'hôpital de Sainte-Catherine de Verdun. Il était représenté en forme de chapelette, sous laquelle gisait l'effigie d'un personnage couvert de vêtements longs, les pieds appuyés contre un lévrier et la tête sur un coussin. Le mausolée portait : Saintignon, Estouffe, Fain et Brosse, et on y lisait cette inscription également en caractères gothiques : CY GIST LY SEIGNOUR OULRY SAINCTIGNON, ESCHEVIN DON PALAIX DE LA CITÉ DE VERDUN, QUI MOURUT L'AN DE GRACE NOSTRE SEIGNOUR QNT LY MILIARD COURIT PAR M TROIS CXXXX ANS, PROIÉS POUR LY, ET CY GIST VERTUEUSE ET HONESTE DAME, MADAME MARIE DE FAIN, SA FEMME, QUI MOURUT L'AN DE GRACE NOSTRE SEIGNOUR MIIIC ET III ANS. PROIÉS POUR LY.

Les armoiries de la maison de Saintignon n'étaient plus alors la croix qui figurait sur le tombean de *sire Saincte* et de *sire Jehan son fils ;* elles étaient déjà d'azur, à trois tours d'or maçonnées de sable.

Je vous dois maintenant, monsieur le rédacteur, la tradition que l'on raconte sur le nom de Saintignon : elle est trop honorable à cette famille pour la passer sous silence.

De même que Metz avait ses *paraiges,* de même Verdun avait ses *lignages.* Ils étaient au nombre de trois, et connus

---

(1) Nous n'essayons pas de les reproduire en lettres gothiques dans les lithographies que nous donnons des deux tombeaux, nous craignons de ne pouvoir leur imprimer le cachet du temps. (N. du R.)

sous les dénominations de *la Porte*, d'*Azanne* et d'*Estouffe*. Tout Verdunois qui appartenait à l'un de ces trois lignages, soit par descendance directe, soit par alliance, était réputé noble, et pouvait prétendre, quelle que fût sa profession, aux premières charges de l'état. Or, sire Jehan Saincte, issu du lignage de la Porte, défendait en 1293 le château de Viumbay contre l'évêque Jacques de Revigny, alors en guerre avec la cité de Verdun. Le preux avait vaillamment soutenu plusieurs assauts et luttait contre une nouvelle attaque, lorsqu'une pierre lui fracassa la mâchoire. On l'emporte mourant; son absence jette sa garnison dans le découragement; elle hésite, elle parle de capituler, quand sire Jehan, porté par ses écuyers, apparaît au milieu de ses hommes d'armes; son bras brandit son épée, ses yeux étincellent de rage; il ne peut parler, mais de sa poitrine s'échappent des rugissements négatifs, et c'est, dit-on, à ses cris inarticulés d'*Ugnon*, d'*Ugnon*, devenu le surnom glorieux de sa race, que les assiégés revolent aux murailles, repoussent les épiscopaux et les contraignent à lever le siège.

Voilà une bien longue lettre, monsieur le rédacteur, pour me borner à l'envoi de deux esquisses de tombeaux et de quelques lignes de tradition. Aussi, en voulant donner l'exemple *des communications*, en m'exécutant de bonne grâce, je crains bien de m'être laissé aller à de trop longues considérations sur le retour vers l'étude

.......... de ces âges
Plus beaux, sinon meilleurs
Que nos siècles plus sages.

Mais je suis vieux, je ne suis plus que l'homme des souvenirs; c'est donc pour les causeries d'un vieillard que je vous demande indulgence, en vous priant d'agréer l'expression de ma considération distinguée.

L. de M.

## NÉCROLOGIE.

# NOTICE

## SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE

## Charles-Frédéric CÆMMERER. *

Charles-Frédéric Cæmmerer, né le 27 juillet 1785, à Longwy (Moselle), où s'était retiré son père avec le grade de chef de bataillon, tenait par ses aïeux à une ancienne famille de Bavière, et, par son mariage, à l'Homère de l'Allemagne dont il était devenu le neveu. Ce double lien eût ouvert devant lui la carrière de la fortune et celle de la gloire littéraire, s'il avait moins chéri la France; mais, poète de cœur comme il l'était d'esprit, Cæmmerer préféra toujours la terre natale qu'il avait chantée.

Après de brillantes études à Luxembourg et à l'école centrale de Nancy, après de longues veilles pour entrer à l'école polytechnique, Cæmmerer voyant la conscription approcher, s'engagea dans un régiment du génie, afin d'y attendre avec sécurité le moment du concours. Vain espoir! la campagne de Prusse s'ouvre, et notre compatriote prend part au siége de Dantzick, en qualité de sergent de mineurs. Revenu en France pour subir les examens probatoires de l'école, il se trouve, par le décès prématuré de son père, obligé de sacrifier l'avenir aux exigences impérieuses du moment, à l'état d'infortune qui accablait sa mère. L'administration générale de l'armée lui offrant quelques ressources, il en profita, et les murailles sombres d'un bureau devinrent l'horizon futur du jeune homme qui rêvait la vie des camps, le glaive des batailles, et l'épaulette d'or promise

* Cette notice est extraite en grande partie de l'éloge prononcé par M. Bégin devant l'académie de Metz, et de sa *Biographie de la Moselle*. Nous avons cru devoir ajouter aux détails fournis par M. Bégin l'analyse du poème d'*Elgive de Baumgarten*.



aux élus de la victoire. Ce fut alors que Cæmmerer parcourut l'Allemagne, s'occupant tour à tour de littérature grecque et de littérature allemande; feuilletant, traduisant avec un égal plaisir Théocrite et Gessner, ses auteurs favoris. Après un assez long séjour dans la ville de Hanovre, il vint à Hambourg, comme secrétaire intime du comte de Chabeau, gouverneur général des provinces situées aux bouches de l'Elbe. L'affection que lui vouait cet illustre Mécène commençait à porter ses fruits; sa position devenait indépendante; il épousait la nièce, la fille adoptive, l'héritière bien-aimée de Klopstock, et Napoléon exigeait du sénat de Hambourg qu'en dotant madame Cæmmerer, cette ville répondît aux derniers vœux du poète. Mais tout à coup l'inconstante fortune changea pour notre compatriote ses douces illusions en de pénibles réalités. Le comte de Chabeau mourut à la veille d'être ministre, et la reconnaissance et les regrets inspirèrent à Cæmmerer une ode regardée avec raison comme l'un de ses plus beaux ouvrages. Les désastres de 1814 vinrent ensuite. La ville de Hambourg oublia ce qu'elle devait à Klopstock, pour protester contre le décret d'un souverain qui comprenait la gloire mieux que l'indépendance municipale. Elle supprima la pension de mille écus qu'elle payait à la fille adoptive du poète, et Cæmmerer fut obligé de fuir une cité où les mânes de son oncle ne lui garantissaient pas même les douceurs de l'hospitalité.

De retour en France, il obtint, non sans peine, le bureau de poste de Longwy, qu'il conserva jusqu'en 1831. C'était pour lui l'oasis du bonheur, tant il y avait de simplicité dans ses goûts, et d'attachement pour le pays natal. Aussi, quand l'administration l'eut placé à Rethel, puis à Langres, fut-il obligé de combattre ses sympathies avec les armes de la raison et du devoir.

Telle fut la vie publique de Cæmmerer. Son existence privée se partageait entre les soins de famille si doux à remplir, l'amitié, la culture des lettres et celle des beaux-arts. Nul ne portait plus loin les qualités du cœur, et le talent si rare de conter avec grâce et originalité.

Il s'était déjà fait connaître avantageusement par plusieurs poésies pleines d'élégance et de naturel, lorsqu'en 1822 il adressa à l'académie de Metz un mémoire remarquable sur un autel antique

découvert à Havange, village situé sur la route de Metz à Longwy. Des dissertations judicieuses et des rapprochements curieux conduisirent l'auteur aux conclusions suivantes :

« Le monument décrit est un autel gallo-romain ; son emplacement est celui d'un bois consacré à la religion des druides, et peut-être ensuite un temple auquel a succédé la chapelle chrétienne que l'on peut observer aujourd'hui, bien qu'elle tombe en ruine. »

Ce travail, aussi savant que bien écrit, fit admettre Cæmmerer au nombre des membres correspondants de l'académie de Metz. Il justifia ce titre, la même année, par un ouvrage relatif à l'*influence des sciences exactes sur les productions purement littéraires ;* ouvrage rempli de pensées ingénieuses, de rapprochements heureux, d'images vives exprimées en un style pur, élégant, animé, et qui décèlent chez son auteur un amant passionné des Muses. Ces dernières lui ont inspiré successivement *le Jeune Poète*, *l'Étoile du Berger*, *le Papillon*, *la Barque égarée*, *la Solitude*, *le Premier Amour*, *To be or To be*, *l'Arc-en-ciel*, *la Marguerite*, *l'Orage*, *la Chaumière lorraine*, etc., morceaux pleins de verve et de suavité, qui sont devenus comme le prélude de son *Elgive de Baumgarten* (1). Ce joli poème, que nous nommerions volontiers un *paysage historique*, est empreint d'une pensée profonde, celle *du néant des révolutions humaines opposé à la grandeur des scènes de la nature.*

Une des causes principales de l'irritation et du soulèvement des Suisses contre la domination d'Albert, empereur d'Autriche, fut la licence des vainqueurs à l'égard des femmes. Conrad de Baumgarten, du canton d'Underwald, eut particulièrement à s'en plaindre. Une conspiration se forma, et le premier château pris par les conjurés le fut grâce au dévouement d'une jeune fille, qui introduisit son amant et ses amis par une fenêtre. La mort du gouverneur étranger, tué par Guillaume Tell, acheva le triomphe de l'insurrection.

---

(1) *Elgive de Baumgarten*, *ou Deux Journées dans les Alpes en* 1307, scènes tirées de quelques chroniques suisses. Par F. C.***; in-8.° de 64 pages, avec lithographie par Delaunois. Paris, Chaumerot, libraire. 1833. L'ouvrage se trouve à Paris, chez Camaseaux, quai Saint-Michel, n° 25, et à Metz, chez madame veuve Devilly. — Prix : 1 fr. 25 c.



« Cette partie épisodique, dit Cæmmerer, forme le sujet de mon poème. J'ai, dans la conjuration de Rutli, replacé Guillaume Tell au rang secondaire qu'il y occupa réellement selon l'histoire. Gendre de Walter Furst, l'un des trois chefs, il prit part à la conspiration, mais n'en fut point un des principaux moteurs. Son action en hâta et en compléta le succès, mais elle en était indépendante. Elle fut, de la part de Tell, la suite isolée d'une offense personnelle. » Ces réflexions, accompagnées de plusieurs autres, servent d'avant-propos au poème d'Elgive, divisé en deux jours et deux nuits.

Une invocation chaleureuse rappelle ces temps écoulés depuis cinq siècles, où trente bergers,

...................... au Rutli rassemblés,
Dans l'ombre méditaient sur leur sainte entreprise.

Le poète croit entendre *leurs fiers accents;* il les voit descendre des cieux, les écoute, et traduit, au son de la lyre, les chroniques encore vivantes que l'écho des montagnes répète d'âge en âge.

.................... Un long reflet vermeil
Baignait encor les monts, colonnes du soleil;
Mais sur la mer de glace où glissait sa lumière,
Déjà l'astre du jour achevait sa carrière,

lorsqu'un certain dimanche, les villageois rassemblés se livraient à ces plaisirs innocents qui

Des heures du repos prolongent les loisirs.

Mais tout à coup les archers de l'Autriche dispersent les bergers, et la mélancolique Elgive regagne lentement sa chaumière en pensant à Curti, à Conrad peut-être, rivaux de gloire et d'amour, placés dans deux camps opposés, l'un parmi les oppresseurs, l'autre au nombre des soutiens de la Suisse.

Conrad avait l'âme noble et fière, le cœur sensible, des mœurs simples. Il chantait, comme les bergers de Florian, les bienfaits du ciel et les tourments de l'absence. Voici l'un de ces chants, recueillis par le poète avec un rare bonheur :

La lune sur les monts s'avance
Des cieux,
Et jusqu'au fond des eaux balance
Ses feux;
La feuille à peine
Tremble à l'haleine

Du vent.
L'ombre ramène
Au pâtre celle qu'il attend.

Une brise soulève
La fraîche odeur des bois;
Une voix sur l'onde s'élève
Et répond à ma voix;
Les vagues s'apaisent
Et les vents se taisent,
Et le chamois léger bondit:
Tout semble sourire à la nuit.

La nuit sème sa robe noire
D'argent.
La blanche fée au sein d'ivoire
Nageant,
Lève sur l'onde
Sa tête blonde,
Et fuit;
Dans l'eau profonde
Elle plonge quand le jour luit.

J'épie, ô ma blonde voisine,
Tes pas.
De Saint-Béat, sur la colline,
Là-bas,
Le solitaire
Dit la prière
Du soir.
Au banc de pierre
Tout près de moi, reviens t'asseoir.

O Gretli! si d'une caresse
De toi,
Heureux, doucement je te presse
Sur moi,
Ton cœur soupire,
Ma voix expire
D'amour,
Et tout respire
Un muet bonheur à l'entour.

Nous ne savons pas si la voix du ménestrel frappa les oreilles d'Elgive ; mais, ce qui paraît certain, c'est que l'infortuné Conrad, tourmenté des froideurs de son amante, voulait traîner une vie errante et fugitive, jusqu'à ce que la mort eût mis un terme à ses maux. Dans ce but, il se rend au monastère de Saint-Béat, situé entre Thoune et Brienz, pour y consacrer, en mémoire d'Elgive, l'écu d'or qu'une main inconnue avait fixé sur sa poitrine. Mais, ô surprise ! l'hermite de Saint-Béat reconnaît son fils à ce signe, son fils qu'il pleurait depuis tant d'années, et qui semble venir pour lui fermer les yeux. L'hermite, devenu le confident de Conrad, le rassure. *Bannis ta douleur,* dit-il,

.................. Cette Elgive si chère
Comblera tous nos vœux ; je fléchirai son père.

Ils s'acheminent ensemble vers le manoir paternel, y arrivent au milieu de la nuit ; mais Elgive n'y était plus : des soldats l'avaient enlevée, et la vengeance armait les montagnards.

Le 9 novembre 1307, avant-veille de la Saint-Martin, trente-trois conjurés se rendent sur les pelouses du Rutli, nomment leur chef, et prennent les délibérations relatives à l'entreprise, tandis que le vieil hermite, retourné à Saint-Béat,

.................. appelait de ses vœux
La liberté, la paix, et le secours des cieux.

Il s'occupait de l'avenir de son pays, des chagrins d'un fils bien-aimé, lorsqu'un inconnu se présente. C'est un enfant de l'Helvétie, mais transfuge, égaré, servant sous les drapeaux de Gessler. Le pieux hermite lui donne une hospitalité protectrice, et devient le confident de ses peines, comme il avait été celui de son fils. « J'aime Elgive, dit l'inconnu ; j'ai cru qu'en prenant le parti des armes, je flatterais sa vanité ; mais elle ne veut pas donner sa main à un satellite de la tyrannie, et le moyen par lequel j'espérais me rapprocher d'elle, est précisément celui qui m'en éloigne. Gessler, inquiet, m'a chargé d'interroger Luthold, devin de Lauterbrunn : venu dans le sombre asile où il a fixé sa demeure, je l'ai consulté, et les paroles de l'inspiré sont pour Gessler et pour moi des paroles de mort..... »

Au milieu de la nuit, vingt conjurés, ayant Conrad à leur tête, marchent vers le bois d'Erlen. L'inconnu vient au-devant d'eux, et, sans se faire connaître, les engage à le suivre au château de Sarnen,

où gémit Elgive. Conrad et ses compagnons la délivrent et s'emparent du château. Mais une flèche frappe l'inconnu dont le masque tombe. Elgive le reconnait, court à lui : c'est Curti, à n'en pas douter, quoique le poète ait oublié de le nommer.

La prise du château de Sarnen est le signal d'autres succès. La Suisse triomphe, les chants de liberté se répètent d'échos en échos, et la main d'Elgive devient le digne prix de Conrad.

Dans ces mêmes hameaux, selon l'antique usage,
Aux morts du cimetière on consacre un ombrage :
Des arbrisseaux, des fleurs y parent les tombeaux.
Un seul était resté sans fleurs, sans arbrisseaux.
Mais une femme blonde, à l'œil doux, au cœur tendre,
Au tertre où du transfuge on a caché la cendre,
Quelquefois en passant, d'une tremblante main,
Effeuille le bouquet qui parfume son sein.
A dérober ses pas elle semble attentive.
Quelle est-elle ? Pourquoi cette larme furtive ?
Et quel mystère enfin l'égare dans ce lieu?.....
Qui le sait!.... un secret entre son cœur et Dieu.

Cette pensée du poète est fort touchante, exprimée avec beaucoup de délicatesse et de sentiment. Il y a une convenance exquise à représenter ainsi l'amour dans ses reflets sur un tombeau.

L'épilogue présente plusieurs pensées de haute philosophie et des vœux adressés à la Suisse :

Puissent l'antique foi, la valeur, l'équité,
Lui garantir l'honneur, la paix, la liberté,
La liberté qu'en vain le crime sollicite,
La liberté qui meurt dès qu'elle est illicite,
Qui toujours s'éloignant des peuples corrompus,
Ne respire qu'au sein des mœurs et des vertus!

Telle a été l'œuvre capitale de Cæmmerer, œuvre qui ne pouvait sortir que d'un esprit élevé, d'une imagination riche d'images, et d'un cœur vertueux, mais à laquelle il manque cette correction minutieuse qu'exige la poésie. Cæmmerer est mort trop tôt pour sa gloire et pour nous. Il s'occupait d'une édition complète de ses œuvres, lorsqu'une fièvre muqueuse l'enleva le 3 février dernier, après deux mois de souffrances, à l'amour d'une femme qui l'avait compris, d'une fille qui marchait sur ses traces, et d'amis nombreux dont l'estime était partagée entre le talent et la vertu.

# AVIS AUX ABONNÉS.

Le comité de rédaction de *l'Austrasie*, organisé sur de nouvelles bases, croit devoir prévenir ses lecteurs, avant de commencer un quatrième semestre, qu'il ne recevra désormais aucun article religieux, politique ou philosophique. Le journal sera, comme l'annonçait le prospectus, entièrement littéraire, historique et industriel ; on n'admettra la poésie qu'autant qu'elle viendra de noms connus ; une chronique étendue rendra compte des progrès ou des découvertes faites dans le nord-est de la France, et réunira de la sorte l'intérêt de l'actualité à celui du passé.

On continuera de donner au moins une lithographie par numéro ; on s'attachera à faire connaître les ouvrages publiés sur le pays, les hommes qui l'ont illustré, les monuments qui l'embellissent, les établissements de science ou d'industrie ; enfin, rien ne sera négligé pour que *l'Austrasie* ne mente ni à son titre, ni à ses engagements.

Les premiers numéros contiendront les articles suivants :

*Histoire et littérature*. Vie du chevalier de Boufflers, par M. le comte de Puymaigre. — Vie de Pilâtre du Rozier. — Lettre à M. le marquis de Villeneuve-Trans, sur la famille de Léopold, duc de Lorraine, avec authographes inédits. — Histoire de Sierck, de Mensberg, de Sarrebourg. — Description de Sainte-Marie-lès-Preny. — Histoire des Juifs en Lorraine. — Histoire des Bohémiens du pays de Bitche. — Considérations sur les grandes épidémies en Lorraine, par M. Bégin. — Chroniques sur Florange, sur Forbach, sur Saint-Arnould et ses tombeaux, par M. Emmanuel d'Huart, avec vues lithographiées. — Notice sur la vie et les ouvrages du célèbre Johan Fichart (ou Fischer), mort bailli de Forbach en 1591, par le même. — Nouvelles, par M. de Puymaigre fils.

*Statistique*. Suite de l'état de l'éducation publique à Metz, par M. de Saint-Vincent. — Les Salines de Dieuze, par M. Delporte.

# TABLE DES MATIÈRES.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06840 5037



